

LA
VALLÉE D'AOSTE

PAR
ÉDOUARD AUBERT

Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DU RUCHÉ D'AOSTE



PARIS
AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE LA PAIX

—
M DCCC LX



CET OUVRAGE EST ORNÉ DE :

- 33 Vues de sites et monuments gravées sur acier.
- 60 d° d° gravées sur bois, intercalées dans le texte.
- 37 Sujets d'archéologie gravés sur bois, intercalés dans le texte.
- 40 Écussons d'armoiries et 2 Mosaïques de la Cathédrale d'Aoste, imprimés en chromotypographie.

LE TOUT D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR.

À Son Altesse Royale

LE PRINCE

AMÉDÉE DE SAVOIE

DUC D'AOSTE

HOMMAGE DU PROFOND RESPECT

de son très-humble & très-obéissant Serviteur

ÉDOUARD AUBERT

SOMMAIRE

INTRODUCTION

Topographie générale de la vallée d'Aoste. — Administration du duché au moyen âge et de nos jours. — Langage. — Histoire des Salasses. — Domination romaine. — Invasions des Bourguignons et des Lombards. — Second royaume de Bourgogne. — Établissement du pouvoir des Mérovingiens. — Empire de Charlemagne et de ses successeurs. — Troisième royaume de Bourgogne. — Avènement de la Maison de Savoie. — Audiences générales du duché. — Institution du conseil des Commis. — Principaux événements survenus dans la vallée d'Aoste depuis le xvi^e siècle jusqu'à l'année 1849. Pages 4 à 36.

HAUTE VALLÉE D'AOSTE

Arrivée dans la vallée par le col du petit Saint-Bernard. — Hospice. — Route du petit Saint-Bernard à Pré-Saint-Didier, en visitant Pont Serran, La Thuille, le lac du Rutor et La Balme. — Pré-Saint-Didier; vue de la chaîne du Mont-Blanc; chute de la Doire; bains neufs et vieux bains; analyse des eaux. — Courmayeur; bains de La Saxe; sources de la Victoire et de la Marguerite; analyse des eaux. — Allée Blanche; glaciers de la Brenva et de Miage; lac de Comballes. — Val de Ferrex. — Retour à Courmayeur et à Pré-Saint-Didier. — Morgex. — Château Du Châtelar. — La Salle. — Derby. — Défilé de Pierre-Taillée. — Dernière vue du Mont-Blanc. — Aise. — Liverogne. — Excursion dans la vallée de Valgrisanche jusqu'au château de Montmayeur. — Arvier. — Château d'Introd. — Villeneuve. — Châtel-Argent. — Châteaux de Latour, de Saint-Pierre et d'Aymavilles. — Vallée de Cogne. — Comté de Cogne. — Aqueduc de Pondel. — Château de Sarre. — Prieuré de Sainte-Hélène. Pages 37 à 88.

BASSE VALLÉE D'AOSTE

Entrée dans la vallée par la plaine de Piémont et la ville d'Ivrée. — Pont-Saint-Martin; situation; pont romain; usine. — Donnas; route et arcade romaines. — Ville et fort de Bard. — Arnad. — Verrès; histoire de la prévôté de Saint-Gilles; château de Verrès et château d'Issogne, fondés par la famille de Challand. — Route et château de Mont-Jovet. — Saint-Vincent; ruines romaines; établissement thermal; analyse des eaux. — Col de Joux. — Vallée de Challand; Brusson; château de Graines; Challand Saint-Victor; comté de Challand. — Col de la Ranzola. — Le Mont-Rose. — Vallée de Gressoney; Gressoney-Saint-Jean; Gressoney-la-Trinité; Issime; Fontainemore; retour à Pont-Saint-Martin. — Famille de

Valleise. — Châtillon; débris romains; château. — Vallée de Valtournanche; villages; le Mont-Cervin; col de Saint-Théodule. — Retour à Châtillon. — Château de Cly. — Prieuré de Chambave. — Château de Fénis. — Château de Nus. — Château de Pilate. — Val Saint-Barthélemy. — Villefranche. — Château de Quart. Pages 89 à 171.

AOSTE ET SES ENVIRONS

Situation et aspect de la cité. — Époque romaine. — Remparts. — Porte Prétorienne. — Arc de triomphe. — Pont de pierre. — Théâtre. — Amphithéâtre. — Forum. — Inscriptions. — Collection de M. le prieur Gal. — Époque féodale. — Établissement des familles nobles. — Tour de Bramafam. — Famille de Challand. — Seigneurs de la Porte-Saint-Ours. — Tour du Bailliage ou des Prisons. — Tour du Lépreux. — Xavier de Maistre. — Croix de ville. — Cathédrale. — Mosaïques du ^{xii}^e siècle. — Trésor de la cathédrale; châsses; agrafe de chape; diptyque de Probus; reliquaires; livres liturgiques. — Cloître. — Chapitre. — Prieuré de Saint-Ours. — Collégiale. — Chapitre de Saint-Ours. — Cloître. — Époque moderne. — Palais Roncas. — Évêché. — Hôtel de ville. — Hôpital. — Collège. — Environs. — Gressan. — Château de Saint-Anselme. — Tour des Pauvres. — Saint-Christophe; tombe de saint Grat; inscriptions. — Vallon de La Combe. — Village et aqueduc de Porossan. — Mère des rives. — Le Mont-Combin. — Le Bec de None et le Mont-Émilien. Pages 173 à 242.

LE GRAND SAINT-BERNARD

Départ d'Aoste. — Gignod; seigneurs de Gignod. — Vallée de Valpelline. — Mines d'Ollomont. — Étroubles. — Passage de l'armée française en mai 1800. — Saint-Oyen. — Vallée de Bosses. — Château de Bosses. — Seigneurs de Bosses. — Saint-Rhémy. — Hospice du grand Saint-Bernard. — Antiquités romaines. — Histoire de la communauté. Pages 243 à 265.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES ÉVÊQUES D'AOSTE

Histoire du siège épiscopal depuis sa fondation au ^{iv}^e siècle.

Pages 267 à 276.

INTRODUCTION

La vallée d'Aoste, dont on a trop peu parlé jusqu'à ce jour, mérite d'être explorée et étudiée avec soin par les vrais amis de l'histoire, des sciences et des arts. La nature a prodigué dans cet étroit espace les spectacles les plus imposants et les plus variés : glaciers, neiges éternelles, torrents aux ondes écumantes, sombres forêts, champs fertiles, riantes prairies, végétation pleine d'ombre et de fraîcheur, tout y est rassemblé ! De grands souvenirs historiques se rattachent à ce coin de terre privilégié : les Romains, ces anciens maîtres du monde, y ont laissé la profonde empreinte de leur domination ; Annibal et Napoléon l'ont traversé à la tête de leurs soldats victorieux ; ses défilés ont été franchis par les armées de Charlemagne s'élançant à la conquête de l'Italie ; la féodalité y a construit ses châteaux et ses tours debout encore à cette heure ! J'ai habité ce pays, je l'ai parcouru pas à pas : jamais je ne l'ai quitté sans regret, jamais je ne m'en suis éloigné sans la ferme volonté de le revoir. Aujourd'hui, je veux essayer de le rappeler à la mémoire de ceux qui l'ont vu, et m'efforcer d'inspirer à ceux de mes lecteurs qui ne le connaissent pas le désir de visiter à leur tour ce sol riche en merveilles.

Avant de rapporter les faits historiques dont la vallée d'Aoste a été le théâtre, avant d'évoquer ses souvenirs de tous les âges et de traduire les impressions que m'ont fait éprouver ses sites imposants, ou gracieux, je crois devoir esquisser à grands traits la configuration générale du pays. L'étude des conditions géographiques d'une contrée n'est-elle pas une préparation indispensable à toute autre recherche ?

L'ancien duché, maintenant province d'Aoste, est une des plus grandes vallées des

Alpes, la plus grande des hautes Alpes proprement dites. Elle s'étend, sur une longueur d'environ cent kilomètres, d'abord de l'ouest à l'est, puis, arrivée à peu près à la moitié de son parcours, elle incline du nord-ouest au sud-est. Le pays d'Aoste est situé au nord des États sardes, dont il forme une des divisions territoriales; il est borné à l'est par le val de Sésia, la province de Bielle et une portion de la province d'Ivrée; au sud, par une autre partie de la province d'Ivrée et par la vallée de Tigne; à l'ouest, par les provinces savoisiennes de Tarentaise et de Faucigny; au nord, par le Valais. Il est placé entre le quarante-cinquième et le quarante-sixième degré de latitude boréale, et entre le quatrième et le sixième degré de longitude orientale du méridien de Paris¹. La chaîne des hautes Alpes lui sert de rempart au nord et au couchant.

La vallée d'Aoste comprend dans son territoire plusieurs vallées moins importantes, qui toutes viennent y aboutir comme à l'artère principale. Parmi elles on peut citer, en prenant pour point de départ l'extrémité supérieure du val d'Aoste : au midi, les vallées de Valgrisanche, de Rhêmes, de Valsavaranche, de Cogne et de Champorcher; au nord, les vallées de Courmayeur, de Valpelline, de Valtournanche et de Challand; au nord-est, la vallée de Gressoney, nommée aussi la Valleise. Ces vallées secondaires sont dominées par de hautes montagnes, la plupart couronnées de neiges éternelles, ou couvertes de forêts de sapins et de mélèzes, que, malheureusement, de nombreuses exploitations métallurgiques dépeuplent chaque jour.

Une rivière, la Doire, parcourt le val d'Aoste dans toute son étendue. Quatre sources principales l'alimentent : la première sort d'un vallon au nord de l'hospice du petit Saint-Bernard, et, après avoir traversé le gouffre du pont Serran, arrive au village de La Thuille, où elle se joint à la seconde source sortie du lac du Rutor, admirable montagne qui s'élève au midi de La Thuille; leurs eaux réunies descendent jusqu'au bourg de Pré-Saint-Didier. Les deux autres sources de la Doire sont dans la vallée de Courmayeur. L'une, formée par les glaciers de l'Allée-Blanche, traverse et grossit le lac de Comballes; l'autre, sortie de la gorge de Ferrex, sur la limite du Valais, se réunit à la première à quelque distance des bains de La Saxe, et toutes deux ainsi confondues vont se joindre à Pré-Saint-Didier à la branche qui vient de La Thuille. Dans sa course à travers la vallée, la Doire s'enrichit du tribut que lui portent les torrents de chaque vallée latérale.

Cette rivière prend le nom de Doire baltée, *Duria baltea*, après sa jonction avec le Buthier, impétueux torrent qui sort du lac du grand Saint-Bernard, et se réunit à elle, à quelque distance de la cité d'Aoste, à l'est. La Doire offre dans son cours les aspects

1. Dans les cartes de l'état-major de Sardaigne, on a adopté le méridien de l'observatoire de Turin. La différence entre le méridien de Paris et celui de Turin est de 5° 21' 24" 75.

les plus variés; tantôt elle n'est elle-même qu'un torrent plein de fureur et de violence, mugissant au milieu de rochers énormes ou se précipitant en cascades bruyantes au fond de gouffres semblables à des abîmes; tantôt c'est un fleuve majestueux, calme, limpide, roulant ses eaux paisibles au milieu des prairies : elle se conforme ainsi aux accidents de terrain de la vallée, qui tour à tour se resserre en défilés étroits ou s'élargit en plaines verdoyantes et fertiles.

En partant du pied du Mont-Blanc, qui se dresse au sommet de la vallée de Courmayeur, le voyageur rencontre à sa gauche les monts Vélan et Combin, le Mont-Cervin, cette immense pyramide de rochers, et le Mont-Rose, auquel il ne manque que quelques mètres pour égaler la taille du géant des Alpes. A droite, en venant du petit Saint-Bernard, le Rutor présente aux regards ses vastes plateaux de glace et de neige, le pic de la Grivola dresse sa pointe aiguë et son glacier aux arêtes tranchantes, le Bec de None et le Mont-Émilien dominant de toute leur hauteur la tranquille cité et s'élèvent en face de la vallée qui mène au grand Saint-Bernard.

Une route carrossable, entretenue avec soin, conduit d'Ivrée à Pré-Saint-Didier, traversant toute la vallée et suivant le cours de la Doire, que le touriste perd rarement de vue. Cette route moderne est établie, pour ainsi dire entièrement, sur la voie consulaire qui allait de Milan à Vienne dans les Gaules. Des restes de la route romaine sont visibles sur bien des points du parcours, et en d'autres endroits, tels que Donnas et Bard, le voyageur pose le pied sur la voie même créée par le peuple-roi.

Le climat de la vallée d'Aoste est sain, l'air vif, pur et fortifiant dans les parties hautes du pays, plus humide et moins facilement renouvelé dans la plaine et dans la basse vallée. Malgré la rigueur et la longue durée des hivers, les richesses agricoles sont nombreuses : les pâturages sont abondants, les champs se couvrent de moissons dorées, la vigne donne des produits comparables aux meilleurs vins du midi de la France, les châtaigniers et les noyers y atteignent des proportions colossales, et fournissent des récoltes précieuses pour l'alimentation des habitants. La population valdôtaine se ressent des conditions atmosphériques au milieu desquelles elle vit; dans les vallées élevées, les hommes sont robustes, de belle stature, intelligents, et possèdent cet esprit d'aventure qui fait quitter la terre natale pour aller au loin chercher la fortune; dans la plaine, au contraire, la taille s'abaisse, et l'ambition se borne à vivre doucement sous le toit paternel. Ici, les regards sont parfois attristés par la vue de pauvres êtres atteints de l'affection endémique particulière aux grandes vallées, et à laquelle on a donné le nom de crétinisme. Sous ce rapport, néanmoins, la réalité est loin de répondre au tableau hideux qu'en a tracé Raoul-Rochette; si l'on en croyait ce savant, il n'aurait vu dans son excursion à Aoste que des crétins et des goitreux. Je pense que, comme cela est arrivé à d'autres voyageurs, il a généralisé ce qui l'avait tout d'abord vivement impressionné.

Les Valdôtains sont bienveillants et accueillent avec grâce les étrangers qui les visitent; la religion a conservé généralement sur eux sa bienfaisante et salubre influence : de tout temps ces fidèles montagnards ont fait preuve de dévouement envers la noble Maison qui les gouverne, et maintenant encore ils savent allier leur amour traditionnel pour le souverain aux idées d'un sage progrès.

Le sol de la province d'Aoste peut être l'objet des investigations les plus approfondies du savant. Sans parler ici de la nature des terrains, de la constitution géologique des montagnes, de l'époque des soulèvements, de l'infinie variété des roches, de la richesse des minerais de toute espèce qu'on y a découverts depuis les temps les plus reculés, je me bornerai à indiquer une grande question qui a préoccupé la science. La vallée d'Aoste fut-elle, à l'époque glaciaire de notre planète, un vaste glacier s'étendant du Mont-Blanc jusqu'à Ivree, et couvrant un espace de cent kilomètres en longueur sur douze ou quinze de largeur? La plus simple inspection des lieux semble devoir donner raison à l'affirmative. Oui, la vallée d'Aoste paraît avoir été couverte de glaces dans toute son étendue; car, à quelle autre action que celle des glaces attribuer la présence de blocs de granit dits erratiques qu'on trouve dans la vallée à différentes hauteurs, et à des distances énormes du seul point où existe la roche de cette nature, le Mont-Blanc? A quelle autre action attribuer les roches moutonnées et striées qui existent sur les flancs des montagnes jusqu'à une hauteur de deux cents mètres au-dessus du cours actuel de la Doire? A quelle autre puissance attribuer la création de la colline nue et droite qui s'étend comme une digue gigantesque dans la plaine d'Ivree, au débouché du val d'Aoste, et qui présente tous les signes constitutifs des moraines terminales des glaciers existant aujourd'hui? Deux opinions se sont formulées à propos de ces phénomènes si palpables, et ont divisé les géologues : les uns croient à l'existence d'un glacier, les autres aux courants boueux qui ont dû succéder à la période glaciaire. La seconde opinion ne me paraît pas satisfaisante; en effet, ou les courants boueux avaient une consistance suffisante pour porter à leur surface les blocs erratiques, alors comment ces torrents auraient-ils avancé? Ou bien ils étaient liquides, alors ils auraient roulé les roches au lieu de les porter, et ces granits errants n'auraient pas conservé les arêtes vives et les formes anguleuses qui, frappant aujourd'hui les regards, rendent bien plus probable la première opinion. Je laisse aux savants le soin d'élucider la question, heureux si j'ai pu, en effleurant ce sujet, déterminer quelques-uns d'entre eux à chercher la solution de ces intéressants problèmes!

A l'époque de la féodalité et sous le régime de la royauté absolue, le duché d'Aoste était divisé en deux comtés et onze baronnies : le comté de Cogne, domaine de l'évêque d'Aoste, qui en était le seigneur temporel et qui, de nos jours, en porte encore le titre; le comté de Challand, érigé en 1416 par Amé VIII dit le Pacifique, premier duc de

Savoie, en récompense des services rendus à la couronne par les seigneurs de ce nom. Les baronnies étaient : Aymavilles, Fénis, Châtillon, Cly, fiefs de la famille de Challand; la Valleise, Quart, Gignod, Châtel-Argent, Saint-Étienne comprenant Sarre, Nus et Avise, appartenant à différentes maisons nobles de la vallée. Pendant ces temps, le duché était gouverné et administré par les États-Généraux, par des gouverneurs ou grands baillis, par des baillis ou podestats, des vice-baillis et des lieutenants au bailliage. Les États-Généraux, qu'on appelait aussi Conseil des trois États, et qui étaient chargés de régler les affaires générales et politiques, se composaient des trois ordres : le clergé, la noblesse et les délégués des communes. Une lettre circulaire, adressée à l'évêque, à tous les seigneurs ayant fiefs ou juridictions, et à toutes les communes qui se faisaient alors représenter par leurs syndics ou par des députés spéciaux, réunissait fréquemment ces assemblées, dont la présidence appartenait aux gouverneurs, baillis ou vice-baillis. Les trois ordres décidaient les impôts, les subsides, et nommaient un trésorier chargé de percevoir les taxes, afin d'éviter les exactions que commettaient les châtelains des domaines royaux et les baillis des seigneurs investis dans le principe de ces fonctions épineuses. En toute circonstance, les États d'Aoste ont fait preuve d'un dévouement inébranlable envers la Maison de Savoie. Durant les guerres les plus désastreuses, en face des périls qui menaçaient la religion et le trône, on les a toujours vus tenir tête à l'orage avec une admirable fermeté. Les trois ordres se soutenaient mutuellement, le clergé et la noblesse en concourant aux charges du pays par des dons fréquents et volontaires, le tiers état en s'imposant et en acquittant les taxes que lui seul supportait.

Les gouverneurs, ou capitaines généraux et grands baillis, étaient établis extraordinairement par les souverains pendant les temps de guerre ou dans des conjonctures difficiles; ils exerçaient leur commandement de concert avec les États-Généraux, ou avec un conseil des États, nommé le Conseil des Commis, et dont je parlerai plus tard. Leurs fonctions étaient distinctes de celles des baillis, et ils n'étaient pas astreints à résider dans le duché.

Les baillis furent institués par les comtes de Savoie, après la concession des statuts accordés par le comte Thomas I^{er}. Leurs pouvoirs étaient fort étendus; ils administraient la justice dans tout le duché, ordonnaient la réparation des forteresses, les levées des gens d'armes, et commandaient aux grands vassaux, bannerets, gentilshommes et syndics, pour tout ce qui regardait le service du souverain, le bien de la vallée et la tranquillité du peuple. Les baillis étaient astreints à la résidence : représentants de la couronne, ils jouissaient de la considération générale, et leur autorité était fort respectée. La durée de leurs fonctions n'était limitée que par la volonté du prince, mais, d'après l'usage établi, elle ne dépassait jamais trois années.

Avant le règne d'Emmanuel-Philibert, la nomination des vice-baillis appartenait aux baillis, qui en désignaient quelquefois jusqu'à trois; mais ce prince¹, voulant donner une importance plus réelle à cet office, décida que désormais le nombre des vice-baillis serait réduit à un seul, nommé par la couronne. Emmanuel-Philibert conserva néanmoins aux grands baillis² le pouvoir d'instituer des lieutenants au bailliage pour l'expédition plus prompte des affaires³.

Depuis la réforme introduite par le roi Charles-Albert dans les États sardes, le royaume est partagé en quatorze divisions, administrées par des intendants généraux, dont les fonctions correspondent à celles des préfets en France; les provinces sont des arrondissements dont les intendants sont les sous-préfets, et le mandement est l'équivalent du canton. La province d'Aoste fait partie de la division administrative d'Ivrée, et se compose de sept mandements; les chefs-lieux sont Aoste, Châtillon, Donnas, Gignod, Morgex, Quart et Verrès. La population, peu nombreuse eu égard à l'étendue du territoire de la province, ne s'élève pas au-dessus de quatre-vingt mille habitants.

La cité d'Aoste, chef-lieu de la province, possède un siège épiscopal dont l'origine remonte au iv^e siècle : l'évêque d'Aoste est aujourd'hui suffragant de l'archevêque de Chambéry.

L'armée sarde compte les Valdôtains au nombre de ses meilleurs soldats; avant la nouvelle organisation de la conscription et la répartition indistincte des recrues dans tous les régiments, les hommes de la vallée formaient un corps composé du seul contingent de la province. Aujourd'hui ils ne sont plus réunis, mais pour honorer leurs vertus militaires on a laissé leur nom à la tête de deux corps de l'armée, et il y a encore maintenant la brigade d'Aoste infanterie, et le régiment d'Aoste cavalerie.

Le français est la langue le plus généralement en usage dans toute la province; dans la haute vallée, à Aoste et jusqu'à Châtillon, on trouverait avec peine, excepté parmi les fonctionnaires, quelques habitants à qui le piémontais et l'italien fussent très-familiers. A partir de Verrès, les choses changent : la bourgeoisie parle encore le français, mais on commence à constater l'usage de l'idiome piémontais parmi les gens du peuple et chez les hôteliers. A mesure qu'on avance vers Ivree on peut remarquer que les habitudes de langage et de mœurs cessent peu à peu d'être françaises pour devenir italiennes. Le patois des campagnards de la vallée jusqu'aux environs de Saint-Vincent a une analogie très-marquée avec le patois de nos paysans bourguignons et provençaux, on y retrouve même des mots identiques; plus loin, il se transforme en un dialecte où le piémontais a la plus grande part.

1. Décision prise en date du 13 février 1567.

2. Ce privilège avait été accordé aux grands baillis par le comte Édouard de Savoie, en 1326.

3. La charge de bailli fut abolie en 1773 par Victor-Amédée III.

Malgré tout le charme qu'il y a pour une oreille française à entendre résonner les accents de la patrie dans un pays étranger, je ne sais s'il ne faut pas souhaiter que le piémontais et l'italien viennent remplacer notre langue dans la province d'Aoste tout entière. Puisque cette belle contrée a été placée par la nature sur le versant méridional des Alpes, puisque les princes de la Maison de Savoie, qui la gouvernent, occupent le premier trône de l'Italie, il faut peut-être désirer l'unité de langage, car c'est là, ce me semble, le plus puissant auxiliaire de l'unité dans les mœurs, dans les sentiments et dans les espérances d'avenir.

Après cet aperçu général, et avant d'entrer dans les descriptions détaillées qu'entraînera la relation de ce voyage, il me reste à esquisser à grands traits l'histoire de la vallée d'Aoste, à raconter sommairement les graves événements qui l'ont bouleversée, et à retracer le sort qu'elle eut à subir au milieu des transformations politiques de l'Europe.

L'obscurité la plus profonde enveloppe le berceau des premiers habitants de la vallée. Je n'essayerai pas de présenter comme historiques les conjectures plus ou moins fabuleuses inventées pendant les siècles derniers; il fut un temps où les peuples, comme les grandes familles, voulaient se créer des ancêtres : on tenait à descendre d'Hercule ou de l'un de ses compagnons, et les nations, même les plus civilisées, cherchaient des fondateurs jusque dans l'Olympe. Toutefois, bien que l'historien sérieux ne puisse pas admettre ces fables imaginées par des hommes épris du merveilleux, il est du devoir d'un narrateur fidèle de rapporter toutes les traditions; je dirai donc ce qui a été raconté sur l'origine des Salasses, ces premiers pères des Valdôtains.

S'il faut en croire les récits retrouvés dans quelques manuscrits, échos de la tradition générale, la vallée aurait été peuplée par une colonie de Salasses, venus sous la conduite de Cordelus, fils de Statiel, qu'on a fait descendre de Saturne, et qu'on suppose avoir été un des chefs de l'armée d'Hercule, lorsque celui-ci traversa l'Italie. Cordelus aurait jeté dans le val d'Aoste les fondements d'une ville nommée Cordèle, du nom de son fondateur, vingt-six ans après la prise de Troie, l'an 1158 avant Jésus-Christ. Le silence des auteurs anciens est absolu sur l'existence de cette ville; cependant la tradition s'en est perpétuée, et est arrivée jusqu'à nos jours, sans être toutefois unanime sur la position occupée par cette Cordèle imaginaire. Les chroniqueurs du pays la placent, les uns près de Saint-Martin de Corléans, aux environs de la cité d'Aoste, d'autres près du village d'Aymavilles, à quelques pas de la Doire, sur une élévation où gisent encore quelques vestiges de murailles antiques, d'autres enfin, près de Saint-Didier dans un lieu qui a conservé le nom d'*amas* ou région de Cordèle.

Il est donc, on le voit, bien difficile de rien déterminer de précis sur l'origine des Salasses; néanmoins, ce qu'on peut avancer sans hésitation, c'est qu'ils faisaient partie de la ligue des

peuples galliques. Parmi les Galls, trois grands peuples, les Arvernes, les Éduens, les Séquanes, eurent successivement la suprématie, et rangèrent sous leur domination les peuplades limitrophes. Après ces trois grandes nations venaient, dans un moindre degré d'importance, trois autres nations galliques indépendantes; c'étaient : les Hélvètes, les tribus alpines, et les Allobroges, peuple nombreux et brave qui occupait le revers occidental des Alpes, aujourd'hui la Savoie. Les nations alpines se subdivisaient en tribus pennines ou des pics, habitant le grand Saint-Bernard et les vallées environnantes, et en tribus craighes ou des rocs, *Craig*, roc¹. On sait que le petit Saint-Bernard et les montagnes voisines portaient autrefois le nom de *Alpes Graia* ou *Græcæ*; ne semble-t-il pas plus exact de faire venir cette dénomination du mot gaulois *Craig*, que de chercher son étymologie dans le passage de l'Hercule grec par ces âpres chemins? D'ailleurs, le grave historien à qui j'ai emprunté ces détails sur les nations galliques, M. A. Thierry, pense qu'Hercule n'a pas pénétré dans les Gaules par cette route, mais bien par les Alpes Maritimes, au col de Tende. Soutenu par l'autorité du savant écrivain, et fort du concours de semblables analogies, que je signalerai plus tard, je n'hésite pas à dire que le nom de *Alpes Graia* dérive du mot celtique qui distinguait cette partie de la montagne.

Les Salasses font leur apparition authentique dans l'histoire à l'occasion d'un événement mémorable qui a soulevé des controverses interminables entre les historiens; je veux parler de l'arrivée triomphante d'Annibal en Italie. Deux siècles environ avant l'ère chrétienne, l'an de Rome 536, le héros africain traversait les Alpes pour attaquer de plus près sa mortelle ennemie. Polybe, qui a donné des détails précieux sur la marche du conquérant carthaginois, ne mentionne pas précisément le pays des Salasses parmi ceux qu'il dut traverser, mais il est indubitable qu'il franchit les Alpes Graies ou les Alpes Pennines, gorges par lesquelles, depuis longues années, les Gaulois avaient l'habitude de pénétrer en Italie. C'est l'opinion de Cœlius², historien romain qui, vivant cinquante ans seulement après qu'Annibal eut quitté l'Italie, devait avoir des notions exactes recueillies de la bouche même de ceux de ses contemporains qui avaient pu voir le vainqueur de Rome. Cœlius indique le passage *per Cremonis jugum*, que le baron Walckenaër reconnaît pour être la montagne de Cramont, au nord-est du vallon de La Thuille.

Tite-Live lui-même, bien qu'il ne partage pas entièrement cette conviction, avoue que de son temps le sentiment général était qu'Annibal avait franchi les Alpes Pennines, *vulgo credere Pennino transgressum*³. Il est à remarquer que ce grand historien note avec un certain dédain l'opinion qui, au moment où il écrivait ses immortels récits, faisait

1. J. Durandi fait venir le nom de *Alpes Graia* du mot celtique *Grau*, qui signifie gris, blanchâtre.

2. L. Cœlius Antipater écrivit, vers l'année 124 avant J.-C., une histoire de la deuxième guerre punique; on lui doit aussi quelques ouvrages de jurisprudence.

3. Tite-Live, l. XXI, c. 38.

considérer le nom d'Alpes Pennines comme un souvenir punique. Je me rattache de tout point à cet avis, et je crois fermement que bien avant le passage du vengeur de Carthage, les Alpes Pennines portaient déjà leur nom de Pennines, qui est aussi celui des Apennins. On désignait ainsi les parties les plus élevées des montagnes; et encore aujourd'hui les Bretons ont conservé le mot *Penn*, dérivé de l'ancien celte, pour exprimer la tête, le sommet. Il me paraît donc impossible de chercher une autre origine. Dans le même pays où nous avons déjà retrouvé un mot gaulois pour distinguer les tribus des rocs, *Craig*, nous en découvrons un second pour indiquer les sommets les plus inaccessibles, *Penn*, puis un troisième, *Dour*¹, eau, qui a servi à donner un nom au principal cours d'eau, la Doire.

Après le passage d'Annibal, les Salasses restèrent les possesseurs paisibles de leur territoire pendant soixante-quinze ans, s'occupant de leurs troupeaux, de la culture de leurs champs, et surtout de leurs mines d'or, d'argent et de cuivre². Ils vivaient ainsi libres et se gouvernant eux-mêmes, lorsque l'an de Rome 611, cent quarante-trois ans avant l'ère chrétienne, sous le consulat d'Appius Claudius et de Q. Cœcilius Métellus Macédonicus, nous les voyons reparaître sur la scène historique, et commencer avec les Romains la longue et sanglante lutte qui se termina par leur complet asservissement.

Les Salasses, ainsi que je l'ai dit, exploitaient les nombreuses et riches minières dont le sol regorgeait, et ils avaient construit pour l'usage de leurs forges d'innombrables canaux qui amenaient l'eau de la Doire nécessaire au lavage des minerais et à tous les besoins de l'exploitation. Les habitants de la plaine, dont ces eaux venaient féconder les terres, avaient à les disputer aux montagnards; de là mille brandons de discorde jetés entre les mineurs et les laboureurs des campagnes. Par un singulier hasard, les Salasses, en voulant ruiner les cultivateurs, firent faire, suivant Pline, un pas immense à l'agriculture. Ce furent eux qui, pour anéantir les espérances que les habitants des plaines avaient en leurs moissons, labourèrent de nouveau les champs alors que le blé était semé et commençait à pousser : on s'aperçut que les terres sur lesquelles les montagnards avaient exercé les plus grands ravages étaient justement celles qui donnaient les plus belles récoltes, et on prit l'habitude de labourer une seconde fois les champs ensemençés. Le texte de Pline est trop curieux pour que je ne le cite pas ici en entier : « Nous ne
« passerons pas sous silence un procédé de labour usité encore maintenant dans l'Italie
« transpadane, et dont la découverte est due aux ravages de la guerre. Les Salasses,

1. On retrouve ce mot celtique dans presque tous les pays occupés par cette race primitive; ainsi la Durance, la Dordogne, l'Adour, le Douro, dérivent évidemment du vieux mot *Dour*, eau, encore en usage en Bretagne.

2. Strabon, I. IV.

« occupés à dévaster les campagnes situées au pied des Alpes, voulurent s'attaquer
 « au panic et au millet qui commençaient déjà à sortir de terre. La nature de ces
 « herbes opposait de la résistance; ils y promènèrent la charrue. Mais la moisson en
 « centupla, et suggéra l'idée de labourer une seconde fois, *artrare*, comme on dit
 « aujourd'hui; dans ces temps-là, si je ne me trompe, on disait *aratrare*¹. »

Le lecteur me pardonnera cette digression à propos d'un fait qui m'a paru digne d'être rapporté; je reviens aux commencements de la querelle entre Rome et les Salasses.

Les habitants de la plaine, irrités des continuelles déprédations de leurs farouches voisins, froissés dans leurs intérêts les plus légitimes par l'impossibilité d'arroser leurs récoltes, et désireux de mettre fin par tous les moyens à des conflits qu'ils n'étaient pas assez forts pour réprimer les armes à la main, en appelèrent au sénat romain. Le sénat envoya le consul Appius Claudius, en lui confiant la mission de faire droit à ces justes griefs, et de rendre justice aux malheureux opprimés. Ce consul, jaloux de son collègue Métellus, et voulant opposer des succès à la gloire de cette illustre renommée, ne se conforma pas aux ordres du sénat; impatient de se distinguer, et plein de confiance dans les forces qu'il commandait, il attaqua sans tarder les intrépides Salasses, dont il croyait avoir facilement raison. Mais il fut cruellement désabusé; les montagnards lui prouvèrent que, malgré l'infériorité de leur nombre et leur ignorance de toute tactique militaire, ils savaient défendre le sol de la patrie. Appius Claudius, engagé dans les défilés de la vallée, fut repoussé, écrasé, et perdit dans cette déroute cinq ou six mille légionnaires².

La nouvelle de ce désastre inattendu frappa Rome de stupeur. Il fallait à tout prix effacer la honte d'une semblable défaite, et prendre une revanche à la fois prompte et éclatante. Les décemvirs se rendirent auprès de Manlius Lépidus, alors préteur, et lui annoncèrent que, d'après un oracle trouvé dans les livres sibyllins, il était ordonné, toutes les fois que les Romains voudraient commencer la guerre contre les nations gauloises, de faire un grand sacrifice aux dieux sur les frontières du pays des Salasses. On accomplit toutes les cérémonies usitées alors dans les circonstances les plus graves, puis deux des décemvirs portèrent au consul les instructions du sénat. Une nouvelle campagne fut entreprise, et cette fois le sort favorisa les armes qui devaient plus tard commander au monde. Les Salasses, après un échec considérable, demandèrent à se soumettre. Le consul s'empara de leurs minières et de toutes les plaines de leur fertile vallée. Retirés dans les gorges élevées des montagnes, les vaincus avaient conservé le droit de vendre l'eau de leurs

1. « Non omittemus unam etiamnum arandi rationem, in Transpadana Italia bellorum injuria excogitatam. « Salassi, quum subjectos Alpibus depopularentur agros, panicum, miliumque jam excrescens tentavere. Postquam « respuebat natura, inararunt. At illæ messes multiplicatæ docuere quod nunc vocant artrare, id est aratrare, ut « credo, tum dictum. » Plin., *Hist. nat.*, l. xviii, 49.

2. J. Obsequens, *Prod. lib.*, l. lxxx.

torrents à ceux qui exploitaient les mines au profit des Romains. Comme, d'un côté, les fermiers insatiables refusaient parfois de payer l'eau qu'ils s'étaient engagés à acheter, et que, d'un autre côté, les Salasses n'acquittaient pas régulièrement le tribut imposé par Rome, il en résultait des querelles et des combats de chaque jour. Les Romains, pour réprimer l'audace sans cesse renaissante de ces fiers montagnards battus mais non subjugués, fondèrent la ville d'Ivrée, *Eporedia*, cent ans environ avant l'ère chrétienne, quarante-trois ans après la défaite d'Appius Claudius. Cette ville, construite au débouché de la vallée, reçut pour population une de ces vaillantes colonies militaires que le grand peuple établissait là où sa domination avait besoin de reposer sur le courage de ses soldats¹.

Les Salasses, malgré leurs revers, ne laissaient pas que de donner encore de graves sujets d'inquiétude au sénat. Ils insultaient à leurs vainqueurs par les vexations qu'ils faisaient subir aux voyageurs obligés de traverser leur pays, et se livraient sans relâche à la dévastation et au pillage des territoires voisins. Tel fut même leur excès d'audace, que, grâce à la permission qu'ils avaient obtenue de réparer les routes dans la partie des Alpes où ils séjournaient, ils roulaient des rochers au travers de la vallée et interceptaient ainsi toutes les communications. L'an de Rome 720, trente-quatre ans avant J.-C., ils mirent le comble à tant d'outrages en arborant ouvertement l'étendard de la révolte. Ils refusèrent de payer le tribut accoutumé, firent une invasion terrible sur les contrées environnantes soumises aux Romains, et arrêtaient, pour le piller, un convoi d'argent destiné aux légions des Gaules.

Rome irritée ne s'apaisait jamais qu'après avoir puni sévèrement les imprudents provocateurs. Valérius Messala, pour réprimer ces opiniâtres montagnards, pénétra dans leur pays à la tête d'une puissante armée. Vaincus, les Salasses subirent les conditions qu'il plut à Rome de leur imposer. *Salassos Valerius Messala domuit*². La rude leçon qu'ils venaient de recevoir aurait dû les rendre plus circonspects; mais cette nation turbulente ne put rester longtemps calme, et quelques années plus tard, sous le neuvième consulat d'Auguste, qui avait alors pour collègue M. Julius Silanus, l'an de Rome 729, vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne, de formidables insurrections éclataient de nouveau et embrasaient la vallée tout entière.

L'empereur Auguste, indigné de ces troubles incessants, et voulant en finir avec cette petite tribu indomptée, donna les ordres les plus rigoureux à Térentius Varro Muréna, son lieutenant. Ce général, par une habile disposition, divisa ses troupes de manière à forcer simultanément tous les passages, et pénétra sur le territoire des Salasses par tous les points

1. Voir Tite-Live, l. iv, c. 3. — Orose, l. v, c. 4. — Suétone, *de Tiberio*. — Valère Maxime, l. iv, c. 4 et 6.

2. Dion Cassius, *Hist. rom.*, l. XLIX, n. 38.

praticables. Le nombre et la discipline triomphèrent des difficultés d'un terrain où toute guerre est terrible, et l'emportèrent sur l'ardeur des habitants, qui ne pouvaient, cette fois, douter de la sévérité du châtement qui leur serait infligé. Trahis par la fortune, ils implorèrent la clémence du vainqueur : mais Rome, lassée, ne voulait plus avoir à porter ses aigles au milieu d'une peuplade qui, sans importance apparente, semblait braver sa puissance et se faire un jeu de sa tranquillité. Muréna parut se contenter d'abord d'imposer aux habitants une lourde contribution, puis des détachements de soldats furent envoyés sous prétexte de percevoir le tribut; bientôt les montagnes et les vallées du pays des Salasses furent envahies par des milliers de légionnaires, qui n'eurent plus aucune peine à s'emparer de toute la population. Les victimes de cette perfidie indigne du nom romain furent conduites à Ivree, et vendues *sous la haste*, au nombre de trente-six mille. Parmi ces infortunés, Muréna choisit huit mille hommes en état de porter les armes, et les fit incorporer dans les légions qui servaient au loin. Les autres prisonniers furent vendus sous la condition d'être emmenés en esclavage dans les contrées les plus éloignées du sol natal, et avec défense de les affranchir avant vingt années.

C'était là le système des Romains ! Lorsque'ils pouvaient, si je puis parler ainsi, transplanter une population qui leur portait ombrage, celle-ci était conduite loin d'une patrie qu'elle ne devait plus revoir ; si les ennemis étaient trop nombreux pour être dépayés, Rome les anéantissait jusqu'au dernier. Tel fut le sort des Carthaginois !

C'est à la destruction de la nationalité des Salasses qu'est due la présence de leur nom sur l'arc de triomphe de la Turbia connu sous la dénomination de *Tropæa Augusti*¹, et qui fut élevé par ordre de l'empereur sur le rivage de la Ligurie, au point où se termine la chaîne des Alpes.

Après avoir ainsi dépeuplé le pays des Salasses par une guerre d'extermination et par une impitoyable déportation, Auguste songea à rendre des habitants à ce désert ensanglanté. La partie fertile du territoire fut divisée entre trois mille colons, choisis principalement parmi les cohortes prétoriennes, garde souvent dangereuse et que les empereurs aimaient à éloigner. Un *Oppidum*² s'éleva sur l'emplacement même du camp de Muréna au point où les vallées graies et pennines se réunissent : *Juxta geminas Alpium fauces Graias et Penninas*³. Auguste fonda ainsi une ville qui, joignant son nom à celui des nouveaux colons, fut appelée *Augusta Prætoria* ou *Prætorianorum*, Aoste. Des imprudents, mais trop malheureux Salasses, il ne restait plus que le souvenir !

Dès qu'*Augusta Prætoria* eut été peuplée de vétérans prétoriens, le pays dont elle

1. Plusieurs auteurs placent la même inscription sur l'attique qui surmontait jadis l'arc de triomphe d'Aoste.

2. *Oppidum*, ville bâtie sur le plan d'un camp romain.

3. Plin., l. III, c. 47.

était la capitale fut *romanisé*, si une telle expression peut être permise. Les routes ouvertes et construites par les soins du sage Agrippa mettaient, après la conquête, les provinces nouvellement soumises en rapport avec Rome; bientôt, par la facilité offerte au commerce et à toutes les relations, les bienfaits de la civilisation s'y répandaient. Le pays des Salasses se couvrit de monuments magnifiques, ouvrage des vainqueurs; et vingt-deux ans après le triomphe de Térentius Varro Muréna, une voie romaine avait remplacé les anciens sentiers des indigènes. Elle réunissait Ivree, *Eporedia*, au pays des Centrons, aujourd'hui Tarentaise, en passant par Verrès, *Vitricium*, Aoste, *Augusta Prætoria*, Derby ou Saint-Didier, *Arebrgium*, La Thuille, *Arìolica*, le petit Saint-Bernard, *in Alpe Graia*, et *Bergintrum*, dans le pays des Centrons. Cette même voie avant d'arriver à Ivree venait, comme je l'ai dit, de Milan, et allait rejoindre la voie de Strasbourg et de Vienne, dans les Gaules.

D'Aoste, une autre voie se dirigeait vers Mayence en suivant le torrent de Buthier, et en passant par Saint-Rhémy, *Eudracinum*, et le grand Saint-Bernard, *in Alpe Pennina* ou *summo Pennino*.

Du moment où les colons prétoriens furent mis en possession de la vallée des Salasses, ce pays disparaît au milieu du grand empire qui l'avait absorbé, et il suit les fluctuations de l'océan impérial dans lequel, imperceptible goutte d'eau, il était venu se perdre. *Eporedia* et *Augusta Prætoria* ne furent plus que de modestes villes de province, dont le seul titre de gloire était d'avoir été fondées en vertu d'oracles sibyllins. Le territoire d'Aoste, *Vallis Augustana*, sous Auguste, fut placé dans la neuvième région de l'Italie. Au v^e siècle, nous voyons que les Alpes Graies et Pennines formaient une province présidiale comprenant ce qui devint plus tard la Maurienne et le val d'Aoste, c'est-à-dire les pays des *Medulli* et des *Salassi*. Entre 774 et 802 après J.-C., la Vénétie, la Ligurie, dans laquelle les Alpes Graies paraissent avoir été ensuite englobées, les Alpes Cottiennes et l'Émilie formèrent avec la Toscane un seul et même royaume sous le nom de Longobardi. Mais c'est trop devancer la marche des siècles; je m'arrête et reprends la suite chronologique des événements.

L'an 326 après J.-C., l'empereur Constantin le Grand transporta le siège de l'empire à Byzance : fatale résolution qui déplaçait le centre d'unité si heureusement établi à Rome, laissait l'Occident exposé sans défense au choc des Barbares, et décidait la ruine de la puissance romaine ! Au moment où l'empereur, accomplissant cet acte impolitique, donnait une forme nouvelle aux divisions et subdivisions décrétées par Auguste, et partageait l'empire en quatre préfectures, treize diocèses et cent vingt provinces, la vallée d'Aoste fut rangée dans une des provinces consulaires des Gaules. A cette époque, Aoste, pour le spirituel, relevait de Verceil où un siège épiscopal était établi déjà depuis un certain temps. Le territoire de la vallée n'était considéré que comme un simple canton, *plebs*. Quelques années plus tard, vers le milieu du siècle, nous voyons la *plebs Augustana* figurer dans plusieurs copies d'une lettre

que saint Eusèbe, évêque de Verceil, écrivait aux peuples placés sous sa direction apostolique. Certains auteurs attribuent la fondation de l'évêché d'Aoste à saint Jacques, évêque de Tarentaise; les anciens chroniqueurs du duché d'Aoste en rapportent la création à saint Eusèbe, qu'ils désignent, à tort, comme revêtu à cette époque de la dignité d'archevêque de Milan; mais l'opinion la plus probable et la plus satisfaisante est que cette fondation doit être attribuée à saint Ambroise, premier évêque métropolitain de Milan, précisément au milieu du iv^e siècle. Le siège d'Aoste devint alors et demeura suffragant de Milan jusque vers la fin du x^e siècle. Plusieurs écrivains, même parmi les plus sérieux, ont prétendu que dès le commencement du vi^e siècle l'évêché d'Aoste avait été placé sous l'autorité de l'évêque métropolitain de Tarentaise; c'est là une erreur qu'il importe de détruire. De précieux documents, tirés du chapitre de Milan, attestent que les évêques d'Aoste ont assisté aux synodes provinciaux tenus dans la métropole jusqu'à l'année 966, tandis qu'il est impossible de retrouver un seul de ces prélats cité comme ayant assisté ou souscrit à un concile tenu de l'autre côté des Alpes avant Anselme II, trentième évêque d'Aoste; nous constatons en effet sa présence aux conciles d'Anse présidés par Burchard, archevêque de Lyon, en 990 et en 1025. Il existe en outre une lettre de Théodoric¹, roi des Goths, adressée à saint Eustorge, évêque de Milan, lettre où ce prince lui demande de juger la cause de l'évêque d'Aoste accusé de félonie par quelques membres du clergé de la vallée; enfin Muratori² et Biorci parlent tous deux de l'emplacement disposé dans la basilique de Saint-Ambroise, à Milan, pour la réunion des synodes provinciaux. Je me contenterai de traduire ici le passage de Biorci³.

« Au fond du chœur de la basilique ambrosienne, dans le lieu où s'assemblaient autrefois

1. Voici le texte même de la lettre de Théodoric :

« Eustorgio, viro venerabili, Mediolanensi episcopo, Theodoricus rex :

« Tuta est conditio subjectorum, ubi vivitur sub æquitate regnantium, nec dubio decet rumore trahi, a quo debent non mutanda constitui. Fidem si quidem rerum a ratione colligimus, quæ nunquam desiderantibus absconditur, si suis vestigiis perquiratur. Atque ideo quod beatitudini vestræ gratissimum esse confidimus, præsentî tenore declaramus, Augustanæ civitatis episcopum, proditionis patriæ falsis criminationibus accusatum; qui a nobis honori pristino restitutus, jus habeat episcopatus omne, quod habuit: nihil enim in tali honore temeraria cogitatione præsumendum est, ubi, si proposito creditur, etiam tacitus ab excessibus excusatur. Manifesta proinde crimina vix in talibus capiunt fidem; quidquid autem ex invidia dicitur, veritas non putatur. Volumus enim impugnatores ejus legitima pœna percellere: sed quoniam et ipsi clericatus nomine fungebantur, ad sanctitatis vestræ judicium cuncta transmittimus ordinanda, cujus est et æquitatem moribus talibus imponere, quam novimus traditionem ecclesiasticam custodire. »

2. Muratori, dans son livre *Rerum italicarum Scriptores*, t. I, pars secunda, p. 228, publie un manuscrit tiré des archives du chapitre métropolitain de Milan; ce manuscrit contient le nom des suffragants de Milan et l'ordre dans lequel ils étaient rangés lors de la réunion des conciles; l'évêque d'Aoste y figure comme occupant le septième siège à droite.

3. Biorci a extrait de l'ouvrage du comte Giulini sur Milan et ses environs (*Raccolta delle memorie di Milano e del suo agro*) une notice portant la date de 842, et ayant trait aux sièges épiscopaux placés dans l'église Saint-Ambroise. Il l'a insérée dans le premier volume de son Histoire d'Acqui, p. 436. J'ai cité ce passage *in extenso*.

« les conciles, on voyait un siège de marbre réservé pour le métropolitain¹; à droite et à gauche étaient rangés d'autres sièges aussi de marbre, et destinés aux évêques provinciaux. La chose la plus remarquable, c'est qu'au-dessus de chaque siège on avait peint l'image d'un des évêques suffragants de Milan, en habits pontificaux, avec le pallium sur les épaules, mais sans mitre sur la tête. Au-dessous de chacune de ces images, le nom de l'évêché était écrit, et comme les peintures étaient tournées vers le milieu du chœur, elles représentaient la réunion d'un de nos conciles provinciaux. A la droite du siège archiepiscopal on voyait, rangées dans l'ordre suivant, les images des évêques de Verceil, de Novare, de Lodi, de Tortone et d'Asti; une grande fenêtre séparait ces cinq premiers sièges de quatre autres sur lesquels se lisaient les noms des évêques de Turin, d'Aoste, d'Acqui et de Gênes. A gauche du siège archiepiscopal, on comptait aussi neuf places distribuées de la même façon, cinq d'abord pour les évêques de Brescia, de Bergame, de Crémone, de Vintimille et de Savone, puis quatre dernières après la fenêtre correspondante, celles des évêques d'Albenga, de Pavie, de Plaisance et de Côme. »

Saint Ambroise mourut en 397, et la date de cet événement coïncide à peu près avec les premiers efforts tentés par les Burgundes ou Bourguignons pour s'établir dans le sud-est des Gaules. Ces peuples, placés par Pline à la tête des races vandales, habitaient le pays situé entre l'Oder et la Vistule; chassés de ces contrées par les Gépides, ils émigrèrent. Les uns se tournèrent vers le nord; les autres, et c'était la plus grande partie, se dirigèrent vers le sud-ouest et attaquèrent les Gaules, environ vers l'an 275 de J.-C. Battus d'abord par l'empereur Probus, puis par Maximien Hereule, ils se retirèrent sur le haut Rhin, attendant une occasion que la perfidie de Stilicon devait leur ménager plus tard. Vers l'année 407, Gundicaire, chef des Burgundes, encouragé par le trouble et la confusion qui régnaient alors dans l'empire d'Occident, passa le Rhin à la tête de ses troupes. De 413 à 435, il s'était rendu maître de Genève, et s'était taillé dans les Gaules un royaume qui comprenait quatre provinces romaines, la Séquanais, la première Lyonnaise, la Viennoise avec les Alpes Graies et Pennines, et la deuxième Narbonnaise en deçà du cours de la Durance. Il aurait encore reculé les limites de ses conquêtes, si Aétius n'était parvenu à lui opposer une digue.

Sous Gundioc, fils de Gundicaire, de 436 à 466, les Bourguignons prirent définitivement possession de tout le territoire cité plus haut, et ces envahissements furent sanctionnés par le consentement des empereurs Maxime et Anthémius. C'était le temps où les Barbares cherchaient à prendre place dans l'antique civilisation romaine, à laquelle cependant ils allaient

1. Ce monument, car on peut l'appeler ainsi, subsiste encore aujourd'hui; il est en marbre blanc et d'une étonnante conservation. On le désigne à l'attention du voyageur sous le nom de siège de saint Ambroise. Les sièges en marbre des évêques suffragants ont disparu, et sont remplacés par des stalles en bois sculpté à l'usage des chanoines du chapitre.

bientôt en substituer une autre; c'était la transition entre l'empire des Césars et l'empire de Charlemagne.

A Gundioc succédèrent : Chilpéric, son fils, 466 à 491; puis Gondebaut, frère de ce dernier, 491 à 516. Le fils et successeur de Gondebaut fut Sigismond, dont le caractère présentait un mélange de vertu et de férocité, type assez commun dans ces temps de barbarie. Après sa conversion à la foi catholique, bienfait qu'il dut à saint Avitus, évêque de Vienne, Sigismond fonda, en 515, le célèbre monastère d'Agaune ou Saint-Maurice en Valais; et le dota de biens considérables. Parmi ces biens, quelques-uns étaient situés sur le territoire de la vallée d'Aoste. Cette donation semble établir très-positivement que le pays appartenait aux rois bourguignons. A l'appui de cette opinion, je cite la charte elle-même qui me paraît être une preuve irrécusable¹ : « Pour le salut de mon âme, je donne de mes
« propres biens au même monastère, et veux que cette donation soit à perpétuité, etc.,
« Je donne dans la vallée d'Aoste, qui est située sur les confins de l'Italie, *alias*
« *curtes, Sidrio, Bernona, Leuca, Bromusio, et duodecimo paterno*, dans la ville d'Aoste,
« une tour qui regarde à l'occident, et Liverogne, *Lagona*, Gignod et Morgex, dans
« toute leur intégrité et avec toutes leurs dépendances c'est-à-dire avec les terres, les
« maisons, les édifices, les serfs, les hommes libres, les affranchis, les plébéiens, les
« troupeaux, les vignes, les oliviers, les champs, les prés, les droits de pâture, les eaux
« et les cours d'eau, biens meubles, immeubles et dîmes; donnons, livrons et accordons
« au lieu déjà nommé de Saint-Maurice et en entier tout ce qui paraît dépendre de ces
« biens. »

Quelques années plus tard, aussi malheureux que Constantin le Grand, le nouveau chrétien trompé par de calomnieuses délations condamnait et faisait mettre à mort son propre fils Sigeric; puis, en proie aux remords que lui inspirait cet horrible forfait, il se retirait pour le pleurer à l'abbaye d'Agaune. Rappelé du fond de sa retraite par la guerre que les Francks lui avaient déclarée, le coupable Sigismond éprouva une sanglante défaite et tomba au pouvoir de Clodomir, roi d'Orléans, qui le fit massacrer impitoyablement ainsi que sa femme et tous ses enfants. Godemar, son frère, lui succéda; mais en 534, il fut vaincu par Clotaire et Childebert, successeurs de Clovis, et dépouillé de tous ses États.

1. « Eidem monasterio, pro animæ meæ salute, de rebus meis dono, donatumque in perpetuum esse
« volo,..... etc.,... et in valle Augustana quæ est in finibus Italiæ, alias curtes, Sidrio, Bernona, Leuca,
« Bromusio, et duodecimo paterno, in civitate Augusta, turrim unam quæ respicit ad occidentem, et Levira,
« Lagona, Girozolis et Morga, cum omni integritate et appendentiis eorum, id est, in terris, domibus, ædificiis,
« mancipiis, liberis, libertis, plebiis, vacollis, vineis, olivetis, campis, pratis, pascuis, aquis, aquarumque
« decursibus, mobilibus et immobilibus seu decimis, totum ad integrum, quidquid ad ipsas villas aspicere videtur,
« ad locum præfatum de Sancto Mauritio donamus, tradimus atque indulgemus. »

Les mots que j'ai répétés en latin dans la traduction de ce curieux document sont les noms de quelques terres ou villages dont il m'a été impossible de retrouver la trace dans les dénominations modernes.

Godemar fut le dernier roi du premier royaume de Bourgogne qui avait duré cent vingt-sept ans, à dater de 407.

Il est probable cependant que la domination des rois bourguignons ne fut pas continue, et qu'elle éprouva quelques échecs. Durandi et C. Botta semblent autoriser à penser que Théodoric, roi des Goths, dont le règne dura de 493 à 526, compta la vallée d'Aoste au nombre de ses vastes possessions. Le premier auteur raconte que ce roi fit construire sur le territoire de Gignod, dans la vallée qui conduit au grand Saint-Bernard, sur un étroit passage nommé *la Clusa*¹, une redoute fortifiée, dans laquelle il plaça une garnison pour interdire l'accès du val d'Aoste aux Bourguignons. Le second nous apprend que Théodoric, pour attacher son peuple au sol de l'Italie, lui distribua les meilleures terres, dont il chassa de préférence les Hérules et les Thuringiens, qui les avaient obtenues de la munificence d'Odoacre. Pour indemniser les peuplades dépossédées, il leur assigna pour demeure les terres d'Aoste et d'Ivrée. Il faut donc conclure des récits de ces deux historiens que Théodoric posséda, au moins temporairement, cette partie du domaine des rois de Bourgogne.

Je disais plus haut que Clotaire et Childebart, après avoir vaincu Godemar, l'avaient dépouillé de son royaume qu'ils avaient partagé entre eux; j'ai vainement cherché dans les historiens quelques détails sur ces partages, et une étude sérieuse de ces temps obscurs m'a seule permis de soulever un coin du voile épais qui couvre cette période de l'histoire du val d'Aoste; voici donc, selon moi, la vérité : Childebart et Clotaire devinrent les possesseurs de la portion de l'ancien royaume de Bourgogne ayant toujours fait partie des Gaules, mais les pays des Alpes furent alternativement possédés par les Lombards successeurs des Goths dans le nord de l'Italie, et par les fils de Clotaire.

Les Lombards, *Longobardi*, la moins nombreuse, mais la plus guerrière de toutes les tribus des Suèves, habitaient, lorsque l'histoire les nomme pour la première fois, à l'ouest de l'Elbe, dans l'ancienne Marche et dans le pays de Lunebourg. Vers le commencement de l'ère chrétienne, ils se répandirent sur la rive droite de l'Elbe; plus tard ils contribuèrent à l'abaissement des Chérusques, qu'ils semblent avoir subjugués pendant quelque temps. Ptolémée leur assigne au II^e siècle un vaste territoire qui s'étendait de l'Elbe au Rhin. Si le récit de Ptolémée est véridique, leurs conquêtes dans ces contrées auraient été aussi passagères que rapides. Arrivés en Hongrie, à la fin du V^e siècle, ils s'y établirent.

Vers l'année 560, Narsès, l'illustre vainqueur des Goths, blessé dans son orgueil par l'impératrice Sophie, chercha les moyens de se venger des railleries de la cour de Constan-

1. Cassiodore, l. II, epistola 5, rapporte une lettre de Théodoric à Faustus, préfet du prétoire, par laquelle il lui ordonne de fournir des vivres aux 6,000 soldats qui étaient stationnés dans les cluses d'Aoste, *Augustanis clausuris*, pour empêcher toute invasion de la part des Bourguignons qui occupaient le Valais.

tinople. Perdant à la fois la conscience de sa propre gloire et le souvenir des services qu'il avait rendus à l'empire, il résolut d'appeler les Barbares, et pour donner à Alboin, chef des Lombards, la pensée d'envahir l'Italie, il lui envoya en présent les plus beaux fruits et les plus riches produits de cette terre heureuse. Alboin, séduit, n'hésita pas à tenter la conquête de ces contrées fertiles. Peu de temps après il entra dans le Frioul, s'en empara, et l'organisa sous le commandement de son neveu Gisulphe, en lui laissant des forces suffisantes pour garder ces passages importants; c'était prévoir le cas où il serait forcé à la retraite. En 570, Alboin s'était rendu maître de la Vénétie et de la Ligurie, provinces comprenant les pays qu'on nomme aujourd'hui Milanais, Montferrat, Piémont, Rivière de Gênes. L'année suivante, il étendait encore sa domination en occupant l'Émilie, aujourd'hui les duchés de Parme, de Plaisance, de Modène et la Toscane. Alboin ne jouit pas longtemps du fruit de ses travaux; en août 573, il mourait, laissant le trône à son fils Cleph, qui périt assassiné deux ans après, en janvier 575. Pendant la minorité du jeune fils de Cleph, les possessions des Lombards en Italie furent gouvernées par trente chefs ou *ducs*, qui se partagèrent le territoire, et formèrent ainsi une confédération aristocratique. Autharis arrivé à sa majorité maintint les ducs dans leurs gouvernements qui devinrent des fiefs héréditaires relevant du roi de Lombardie. Entre 580 et 583, le premier roi du second royaume de Bourgogne, Gontran, irrité des fréquentes invasions des Lombards sur son territoire, et voulant mettre un terme à d'aussi sauvages expéditions, envoya de nombreuses troupes pour les combattre. Les armées d'Autharis furent presque entièrement détruites, et ce prince se vit enlever, à la suite de ces défaites, les pays d'Aoste et de Suse qui furent réunis au royaume de Bourgogne.

Ce deuxième royaume de Bourgogne avait commencé en 561; c'était à cette époque la part de Gontran, fils du roi Clotaire. Gontran⁴, dès l'année 576, avait eu à repousser les nouvelles tentatives d'invasion essayées par les Lombards pendant la minorité d'Autharis. Le triomphe de 583 vint reculer les limites de son royaume jusqu'au delà des Alpes. Remarquons que, suivant les historiens, Autharis, dans cette circonstance, perdit plusieurs villes, *par suite de la lâcheté de ses ducs*; de ces observations il résulte évidemment que l'un des trente ducs avait les pays des Alpes pour gouvernement, que ce fut sur lui que tomba la vengeance de Gontran, et qu'il fut dépouillé de ses possessions. Selon toute probabilité, Aoste était alors un des points sur lesquels s'appuyaient les Lombards pour diriger leurs expéditions dans les Gaules.

La cathédrale d'Aoste reconnaît le roi Gontran pour un de ses bienfaiteurs; d'après une

4. Durant la vie d'Alboin, en 570 et en 571, Gontran avait déjà vu ses États ravagés par les Lombards; mais une armée, commandée par le patrice Mummole, leur avait livré en 572, près d'Embrun, une sanglante bataille qui les avait forcés à la retraite et au repos pour quelques années.

tradition, ce prince aurait employé à la restaurer une partie d'un riche trésor qu'il avait trouvé en Italie. Aujourd'hui encore, on peut lire sur un ancien martyrologe de la cathédrale, à la date du 28 mars, l'inscription suivante :

Le cinq des kalendes d'avril,
au même jour, dans la ville de Chalon,
dans les Gaules, eut lieu la déposition du bienheureux Gontran, roi
d'Orléans, fils de Clotaire premier, roi
des Francks, restaurateur de cette église. *

Ces détails prouvent assez que sous la domination des Lombards, dans ces temps de luttes incessantes, et par suite des guerres cruelles que l'esprit de conquête allumait, le val d'Aoste et les autres vallées des Alpes eurent à souffrir les maux les plus terribles.

De 593 à 596, la vallée d'Aoste passa, ainsi que la province de Tarentaise, à Childebert, neveu et successeur de Gontran, puis à Théodoric, deuxième fils de Childebert. Après la mort de Théodoric, en 613, le second royaume de Bourgogne vint se fondre dans les États de Clotaire II, qui réunit sur sa tête toute la monarchie des Francks. En 617, Clotaire faisait remise au roi des Lombards du lourd tribut imposé par Gontran lors de sa victoire. Depuis l'avènement de Clotaire, le val d'Aoste resta sous la domination des derniers Mérovingiens, et, suivant la fortune de la monarchie franque, passa tout naturellement sous le sceptre de Charlemagne.

En 774, le pape Adrien, qu'épouvantait l'ambition effrénée de Didier, roi des Lombards, et que les perpétuelles tentatives de ce prince insatiable sur le territoire de l'Église tenaient sans cesse en alarme, réclama la puissante intervention de Charlemagne. Charles n'hésita pas à venir au secours du souverain pontife; il déclara la guerre à Didier, et convoqua l'armée des Francks, qu'il réunit à Genève. Là, il tint conseil avec ses lieutenants, et, après une longue délibération, il divisa ses troupes en deux corps. La conduite du premier fut donnée à son oncle Bernard, avec l'ordre de traverser le Valais, de franchir le Mont-Joux (grand Saint-Bernard), d'occuper les passages des Alpes Pennines et de pénétrer en Italie. Charles se réserva le commandement du second corps, qu'il dirigea par le Mont-Cenis, route que Pépin avait deux fois suivie pour attaquer et punir le prédécesseur de Didier sur le trône de Lombardie. Plusieurs auteurs prétendent que Charlemagne lui-même passa par les Alpes Pennines, mais un examen plus attentif des historiens de cette époque donne

4.

QUINTO KL' APRILL'.....

EODEM DIE APUD CABILONÆ CIVITATĒ
GALLIARŪ DEPOSITIO BŒTI GONDRANNI REGIS
AURELIANĒSIS, FILII CLOTHARII PMI, REGIS
FRANCORŪ INSTAURATORIS HUI ECCLIE.

raison à la version que je viens de rapporter. C'est presque malgré moi, je l'avoue, que je me suis rendu à l'évidence, car ma pensée était séduite au plus haut degré par la possibilité de réunir, sur cette terre presque ignorée, les trois grandes figures d'Annibal, de Charlemagne, de Napoléon ! Mais l'histoire n'est pas une œuvre d'imagination, et nous devons renoncer à ce poétique rapprochement.

Charlemagne, venant au secours du pape, trouva un puissant appui dans le clergé lombard : la noblesse de Lombardie elle-même contenait un grand parti, dont les vues étaient favorables au roi des Francks. Cette situation présentait à Didier des difficultés qu'il ne put surmonter ; il s'enferma dans Pavie, et ne tarda pas à tomber entre les mains de Charles. Avec Didier finit le royaume lombard. Le joug que cette nation avait imposé à la haute Italie, d'abord dur et violent, s'était peu à peu adouci sous l'influence de la foi catholique. La sagesse des institutions lombardes était un objet d'admiration et d'envie pour les peuples voisins ; aussi Charlemagne conserva-t-il dans sa nouvelle conquête le mode d'administration et presque toutes les lois des Lombards subjugués ¹.

Sous le règne de ce grand empereur, le siège épiscopal d'Aoste était occupé par saint Grat, qui fut le modèle de toutes les vertus chrétiennes. La mémoire de ce saint prélat est restée vivante dans le cœur de tous les habitants de la vallée d'Aoste, dont il est le patron vénéré.

Le val d'Aoste resta au pouvoir de Charlemagne et de ses successeurs jusqu'à la mort de Charles le Gros, en 888. Rappelons les principaux faits de l'histoire générale qui se rattachent à ce pays.

Vers l'année 806, les provinces des Alpes étaient au nombre des possessions données par Charlemagne à Louis le Débonnaire, son fils. Elles passèrent ensuite à Lothaire I^{er} ², puis à Lothaire II, roi de Lorraine, qui en fit la cession à son frère Charles, roi de Provence en 858, afin de s'assurer son concours et son alliance contre leur oncle Louis le Germanique. Charles de Provence mourut en 863 sans laisser d'enfants, et ses deux frères Louis II dit le Jeune et Lothaire II se partagèrent ses États. Depuis cette époque, tout ce territoire paraît avoir passé successivement sous le sceptre des divers empereurs de la race carlovingienne, qui occupèrent le trône jusqu'à Charles le Gros. Ces provinces étaient gouvernées par des comtes ou grands officiers, au nom du souverain.

1. Dans toute la Lombardie on était libre d'adopter la loi salique ou la loi lombarde. Les chartes du moyen âge fournissent des preuves nombreuses à l'appui de cette assertion.

2. On lit dans les Annales de Prudentius de Troyes (*Monum. Germ. histor. Script.*, par G. H. Pertz, t. I, p. 434) : Vers l'année 839, l'empereur Louis, étant à Worms, reçut son fils Lothaire qui vint lui demander d'oublier ses fautes et ses trahisons. Lothaire offrit à son père de partager ses États avec lui, et Louis, choisissant la partie supérieure, laissa à son fils la partie inférieure, comprenant le royaume d'Italie et une partie de la Bourgogne : dans celle-ci figure *Vallis Augustana*.

Le gouverneur des pays compris plus tard dans la Suisse, la Savoie, le Piémont, le Bugey et une partie de la Franche-Comté, était, en 888, Rodolphe, fils de Conrad. Il profita des troubles qui suivirent la déposition et la mort de l'empereur d'Occident pour se déclarer indépendant et créer un royaume, celui de la Bourgogne transjurane. Rodolphe fut sacré dans l'abbaye de Saint-Maurice en Valais par l'archevêque de Tarentaise; les évêques de Genève, de Lausanne, de Maurienne et d'Aoste¹ furent présents à la cérémonie du couronnement. On peut donc trouver dans ce fait une nouvelle preuve à joindre à toutes celles qui forcent à reconnaître que la vallée d'Aoste faisait partie du royaume récemment fondé².

En 911, Rodolphe II succéda à son père Rodolphe I^{er} sur le trône de la Bourgogne transjurane; à la suite de ses conquêtes en Italie, il fut couronné roi d'Italie par Lambert, archevêque de Milan. Bientôt après, en vertu de nouvelles conventions, Rodolphe abandonna ses droits et ses prétentions sur le royaume d'Italie en échange de la Provence, qui lui fut cédée en 933 par Hugues, roi d'Italie, petit-fils de Lothaire II, roi de Lorraine, et qui, jusqu'en 926, n'avait porté que le titre de comte d'Arles et de Provence.

Un acte de 923 atteste la présence de Rodolphe II à Aoste; c'était pendant sa campagne d'Italie, alors qu'il s'empara de Pavie et défit complètement Béranger, petit-fils de Louis le Débonnaire par sa mère Gisèle; ce prince régnait sur l'Italie depuis l'année 888. Cette charte, passée « publiquement devant l'église de Sainte-Marie, » *in loco publico, ante ecclesiam sanctæ Mariæ*, et en présence du roi Rodolphe, fait connaître que sous l'épiscopat d'Anselme, par la grâce de la divine Providence évêque de l'église d'Aoste et comte, *Anselmus, largiente divina Providentia, episcopus Augus-*

1. La présence de l'évêque d'Aoste à cette cérémonie est contestée par quelques savants; mais quand on réfléchit au puissant intérêt qui devait engager l'évêque d'Aoste à ne point froisser l'orgueil du nouveau roi, quand on pense combien il était dangereux pour ce prélat, dont le diocèse se trouvait compris dans les domaines de Rodolphe, de vouloir protester seul par son absence, on en arrive à adopter l'opinion de ceux qui l'ont compté parmi les évêques assistant au sacre du roi de Bourgogne.

2. Parmi ces preuves, en voici une tirée du livre de G. H. Pertz, *Annal. Fuldensium* (*Monum. Germ. histor. Script.*, t. I, p. 409) :

« L'année 894, le roi de France étant entré en Italie avec une armée allemande pour combattre le comte Ambroise, qui avait soulevé tout le pays contre lui, fait subir aux rebelles une défaite exemplaire. Après sa victoire, se trouvant à Plaisance, à la tête d'une armée épuisée, il songe à la retraite et arrive bientôt devant Ivree, *Eboregia*, qu'il trouve défendue par un comte du nom de Ansgar, chef des soldats bourguignons de Rodolphe. Le roi de France, ne se sentant pas assez fort pour reprendre la route de vive force, se jette dans la montagne, et, après avoir erré trois jours dans des défilés, au milieu des précipices et des plus terribles obstacles, arrive *in Augustam vallem*. Parvenu là, il rassemble son armée, force le roi Rodolphe à la fuite, et regagne l'Allemagne par la Bourgogne supérieure. »

On voit donc, par le rapide abrégé de ce passage plein d'intérêt, que Rodolphe était à cette époque maître de la vallée d'Aoste, et, si bien le maître, qu'il occupait même la ville d'Ivrée.

tensis ecclesiæ et comes, il est accordé en donation aux chanoines des églises de Sainte-Marie, de Saint-Jean, et à ceux de Saint-Ours, des terres situées dans la vallée d'Aoste, à Fénis, à Morat et à Arpuille *in valle Augustana, ad Funil, Moradum et in Arpulia*. Je ferai remarquer un détail important, c'est qu'à cette époque la double puissance spirituelle et temporelle était réunie dans la même main; on doit donc, ce semble, conclure de là que l'évêque d'Aoste était comte du roi, c'est-à-dire gouverneur civil dans la vallée.

Dans quelles circonstances le val d'Aoste passa-t-il sous la domination des rois d'Italie? Deux conjectures se présentent à l'esprit à l'occasion de ce fait, mais, faute de documents certains, il est bien difficile de résoudre la question. Peut-être les provinces des Alpes passèrent-elles au roi Hugues en 933, lorsque ce dernier céda la Provence à Rodolphe II; peut-être aussi le roi de Bourgogne et de Provence, Conrad, successeur de Rodolphe II, choisit-il son comte d'Aoste dans la famille des rois d'Italie, sans renoncer toutefois à la souveraineté de la vallée. Ce qu'il y a de certain, c'est que vers 960, Adalbert, fils de Béranger II, roi d'Italie, était comte d'Aoste et voulait s'emparer d'un droit de *Tonlieu*¹, qui appartenait à l'évêque d'Aoste et se percevait à la porte de Saint-Ours, *ad portam sancti Ursii*. L'évêque Giso réclama contre cette usurpation de ses droits et les fit constater par une enquête.

En 961, à la diète de Pavie, Béranger II fut déposé en présence d'Othon, roi de Germanie ou des Allemands, à la suite des défaites successives que lui fit éprouver ce dernier. Adalbert, après la ruine de son père, erra pendant quelque temps dans différentes contrées, et mourut, dit-on, à Autun, vers l'année 964.

Depuis cette époque jusqu'en 1032, c'est-à-dire pendant environ soixante-huit ans, l'histoire du val d'Aoste se perd dans celle du nord de l'Italie. Ce qu'on peut cependant considérer comme hors de doute, c'est qu'à cette dernière date (1032), il appartenait à Adélaïde, unique héritière des anciens marquis de Suse et de Turin, qui avaient été établis, à ce qu'on croit, par Charlemagne, pour défendre les Marches d'Italie. Quelques auteurs parlent de la domination des marquis d'Ivrée, d'autres du gouvernement des marquis de Montferrat : impossible donc de rien déterminer de précis sur le sort de la vallée; mais, selon toute probabilité, les grands officiers placés sur les frontières des Gaules et de l'Italie, et désignés à cause de leurs fonctions sous la dénomination de marquis, possédèrent ce pays tour à tour, chacun à son heure de

1. Voici quelques détails sur ces *octrois* féodaux, si l'on veut bien me passer ce mot tout moderne. On prélevait une taxe sur toute marchandise : denrées, étoffes, métaux, bétail, rien n'était épargné. Les marchands qui venaient dans la ville étaient obligés de payer un denier pour obtenir la permission de vendre les objets dont ils trafiquaient. L'entrée d'un singe coûtait douze deniers, quoique ce soit un animal ridicule, *quamvis sit ridiculosum animal*, est-il ajouté dans l'acte avec un sérieux plein de naïveté.

suprématie sur ses compétiteurs, et en relevant tous, en apparence du moins, du royaume de Bourgogne.

Le cardinal saint Pierre Damien, dans une lettre à Adélaïde de Suse, duchesse et marquise des Alpes Cottiennes, *Adelaïdæ, excellentissimæ ducissæ et marchionissæ Alpium Cottiarum*, lui faisait observer que ses domaines s'étendaient dans les royaumes d'Italie et de Bourgogne, et que l'évêque d'Aoste n'avait pas été compris dans les libéralités qu'elle avait faites à l'Église ¹.

Adélaïde de Suse épousa Eudes ou Oddon, dernier fils d'Humbert aux blanches mains, comte de Maurienne, et qui succéda à son frère Aimé I^{er} ². Elle apporta en dot à son mari le duché de Turin, le val d'Aoste avec plusieurs terres sur la côte de Gênes, et réunit ainsi son domaine héréditaire aux possessions des comtes de Maurienne. Ceux-ci devinrent plus tard comtes, puis ducs de Savoie, et depuis leur alliance avec Adélaïde prirent habituellement le titre de marquis d'Italie.

On doit supposer qu'en 1032, à l'époque de la mort de Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne, les marquis d'Ivrée cherchèrent à s'emparer de la vallée d'Aoste. Mais l'impossibilité de fournir aucun document authentique sur ces événements empêche d'insister sur ce point. Il demeure au surplus évident que, si ces puissants seigneurs réussirent un moment, ils échouèrent bientôt, et que le val d'Aoste resta sous la domination d'Adélaïde de Suse, qui en transmit, par son mariage, le souveraineté aux comtes de Maurienne.

Sous Conrad le Salique, neveu et héritier de Rodolphe III, un grand nombre de dignitaires de la couronne, qui jusqu'alors ne possédaient que des fonctions amovibles, se rendirent indépendants et héréditaires, avec soumission à l'empire d'Allemagne. C'est à cette époque que le comté de Maurienne devint héréditaire de fait et de droit.

J'ai exposé avec autant de consciencieuse attention qu'il est possible d'en apporter à l'étude de l'histoire d'un pays si souvent absorbé dans les grands mouvements politiques du moyen âge, j'ai exposé, dis-je, comment la domination de la dynastie de Savoie s'est établie sur la vallée d'Aoste. Pour arriver à asseoir une opinion, il a fallu comparer entre eux tous les récits des historiens qui ont traité ce sujet, et choisir parmi tant de versions différentes celle qui paraissait s'accorder le mieux avec des titres véritables et avec la marche accoutumée d'évé-

1. Voici le texte du passage de cette lettre; les quelques mots que j'en ai dits expliquent le sens complet :
« In ditone vero tua quæ in duorum regnorum Italiæ scilicet et Burgundiæ porrigitur, non breve confinium
« plures episcopantur antistites, nullus eorum fuit, qui vel a te, vel a tuis procuratoribus, ullam sibi molestiam
« conquereretur inferri, præter Augustensem dantaxat episcopum, qui tamen, non a te, sibi de suis aliquid
« imminutum, sed conquestus est potius, ecclesiæ suæ nihil ex tua liberalitate collatum, etc..... »

2. Les historiens sont trop peu d'accord sur la date de la mort d'Aimé I^{er} pour que j'ose dire en quelle année Oddon lui succéda. Le P. Monod place cet événement en 1037; Champier en 1076; Pingon et Du Buttet en 1078. Guichenon affirme que toutes ces dates sont erronées, et il suppose qu'Aimé I^{er} est mort en 1047 ou 1048.

nements semblables survenus à la même époque. C'est donc, je l'avoue, mon opinion personnelle que j'ai soumise au lecteur, sauf à en adopter franchement une autre si l'on m'oppose de nouveaux faits, de nouveaux actes, s'il m'est, en un mot, démontré que je me suis égaré dans le dédale de cette obscure controverse. Maintenant, il reste une tâche plus douce : c'est de retracer les nouvelles destinées du val d'Aoste. Les violents bouleversements provoqués par le choc et la multitude des races diverses qui avaient envahi le sol de l'empire romain ; l'ambition démesurée de tous ces chefs barbares, qui ne rêvaient que conquêtes et asservissement ; les efforts toujours sanglants d'une société en travail : tous ces malheurs ont cessé, toutes ces passions se sont adoucies à la voix de la religion et sous l'influence de la civilisation. La vallée d'Aoste est entrée dans une ère de tranquillité inconnue jusqu'alors ; elle a enfin trouvé les souverains qui devaient la faire jouir des bienfaits de la paix et la gouverner jusqu'à nos jours avec une douceur vraiment paternelle, avec une active prévoyance.

Quoique nous soyons arrivés à une période plus calme dans l'histoire de ce pays, qui tant de fois avait changé de maîtres, qui s'était vu si souvent en proie à toutes les horreurs des guerres les plus terribles, il faut néanmoins dépeindre les nombreuses épreuves qu'il eut encore à supporter, et dire avec quelle lenteur le pouvoir des comtes de Savoie s'est consolidé. Une noblesse opulente et guerrière, mais inquiète et oppressive, possédait la plus grande partie du territoire¹. Les seigneurs entretenaient entre eux d'incessantes hostilités, et les comtes de Savoie durent se déterminer à limiter le pouvoir des barons, afin de réprimer des abus trop criants et de délivrer les habitants du joug qui pesait sur eux. Parmi tous les chefs de ces grandes familles, quelques-uns se firent remarquer par un dévouement constant à la Maison de Savoie. Il faut citer au premier rang de ces serviteurs fidèles les vicomtes d'Aoste,

1. Dans les premiers temps de leur domination, les comtes de Savoie avaient pour tout domaine dans la vallée d'Aoste :

- 1° Les émoluments casuels de la justice et les amendes sur toute l'étendue du territoire de la Valdigne, qui fut, dès le principe, soumise à leur juridiction immédiate ;
- 2° Le produit du péage de la cité et du bourg, revenus qu'ils partageaient avec l'évêque ;
- 3° Les émoluments casuels de la justice, partagés avec les vicomtes d'Aoste jusqu'au moment de la renonciation d'Ébal de Challand.

A l'époque où le comte Thomas I^{er} (1194) accorda les premiers statuts de privilèges et de franchises, les habitants concédèrent au souverain un droit à percevoir sur chaque toise de la façade des maisons, plus, certaines redevances, telles que droits sur la vente des vins, le fenêtrage, etc.

Les successeurs de Thomas I^{er} augmentèrent peu à peu leurs domaines et leurs revenus dans la vallée, par les devoirs féodaux qu'ils se réservèrent, soit aux nouvelles inféodations, soit par l'hommage qu'ils exigèrent des grands vassaux, bannerets et simples nobles, soit par la confiscation des domaines des seigneurs qui refusaient obéissance ou pressuraient leurs sujets, soit enfin par l'acquisition de fiefs dont ils formaient alors des châtellenies dépendantes de la couronne, ou par l'extinction d'autres fiefs qui, faute d'héritiers dans les familles, leur revenaient de droit. Les comtes de Savoie arrivèrent ainsi à asseoir leur puissance sur tous les domaines du duché.

qui furent la souche de la Maison de Challand, et qui remplirent la charge de vicomtes jusqu'à l'année 1294, époque à laquelle Ébal de Challand, surnommé le Grand, s'en démit, pour étendre et affermir le pouvoir d'Amé V. Les armoiries de la vicomté d'Aoste étaient d'or à l'aigle éployée de sable, couronnée, membrée, becquée et allumée de gueules. Les analogies héraldiques sont, tout le monde le sait, des témoignages de peu de valeur; néanmoins il importe ici de remarquer, d'un côté, que cet écusson est presque celui de l'empire, qui était d'or à l'aigle à deux têtes de sable, diadémée, membrée et becquée de gueules, et, d'un autre côté, que les armoiries des comtes de Maurienne et de Savoie étaient d'or à l'aigle de sable, avant qu'Amé V ne les eût changées contre la croix d'argent en champ de gueules, récompense de son courage au siège de Rhodes. Peut-on conclure de cette ressemblance que c'était là comme une preuve de la dépendance de ces fiefs envers les empereurs d'Allemagne, ou bien n'est-ce qu'une coïncidence due au hasard? Contentons-nous d'exposer le fait, sans en tirer une conséquence, forcée peut-être.

Dès le XI^e siècle, les souverains, solidement établis, tendaient instinctivement à constituer dans leurs États l'unité monarchique : ils faisaient tous leurs efforts pour diminuer la puissance féodale chez les barons comme chez les prélats. Le comte Thomas I^{er}, obéissant à cette influence, en 1191, favorisa les classes inférieures en accordant aux habitants de la vallée d'Aoste des privilèges et des franchises qui furent confirmés par ses successeurs. Les principaux signataires de cet acte, conçu cependant dans le but de contre-balancer leur autorité jusque-là sans bornes, sont : Boson, vicomte d'Aoste, et les seigneurs de Bard, de Nus et de Quart. Le comte Thomas était un prince éminent, possédant un esprit de justice et de générosité bien rare, il faut l'avouer, à cette époque où chaque maison souveraine ne songeait qu'à étendre sa puissance et ses domaines. C'est lui qui, voulant faire de Chambéry la ville capitale de ses États, donna aux habitants des franchises assez étendues pour attirer et y fixer une population nombreuse. En 1233, ce prince franchit le petit Saint-Bernard et traversa le val d'Aoste à la tête de son armée; il était appelé par la nécessité de faire rentrer dans le devoir la ville de Turin qui, cédant aux instigations de son évêque et aux intrigues du marquis de Montferrat, avait levé l'étendard de la révolte. Mais dans le courant de la même année, ce grand homme mourut à Montcalier, atteint d'une maladie qui l'emporta en peu de jours.

Deux ans plus tard, en 1235, lorsqu'Amé IV, fils et successeur de Thomas I^{er}, eut mis un terme à l'insurrection des habitants de Turin et les eut fait revenir à l'obéissance, il accourut au secours de la vallée envahie et cruellement dévastée par les Valaisans. Ces derniers, irrités par les nombreux griefs qu'ils croyaient avoir à reprocher à Aymon et à Pierre de Savoie, frères d'Amé IV, et ne pouvant rien entreprendre contre ces princes qui étaient bien préparés à défendre leurs apanages, avaient tourné leur vengeance sur le val d'Aoste. Mais le valeureux comte arriva; non content de repousser les ennemis, il passa

le grand Saint-Bernard à leur suite, et, après avoir enlevé d'assaut Martigny et Ardon, vint mettre le siège devant Sion. La capitale du Valais lui résista longtemps, mais emportée enfin, elle passa avec le territoire tout entier sous la domination de la Maison de Savoie.

Dans le courant de l'année 1238, l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, qu'une nouvelle révolte des Milanais avait conduit en Italie, vint jusqu'à Turin, où le comte Amé IV le reçut de la façon la plus brillante. Charmé des honneurs que lui rendait ce prince, et voulant se l'attacher par les liens de la reconnaissance, l'empereur érigea en sa faveur les provinces d'Aoste et de Chablais en duchés, et lui en donna l'investiture. Les armoiries du duché d'Aoste furent désormais de sable au lion d'argent armé et lampassé de gueules.

En 1253, après la mort d'Amé IV, Thomas de Savoie son frère, comte de Flandre et de Hainaut, régent des États de Savoie pendant la minorité du jeune comte Boniface son neveu, vint à Aoste pour assurer par sa présence les droits de son pupille. Dans un acte en date du 9 des calendes de septembre de cette même année 1253, le généreux comte reconnaît et confirme les franchises et les privilèges accordés aux habitants du val d'Aoste; puis il ajoute à ce bienfait plusieurs ordonnances utiles à la meilleure administration de la justice. Citons ici quelques passages de cette charte curieuse; la première partie donnera une idée des nobles intentions du prince, la seconde prouvera que les plus puissantes familles de la vallée partageaient ses sentiments élevés.

« Nous donc, après avoir lu ladite charte, après avoir plusieurs fois relu, examiné et
 « étudié avec soin les articles qu'elle contient, voyant que parmi ces articles il en est qui
 « semblent obscurs, et qui ont besoin d'être expliqués et spécifiés d'une façon plus claire et
 « plus précise, voyant en outre qu'il faut en ajouter quelques-uns après mûre délibération.
 « Ne voulant en quoi que ce soit déroger audit instrument soit charte, ou aux articles qu'elle
 « contient, mais ayant plutôt la volonté d'éclaircir les passages obscurs et d'ajouter divers
 « règlements pour l'utilité, l'honneur et la liberté tant de la cité que de la vallée d'Aoste,
 « ainsi disons, statuons et ordonnons, parce que nous recommandons et voulons que ladite
 « charte et tous les articles qu'elle contient soient maintenus à perpétuité, fidèlement
 « conservés et inviolablement gardés.....
 « Acte passé à Aoste, dans le cloître de l'église de la bienheureuse
 « Marie, où furent demandés comme témoins et appelés avec tous ceux qui font adhésion
 « spéciale et sont expressément consentants, savoir: Rodolphe (du Châtelar), archevêque
 « de Tarentaise; Pierre (de Bosses), évêque d'Aoste; Pierre (de Challand), prévôt de la
 « cathédrale, avec les chanoines et le chapitre de ladite église et tout le clergé, excepté
 « quelques chapitres qui, à cause de la peine de mort portée dans ladite charte, n'ont pas
 « voulu donner un consentement entraînant leur propre irrégularité, mais qui pourtant ne
 « s'y sont pas opposés; Godefroy, vicomte d'Aoste, et ses frères Aymon et Boson; Aymon,
 « seigneur de Nus; Bermond Philippe de Mont-Jovet; Henry et Oddon de Verrès, frères; les

« seigneurs d'Arnad, Guillaume, seigneur de Pont-Saint-Martin; Jacques de Valleise et
 « Arnoud son neveu; Aymon, Pierre et Hugues de Sarriod, frères; Jacques de Sarre;
 « Jacques de Rocca; Boniface de Villa, vidame, et Jacques son frère; Pierre de Gressan; et
 « plusieurs autres nobles de la vallée d'Aoste, avec le clergé et le peuple de toute la cité,
 « acceptant les présentes et y applaudissant. Je, Jacques Barbieri, notaire du saint-empire
 « et du comté de Savoie, écrivain des présentes, suis intervenu dans toutes ces choses, et
 « ainsi appelé, je les ai écrites et transmises heureusement ¹. »

Le comte de Flandre, dont les grandes qualités ont répandu un nouvel éclat sur sa race, mourut quelques années après, le 1^{er} février 1259, à Aoste ². Il n'avait pas régné sous son nom, mais il avait soutenu de toutes les forces de son habileté et de son courage la Maison de Savoie; il fut le père d'Amé V, surnommé le Grand, et par conséquent le chef de l'illustre lignée qui a occupé le trône jusqu'à l'année 1831.

En 1263, le comte Pierre de Savoie, surnommé le petit Charlemagne, septième fils de Thomas I^{er}, et qui, avant son avènement, avait été prévôt de la cathédrale d'Aoste, recevait des mains de l'empereur Richard l'investiture des États de Savoie, y compris les duchés d'Aoste et de Chablais de nouvelle création. On raconte à ce sujet que les barons composant le conseil du prince cherchaient à le détourner de son voyage à la cour d'Allemagne, en lui faisant concevoir des doutes sur la loyauté de l'empereur, en le lui dépeignant comme un homme jaloux de sa gloire, et assez perfide pour avoir formé le projet de le retenir prisonnier ou même d'attenter à ses jours. Sourd à ces avertissements sinistres et n'écoutant que son courage, le comte Pierre se rendit à la cour impériale et se présenta devant le

1. Voici le texte lui-même : « Nos uero uisa dicta carta et que in eadem continebatur et pluries lecta et
 « diligenter inspecta et examinata in qua quedam que in ea continebantur videbantur obscura esse et plenius ac
 « melius fore declaranda et pacificanda et quedam addenda habita deliberacione. Nolentes in aliquo derogare dicto
 « instrumento siue carte seu hiis que in eo uel in ea continentur, sed potius ea que obscura erant in ea declarare
 « et aliqua ipsis addere pro utilitate honore ac libertate tam ciuitatis quam uallis Auguste, sic dicimus, statuimus,
 « et ordinamus, quia uolumus et precipimus quod dicta carta et omnia que in ea continentur perpetuo teneantur
 « firmiter seruentur et inuiolabiliter custodiantur. Actum est hoc Auguste in claustris Ecclesie beate
 « Marie ubi fuerunt uocati testes et rogati et specialiter uolentibus et expresse consencientibus uidelicet : Dominus
 « Rodolphus Tharentasiensis archiepiscopus. Dominus Petrus Augustensis episcopus. Petrus prepositus atque
 « canonici et capitulum ipsius ecclesie cum toto clero ipsius, exceptis quibusdam capitulis in quibus apponitur
 « pena sanguinis in quibus noluerunt consentire propter irregularitatem nec etiam eis contradixerunt. Dominus
 « Gottofredus uicecomes et fratres sui Aymo et Boso. Aymo dominus de Nuns. Bermondus Philippus Montis
 « Joueti. Henricus et Oddoninus de Uerretio fratres. Domini de Arnaut. Uulielmus Pontis sancti Martini dominus.
 « Jacobus de Ualeysia et Arnucio nepos eius. Aymo, Petrus, Hugo de Sarrio fratres. Jacobus de Sarro. Jacobus de
 « Rocca. Bonifacius de Uilla uicedonus et Jacobus frater suus; Petrus de Graezans et quamplures alii nobiles
 « uallis Auguste cum clero et populo totius ciuitatis consencientibus et laudantibus supra dicta.

« Ego, Jacobus Barberius sacri Imperii et comitis Sabaudie notarius et scriptor omnibus interfui et sic rogatus
 « scripsi et tradidi feliciter. »

2. Il fut inhumé dans le chœur de la cathédrale, où son tombeau se voit aujourd'hui.

trône de Richard, revêtu d'un habillement mi-parti de drap d'or et d'acier; il expliqua lui-même cette singularité en face de l'assemblée tout entière, disant que l'or était le signe de l'hommage qu'il venait rendre à son souverain, et le fer, la preuve qu'il était résolu à défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang l'héritage de ses ancêtres.

Les comtes de Savoie venaient au moins une fois tous les sept ans dans la cité d'Aoste, pour tenir les audiences générales et rendre la justice. Ils devaient faire notifier quatre mois à l'avance le jour de leur arrivée dans le duché; leur itinéraire était pour ainsi dire obligatoire, et c'était par la route du petit Saint-Bernard qu'ils devaient pénétrer dans la vallée. S'ils choisissaient un autre chemin, la noblesse et le peuple étaient dispensés d'aller les recevoir à la frontière. Le cérémonial usité dans ces circonstances solennelles étant une peinture assez fidèle des coutumes féodales, il n'est pas inutile de donner ici quelques détails sur la venue des souverains et sur les précautions dont ils s'entouraient. Dès son arrivée au pied du petit Saint-Bernard, le prince députait deux des plus considérables barons de sa suite, avec mission d'occuper en son nom tous les fiefs et châteaux de la vallée, et d'y laisser en garnison le nombre d'hommes nécessaire pour les bien garder. A la première réquisition des barons délégués par le prince, les grands vassaux de la couronne de Savoie quittaient leurs demeures; néanmoins, avant d'abandonner ainsi ses biens, chaque seigneur stipulait par écrit qu'à moins de condamnation pour crime de forfaiture toutes ses possessions lui seraient restituées après l'audience générale, à la charge par lui de les tenir et conserver au même titre qu'auparavant. Ce premier acte du comte était regardé comme l'équivalent d'une citation à comparaître aux audiences. En effet, les membres de la noblesse étaient tenus d'assister exactement aux séances, et ils ne pouvaient en être dispensés qu'après avoir présenté des motifs sérieux, dont la validité devait être reconnue par l'assemblée elle-même. Lorsque tous les fiefs étaient ainsi occupés par ses garnisons, le prince franchissait la montagne, et s'arrêtait dans les châteaux désignés à l'avance, selon la lenteur ou la rapidité de sa marche. Au jour déterminé pour l'entrée dans la cité d'Aoste, toute la noblesse se réunissait dans la plaine de Sarre et y attendait le souverain afin de le recevoir en grande pompe et de lui composer un brillant cortège. L'évêque d'Aoste, le prévôt et l'archidiacre de la cathédrale, le prieur de Saint-Ours et le clergé entier, revêtus de leurs plus magnifiques ornements, attendaient aussi le prince à la porte de la ville, et dès son apparition l'accueillaient aux accents des hymnes sacrées. Alors le comte de Savoie mettait pied à terre, saluait pieusement le prélat, et, suivi de tout son cortège, se joignait à la procession, qui prenait lentement le chemin de la cathédrale. Après avoir entendu le service divin, le comte montait les degrés du maître-autel, et là, les mains étendues sur l'Évangile et sur les saintes reliques, il renouvelait le serment de maintenir et défendre de tout son pouvoir les franchises et les

privilèges du duché, d'être le soutien de l'Église, des orphelins, des veuves et des faibles, et de ne porter ni par lui-même ni par ses officiers aucune atteinte aux immunités de la vallée.

Pendant toute la durée des audiences, le palais épiscopal devenait la demeure du souverain, et les séances se tenaient dans une salle immense qui touchait au cimetière de la cathédrale. Cette salle a été détruite vers l'année 1670, sous l'épiscopat de Philibert-Albert Bailly.

Dès le jour qui suivait son arrivée, le comte ouvrait les audiences générales par une séance solennelle; il se plaçait à l'extrémité de la salle, sur un siège élevé, ayant à sa droite l'évêque, et à sa gauche un seigneur de la maison de Challand. Les membres du clergé, de la noblesse, et les notables se rangeaient autour de la salle suivant l'importance de leurs fiefs et d'après le rang qui leur était assigné. Le chancelier de Savoie, qui accompagnait toujours le prince quand celui-ci devait s'occuper de l'administration ou de la justice, siégeait au pied du trône, entouré des membres du conseil. A cette première assemblée, tous les seigneurs de la vallée, barons, bannerets, chevaliers, les notables des communes, enfin tous les vassaux appelés à en faire partie, venaient, chacun à son tour et selon son rang, prêter serment de concours fidèle et loyal dans l'administration de la justice. Puis les seigneurs renouvelaient leur hommage pour leurs fiefs, châteaux et domaines, dont ils recevaient une investiture nouvelle. Lorsque tous les membres de l'assemblée avaient prêté serment, les causes étaient appelées, plaidées et jugées, jusqu'à ce que la liste en fût épuisée; alors le comte de Savoie quittait la ville et le duché, entouré des mêmes honneurs qui l'avaient accueilli au moment de son arrivée.

Depuis lors, les temps ont bien changé; chaque siècle a passé, modifiant les coutumes et les lois; le sort des peuples est devenu meilleur. Cependant, il y avait dans cet acte d'un souverain venant en personne écouter les plaintes de ses sujets et juger leurs différends quelque chose de simple, d'imposant et de touchant à la fois. Il est permis de regretter ces antiques usages, tout en rendant justice aux progrès accomplis.

En 1414, l'empereur Sigismond, revenant d'Italie avec une escorte de mille chevaliers, traversa la vallée d'Aoste. Il était accompagné d'Amé VIII, surnommé le Pacifique, qui, voulant lui faire honneur, le conduisait jusqu'aux frontières de ses États. Il se rendait à Constance pour assister au concile général tenu dans cette ville. Deux ans plus tard, Sigismond érigeait en duché les États de Savoie en faveur du comte Amé VIII; ce prince, qui avait tenu les audiences générales de justice à Aoste en 1409, les tint de nouveau dans l'année 1430.

Pendant le cours de l'année 1466, Amé IX, surnommé le Bienheureux, duc de Savoie, visita le duché d'Aoste, et reçut dans la cité l'hommage de Jacques, comte de Romont, et de Philippe, comte de Bresse, ses frères.

En 1535, sous le règne de Charles III, ce malheureux prince, victime des ambitions rivales de François I^{er} et de Charles-Quint, et qui, également maltraité par ces deux souverains, finit par laisser entre leurs mains la plus grande partie de ses États, la vallée d'Aoste resta fidèle au duc de Savoie et à la religion catholique. Après avoir donné à Charles III une énergique preuve de son dévouement en aidant les habitants de la Tarentaise à battre les troupes françaises commandées par le comte de Saint-Paul et à reprendre la ville de Chambéry, elle eut la gloire de résister aux dangereuses tentatives de Calvin. Le fougueux réformateur, au retour de son voyage à Ferrare, était venu dans le val d'Aoste pour prêcher ses doctrines, exciter les habitants à proclamer leur indépendance, et les entraîner dans la ligue des cantons suisses. Calvin comptait déjà dans la vallée bon nombre de partisans; mais à la nouvelle du danger qui menaçait la foi, une grande assemblée des États se réunit sous la présidence de Pierre de Gazin, évêque d'Aoste, et de René, comte de Challand, maréchal de Savoie. Après avoir entendu les pieuses exhortations d'un enfant du village d'Aymavilles, le Père Antoine Savioz, *de sapientibus*, devenu depuis général des mineurs conventuels par son élection à Milan en 1562, le conseil décida tout d'une voix que le duché resterait fidèle à la vraie religion et à la noble Maison de Savoie, puis il donna l'ordre à tous de poursuivre et d'arrêter Calvin ainsi que ses partisans.

Calvin attendait, caché dans une grange à Bibian, non loin des portes de la cité, le résultat de la délibération de l'assemblée. Prévenu par des traîtres, informé des ordres menaçants lancés contre lui, avant même que le conseil eût clos sa séance, il se détermina à fuir, et loin d'ambitionner la gloire du martyr il partit accompagné de ses plus fervents sectateurs. Il traversa le Buthier en un lieu nommé *Closeline*, gagna les gorges profondes de Valpeline, franchit les hautes montagnes et arriva en Valais, d'où plus tard il se rendit à Genève qu'il devait gouverner en despote et en fanatique.

Cette assemblée, réunie dans un moment où les plus graves périls se multipliaient, comprit avec un merveilleux patriotisme combien il devenait urgent de redoubler de vigilance et d'activité dans la conduite des affaires religieuses et politiques. Elle sentit combien il était nécessaire de résoudre les difficultés avec toute la promptitude possible, sans attendre le concours des assemblées générales, moyen toujours lent, et, de plus, fort dispendieux pour les trois ordres qui les composaient. Pénétrée des exigences d'une situation aussi critique, elle nomma dans son sein un conseil qui était la représentation des trois ordres¹, et dont les séances devaient avoir lieu aussi souvent que le nécessiterait l'expé-

1. Les évêques représentaient le clergé; les seigneurs les plus distingués étaient choisis pour représenter la noblesse; les deux syndics de la cité et du bourg, des docteurs en droit, des châtelains et des bourgeois notables, étaient nommés pour représenter le tiers état. Les élections étaient faites par les États-Généraux eux-mêmes.

dition des affaires. Ce conseil porta d'abord le nom de *conseil des Élus*, puis celui de *conseil des Commis*, qu'il conserva définitivement. Dans le principe, le nombre des conseillers fut indéterminé; mais en 1555, l'assemblée générale des États le fixa à vingt-cinq, et élut en même temps les membres qui devaient entrer en fonctions. Par une lettre patente datée de Verceil au commencement de l'année 1536, le duc Charles III approuva pleinement la création de ce conseil, et ses successeurs continuèrent à le reconnaître.

Le conseil des Commis subsista, jouissant d'une grande autorité, jusqu'à l'introduction du régime français en 1802; telle était la considération qui entourait ce corps, qu'à la cour il avait le pas sur le sénat de Turin lui-même. A la chute de l'empire français et à la restauration de la Maison de Savoie, le conseil des Commis fut installé de nouveau, et plus tard encore solennellement reconnu par le roi Charles-Albert, lors de la naissance du duc d'Aoste, son petit-fils. Cette institution remarquable a cessé d'exister lorsque les lois de l'administration qui régit aujourd'hui les États sardes furent mises en vigueur.

Pierre de Gazin, *Petrus IV*, évêque d'Aoste, était né à Verceil, et avait occupé le siège épiscopal en 1527. Pendant sa longue carrière, ce prélat déploya des talents supérieurs ainsi qu'une énergie infatigable pour défendre la religion odieusement attaquée, et pour servir les intérêts de la Maison de Savoie. Il sut, lors des guerres interminables et sanglantes soulevées par la haine mutuelle de François I^{er} et de Charles-Quint, préserver son diocèse par des traités de neutralité négociés avec autant d'habileté que de courage. Il contribua, ainsi que je l'ai raconté, à l'extirpation de l'hérésie, et fut plus tard appelé au concile de Trente. Emmanuel-Philibert, ce vaillant prince qui releva et porta si haut la fortune de sa Maison, et qui commandait alors les armées de l'empereur en Flandre, manda près de lui Pierre de Gazin, et, confiant dans l'intelligence élevée de l'évêque, le choisit pour ambassadeur auprès de Philippe II. Le roi d'Espagne était alors en Angleterre, où il avait épousé Marie, fille de Henry VIII. L'évêque d'Aoste, après s'être heureusement acquitté de sa mission, revint mourir à Anvers, le 22 mai 1557, quelques mois avant la bataille de Saint-Quentin, journée funeste à la France, qui devait imposer au roi Henri II la paix de Cateau-Cambrésis, et rendre au duc de Savoie la possession de ses États.

Charles III, épuisé par une fièvre lente, et consumé par la douleur au spectacle des calamités qui accablaient son peuple en ébranlant son trône, mourut à Verceil le 16 septembre 1553. Le 27 février 1540, ce prince avait fait rédiger à Aoste, où il s'était réfugié, ne possédant pour ainsi dire plus que ce duché, le testament qui appelait Emmanuel-Philibert, son fils, à la succession de ses États. Cet acte¹, dressé par Jean Vulliet, notaire et premier secrétaire du duc, en présence de Pierre de Gazin et de

1. Ce testament, dont l'original est aux archives de Turin, se termine ainsi : « Acta fuerunt hæc in civitate

plusieurs personnages d'un rang élevé, est daté du prieuré de Saint-Ours, résidence de Charles pendant son séjour.

Au mois d'octobre de l'année 1600, Charles-Emmanuel I^{er}, duc de Savoie, traversa la vallée d'Aoste à la tête d'une armée de dix mille hommes, et franchit le petit Saint-Bernard. Le but du prince, alors en guerre avec le roi de France Henri IV au sujet de la possession du marquisat de Saluces, était de faire lever le siège de Montmeillan en butte aux efforts de l'armée française déjà maîtresse de toute la Savoie. Charles-Emmanuel, ayant appris que la place était tombée au pouvoir de l'ennemi par la trahison du chef chargé de la défendre, repassa les monts et revint à Turin, avec le regret de n'avoir pu secourir ce dernier rempart de la Savoie. Dans cette campagne, il venait de perdre à jamais la Bresse entière, le Bugey et le pays de Gex, ainsi qu'allait le constater le traité signé à Lyon le 17 du mois de janvier 1601.

Vingt-neuf ans plus tard, le prince Thomas, cinquième fils de Charles-Emmanuel et chef de la branche de Savoie-Carignan, fit élever sur la montagne qui domine La Thuille des retranchements auxquels son nom reste attaché. Thomas voulait ainsi opposer une résistance plus efficace aux invasions des armées françaises. C'était le temps où le roi Louis XIII, ou plutôt Richelieu, son ministre, voulait enlever le Montferrat au duc de Savoie par le mariage de l'héritière des Gonzague avec le duc de Réthelois, prétention qui alluma une guerre de neuf années!

Avant le xvii^e siècle, la vallée d'Aoste était beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Mais, dans cette même année 1630, aux malheurs de la guerre qui, bien qu'elle n'exerçât pas ses ravages sur le territoire lui-même, enlevait un nombre d'hommes considérable, vint se joindre un fléau plus terrible encore : la peste éclata avec une telle violence qu'elle moissonna dans le pays plus de soixante mille habitants. Deux siècles ont passé depuis ces jours d'effroyables désastres, et les vides ne sont point encore comblés!

En 1691, sous le règne de Victor-Amédée II, lors de la guerre que le roi Louis XIV avait déclarée au duc de Savoie à cause de l'adhésion de ce dernier à la ligue d'Augsbourg, la vallée d'Aoste, n'ayant pu par aucun moyen réussir à faire maintenir les traités de neutralité, sa sauvegarde jusqu'alors, fut envahie par l'armée française. Une division, que commandait le marquis de La Hoguette, entra au mois de juin sur le territoire d'Aoste et y commit les plus affreuses dévastations. Toutes les horreurs de la guerre vinrent désoler ces riantes campagnes. Les habitants virent incendier leurs villages et

« Augustæ Prætoriae, in domo seu palatio prioratus sancti Ursi, modernæ habitationis præfati illustrissimi domini nostri testatoris, et in camera cubiculari ejusdem, anno, indictione et die quibus supra, et ita recepi ego « subsignatus Joannes Vulliet. »

détruire leurs maisons; les troupeaux furent enlevés ou égorgés, les récoltes, déjà mûres, coupées et données aux chevaux pour les nourrir. La cathédrale d'Aoste elle-même ne fut préservée du pillage que grâce à la présence d'esprit d'un chanoine. Ce vénérable ecclésiastique, profondément ému de l'odieuse profanation qui menaçait son église, arrêta les soldats furieux en leur faisant connaître que la cathédrale avait été sous la protection de Gontran, fils d'un de leurs premiers rois; et, pour preuve, il leur montra le martyrologe dont j'ai parlé plus haut, sur lequel on lisait ces mots : « *bti Gondranni regis aurelianensis.... etc.....* ». Un plein succès couronna cette pieuse inspiration. Heureux de se trouver dans une église qu'ils croyaient fondée par un roi de leur nation, les Français la respectèrent et se retirèrent sans commettre le sacrilège qu'ils méditaient. Cependant, le marquis de La Hoguette, non content d'avoir dévasté le pays et ruiné les habitants, leur imposa encore une lourde contribution. Ces infortunés, ne pouvant acquitter le tribut en entier, durent, pour garantir au vainqueur le paiement du surplus, lui livrer six otages pris en nombre égal dans le clergé, dans la noblesse et parmi les notables. Ces courageux citoyens furent conduits à Chambéry et emprisonnés dans le château; mais au bout de quelque temps ils réussirent à s'évader, et revinrent à Aoste le 23 septembre de la même année, après avoir essuyé bien des fatigues et bravé les plus grands dangers¹.

Le 1^{er} novembre 1700, Charles II, roi d'Espagne, mourait en instituant pour son héritier universel Philippe, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV; mais la Maison d'Autriche ne renonçant pas à ses prétentions sur ces vastes domaines, la guerre éclata de nouveau. Presque tous les États de l'Europe intervinrent dans cette grande querelle. Victor-Amédée II, d'abord allié de la France et de l'Espagne, indigné de la conduite du duc d'Anjou, qui, sous prétexte de trahison, avait fait désarmer ses soldats, changea de parti, et se déclara contre Louis XIV. En 1704, après trois années de lutte, l'armée française, sous les ordres du duc de Vendôme, tenait tout le Piémont à l'exception de Turin. Vendôme, ayant enlevé Verceil, vint attaquer le fort de Bard, tandis que le duc de La Feuillade, déjà maître de toute la Savoie, franchissait le petit Saint-Bernard à la tête d'un autre corps d'armée. Vainement la milice et quelques soldats suisses essayèrent de défendre les retranchements élevés sur la route de La Thuille : bientôt ce faible obstacle fut renversé. Une fois en possession du passage, La Feuillade descendit la vallée et se joignit à Bard aux troupes de Vendôme. Investi par des forces aussi imposantes, et hors d'état de tenir longtemps, le fort fut réduit à capituler. Les deux généraux maîtres de la vallée entière, et comprenant l'importance de cette voie pour assurer les approvisionnements et le service des

1. Voici les noms de ces hommes dévoués : de Tillier, chanoine de la cathédrale; Tissoret, chanoine de la collégiale; le baron Gaspard d'Avise; noble Jérôme Brunet; Jean Joseph Liboz, conseiller; François Ferrod, avocat.

armées du roi en Italie, placèrent des garnisons dans tous les châteaux, et cantonnèrent leurs soldats dans tous les villages. Cependant, ils traitèrent les habitants avec la plus grande douceur, et nommèrent gouverneur pour le roi, dans la vallée, M. de Kercado, maréchal de camp, gentilhomme animé d'un esprit de droiture et de justice remarquable, et qui sut faire accepter sans trop de murmures la domination française.

Les Français occupèrent le pays pendant deux ans; mais en 1706, leur armée fut complètement défaite sous les murs de Turin, dont ils faisaient le siège. Les troupes du duc de Savoie, jointes à celles de l'empereur d'Autriche commandées par le prince Eugène de Savoie, forcèrent l'ennemi à évacuer le territoire entier. A quelque temps de là cependant, la vallée d'Aoste fut encore le théâtre d'une invasion. Le marquis de Vibraye, d'après les ordres du duc d'Orléans, qui voulait à tout prix conserver une communication de cette importance, tenta de reprendre ce passage, et descendit du petit Saint-Bernard jusqu'à la cité; mais arrivé là, toute l'étendue du désastre éprouvé par les armées du roi lui fut révélée; apprenant aussi que le fort de Bard était retombé au pouvoir de Victor-Amédée II, et ne se sentant plus appuyé, il se hâta de battre en retraite et repassa les montagnes.

En 1708, le marquis de Mauroy, à la tête d'un corps français de quatre à cinq mille hommes, fit une nouvelle tentative sur la vallée d'Aoste; après avoir franchi le petit Saint-Bernard et s'être emparé de toute la haute vallée, il vint camper entre Morgex et La Salle. Mais arrêté au défilé de Pierre-Taillée par le courage des habitants et de quelques soldats, et menacé d'une attaque par des troupes allemandes qu'on dirigeait sur lui en toute hâte, le général français dut renoncer à s'établir dans le pays et se retira.

Pendant tout le reste du temps que dura la guerre, c'est-à-dire jusqu'à la paix d'Utrecht, signée en 1713, bien que la vallée d'Aoste ne fût plus attaquée et envahie par les ennemis du duc de Savoie, elle eut à souffrir du passage fréquent de troupes de toutes armes; notamment en 1711, époque où elle fut traversée par une armée de quarante mille hommes: malgré les efforts de leurs chefs, ces soldats se livrèrent à tous les actes de pillage et de destruction qu'ils auraient pu exercer en pays conquis.

La paix d'Utrecht ne devint la paix générale qu'environ une année après, à la suite des conférences de Rastadt, tenues par le prince Eugène de Savoie et le maréchal de Villars, le sauveur de la France à Denain. En vertu du traité, Victor-Amédée II recouvra tous ses États; la France lui abandonnait le Montferrat si longtemps convoité, ainsi que plusieurs vallées des Alpes. Comme compensation des dommages qu'il avait subis, les puissances signataires lui concédèrent la Sicile avec le titre de roi. Quelques années plus tard, l'Espagne s'étant emparée par surprise de la Sicile dont l'empereur cherchait aussi à se rendre maître, l'Europe intervint de nouveau, et donna par le traité de Londres au roi Victor-Amédée II l'île de Sardaigne en échange de la Sicile. Depuis cette époque, la Maison de Savoie est restée en possession définitive de la royauté de Sardaigne.

Vers 1731, Charles-Emmanuel III, monté sur le trône par suite de l'abdication de Victor-Amédée II, son père, se rendit à Évian avec la reine. Pendant son séjour, il apprit que le vieux roi avait quitté sa résidence de Chambéry et se dirigeait sur Turin pour reprendre le pouvoir déposé. Charles-Emmanuel, sans perdre un instant, franchit les montagnes, traverse en toute hâte la vallée d'Aoste, et arrive dans sa capitale assez vite pour prévenir les tentatives de son père. Sous le règne du même souverain, la guerre s'étant allumée de nouveau entre la France, l'Espagne, la Prusse, la Pologne, qui toutes réclamaient une part de l'héritage de l'empereur Charles VI, et Marie-Thérèse, illustre fille de l'empereur défunt¹, qui combattait pour l'intégrité de la succession paternelle, Charles-Emmanuel se décida à défendre les droits de la Maison d'Autriche injustement attaquée. Pendant que le roi de Sardaigne poursuivait les troupes espagnoles en Italie, l'infant don Philippe, fils de Philippe V, traversa les Pyrénées et le midi de la France, fondit sur la Savoie avec une armée de trente mille hommes et tenta, mais en vain, de pénétrer dans le Piémont. A la première nouvelle de cette invasion, Charles-Emmanuel réunit à Aoste un corps de quatorze mille hommes, en prit le commandement, gravit à sa tête le petit Saint-Bernard, pénétra dans la Tarentaise, et après plusieurs combats glorieux repoussa les Espagnols, qu'il força d'abandonner la Savoie. Ce prince éclairé s'appliqua surtout à remplacer par des routes faciles et bien tracées les chemins et les sentiers sur lesquels, avant lui, les hommes et les mulets pouvaient seuls s'aventurer, et qui opposaient d'insurmontables obstacles au développement des richesses territoriales et du commerce. La vallée d'Aoste doit à Charles-Emmanuel III la belle route du Mont-Jovet, construite avec une hardiesse et un art infinis, dans un défilé étroit, à travers d'énormes rochers et sur d'effrayants précipices. Sous ce règne bienfaisant, le cadastre fut établi dans le val d'Aoste, qui gardait encore intactes ses coutumes du XIV^e siècle, et tous les habitants furent soumis à une taxe égale et régulière.

Une autre destinée attendait le fils de Charles-Emmanuel III, Victor-Amédée III, témoin et victime de l'orage qui devait emporter, au moins pour quelques années, les plus belles provinces du royaume. Monté sur le trône en 1773, Victor-Amédée III consacra les premières années de son règne à des travaux utiles. Chambéry vit reconstruire et embellir son château brûlé en 1743 ; des routes magnifiques furent ouvertes en beaucoup d'endroits ; Aix fut dotée de ses thermes. Mais bientôt la révolution française éclata, et Victor-Amédée vécut assez pour subir les dures conditions imposées par le jeune général vainqueur à Montenotte et à Mondovi.

En mai 1800, le premier consul Bonaparte, après avoir traversé la vallée d'Aoste à la tête des héroïques soldats qui avaient franchi le grand Saint-Bernard, atteignait et détruisait

1. L'empereur Charles VI mourut au mois d'octobre de l'année 1740.

l'armée autrichienne dans les plaines de Marengo; une seule bataille le rendait maître de la haute Italie! Se défiant de Charles-Emmanuel IV, fils de Victor-Amédée III, qui avait succédé à son père en 1796, et que le Directoire avait relégué en 1798 dans l'île de Sardaigne, Bonaparte, loin de le rétablir dans ses États, substitua au pouvoir royal un gouvernement provisoire et nomma le général Jourdan commissaire auprès de cette nouvelle administration, en lui conférant les pouvoirs nécessaires pour la diriger. Un sénatus-consulte, en date du 41 septembre 1802, prononça la réunion du Piémont à la France, et ce beau pays fut divisé en départements. Devenue le département de la Doire, la vallée d'Aoste envoya ses députés au Corps législatif.

En 1814, après la prise de Paris par les armées de l'Europe entière coalisée contre la France, Victor-Emmanuel I^{er}, monté sur le trône de Sardaigne en 1802 par suite de l'abdication de son frère Charles-Emmanuel IV, recouvra une partie de ses États de terre ferme. Ce ne fut cependant qu'après les Cent-jours, et en vertu du traité de Vienne, que l'antique et noble Maison de Savoie reprit possession de l'héritage de ses ancêtres, en ajoutant même à sa couronne un fleuron magnifique : je veux parler de la province de Gênes et de sa superbe capitale, annexées dès lors aux États sardes.

Nous voici parvenus à une époque trop rapprochée du temps actuel pour qu'il soit utile de raconter en détail des faits contemporains et encore présents à la mémoire de chacun. Je ne parlerai donc pas de l'abdication de Victor-Emmanuel I^{er} en faveur de son frère Charles-Félix, à la suite de la tentative de révolution qui eut lieu en 1821, et entraîna le roi à déposer la couronne, après l'avoir forcé à se retirer à Nice. Qu'il me soit permis cependant de rappeler ici les grandes qualités de Charles-Félix, la paternelle douceur de son gouvernement, et l'expédition victorieuse qu'il dirigea sur Tripoli, afin de punir l'insolent orgueil du dey.

En 1831, la dynastie se rajeunit par l'arrivée au trône de la branche de Savoie-Carignan que représentait Charles-Albert. Ce roi, victime de son chevaleresque dévouement, mourut à Oporto après avoir abdiqué, le 23 mars 1849, en faveur de son fils aîné, alors prince de Savoie et régnant aujourd'hui sous le nom de Victor-Emmanuel II.

LA VALLÉE D'AOSTE

HAUTE VALLÉE

ROUTES ET COLS.

Pour pénétrer dans le val d'Aoste il existe plusieurs routes, parmi lesquelles le voyageur peut choisir celle qui convient le mieux à ses goûts, aux études qu'il a entreprises et aux émotions qu'il recherche. La plus facile est celle qui, partant de Turin, traverse les plaines du Piémont, la ville d'Ivrée et remonte le cours de la Doire; on la parcourt en voiture, sans aucune fatigue. Les autres chemins, plus pénibles, ne sont praticables que pour les touristes intrépides qui se condamnent à l'allure fatigante du mulet, ou se confient à la vigueur de leurs jarrets : ce sont les cols du petit Saint-Bernard, de la Seigne, de Ferrex, du Géant, du grand Saint-Bernard et de Saint-Théodule. Les passages du petit Saint-Bernard et de la Seigne réunissent le val d'Aoste à la province de Tarentaise; celui du Géant conduit de Courmayeur à Chamonix, au travers de la mer de glace; les cols de Ferrex et du grand Saint-Bernard servent à la communication avec le bas Valais; le Saint-Théodule, qui franchit les glaciers du Mont-Cervin situé au sommet de la vallée de Valtournanche, et donne accès dans le haut Valais. Les passages du Géant et de Saint-Théodule, le premier surtout, ne conviennent qu'aux amateurs des grandes entreprises; car, pour en surmonter les obstacles et cheminer pendant de longues heures sur la glace, au milieu des neiges, il faut une grande énergie jointe à une constitution robuste. Pendant la belle saison, les autres cols n'offrent aucun danger sérieux ¹.

¹. Voici les noms de plusieurs autres passages fréquentés jusqu'à présent par les seuls habitants du pays,

Dans le but de faire connaître au lecteur les routes dont je viens de parler, je me propose de raconter les voyages que j'ai entrepris à diverses reprises pour visiter le val d'Aoste. Commencant par celle du petit Saint-Bernard, je prends la Doire à l'une de ses sources, afin de suivre son cours et de descendre avec elle jusqu'au cœur de la vallée. Me supposant donc arrivé au bourg Saint-Maurice, après avoir exploré Chambéry avec tout le soin que mérite cette première capitale des ducs de Savoie, et Moustiers, l'antique *Darentasia*, à qui la province de Tarentaise doit son nom, j'entame mon récit.

Au bourg Saint-Maurice, il faut renoncer aux voitures comme moyen de transport et se mettre en quête des guides et des mules qui doivent vous aider à franchir la montagne. Ceci s'adresse aux voyageurs qu'une course un peu longue effraye, car je répugne tellement au pas monotone et balancé des mulets, qu'il faut une absolue nécessité pour me faire admettre ce mode de locomotion. Prenant donc mon parti sans hésiter, je commençai l'ascension, le bâton à la main et les épaules chargées du sac indispensable au voyageur.

HOSPICE DU PETIT SAINT-BERNARD.

De Saint-Maurice au village de Séez, je trouvai le chemin facile et l'inclinaison du terrain peu sensible; la route suit la rive gauche du Reclus. Plus loin je traversai ce torrent et gagnai le village de Saint-Germain par une des plus rudes pentes que j'aie jamais franchies. Parvenu au sommet de la montée, je vis la rampe s'adoucir et, au bout de deux heures de marche à partir de ce point, j'arrivai à l'hospice, après avoir suivi le sentier qui serpente au milieu d'un tapis de gazon descendant du haut de la montagne jusqu'au bord du torrent. C'est là une nature monotone et calme; ceux qui parcourent ce chemin dans les mois de juillet, août et septembre, ne peuvent soupçonner les dangers sans nombre

mais qui seront un jour, j'en ai l'espoir, connus de tous les voyageurs. Ce sont d'abord, au couchant et conduisant en Savoie : le col du *Grand-Glacier*, au midi de La Thuille; le col du *Mont*, entre Valgrisanche et Sainte-Foi, et le col de la *Goletta*, entre les vallées des Rhêmes et de Tignes. Viennent ensuite, au midi, pour entrer en Piémont : le col de la *Croix*, entre Valsavaranche et la vallée de l'Orco; le col de *Bardonney*, par lequel on passe de Cogne à Bosciatera; les cols de *Bocchetta*, de *Rancio*, d'*Arietta* ou de la *Nova*, par lesquels on se rend du sommet de la vallée de Cogne dans la vallée de Campiglia; et enfin les cols de *Larizza*, de *Sainte-Anne* et de *Corni*, qui, de Champorcher et de Pont-Bozet, conduisent aussi en Piémont. Au nord, vers le Valais, on trouve les cols de *Barasson* et de *Menouve* qui, comme le grand Saint-Bernard, pénètrent dans le val d'Entremont; le col de la *Balme*, entre Ollomont et Bagne, et le col d'*Oren*, par lequel on se rend des cimes de Bionaz à Evolena en Valais. Enfin, au levant, par le col de la *Piscia* on passe de la vallée de Gressoney dans la vallée de Macugnaga; par les cols d'*Ollen* et de *Valdobbia* on entre dans la vallée d'Alagna et dans le Val de Sésia; le dernier est le col de *Balma*, entre Fontainemore et le sanctuaire d'Oropa.

qu'il présente en hiver et au printemps, alors qu'une épaisse couche de neige couvre la terre et que les avalanches se succèdent avec une effrayante rapidité. C'est, je le répète, un aspect uniforme et tranquille; sur ces montagnes, dont on suit les flancs sinueux, pas un arbre ne s'élève offrant son ombre désirée, pas un rocher ne se dresse. De l'autre côté du torrent, au contraire, les yeux se reposent sur d'immenses forêts de sapins, et, lorsque par instants ces monts couverts de bois sombres s'abaissent et permettent aux regards d'embrasser un horizon plus vaste, on aperçoit les cimes glacées des Alpes de la Maurienne. Combien je préfère les beautés grandioses et sévères du grand Saint-Bernard, ses rochers sauvages et dépouillés, ses précipices terribles, sa couronne de neiges éternelles! Dans le chemin que je venais de suivre, je marchais lentement sous les rayons d'un soleil brûlant, sans m'étonner, presque sans admirer; lorsque j'avais franchi le grand Saint-Bernard, au contraire, tout me faisait oublier la fatigue, et la vue des plus sombres magnificences de la nature alpestre, et la foule des souvenirs évoqués dans mon esprit par ces lieux témoins de tant de faits mémorables.

L'hospice du petit Saint-Bernard fut fondé vers la fin du x^e siècle par l'illustre saint de ce nom. Issu de la noble maison des comtes de Menthon en Genevois, Saint-Bernard était devenu archidiacre de l'église cathédrale d'Aoste: il accomplissait avec ferveur les austères devoirs de son saint ministère, lorsque, inspiré par une charité sublime, il voua sa vie au soulagement des voyageurs forcés de traverser ces passages alors si périlleux. Les religieux qui dirigent aujourd'hui ces établissements ont conservé intactes les pieuses traditions de leur fondateur, et le recteur du petit Saint-Bernard accueille les étrangers avec une cordialité pleine de grâce et de bonté. Le charme de cette halte, qu'une marche de quatre heures rend presque nécessaire, est encore doublé par la douceur de cette hospitalité offerte indistinctement à tous ceux qui la réclament.

Le territoire de la province d'Aoste commence à quelques pas de l'hospice et, dès qu'il a le pied posé sur la limite du duché, l'archéologue peut commencer avec succès ses investigations. Il trouvera sur le plateau qui forme la partie supérieure du col une colonne consacrée, dit-on, au dieu Penn par les Salasses, qui furent, on s'en souvient, les premiers habitants connus de la vallée⁴. Un peu plus loin, sur la gauche du chemin, il pourra étudier les curieux débris qui marquent la place occupée par la mansion romaine, établie en cet endroit sur la voie consulaire qui franchissait les Alpes Graies et conduisait dans les Gaules. Enfin, à peu de distance de la colonne et sur la droite du chemin, le savant rencontrera

4. Je laisse ici parler la tradition locale, car si j'avais à exprimer mon opinion personnelle, malgré toute la difficulté qu'il y a d'asseoir un jugement sur ce fût de colonne privé de base et de chapiteau, je dirais que cet ouvrage me semble dû au ciseau romain. Quelle était sa destination? De quel monument a-t-on tiré ce remarquable fragment? Ce sont là des questions qu'il est presque impossible de résoudre. Peut-être est-ce un débris du temple païen dont on peut encore si bien discerner les restes.

les vestiges d'un temple payen, et un cercle gallique auquel les montagnards donnent encore aujourd'hui le nom de *concert d'Annibal*. La tradition, cette voix quelquefois inexacte, mais toujours poétique des peuples, a, comme on le voit, porté jusqu'à nos jours le nom de ce grand homme, à qui sa haine contre les Romains avait inspiré le gigantesque projet de traverser les Pyrénées et les Alpes, traînant à sa suite une armée nombreuse, pour aller combattre les éternels ennemis de Carthage au sein de leur propre pays. Il accomplit ce dessein, surmonta les obstacles les plus redoutables, et vint ensevelir sa gloire et son armée sous le ciel énervant de la Campanie.

PONT SERRAN. LA THUILLE.

Le chemin suit ce vaste plateau dont la longueur est environ d'une demi-lieue, et d'où l'on découvre la cime imposante du Mont-Blanc se dressant vers le nord. On côtoie un petit lac d'où sort une des sources de la Doire, et on arrive à une maison de refuge, à laquelle on donne indistinctement le nom de *Baracon*, *Eaux-Rousses* ou *Eaux-Rouges*. A partir de ce point, le sentier s'engage dans une vallée qui se resserre pour ainsi dire à chaque pas, et, après mille détours, conduit au pont Serran, construction élevée sur un gouffre d'une profondeur effrayante, et dont les culées sont l'ouvrage des Romains. Les eaux écumantes de cette branche de la Doire se précipitent au fond de l'abîme, au travers de rochers taillés à pic, avec une irrésistible impétuosité.

Pour gagner le pont Serran, il me fallut deux heures employées en grande partie à descendre la montagne par une pente d'un escarpement assez prononcé; aussi je fus bien heureux d'apercevoir les premières maisons du village de La Thuille. Il était doux de trouver un gîte après cette marche longue et difficile, et qui devient pénible si on est assailli, comme je l'avais été au milieu de la route, par un de ces orages de montagne dont les habitants de la plaine ne peuvent se faire une idée. Dans ce sentier transformé en torrent par l'abondance de la pluie, je marchais dans l'eau jusqu'à la cheville, à la lueur de la foudre et des éclairs, battu par la grêle et assourdi par le roulement du tonnerre que les échos me renvoyaient plus éclatant et plus retentissant encore.

Le village de La Thuille, *Ariolica* des Romains, est situé dans un étroit bassin formé par la réunion des deux vallées qui descendent, l'une du petit Saint-Bernard, l'autre de la chaîne du mont Rutor; c'est aussi le point de jonction de deux des branches de la Doire. La position de La Thuille est très-remarquable au point de vue pittoresque. En se plaçant sur la route même qui conduit à Pré-Saint-Didier, on a devant les yeux un tableau plein de grandeur; au fond s'élève le Rutor aux sommets arrondis et présentant la base de ses vastes glaciers; une cascade s'en échappe et tombe à l'extrémité de la vallée, brillant aux rayons du soleil comme une écharpe d'argent; à droite, les montagnes plus rapprochées sont couvertes

de forêts sombres; à gauche, au contraire, les hauteurs sont dénudées et arides, quelques bouquets de sapins sont seuls restés debout; en avant, le village s'étend dans la plaine, dominé par son antique clocher et laissant voir le pont en bois de forme élégante qui traverse le torrent et réunit les deux parties de la bourgade.

Les habitants de La Thuille sont en général intelligents, courageux et entreprenants; leur taille est plus élevée que celle des autres habitants de la vallée, leur santé est robuste et leur vigueur peu commune. Ils vivent principalement du commerce des bestiaux, et entretiennent pour cet objet des relations actives et suivies avec la Savoie. Le territoire de La Thuille produit peu de céréales; c'est à peine si les récoltes peuvent suffire à la consommation locale. Les montagnes avoisinantes sont riches en minéraux; on y exploitait, il y a peu d'années encore, une mine de plomb argentifère. Il en existe une d'anthracite qui fournit maintenant le meilleur combustible de ce genre employé dans toute la province d'Aoste.

Toutes les terres de cette commune faisaient autrefois partie d'un fief comprenant avec elles les seigneuries de Derby, La Salle et Morgex. Vers le milieu du ^{xiii}^e siècle, Jean, bâtard de Thomasset Du Châtelar, originaire de la paroisse de La Salle, vint s'établir à La Thuille, et plus tard, vers 1360, ses descendants y construisirent une maison forte, dont il ne reste aujourd'hui que quelques pans de murailles ruinées sur un monticule au sud-est du village. Plusieurs personnages de cette nouvelle Maison (éteinte vers 1750) furent nommés capitaines chargés de défendre le passage du petit Saint-Bernard, passage bien mal gardé souvent, car malgré les remparts élevés en 1630 par le prince Thomas de Savoie sur la montagne qui domine La Thuille du côté du levant, ce malheureux pays fut dévasté à diverses époques par les invasions d'armées étrangères. Les Français, je dois le dire avec regret, maltraitèrent cruellement ces contrées en 1691 et en 1704. Moins impitoyables en 1798, ils se contentèrent de démanteler les retranchements du prince Thomas. Malgré la destruction accomplie par notre armée, les restes de ces fortifications sont encore très-distinctement visibles, mais ils ne méritent pas la fatigue d'une ascension.

LAC DU RUTOR.

Mais comment quitter La Thuille avant d'avoir visité les glaciers du Rutor et son lac merveilleux? Les profondes émotions que j'ai éprouvées en face du spectacle qui m'attendait sur ces sommets désolés m'engagent à recommander au voyageur cette excursion intéressante. Du village de La Thuille au lac, il y a un trajet de quelques heures: le chemin est bien souvent escarpé et difficile, mais la récompense est au bout de toutes ces fatigues, et le magique tableau de ces eaux profondes, entourées et sillonnées par une multitude de blocs de glace étincelante, fait tout oublier. Le lac du Rutor est une menace incessante pour toute la vallée; plusieurs fois déjà il a rompu ses digues et porté ses flots dévastateurs jusqu'à des

distances très-grandes. On ne peut songer sans un effroi réel à une aussi terrible catastrophe ! C'est le seul sentiment pénible qui vienne attrister l'âme dans un lieu où l'on ne devrait penser qu'à admirer les grandeurs de la scène et la beauté des œuvres du divin Créateur.

Tous les ans, le 20 juillet, une cérémonie empreinte d'une simplicité naïve s'accomplit sur les bords du lac. Au jour consacré par l'antique usage, les habitants de La Thuille se rendent en procession solennelle, conduits par leur vénérable pasteur, à une chapelle élevée non loin du lac redoutable et placée sous le vocable de sainte Marguerite. Après la célébration de la messe, le curé, revêtu de ses habits sacerdotaux, s'approche des rives du lac, et, dans une fervente prière, invoque le Dieu tout-puissant et le supplie de retenir les eaux menaçantes dans les limites qu'il leur a fixées. La foule, à genoux, unit sa voix à celle du ministre de notre sainte religion, et tous les cœurs se confondent dans l'expression d'un vœu unique.

Après la cérémonie, tous se dispersent; les uns pour faire une légère collation, les autres pour cueillir les rares fleurs de la montagne ou pour chercher les cristaux du glacier. A une heure convenue, à un endroit déterminé d'avance, les fidèles se rassemblent, la procession se réorganise, et l'on redescend ainsi jusqu'à l'église paroissiale.

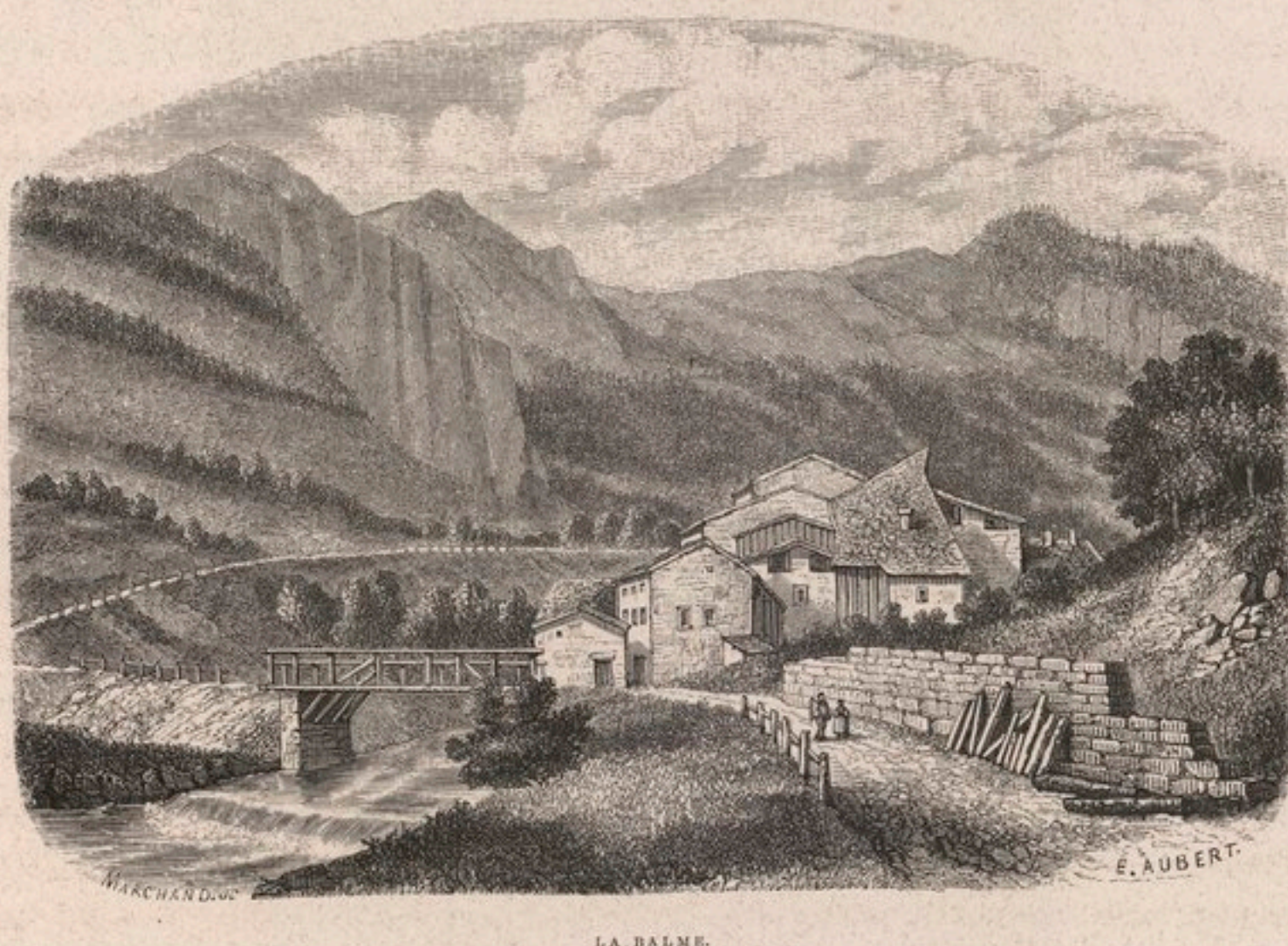
Cette pieuse coutume remonte, dit-on, aux temps les plus anciens; mais comme, parmi les savants les plus érudits du val d'Aoste, nul n'a pu m'aider à retrouver le moindre indice qui permette d'en fixer l'origine, je puis exposer ici mes convictions personnelles. Selon moi, la procession au lac du Rutor est une fondation chrétienne instituée pour faire cesser une pratique de la superstition païenne. Il y a évidemment dans la cérémonie catholique le souvenir d'un culte rendu au dieu qui, selon les croyances idolâtres, présidait aux lacs, et dont on cherchait à prévenir la colère par des offrandes multipliées. Qu'il me soit permis de citer ici un passage de Grégoire de Tours¹, qui, par l'analogie des faits, justifie mon opinion. L'illustre évêque raconte que sur une montagne nommée *Helanus*, dans le pays des Gabales (Gévaudan), se trouvait un lac dans lequel, à certaines époques, les habitants jetaient des vêtements, des toisons, des fromages, des pains de cire, et mille autres objets, chacun suivant sa fortune. On se rendait sur les bords du lac, avec des chariots, apportant des vivres, puis on sacrifiait des animaux, et on passait trois jours en tumultueux festins. Le quatrième jour, la foule était avertie du moment où elle devait se retirer par une tempête accompagnée d'éclairs, de tonnerre, et d'une grêle de pierres telle qu'on avait peine à s'en préserver. Un évêque de Mende, pour mettre fin à ces actes de superstition, fit construire en ce lieu une église sous le vocable de saint Hilaire de Poitiers.

1. Grégoire de Tours, *de Gloria confessorum*, ch. II.

Au lac du Rutor, la coutume devait être la même, et le devoir de ceux qui apportaient aux peuples les premières lumières de la foi chrétienne était de leur apprendre à invoquer le vrai Dieu, là où naguère ils sacrifiaient aux divinités du paganisme.

PONT TAILLAUD. LA BALME.

Au retour de ma visite au Rutor et après une nuit de repos certainement bien gagné,



LA BALME.

je me remis en chemin pour pénétrer plus avant dans la vallée. La route de La Thuille à Pré-Saint-Didier suit alternativement la rive droite et la rive gauche de la Doire. La partie de cette route comprise entre le pont Taillaud et le village de La Balme oppose en hiver les difficultés les plus grandes; les montagnes qui s'élèvent sur les bords de la rivière n'offrent aucun obstacle qui puisse arrêter les neiges, aussi les avalanches y sont très-fréquentes, et la moindre cause, même la plus légère commotion dans l'air, suffit pour en déterminer la chute. Les montagnards eux-mêmes, tout accoutumés qu'ils soient à braver ces périls, ne s'y engagent qu'avec précaution. Les Romains avaient évité le danger en construisant le chemin sur la rive opposée; en différents endroits on peut encore aisément reconnaître quelques tronçons de la voie consulaire, et si plus tard le gouvernement sarde met à

exécution le projet, si chaudement approuvé par la population, de relier Aoste et Moustiers par une route praticable aux voitures, je crois qu'il agira sagement en faisant suivre, presque de tout point, le tracé de ces prévoyants ingénieurs.

Arrivé à La Balme, après avoir franchi le pont qui fait passer la route sur la rive gauche, je m'arrêtai pour dessiner le village, dont les maisons se groupent d'une manière tout à fait pittoresque au milieu des sapins et des hauteurs qui l'encadrent. C'est là, pour l'artiste, une halte séduisante.

LE MONT-BLANC. LE CRAMONT.

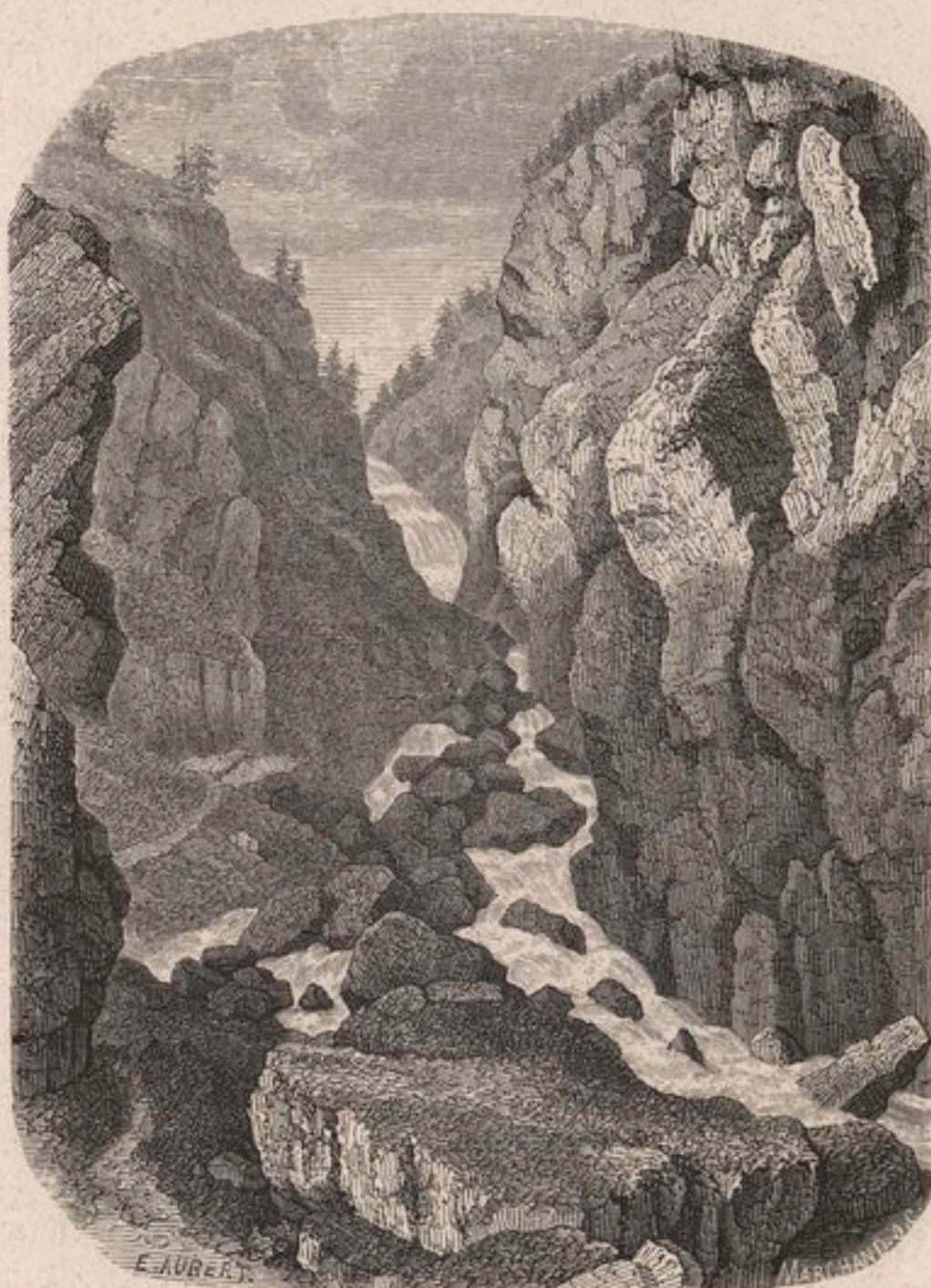
Un peu plus loin, on voit sur la gauche, et suspendu pour ainsi dire aux flancs de la montagne, le village d'Éléva : c'est ce hameau qu'il faut traverser lorsqu'on veut tenter l'ascension du mont Cramont, et de son sommet contempler le Mont-Blanc de plus près. Le temps me manquait, hélas ! pour cette excursion ; il fallait avancer, sous peine, en voulant tout voir, d'être forcé dans la suite de renoncer à des explorations d'une importance plus réelle.

Avant d'arriver à la rude descente qui conduit au bourg de Pré-Saint-Didier, je traversai une vaste forêt de sapins séculaires. Rien d'aussi imposant que ces beaux arbres dont quelques-uns ont acquis des proportions colossales ; rien d'aussi agréable que le parfum de ces bois résineux. La poitrine semble se dilater sous ces ombrages impénétrables, et l'on respire avec une indicible sensation de bien-être. Au sortir de la forêt je me trouvai sur un étroit plateau d'où la vue est magnifique ; c'est un éblouissant panorama devant lequel je m'arrête un moment. A ma gauche s'élevaient le Mont-Blanc, le col et la dent du Géant, le commencement des grandes Jorasses, avec les glaciers qui tombent de leurs cimes et les gigantesques aiguilles de granit qui hérissent leurs flancs majestueux ; en face, mes regards pouvaient suivre au loin les sinuosités de la vallée d'Aoste ; à ma droite, je voyais les rochers à pic de la gorge des bains au milieu desquels la Doire se précipite d'une grande hauteur en bruyante cascade, et, tout à fait à mes pieds, le bourg de Pré-Saint-Didier et l'établissement des bains neufs.

PRÉ-SAINT-DIDIER.

Saint-Didier remonte sans aucun doute à une antiquité reculée. Certains auteurs placent sur le terrain qu'occupe le village la station romaine connue dans les anciens itinéraires sous le nom d'*Arebrigium* ; d'autres soutiennent, au contraire, que cette station se trouvait sur l'emplacement du village de Derby, situé un peu plus bas que La Salle dans la Valdigne. Sans vouloir discuter ici la valeur de ces deux opinions, il n'en demeure pas moins incontestable pour moi que du temps des Romains Saint-Didier était un lieu construit

et habité : la preuve de mon assertion est dans la découverte qui a été faite de débris de toute sorte à différentes époques. En creusant les fondations du presbytère on trouva un grand nombre de cellules ; sur la route qui sort du bourg par le côté oriental, en pratiquant des fouilles qui n'avaient aucun but archéologique on mit au jour plusieurs tombeaux. Or,

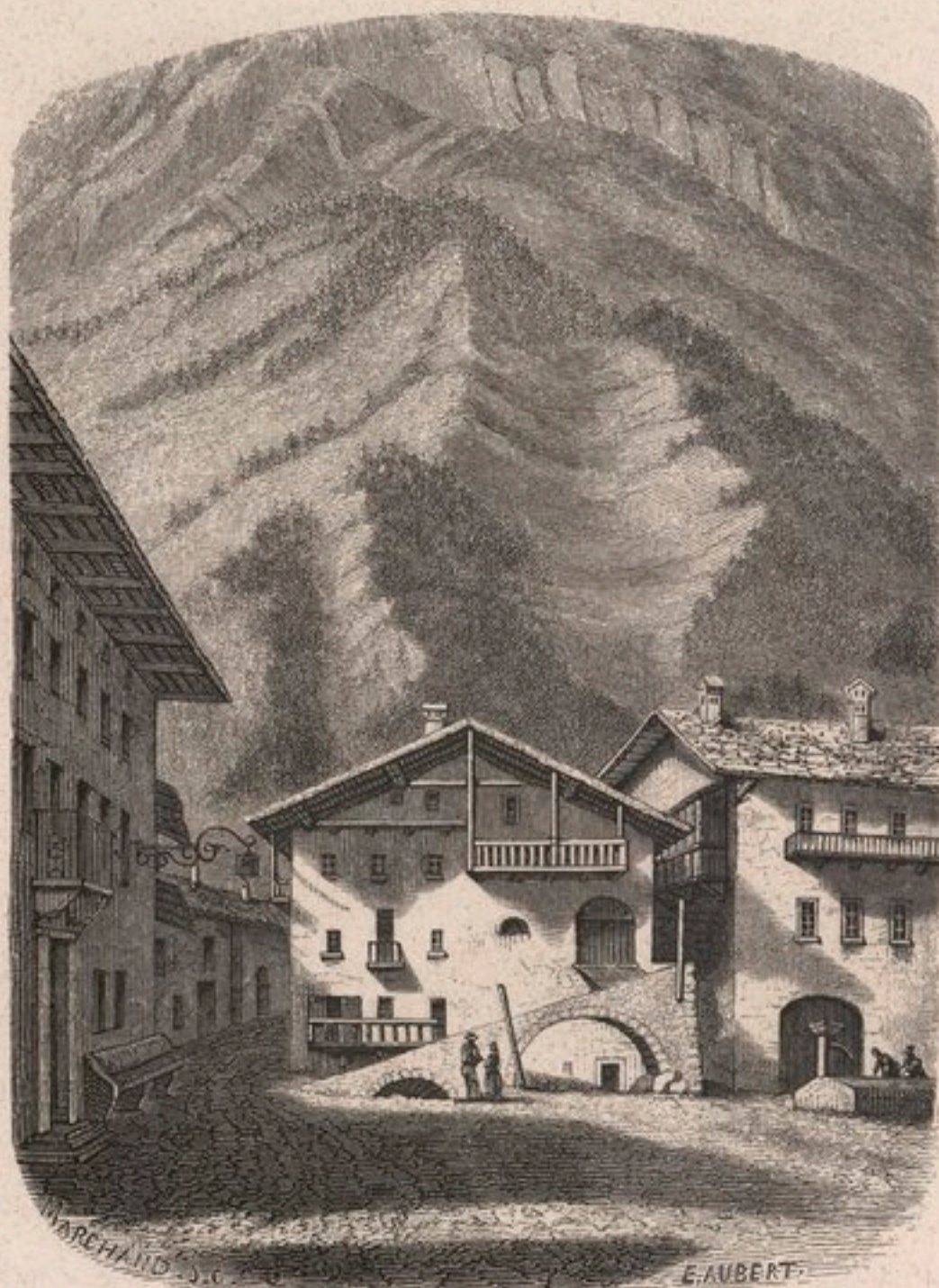


CHUTE DE LA DOIRE A PRÉ-SAINT-DIDIER.

pour tous ceux qui ont étudié avec quelque attention les constructions et les habitudes architecturales des Romains, le doute n'était pas possible : les cellules et les tombeaux étaient l'œuvre de ce peuple, Saint-Didier avait été habité au temps de la domination de Rome.

Aujourd'hui Saint-Didier, avec sa place entourée de maisons d'une structure variée et originale, avec son clocher qu'on dit être un des plus anciens de toute la vallée, mérite toute l'attention des touristes. Sa situation est des plus heureuses, et ses eaux minérales lui donnent une renommée qui s'étendra chaque jour davantage quand on connaîtra mieux les vertus efficaces de ces sources bienfaisantes. J'avais fait mon quartier général de ce village,

où, le soir, de bons et estimables amis m'attendaient au retour de mes courses; de là je dirigeais mes excursions sur tous les points environnants. Un matin que je parcourais les hauteurs de Semanaz qui dominent le bourg du côté du sud, en m'élevant un peu sur la montagne au milieu d'une forêt de pins et de mélèzes, j'arrivai à me placer au vrai point

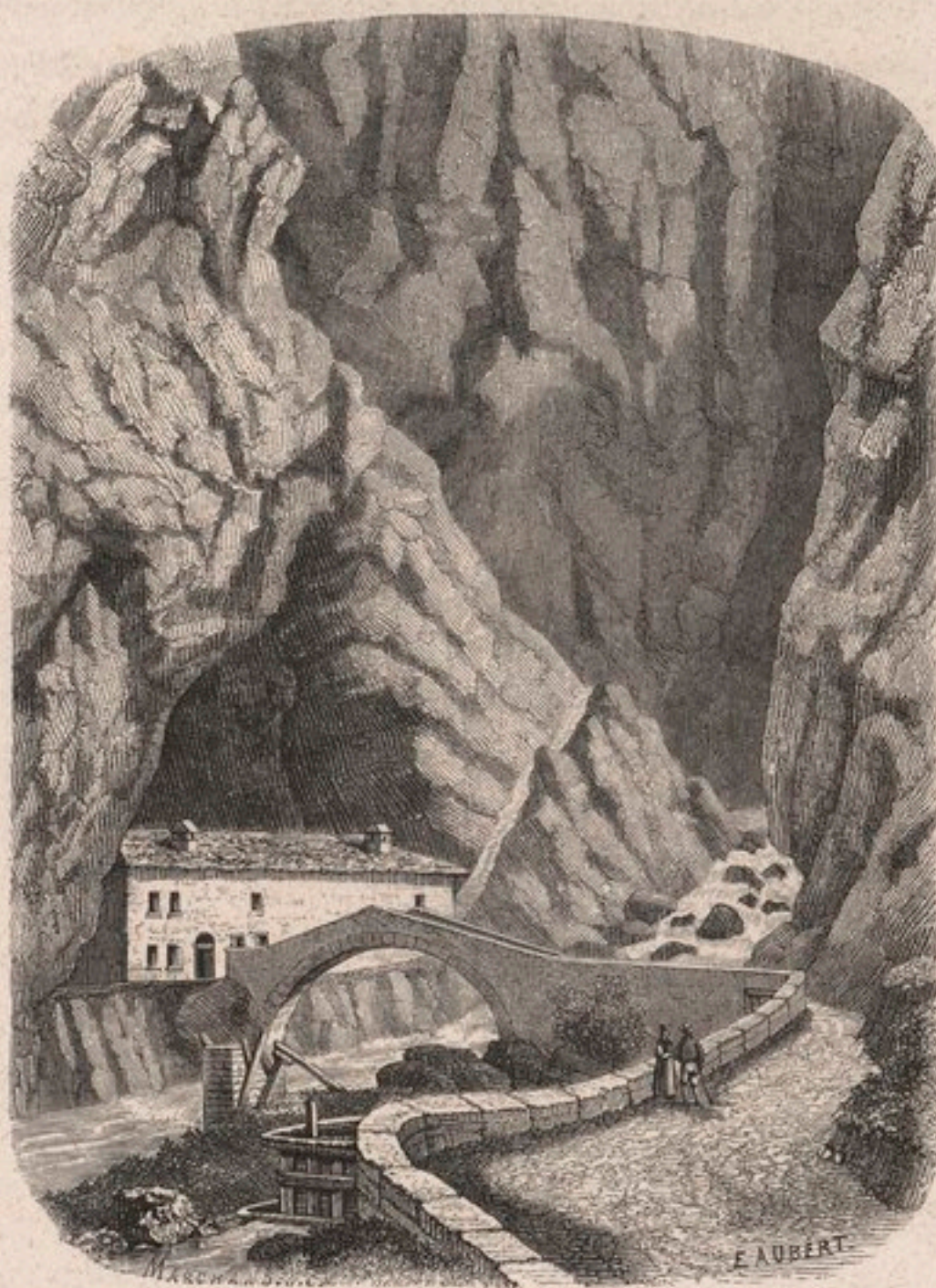


PLACE DE PRÉ-SAINT-DIDIER.

de vue pour embrasser d'un seul regard tout l'ensemble de la chaîne du Mont-Blanc. C'est du milieu de ce bois, de cette place où le hasard aidé de quelques indications bienveillantes m'avait conduit, que je dessinaï Pré-Saint-Didier et les splendeurs qui lui servent de cadre. J'avais devant moi un immense amphithéâtre de neiges et de glaces; plus près, et se détachant sombre et nu sur ce fond éclatant, le Mont-Chétif ou Mouchety¹,

1. Ces deux noms sont indistinctement employés par les habitants du pays; il m'a été impossible de savoir lequel des deux est le véritable.

semblable à une pyramide; à gauche, les pentes du Cramont infranchissable de ce côté, et à droite, sur une colline plus rapprochée encore, le village de Vêran. A mes pieds, à l'entrée de la vallée de Courmayeur, le bourg se montrait étendu dans la verte prairie, et à demi caché par place derrière des groupes de vigoureux noyers aux formes arrondies.



VIEUX BAINS A PRÉ-SAINT-DIDIER.

Pour jouir de ce spectacle tout plein des saines émotions qu'inspire toujours la contemplation d'une nature grandiose, il faut avoir des jours de soleil et un ciel sans nuages. Puissent tous ceux qui tenteront un semblable voyage être doués d'une patience égale à la mienne! J'ai passé deux journées à Saint-Didier par un temps sombre et couvert, et pendant ces longues heures d'attente j'aurais pu facilement me croire transporté dans les plaines de la Normandie : c'était bien le même aspect verdoyant, les mêmes pâturages; les montagnes avaient disparu, les nuages amoncelés ne laissaient apercevoir que les collines les moins élevées.

Pendant son séjour, l'étranger n'a pas à se préoccuper du choix de ses promenades ; de quelque côté qu'il dirige sa marche, il trouvera partout des sites variés et toujours charmants. Jamais source minérale ne fut mieux placée¹, et l'ennui semble impossible dans ce lieu privilégié.

Avant la construction des bains neufs qui sont établis sur un pied fort suffisant, puisqu'on peut y donner aisément trois cents bains par jour, il n'existait à Pré-Saint-Didier qu'une espèce de masure bâtie sous une masse de rochers vraiment effrayante, à l'entrée de la gorge dont j'ai déjà parlé. Ces rochers, cette masure, le pont par lequel on y arrive, les eaux tumultueuses de la Doire se frayant un pénible et bruyant passage, tout cet ensemble compose un tableau auquel rien ne manque, et qui inspire le désir de le copier.

COURMAYEUR.

Avant de quitter définitivement Pré-Saint-Didier pour continuer ma route vers la cité d'Aoste, et afin de ne pas être forcé plus tard de revenir sur mes pas, je devais penser à visiter Courmayeur, que sa position au pied des plus hautes montagnes de l'Europe, le charme de ses sites, et la vertu de ses différentes sources minérales recommandent à toute l'attention des voyageurs. Je partis donc, emportant la résolution bien arrêtée de ne rien négliger cette fois, et j'arrivai à Courmayeur, après avoir suivi la route carrossable qui de Saint-Didier conduit au fond de cette vallée latérale, en traversant un gracieux

1. L'analyse faite par M. Abbene, professeur à l'Université de Turin, a donné les résultats suivants.

Cent parties d'eau de la source contiennent :

Chlorure de sodium.....	00,036
Chlorure de magnésium.....	} 00,046
Chlorure de calcium.....	
Bromure } traces.....	
Iodure.. }	
Sulfate de chaux.....	00,040
Sulfate de soude.....	} 00,134
Sulfate de potasse (traces).....	
Carbonate de chaux.....	00,197
Carbonate de magnésie.....	} 00,049
Alumine (traces).....	
Oxyde de fer.....	00,006
Oxyde de manganèse.....	00,002
Silice.....	00,016
Matière organique.....	00,034
Eau.....	99,440
Total.....	100,000

hameau nommé Palézieux, et en passant au-dessous du village de Vêran, dont l'aspect produit un si heureux effet dans le panorama vu des hauteurs de Semanaz.

Courmayeur, que les Romains nommaient *Auri fodinæ*, et qui plus tard, au moyen âge, fut appelé *Curtis* ou *Curia major*, était, au temps de la domination de Rome, le centre d'une nombreuse population occupée à exploiter les riches minières qui couvraient tout le territoire. De nos jours, Courmayeur est un bourg important situé sur la rive gauche de la Doire. La rivière coule au fond du bassin formé par la réunion de deux vallées : la première, au couchant, nommée l'Allée-Blanche, conduit, en côtoyant la base du Mont-Blanc lui-même et les glaciers qui en descendent, jusqu'au lac de Comballes et au col de la Seigne ; la seconde, au levant, nommée le val de Ferrèx, conduisant au col de ce nom. De chacune de ces deux vallées sort un torrent ; ces cours d'eau se réunissent au-dessus des bains de La Saxe, à peu de distance du village d'Entrèves, et forment la branche de la Doire qui parcourt la vallée de Courmayeur et se perd à Pré-Saint-Didier dans la branche descendue de La Thuille.

L'entrée de Courmayeur présente un spectacle qu'il est impossible d'oublier : en avant, vous voyez le village construit sur un sol en pente, le village avec ses maisons pittoresques décorées de galeries en bois découpé, comme on en voit aux plus jolis chalets du canton de Berne, et dominé par le clocher, dont les proportions sont remarquables ; à gauche, les pentes nues et escarpées du Mont-Chétif ; à droite, les rochers anguleux et les terrains déchirés du mont de La Saxe, au pied duquel, cependant, l'œil se repose sur de vertes prairies parsemées de bouquets d'arbres, et enfin, comme pour servir de fond à ce tableau déjà magnifique, le col et la dent du Géant, et les glaciers sans nombre qui semblent tomber du sommet de la chaîne du Mont-Blanc. Il faut avoir admiré de semblables points de vue pour comprendre l'effet qu'ils produisent, et se rendre un compte exact des contrastes, pleins d'harmonie cependant, qui naissent de la réunion de toutes les merveilles qu'une nature prodigue offre aux regards étonnés : des neiges éblouissantes coupées çà et là par d'immenses pyramides de granit, d'autant plus sombres qu'elles se détachent sur un fond plus éclatant ; des rochers menaçants ; puis, à la base de ces cimes altières, une végétation luxuriante, des ombrages pleins de fraîcheur, et les humbles toits de l'homme ; l'homme, cet être fragile et faible, que Dieu fit bien grand cependant, puisqu'il peut surmonter les obstacles accumulés sur ces monts redoutables et poser son pied triomphant sur ces pics glacés !

Le village de Courmayeur offre des ressources suffisantes aux étrangers qui viennent y passer les mois de juillet et d'août, soit dans un simple but de curiosité ou de promenade, soit pour demander la santé à ses eaux et à l'air pur qu'on y respire. On trouve à se loger avec tout le confort possible dans plusieurs grands hôtels bien installés. Pendant la saison des bains, fêtes et bals se succèdent presque sans interruption ; la vie et l'animation abondent. Le matin, ce sont des bandes joyeuses qui se préparent à l'excursion

décidée la veille au milieu d'un quadrille; le soir, aux sons d'un bon orchestre, la fatigue du jour est oubliée, les causeries se renouent et les danses recommencent; ici les plaisirs sont sans mélange : la pensée n'est point attristée par la vue de ces longues tables à tapis vert, autour desquelles, dans d'autres établissements de bains, viennent se réunir de malheureux joueurs pour perdre leur fortune et souvent leur honneur. Vous pouvez aussi rapporter de Courmayeur mille charmants souvenirs du voyage; ici, comme à Chamonix, les cristaux des glaciers, les agates, les améthystes, transformés en cachets, en bonbonnières, en bijoux de toute sorte, sont offerts aux amateurs qui peuvent, s'ils le préfèrent, choisir parmi les ouvrages délicatement sculptés dans le bois blanc, auquel les humbles et ingénieux artistes de la montagne savent donner tant de formes diverses. Vous trouverez aussi à prendre quelques sages leçons de philosophie en parcourant les rues du village, car, sur presque toutes les murailles que le soleil atteint de ses rayons, sont peintes des horloges solaires accompagnées de sentences latines. J'en ai retenu deux que voici :

« Vita hominis sicut umbra fluit. »

« Afflictis lentæ, celeres gaudentibus horæ. »

Les autres m'échappent, mais ce dont je me souviens, c'est que toutes nous rappellent notre faiblesse, la brièveté de notre existence, et nous engagent par leurs avertissements à employer utilement les heures fugitives de cette vie. Il est, au reste, une remarque à faire : c'est que si dans toute la vallée d'Aoste il y a profusion de ces cadrans solaires, dans aucun village ils ne sont aussi multipliés, aussi prétentieux que dans celui-ci.

Au couchant de Courmayeur en descendant vers les rives de la Doire, non loin d'un hameau nommé Dolonne, se trouvent deux des sources minérales, la Victoire¹ et la Margue-

1. Les sources de la Victoire et de la Marguerite d'après l'analyse de M. Picco, contiennent sur 100 parties d'eau :

Chlorure de calcium.....	0,00262		Report.....	0,19958
Chlorure de magnésium.....	0,00446	Sulfate de magnésie....		0,06071
Chlorure d'aluminium.....	0,00183	Alumine.....		0,00101
Carbonate de chaux.....	0,13356	Oxyde de fer (traces).....		0,00000
Carbonate de magnésie.....	0,02792	Silice.....		0,00345
Sulfate de potasse.....	0,00748	Gaz acide carbonique, en grande quantité.		0,00000
Sulfate de soude.....	0,02171	Eau.....		99,73525
A reporter.....	0,19958			100,00000

L'eau de la source de la Marguerite présente les mêmes caractères physiques et la même composition que celle de la source de la Victoire : leur température, à la source, est de 13 degrés Réaumur.

Les eaux de ces deux sources sont très-limpides, de saveur acidulée un peu salée et légèrement ferrugineuse.

rite, dont les eaux sont destinées à être prises en boisson. Au nord, on trouve la source sulfureuse de La Saxe¹, avec l'établissement affecté aux baigneurs.

ALLÉE-BLANCHE.

Ne voulant pas abandonner Courmayeur avant d'avoir fait une excursion au lac de Comballes, je m'y préparai et attendis un jour où le ciel fût sans nuages. Ma patience ne fut heureusement pas soumise à une longue épreuve, et un matin, de très-bonne heure, par un temps d'une pureté admirable, je me mis en route. Le chemin que je suivis traverse la Doire à la hauteur des bains de La Saxe, et contourne la base du Mont-Chétif avant de s'engager dans le premier défilé de l'Allée-Blanche. Le commencement de la route ne présente aucun spectacle nouveau pour les yeux du voyageur, car le fond du paysage reste le même; c'était encore le col et la dent du Géant, qui se dressaient devant moi. Mais à peine eus-je tourné le Mont-Chétif, que la scène changea. Je cheminais alors sur un sentier tracé à mi-côte dans une gorge assez étroite, au fond de laquelle s'entassaient les pics de glace du glacier de la Brenva. Devant moi, le Mont-Blanc dans toute sa majesté élevait vers le ciel sa tête blanchie et ses flancs hérissés de ces aiguilles de granit dont l'œil peut alors mesurer l'immensité. Je voyais le colosse de la base au sommet! C'est surtout en arrivant à la chapelle de Notre-Dame de Guérison ou du Berrié² que l'effet de cette vue grandiose devint plus saisissant. Jamais sanctuaire ne fut mieux placé, car il est impossible, même à l'homme le plus oublieux

1. M. Abbene, dans l'analyse des eaux de La Saxe, a trouvé dans 369 grammes d'eau :

Gaz acide carbonique.....	0,21994
Chlorure de sodium.....	0,09986
Chlorure de calcium.....	0,00267
Chlorure de magnésium.....	0,00160
Carbonate de chaux.....	0,16053
Sulfate de chaux.....	0,02083
Soufre ou acide sulfhydrique ...	} quantité indéterminée.....
Sulfate de soude.....	
Matière organique....	} traces.....
Silice.....	
Eau et perte, les matières en quantité indéterminée comprises.....	368,49457
	<hr/> 369,00000

Eau limpide à la source, d'odeur légèrement sulfureuse; se trouble un peu au contact de l'air. La température, à la source, est de 40 à 44 degrés Réaumur.

2. Berrié, dans le patois valdôtain, signifie rocher.

des premières leçons de notre jeune âge, de ne pas se souvenir de quelques prières en face des œuvres sublimes du Créateur. Comment alors ne pas murmurer au fond de son cœur ému le saint nom du Seigneur?

Plus loin, le sentier s'abaisse, traverse une forêt de sapins, et gagne un frais vallon, où il serpente pendant une longueur d'environ un grand quart de lieue, au milieu d'une verte prairie toute couverte, au moment où j'y passai, de ces charmantes fleurs que nous nommons en France *veilleuses*, et auxquelles les habitants de ces vallées ont donné le doux et



CHALETS DE VÉNY.

poétique nom de *Fridolines*. En effet, leur apparition annonce l'automne et les premiers froids. Impossible de dire mon étonnement à l'aspect de cette plaine riante, perdue au milieu des rochers et des glaces, à cette hauteur déjà si considérable. Après avoir traversé cette oasis fleurie, je continuai à suivre le chemin qui me conduisit, par une montée rapide, jusqu'aux chalets de Vény.

La halte est marquée en cet endroit, car, aussitôt arrivé, le voyageur se voit entouré de bonnes gens qui, pour un peu d'argent, lui offrent le pain bis appétissant et le lait écumant. Le lieu est bien choisi du reste pour s'y arrêter, car, tout en se reposant et en reprenant des forces à l'aide d'un repas frugal, on peut admirer devant soi les croupes neigeuses et la cime

aiguë d'une montagne que les paysans nomment le petit Mont-Blanc, et à gauche les premières pentes du gigantesque glacier de Miage.

Après quelques moments de repos, je me remis en marche. Le chemin, en quittant les chalets de Vény, descend par une pente presque douce, traverse le torrent, dont il a jusqu'alors suivi la rive droite, et s'engage dans le dernier défilé. Cette gorge étroite est encaissée entre une montagne couverte de sapins et la moraine nue et pierreuse du glacier de Miage. C'est presque à la base de la moraine qu'est tracé le sentier; aussi cette partie du



LAC DE COMBALLE (VUE PRISE DE L'OUEST).

chemin est-elle la plus difficile et la plus pénible. Il faut se résigner à marcher sur des cailloux qui à chaque pas roulent sous le pied, et au milieu des mille filets d'eau qui, se frayant un passage au travers de ce rempart de pierres, s'échappent de tous côtés de la masse glacée qu'il soutient. Je cheminai une heure environ de cette façon fatigante, puis la vallée s'élargit, et je me trouvai sur les bords du lac de Comballes.

LAC DE COMBALLE.

Le lac est composé de deux bassins, vastes réservoirs des eaux provenant de la fonte des neiges environnantes; il faut contourner les bords du premier bassin et gravir

une éminence entourée de murailles en ruine, qui ressemblent à des restes de fortifications, pour arriver au terme du voyage. Du haut de ce mamelon qui domine le second bassin, on voit devant soi le lac aux flots transparents et bleus; à gauche, les montagnes de Chavanne, par lesquelles on peut regagner la route du petit Saint-Bernard; à droite, des pics et des glaciers dont je n'ai pu parvenir à apprendre les noms; au fond, s'ouvre le col de la Seigne qui conduit en Savoie. La station que je dus faire en cet endroit pour oublier un peu la fatigue et pour dessiner le lac sous plusieurs aspects, m'impose l'obligation



LAC DE COMBALLE (VUE PRISE DE L'EST).

de donner ici un conseil que les voyageurs et surtout les artistes devront suivre, s'ils ne veulent être arrêtés en route par la maladie. Sur ces sommets élevés l'air est d'une vivacité et d'une fraîcheur extrêmes, malgré les rayons d'un soleil souvent brûlant. On arrive échauffé par la marche, et si l'on n'a pas pris soin de se munir d'un ample manteau pour s'envelopper dès qu'on n'est plus en mouvement, on court le risque de se sentir en un instant glacé de la tête aux pieds. Cette précaution si simple m'a toujours préservé de tout malaise, et je sais un jeune peintre italien plein de talent et d'avenir qui, pour avoir bravé de sages avertissements, a payé de sa vie son manque de prudence.

Une fois mes croquis terminés, je repris la route de Courmayeur où j'arrivai à six heures du soir. La course au lac de Comballes n'est donc pas, comme on voit, une

excursion bien effrayante : elle peut aisément s'accomplir entre le lever et le coucher du soleil.

VAL DE FERREX. COURMAYEUR.

J'ai peu de chose à dire de la vallée de Ferrex ; c'est une gorge de quinze à seize kilomètres de longueur, et n'offrant rien de bien remarquable. En toute saison on peut parcourir la route qui la sillonne, bien qu'elle soit, dans quelques endroits, rude et difficile. Vers le commencement du siècle dernier un événement affreux consterna les habitants du val de Ferrex. Dans la nuit du 7 au 8 septembre 1717, une masse de rochers énormes s'écroula sur un glacier qui remplissait un étroit vallon latéral, et, roulant comme une avalanche de pierres et de glaces, couvrit de ses débris un espace de trois ou quatre kilomètres. Hommes, troupeaux, maisons, tout avait disparu sous les ruines de la montagne ! Il ne restait plus sur le terrain envahi qu'un épouvantable chaos de rochers. Le triste souvenir de cette catastrophe est encore aujourd'hui gravé dans tous les esprits.

Ainsi que je l'ai dit déjà, Courmayeur était le siège d'un établissement important des Romains, qui avaient été appelés dans cette vallée par l'exploitation des mines de son riche territoire, par la nécessité de comprimer les dernières tentatives d'indépendance d'une population nombreuse, et peut-être aussi par leur goût prononcé pour toutes les sources minérales. En divers endroits on croit trouver la trace des travaux qu'ils avaient entrepris pour leurs recherches métallurgiques. Dans un vallon situé au-dessus du bourg, on peut visiter, mais non sans quelque danger, de longues et tortueuses galeries creusées dans une montagne qui a reçu le nom de *Labyrinthe*. A différentes époques, des savants intrépides ont tenté d'explorer ces souterrains, au milieu desquels il faut des précautions infinies pour ne pas perdre sa route et s'enlever toute chance de retour. Mais ces essais courageux sont demeurés presque infructueux, et n'ont amené d'autre découverte que celle de quelques concrétions de soufre pur suspendues aux parois du rocher. C'est donc ici la tradition, et non l'étude elle-même de débris antiques, qui attribue aux vainqueurs des Salasses le percement de ces interminables galeries. Pour s'aventurer ainsi dans les entrailles de la terre et parcourir ces détours sans nombre, en n'ayant d'autre but que de satisfaire sa curiosité, il faut une certaine énergie.

La vallée de Courmayeur, après avoir été le théâtre de la lutte suprême des Salasses qui, réfugiés sur les hautes montagnes, essayaient encore de sauver leur nationalité, suivit tout naturellement la fortune du val d'Aoste, et partagea depuis ses destinées de tous les temps. Au moyen âge, son territoire, quoique compris au nombre des terres qui composaient la Valdigne, était divisé en plusieurs seigneuries importantes. Les Maisons nobles de Courmayeur, d'Entrèves, de Lacourt, de La Chenal et de Pucey les ont tour à tour

possédées. Les seigneurs de Courmayeur sont ceux dont l'origine est la plus ancienne, et ils tenaient déjà un rang élevé lorsque le comte de Savoie, Thomas I^{er}, concéda, par le traité de 1191, les franchises de la vallée d'Aoste. Dans la suite des siècles ces familles, peu à peu éteintes, ont disparu. Les juridictions qu'elles exerçaient ont fait retour à la Maison souveraine, et leurs domaines partagés sont passés dans les mains de ceux qui étaient assez riches pour les acquérir.

Après avoir consacré quelques jours à une étude attentive de la vallée de Courmayeur, comme je ne voulais me rendre ni dans la Savoie, ni dans le Valais, je devais nécessairement revenir sur mes pas. Je retournai donc à Pré-Saint-Didier afin de reprendre mon voyage dans la vallée principale. Avant de dire un dernier adieu à cette bourgade si admirablement située, et, je l'avoue, l'objet de toutes mes préférences, je ne puis m'empêcher de conseiller à ceux qui la visiteront un jour d'aller se placer sur le pont qui traverse la Doire, à quelques pas des premières maisons du village, le soir, au moment où le soleil va disparaître. Que le lecteur se rassure : mon intention n'est pas de décrire à mon tour cet instant du jour tant de fois et si habilement dépeint par des écrivains en renom, mais je suis convaincu que tous me remercieront de leur avoir indiqué cette vue du Mont-Blanc coloré par les derniers feux du jour, tandis que le fond des vallées est déjà enseveli sous un voile d'ombres épaisses.

Je ne quittai pas Pré-Saint-Didier sans regrets : sa calme tranquillité, ses fraîches prairies, ses rochers, son splendide entourage de sommets neigeux, tout enfin me plaisait dans ce lieu charmant. Mais il fallait atteindre le but et marcher en avant : je partis pour Morgex.

MORGEX.

Dans cette vallée favorisée, où tout est vraiment digne d'admiration, les grands chemins eux-mêmes offrent un charme tout particulier à ceux qui les parcourent : à chaque détour de la route, à chaque inflexion du terrain, de nouveaux points de vue se présentent, et ces tableaux sont toujours variés. De Pré-Saint-Didier à Morgex la distance est d'environ trois kilomètres : c'est sur la route provinciale que s'accomplit le trajet. Pendant ce parcours, ma seule observation porta sur la culture du pays, qui devient plus riche à mesure qu'on pénètre au cœur de la contrée. En approchant du bourg, j'aperçus les premières vignes de la vallée, où plus tard je devais en voir un grand nombre et constater l'abondance et la supériorité de leurs produits.

Morgex, chef-lieu du mandement de Valdigne, est situé sur la rive gauche de la Doire, et malheureusement trop près de cette rivière, dont les eaux sont si souvent furieuses. Le bourg est sans défense contre les envahissements du torrent : aussi est-il rare

qu'une année se passe sans amener des accidents graves, au moment où le soleil du printemps reprend de la force et grossit les cours d'eau en fondant les neiges accumulées par l'hiver. Quelques travaux intelligents, quelques digues solidement établies suffiraient pour contenir le courant malgré sa violence, et détourneraient cette incessante menace de destruction.

Le chef-lieu de la Valdigne, appelé d'abord *Morgensium*, puis désigné dans les chartes du moyen âge sous le nom de *Morga*, est un bourg d'assez médiocre importance relativement



CHATEAU DE L'ARCHET A MORGEX.

à l'étendue du territoire compris dans le mandement. Les rues sont étroites et mal pavées; mais tous ces inconvénients disparaissent devant la beauté du site, et l'esprit vivement impressionné trouve un charme indicible à ces maisons en général basses et mal alignées. L'entrée du bourg, du côté du levant, offre un délicieux tableau : des fabriques de construction originale, des massifs de noyers et le grand clocher de l'église occupent les premiers plans; derrière le village s'élèvent des montagnes couvertes de forêts, et au fond le Mont-Blanc; le Mont-Blanc, auquel je croyais avoir dit un long adieu, mais que je devais revoir bientôt encore. On comprendra aisément que la réunion de tels éléments ne peut que composer un ravissant ensemble.

Au milieu de Morgex, dans la rue principale, une tour carrée, massive, et dont

l'architecture indique l'antiquité, est encore debout. C'est tout ce qui reste aujourd'hui de la maison forte qui appartenait à la famille de L'Archet. En montant sur la plate-forme de ce vieil édifice, on jouit d'une vue admirable, et l'on peut se faire une idée très-juste de la configuration des terrains environnants.

Les seigneurs de L'Archet, de Rubilly, de Léaval, et d'autres encore, qui tous possédaient des biens autour de Morgex, ont occupé un rang élevé dans la noblesse du val d'Aoste. Depuis longues années déjà toutes ces familles ont disparu; il est donc inutile d'en faire une mention plus détaillée; d'ailleurs, le cadre de cet ouvrage ne me permet de parler avec quelques détails que des Maisons dont l'empreinte est marquée dans l'histoire générale du pays.

A très-peu de distance du bourg, au nord, existe un couvent habité par des religieux de l'ordre de Saint-François. Cet établissement fut fondé en 1633, après la peste qui étendit ses ravages sur toute la vallée, pendant les sinistres années 1629, 1630 et 1631. Le fléau avait emporté la plus grande partie des membres du clergé et décimé la population.

Au pied de la montagne qui domine Morgex, vers le couchant, on trouve une grotte creusée par la nature dans une masse de schiste-ardoise; sa voûte élevée et ses belles proportions méritent bien que le voyageur se détourne un moment pour faire cette promenade, d'ailleurs agréable et facile. Non loin de la grotte jaillit une source abondante et pure; les habitants ont amené jusqu'à leur bourgade les eaux limpides de cette fontaine, à laquelle ils ont donné le nom de fontaine Saint-Guillaume, en souvenir du bienheureux Guillaume, dont Morgex s'honore d'être le berceau. Les vertus, le zèle évangélique et l'admirable charité de ce saint homme, qui fut au VII^e siècle curé de l'église paroissiale, le firent béatifier, et chaque année, le 7 février, on célèbre sa fête avec un respect et une vénération qui ne se sont jamais démentis.

Les habitants de la Valdigne ne voulurent en aucun temps reconnaître d'autre juridiction supérieure que celle de la Maison de Savoie. Plusieurs auteurs soutiennent cependant que quelques-unes des familles nobles dont les noms ont été cités plus haut exerçaient une autorité judiciaire sur les terres de leurs fiefs; mais il résulte d'un examen plus attentif que les droits exercés par ces seigneurs se bornaient à la moyenne ou basse justice, c'est-à-dire à la perception de certaines amendes, au recouvrement des frais de greffe, et à quelques autres redevances de peu de valeur. Les faits qui se sont passés au XVII^e siècle confirment la dernière opinion. En effet, le 3 février 1639, Pierre-Philibert Roncas, baron de Châtel-Argent, obtint de Christine de France, duchesse régente de Savoie, des lettres patentes lui conférant l'investiture de la seigneurie de Valdigne; mais il ne put y exercer aucun acte d'autorité féodale: les habitants refusèrent de lui prêter serment de fidélité et de reconnaître ses droits. Le procès fut porté par-devant la Chambre des comptes de

Piémont qui, sanctionnant de nouveau les antiques privilèges de la Valdigne, la maintint sous la juridiction immédiate de la couronne.

CHATEAU DE GROSSI DU CHÂTELAR. LA SALLE.

En sortant de Morgex pour continuer ma route, je remarquai, à quelque distance du bourg, à gauche, sur un mamelon détaché de la montagne, les ruines d'un château. Une tour élevée, couronnée de créneaux, et quelques pans de murailles à demi écroulées sont tout ce qui reste de l'habitation de la noble Maison Grossi Du Châtelar¹. Cette famille, dont l'origine remonte aux temps les plus reculés, ne portait primitivement que le nom de Grossi; elle ne prit celui de Du Châtelar qu'à l'époque où Rodolphe Grossi fit construire la maison forte dont je viens de signaler les débris. Rodolphe était prévôt de l'église cathédrale d'Aoste en 1235; en 1244 il fut élevé au siège épiscopal de cette ville, et quelques années plus tard, en 1249, il fut appelé à l'archevêché de Tarentaise. La date de la fondation du château, sans pouvoir être précisément fixée, doit donc être placée, sans crainte d'erreur, dans la première moitié du XIII^e siècle.

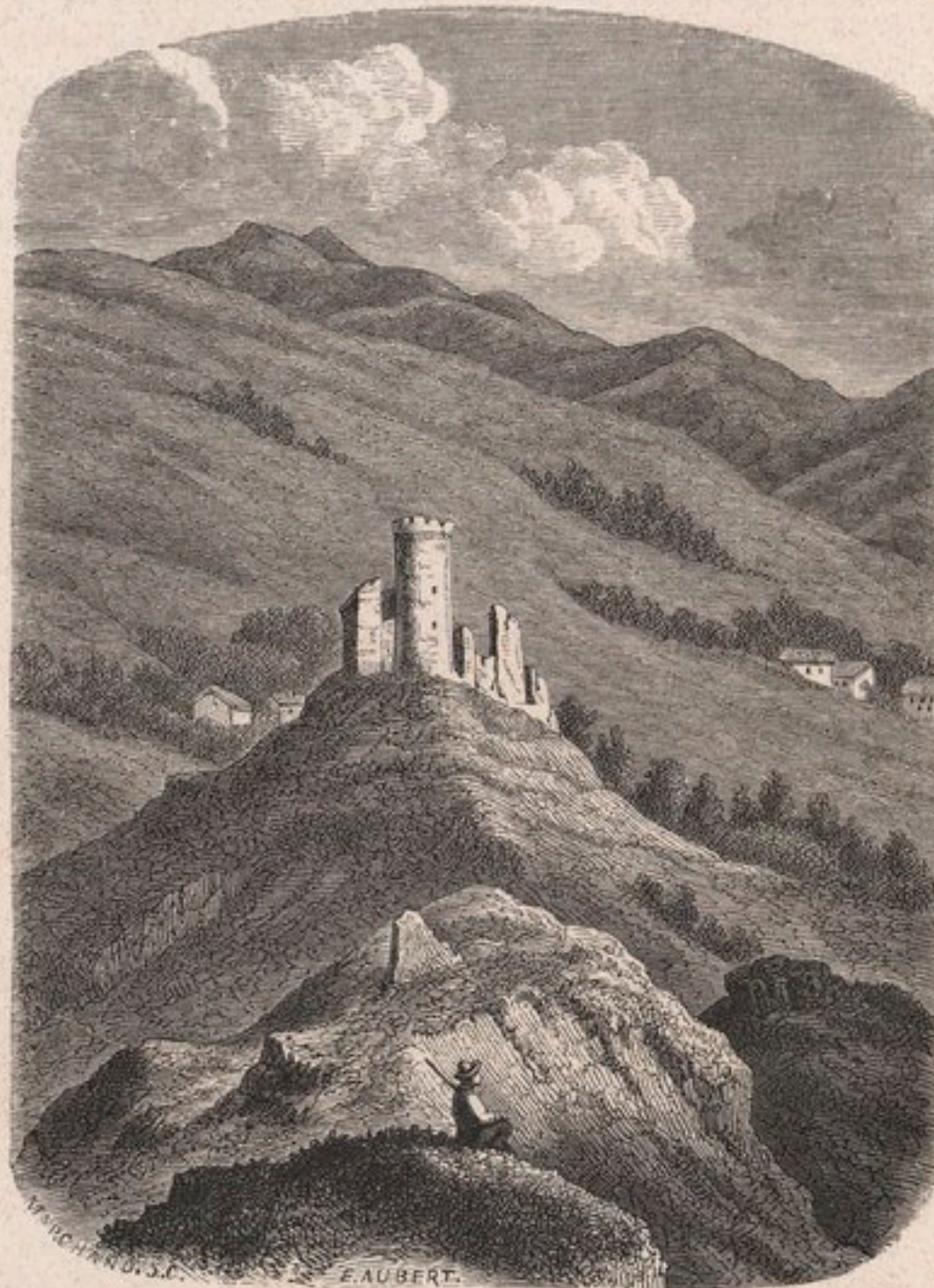
L'archevêque Rodolphe Du Châtelar fut aidé dans les dépenses qu'entraîna la construction de cette spacieuse demeure par ses deux frères Jacques et Thomasset. Les enfants de Jacques continuèrent la descendance directe de l'illustre Maison, qui compta parmi ses membres plusieurs dignitaires de l'Église, des guerriers de renom et des hommes d'État distingués. En 1691, lors de l'invasion des Français commandés par le marquis de La Hoguette, lieutenant général des armées de Louis XIV, le dernier rejeton de la branche aînée, Jacques Du Châtelar, fut tué en cherchant à repousser les ennemis de sa patrie².

Un peu plus loin et toujours au nord de la route provinciale, j'aperçus le bourg de La Salle, assis sur le penchant d'une colline ombragée. Autrefois la route traversait La Salle et lui donnait une importance que la rectification actuelle lui a fait perdre. Le territoire de cette commune, un des plus vastes du mandement, s'étend sur les deux rives de la Doire qui sont mises en communication par trois ou quatre ponts en bois. Les habitants de La Salle, semblables à ceux de La Thuille, sont aussi pleins de force et d'intelligence; ils s'adonnent à la culture du sol, qui comporte une assez grande variété de produits, et se livrent activement au commerce du bétail. Beaucoup d'entre eux

1. Les armoiries de la Maison Du Châtelar étaient d'azur, à la porte flanquée d'une tour d'argent, le tout maçonné de sable et surmonté d'une fleur de lis d'or.

2. Le lecteur se souvient qu'une branche cadette s'était établie à La Thuille, où Jean, fils naturel de Thomasset Du Châtelar, et neveu par conséquent de l'archevêque Rodolphe, était venu se fixer vers le milieu du XIII^e siècle.

cependant, ne trouvant pas dans le pays assez de ressources pour y employer utilement leurs bras ou leur aptitude, vont chercher fortune en France ou en Piémont. Tous ces exilés volontaires emportent l'espoir de revenir un jour plus riches, et de mourir en



CHATEAU DU CHATELAR.

cultivant un coin de terre au sein de cette patrie dont les montagnards savent si bien conserver le fervent amour.

L'église paroissiale, Saint-Cassien de La Salle, passe pour avoir fait partie d'un établissement des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Le chœur fut reconstruit en 1490, ainsi que le constate l'inscription suivante gravée en caractères gothiques sur l'extérieur de la muraille orientée au sud-est :

M · 1111 · 1111 ·
MA · 10 · 611 ·

Dans l'intérieur de l'église, au-dessus du chapiteau de chacun des pilastres placés de chaque côté du chœur, on voit un cadre à fond bleu sur lequel se détachent en relief sept têtes d'anges, séparées par cette date : 1630. Ces deux tableaux symboliques nous apprennent que, lors de la peste qui désola la vallée pendant ces funestes années, le nombre des habitants du bourg fut réduit à sept couples. Le curé de Saint-Cassien est un chanoine de la cathédrale d'Aoste.



VUE DE LA SALLE.

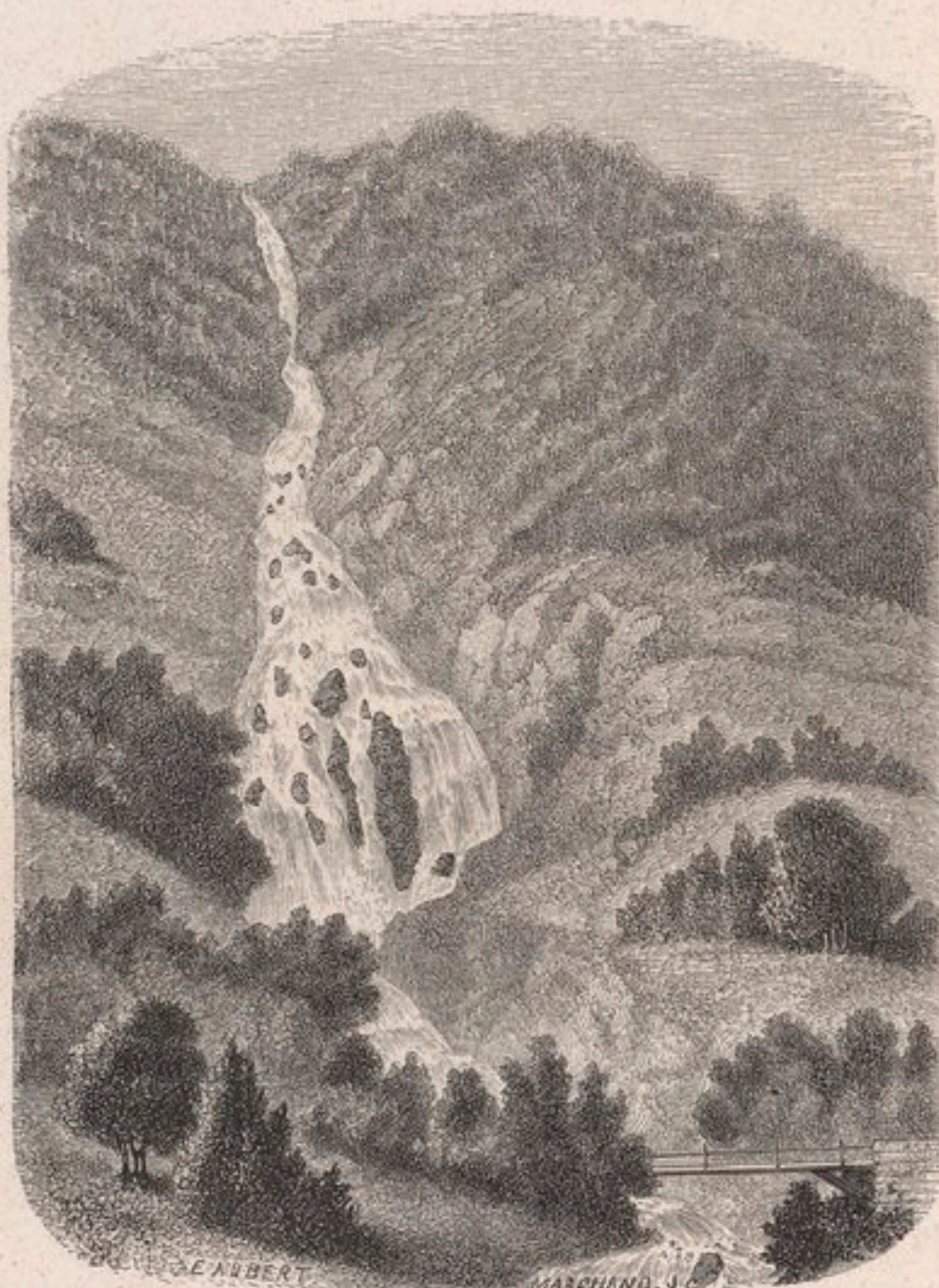
Sur la façade d'une maison de la rue principale on lit cette inscription ; elle est entourée d'ornements d'assez bon goût :

LE . 17 . DV .
 MOIS . DE . SEPTE
 MBRE . 1711 .
 SA . MAIESTÉ .
 LE . ROI . DE
 SICILE . A . LOGÉ .
 EN . SETTE .
 MAISON .

Elle rappelle le passage de Victor-Amédée II dans la vallée, pendant le temps où était question pour lui de la royauté de Sicile.

DERBY.

En suivant la route provinciale un instant quittée pour visiter La Salle, on arrive bientôt à Derby. Là, une longue station est nécessaire pour admirer les cascades qui



CASCADÉ DE DERBY.

tombent du haut de la montagne située au midi de la Doire, et viennent mêler leurs ondes à celles de la rivière. Rien n'est plus beau que ces deux chutes d'eau s'élançant de sommets élevés, tantôt réunies en nappes éblouissantes, tantôt divisées en minces filets d'argent, et se frayant un passage au milieu de rochers gris et moussus comme le sont les grès, et parmi les pins au feuillage sévère.

Derby, qui fut selon toutes les probabilités l'*Arebrigium* des Romains, constituait au

moyen âge une seigneurie appartenant pour deux tiers au chapitre de la cathédrale d'Aoste, et pour un tiers au chapitre de Saint-Pierre et Saint-Ours. Il existe à propos de ce fief une donation citée par Guichenon, l'historien de la Maison de Savoie; d'après cette charte, les deux chapitres de la cathédrale et de Saint-Ours auraient tenu cette terre de la munificence d'Humbert aux blanches mains, comte de Maurienne. Bon nombre d'auteurs se sont appuyés sur ce titre pour prouver que le val d'Aoste était au

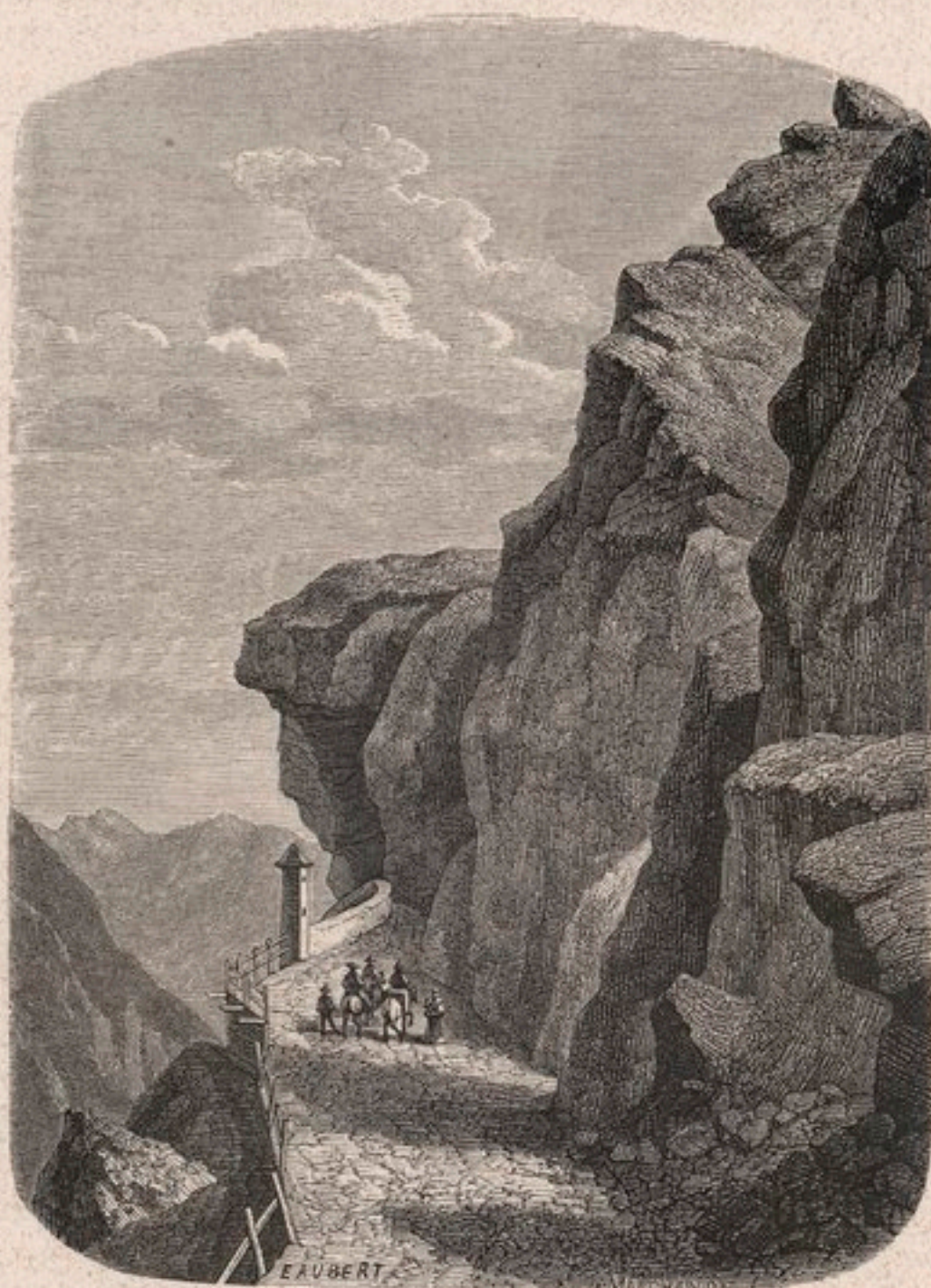


PIERRE-TAILLÉE (VUE PRISE DE L'EST).

temps du comte Humbert sous la domination de la Maison de Savoie. Malheureusement, la charte qu'ils invoquent contient des erreurs qui la font suspecter à bon droit; elle porte la date de 1040, et elle ajoute : pendant l'épiscopat de l'évêque Arnulphe, *sedente in cathedra beati Grati, felicitis recordationis, Arnulpho episcopo*; or, Arnulphe ne fut nommé à l'évêché d'Aoste qu'environ cent ans plus tard; en outre, la donation est faite au couvent ou prieuré de Saint-Pierre et Saint-Ours, *cænobio seu priori sanctorum Petri et Ursi*, et la vie régulière ne fut introduite dans le chapitre de la collégiale qu'en 1133. Il est donc impossible d'accorder la moindre importance à un titre dont l'irrégularité est flagrante; malgré tout, et quelle que soit l'origine de la propriété, il est certain que la seigneurie de Derby a appartenu aux deux chapitres depuis les temps les plus anciens, et qu'ils l'ont conservée jusqu'au jour où les fiefs ont été abolis.

PONT DE L'ÉQUILIVE. GORGE DE PIERRE-TAILLÉE.

A peu de distance de Derby, la route traverse la Doire sur un pont nommé le pont de l'Équilive, et s'engage par une pente rapide au milieu d'un effrayant entassement



PIERRE-TAILLÉE (VUE PRISE DE L'OUEST).

de rochers, chaos grandiose, au travers duquel la main de l'homme a péniblement creusé le chemin. Cette gorge, étroite et sauvage, a reçu le nom bien mérité de Pierre-Taillée. Arrivé à ce passage, il faut n'avancer que pas à pas et se retourner souvent pour ne rien perdre des beautés de la scène majestueuse qui se développe en arrière à mesure que la route s'élève. A deux ou trois cents mètres du pont, en tournant la tête, voici le spectacle que j'avais sous les yeux : à l'extrémité de la vallée se dressait le Mont-Blanc, et le roi des Alpes semblait plus imposant que jamais, car il gagne à n'être pas contemplé de

trop près. Lorsqu'on est éloigné, on peut mesurer avec plus d'exactitude ses proportions gigantesques, et juger de combien il dépasse les montagnes voisines. Je voyais donc, au dernier plan du tableau, le Mont-Blanc enveloppé dans son vaste linceul de neige et de glace; à droite et à gauche, les montagnes boisées qui bordent la vallée, et dont les terrains les plus rapprochés n'étaient composés que de roches écroulées; à mes pieds, la Doire s'engouffrait en tourbillonnant dans les abîmes profonds du défilé, et un peu plus loin le pont, sur lequel je venais de passer, laissait apercevoir son arche élégante et hardie. Il est difficile d'imaginer le découragement que l'on éprouve et l'hésitation à laquelle on succombe en face de semblables modèles, surtout lorsqu'on n'est pas soutenu par la confiance que doit inspirer un talent éprouvé. Telles étaient mes justes appréhensions devant ces merveilles, et j'ai dû seulement à un puissant effort de volonté la possibilité d'emporter un faible croquis, que cent fois je me suis senti sur le point d'abandonner.

Après avoir consacré quelques heures au travail, je me décidai à quitter ce lieu admirable pour continuer à gravir la route. Au sommet de la montée, je remarquai un pilier massif construit sur le bord du chemin et adossé au précipice dont la profondeur, en cet endroit, est vraiment étourdissante. Ce pilier supportait autrefois un des bras du pont-levis destiné à franchir un large fossé, creusé là pour couper la route et défendre le passage. Le pont-levis a disparu, et le fossé est aujourd'hui comblé.

AVISE.

A partir de ce point, le terrain s'abaisse graduellement, et la route descend, tantôt traversant des espaces couverts de rochers imposants, tantôt au milieu de châtaigniers robustes. Ces arbres séculaires, aux branches noueuses et tordues, au feuillage épais, offrent au peintre mille sujets d'utiles et sérieuses études. Après avoir marché quelques instants sous leur ombrage hospitalier, je ne tardai pas à me trouver en face du bourg d'Avise.

Avise, situé sur la rive gauche de la Doire, se présente aux yeux de ceux qui suivent la route provinciale d'une façon assez remarquable pour mériter une description détaillée. A droite, sur un mamelon saillant entre deux ravins, on peut voir le vieux château, dont la tour carrée, à larges créneaux, se dresse encore orgueilleusement, puis l'église paroissiale; un peu plus sur la gauche, les maisons du village se groupent autour d'un second château. Cette deuxième forteresse se compose d'une masse de bâtiments construits en forme de parallélogramme à peu près régulier; l'un des angles est flanqué par une tour carrée, surmontée d'élégants mâchicoulis et couronnée par un toit pointu. Derrière le bourg et les demeures féodales s'élève une montagne escarpée, dont les premières pentes sont ombragées

par des arbres nombreux et touffus. Les terrains supérieurs présentent aux regards des masses de rochers entremêlées de bouquets de mélèzes. Dans la direction du vieux château, sur une colline qui se détache de la montagne, on aperçoit les ruines d'une autre maison forte; mais ici, la tour seule est restée debout au milieu de murailles presque entièrement détruites.

La famille d'Avise tient trop de place dans l'histoire du duché d'Aoste, pour qu'il soit permis de n'en pas parler. Quelques généalogistes assurent que cette illustre Maison tire son origine de la même source que les anciens comtes de Clèves et de Julliers. Les preuves authentiques manquent pour justifier entièrement cette opinion, mais on peut croire que l'un de leurs cadets a reçu des fiefs et des seigneuries dans la vallée, en récompense de services rendus aux rois de Bourgogne ou aux empereurs d'Allemagne; ces souverains ont assez longtemps possédé le val d'Aoste pour que de telles conjectures acquièrent quelque valeur. Plusieurs auteurs ajoutent que la preuve de cette origine semble ressortir de la ressemblance des armoiries, mais cette assertion n'est pas exacte. En effet, les armes de la Maison d'Avise sont : d'azur, au lion d'or armé et lampassé de gueules, avec la devise : *Qui tost avise, tard se repent*; tandis que la Maison de Clèves portait : de gueules au rais d'escarboucle pommeté et fleurdelisé d'or de huit pièces, enté en cœur d'argent à l'escarboucle de sinople, et la Maison de Julliers, d'or au lion de sable couronné de gueules.

Hugues, chevalier, seigneur d'Avise, est le premier membre de cette antique famille dont l'histoire ait conservé une trace certaine. Il vivait à la fin du XI^e siècle, ainsi que le constate l'acte par lequel il rend hommage de son fief à l'empereur. Cet acte est daté de l'année 1090, et cet hommage direct rendu à un autre souverain que le comte suzerain de la vallée est une preuve des difficultés sans nombre que rencontrèrent les fils d'Humbert aux blanches mains, dans leur lutte contre une noblesse puissante, avant d'arriver à l'entier affermissement de leur pouvoir.

Hugues d'Avise eut deux fils, Hugonnet et Arnulphe. Ce dernier était chanoine desservant de l'église Saint-Pierre et Saint-Ours, lorsqu'en 1133 ⁴ Herbert, évêque d'Aoste, sorti aussi des chanoines de la collégiale, introduisit dans le chapitre la vie régulière sous la règle de Saint-Augustin. Arnulphe eut l'insigne honneur d'être nommé premier prieur claustral du nouveau monastère, et il accomplit pieusement les devoirs de cette charge jusqu'au jour où il fut élevé au siège épiscopal de la cité. Tous les auteurs reconnaissent les vertus de l'illustre prélat et la sainteté de sa vie.

Les deux fils d'Hugonnet, Guy et Thibaut, neveux de l'évêque Arnulphe, habitaient :

4. La date de 1133 est confirmée par une inscription que j'ai relevée sur le chapiteau d'une des colonnes du cloître de la Collégiale à Aoste. Je la ferai connaître au lecteur quand je décrirai ce monument.

le premier, le vieux château situé à droite de l'église, le second, le château de Rochefort, dont il reste à peine quelques vestiges, et qui était construit sur une éminence dominant le village de Liverogne. Remarquons, en passant, que dans la famille d'Avise, ainsi que dans beaucoup d'autres Maisons nobles du duché, les droits de juridiction, de péages, d'amendes, etc., restaient indivis entre tous les membres de la famille, et que dans les actes publics ou privés chacun d'eux était désigné sous le titre de *conseigneur* de telle ou telle seigneurie.

Vers l'année 1470, Boniface d'Avise, dont les fastes guerriers citent le nom avec éclat, fit construire le vaste château situé au couchant de l'église. Boniface fut un de ces vaillants capitaines qui volèrent au secours de la papauté en butte aux attaques des Turcs; il conduisit et commanda dans le royaume de Naples cinq cents hommes d'armes levés dans le pays d'Aoste.

Antoine d'Avise, nommé député par les trois États du duché pour renouveler le traité de neutralité conclu avec la France, rapporta de Grenoble le nouveau traité, signé le 29 janvier 1552.

Dans le courant de l'année 1663, le duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, voulant reconnaître les loyaux services de la noble famille, érigea en baronnie toutes les terres du fief d'Avise.

Après François-Gaspard d'Avise, mort sans enfant, en 1729, cette importante baronnie devint l'héritage de Claire-Marie d'Avise, qui avait épousé Charles-Joseph Bianco, baron de Saint-Marcel, autre seigneurie du duché d'Aoste.

Le fief d'Avise était composé de toute la paroisse de ce nom, de la vallée de Valgrisanche, des terres et du bourg de Liverogne, et de quelques hameaux dépendants de la paroisse de Saint-Nicolas des Six-Voies. La Maison d'Avise a été bien souvent subdivisée en plusieurs branches; ces différents rameaux se distinguaient entre eux par le nom des châteaux qui leur étaient échus en partage; ainsi on disait : les seigneurs de la droite ou de la gauche d'Avise; les seigneurs de Rochefort, de Montmayeur en Valgrisanche, etc. On n'a pu retrouver encore aucun titre qui permit de déterminer la date de la fondation du vieux château, mais je suis convaincu que cette forteresse remonte au XI^e siècle. L'épaisseur de ses hautes murailles, les larges créneaux de sa tour massive, toute son architecture enfin justifie cette opinion.

LIVEROGNE.

Lorsqu'on a dépassé Avise, et après une marche d'une demi-heure sur la route, qui, de ce côté aussi, présente des aspects tellement remarquables qu'il faudrait, je le répète, la parcourir pas à pas, on arrive au bourg de Liverogne. Ce village, admirablement

situé à l'entrée de la vallée de Valgrisanche, est traversé et baigné par un torrent qui en descend et se jette dans la Doire. La route franchit ce torrent sur un large pont de construction moderne et d'une structure hardie. Pour avoir une idée bien juste de la position pittoresque de Liverogne, il faut descendre jusqu'au milieu d'une petite prairie qui se montre fraîche et ombragée, au nord du pont, sur les bords du torrent. Parvenu en cet endroit, le touriste a devant lui, au premier plan, les fabriques sombres et cependant vigoureusement colorées d'une fonderie de fer; plus loin, les maisons du village étagées en amphithéâtre, les ponts qui mettent en communication les deux parties de la bourgade et se voient l'un au-dessus de l'autre. Le fond de ce charmant tableau est rempli par la gorge étroite et profonde qui forme le débouché de la vallée de Valgrisanche.

Ici, on retrouve, pour ne plus les perdre un instant, les traces des Romains. Le pont de Liverogne, situé au nord et au-dessous du pont moderne sur lequel passe la route provinciale, est un ouvrage de ce peuple. Il est évident que sa voûte et son tablier ont subi, au moyen âge, de nombreuses réparations et même une complète métamorphose; mais ses culées sont, à n'en pas douter, de construction romaine, et les siècles écoulés ne leur ont porté que de faibles atteintes. Ce pont, qui était autrefois le seul lien entre les deux rives du torrent, ne réunit plus aujourd'hui que deux rues inférieures du village.

CHATEAU DE MONTMAYEUR.

Après m'être arrêté à Liverogne le temps nécessaire pour étudier attentivement ces restes de l'art romain, visiter la fonderie et prendre un croquis du point de vue que j'ai essayé de décrire, je me décidai à faire une excursion dans la vallée de Valgrisanche. Je m'engageai alors dans le sentier qui y conduit, et dont le point de départ se trouve à quelques pas du pont, sur la route. J'étais heureusement ce jour-là accompagné par de bons amis, et j'avoue que sans eux j'aurais trouvé longue et pénible la première partie du trajet. Que le lecteur se représente un chemin s'élevant, par une pente si rapide et tellement continue qu'il est impossible d'y rencontrer deux mètres de terrain uni, presque jusqu'au sommet des montagnes dont les flancs escarpés occupent les derniers plans de la vue de Liverogne. Il nous fallut une heure entière pour franchir cette rude montée; parvenu au point culminant, le sentier s'aplanit et nous amena, en suivant les détours de la vallée à la fois sauvage et pittoresque, en face des ruines de Montmayeur. Ce château, véritable nid de vautours, est assis sur un rocher conique entouré par des précipices effrayants; on ne peut arriver au pied de la forteresse que par une étroite langue de terre qui se détache des flancs d'une montagne voisine. A l'aspect de cette sombre demeure, une foule de pensées s'étaient présentées à mon

esprit, et j'avais placé dans ce lieu le théâtre d'un drame sinistre. Je communiquai mes impressions à mes compagnons; l'un d'eux me répondit : « Vous avez toute raison d'être ému, car il existe sur la fondation de ce château une légende dont le dénouement lugubre justifie tous vos pressentiments; cette légende, je vais, si vous le voulez, vous



CHATEAU DE MONTMAYEUR.

la raconter. » Cette proposition, que nous considérions tous comme une bonne fortune, fut acceptée avec une sincère reconnaissance, et je transcris fidèlement ici les paroles du narrateur.

Vers le milieu du ^{xv}^e siècle, le dernier possesseur du comté de Montmayeur, fief de Savoie, soutenait un procès contre un de ses parents. Les plaideurs se disputaient un bien considérable. Disons en passant que le comte de Montmayeur surmontait les armoiries de ses ancêtres de la devise : *Unguibus et rostro*, devise qu'il était, comme on va le

voir, très-disposé à mettre en pratique. Un jour, ce châtelain terrible alla rendre une visite à Guy de Fessigny, premier président du sénat de Chambéry, et l'entretint avec chaleur de son procès. Fessigny, soit qu'il craignît de résister ouvertement aux sollicitations de l'intéressé visiteur, soit qu'il eût la conviction que la cause de Montmayeur était la plus juste, Fessigny promit de s'employer pour lui, et répondit presque sur sa tête du gain de l'affaire. Cependant, au jour du jugement par le sénat, le comte fut condamné de tous points et perdit son procès.

Montmayeur laissa passer quelque temps, puis un matin il se présenta chez le président, et, après les premiers compliments d'usage, il lui dit : « Tout bien considéré, et après de mûres réflexions, j'ai acquis la certitude du peu de justice de ma cause, je l'ai perdue, je l'avais mérité; je veux tout oublier, et, pour cimenter mon retour d'affection auprès d'un parent que j'ai injustement attaqué, je lui offre un repas à lui et à tous mes amis dans ma maison forte de Charvaix; c'est pour demain, voulez-vous vous joindre à nous? »

Comme, en lui faisant cette invitation, le comte était souriant et lui serrait affectueusement les mains, Fessigny l'accepta et se trouva le lendemain à l'heure dite à la porte du château de Charvaix.

Descendu de cheval, mais ne voyant pas de lumière aux fenêtres, n'entendant aucun de ces bruits qui dénoncent les préparatifs d'une fête, le président, agité par les plus tristes pressentiments et soupçonnant quelque trahison, se préparait à quitter ce lieu, lorsque le châtelain parut. Il avait le visage calme, et ce fut de la manière la plus amicale qu'il invita Fessigny à entrer dans sa demeure. Après un long entretien, le comte dit avec une expression de dépit parfaitement jouée : « Mes invités me manquent de parole, il est trop tard maintenant pour qu'ils puissent venir, ne les attendons plus, mon cher président, et mettons-nous à table. » Aussitôt, il donna l'ordre de servir le souper.

La table était couverte de mets abondants et recherchés, les vins étaient exquis, Montmayeur et son hôte buvaient dans des coupes d'or. La gaieté du châtelain excitait celle du président, et bientôt, la tête en feu, la raison chancelante, Fessigny, honteux de ses premiers soupçons, oubliait sa gravité habituelle et s'abandonnait sans réserve à la douce hospitalité du comte.

Lorsque Montmayeur vit le président plongé dans la plus trompeuse des ivresses, lorsqu'il eut encore ajouté à sa funeste sécurité par les témoignages de la plus vive amitié, il lui demanda brusquement : « Êtes-vous bon chrétien, seigneur président? — Pourquoi me faire cette question? — Retournez-vous, et regardez. » Fessigny tourna la tête, et dans une salle voisine, derrière une tapisserie qu'on venait de soulever, il vit un cercueil ouvert, entouré par douze hommes revêtus de l'habit religieux, tenant

des cierges à la main et psalmodiant les prières des morts; un billot était devant le cercueil; à côté se tenait un bourreau habillé de rouge et la main appuyée sur une hache étincelante.

« J'ai perdu cent mille livres en perdant mon procès; c'est vous qui l'avez voulu, n'en accusez que vous, Guy de Fessigny, s'écria Montmayer d'une voix éclatante. Si vous êtes bon chrétien, recommandez-vous à Dieu, car vous allez mourir! »

Glacé d'abord par ces horribles paroles, Fessigny ne répondit pas; mais revenant peu à peu à lui, il dit d'une voix tremblante : « Comte, de grâce, faites cesser cette cruelle plaisanterie! — Je ne plaisante pas, fais ta prière! » répliqua Montmayer avec un accent empreint d'une féroce résolution.

Fessigny, comprenant alors toute l'horreur de sa situation, supplia le comte de ne pas tremper les mains dans son sang, de ne pas violer ainsi les lois sacrées de l'hospitalité. L'infortuné parla au nom de sa femme, de ses enfants qu'un crime allait faire orphelins; mais le farouche châtelain fut sans pitié. Sur un signe, un des prétendus moines s'empara du président et l'entraîna vers le fatal billot; une seconde plus tard sa tête tombait sous la hache!

Le lendemain, le comte de Montmayer montait à cheval, plaçant derrière lui un sac de cuir où naguère encore il renfermait les pièces de son procès et prenait la route de Chambéry. A peine arrivé, il se rendait au sénat : « Messeigneurs, dit-il aux juges, qui, déjà réunis, attendaient avec impatience leur président, il manquait une pièce à mon dossier; cette pièce, je vous l'apporte. » A ces mots, il déposa son sac sur le bureau du président, salua le sénat, sortit et s'éloigna au galop de son coursier.

Le président ne paraissait pas; les juges, voyant quelques gouttes de sang couler sur le bureau, ouvrirent le sac laissé par le comte de Montmayer et reconnurent la tête du malheureux Guy de Fessigny!

On ajoute qu'après cet acte de barbarie, inouï même en ces temps de violence, Montmayer se réfugia dans les montagnes du duché d'Aoste et y fit construire la forteresse dont les ruines m'avaient si fort impressionné.

Les contradicteurs systématiques de toutes ces traditions nient que ce soit là l'origine du château de Montmayer, et ils affirment que de tout temps il a appartenu à la Maison d'Avise. Mais comme nulle part il ne m'a été possible de trouver ni la date, ni même la moindre mention de sa construction, n'est-il pas permis de croire que les barons d'Avise ont acquis, soit du comte lui-même, soit de ses descendants, la possession du domaine de Montmayer?

En admettant que la légende soit véridique, il est certain que le criminel auteur de ce meurtre odieux devait trouver là une retraite inaccessible, où il pouvait braver impu-

nément la justice de son souverain. La position de ce castel est des plus formidables, et je suis persuadé que quelques hommes d'armes placés sur l'étroit promontoire qui le rattache aux montagnes environnantes auraient suffi pour arrêter une armée.

Mon excursion dans la vallée de Valgrisanche se borna à la visite du château de Montmayeur. En prolongeant ma course, et en explorant cette vallée dans toute son étendue, j'aurais trouvé, sans aucun doute, de nombreux sujets d'étude et de magnifiques tableaux; mais il fallait ne pas dépasser certaines limites dans ce travail. Peut-être trouvera-t-on déjà que j'aurais pu écarter bien des détails et rendre le récit plus rapide. Pénétré de cette pensée, je revins à Liverogne, afin de reprendre la route provinciale.

ARVIER.

A très-peu de distance de ce dernier bourg on rencontre Arvier, village assez considérable traversé par la grande route. Au milieu des maisons, à quelques pas de l'église, s'élève un château bâti à la fin du ^{xiii}^e siècle par Aymar de La Mothe¹, gentilhomme de Savoie, qui avait épousé l'unique héritière de la famille d'Arvier², *de Arverio*. Ce seigneur donna à sa demeure le nom de La Mothe, nom que cette résidence porte encore aujourd'hui. Les documents historiques qui ont trait à l'antique Maison d'Arvier sont d'une importance trop secondaire pour être rapportés; tout ce qu'on peut dire, c'est que la famille de La Mothe ne conserva pas longtemps les biens qu'elle avait acquis par son alliance. Vers l'an 1530, la fille de Pierre de La Mothe apporta en dot à un des seigneurs d'Avise le château et les biens paternels, qui, depuis lors, sont restés dans le domaine de la Maison au sein de laquelle elle avait choisi un époux.

Entre Arvier et Villeneuve, on remarque quelques parties assez bien conservées de l'ancienne voie consulaire. Ces restes sont situés à trois ou quatre mètres au-dessus du niveau de la route actuelle, et on peut les étudier sans se détourner un seul instant. Ils consistent en murailles épaisses construites en béton et revêtues d'un parement de pierres symétriquement taillées. Pour donner plus de force à ces murs destinés à soutenir les terres de la voie, les ingénieurs romains y avaient ajouté de distance en distance des arcades composées de pierres de taille massives. Une de ces arcades, que les siècles semblent avoir respectée, s'offre parfaitement intacte au regard surpris de l'observateur.

1. La Maison de La Mothe portait d'azur, au lion d'argent armé et lampassé de gueules, à la fasce d'or, chargée de trois roses de gueules brochant sur le tout.

2. La Maison d'Arvier portait d'azur, au lion d'or armé et lampassé de gueules, à la fasce de sable chargée de trois roses d'argent brochant sur le tout.

Chaque fois que, dans le cours de mes voyages, je me suis trouvé ainsi en face de semblables débris, je n'ai pu me défendre d'un sentiment de profonde admiration pour les travaux d'un peuple qui a couvert le monde des monuments de son génie; et chaque fois je me suis demandé si notre civilisation laisserait sur la terre des traces aussi durables.



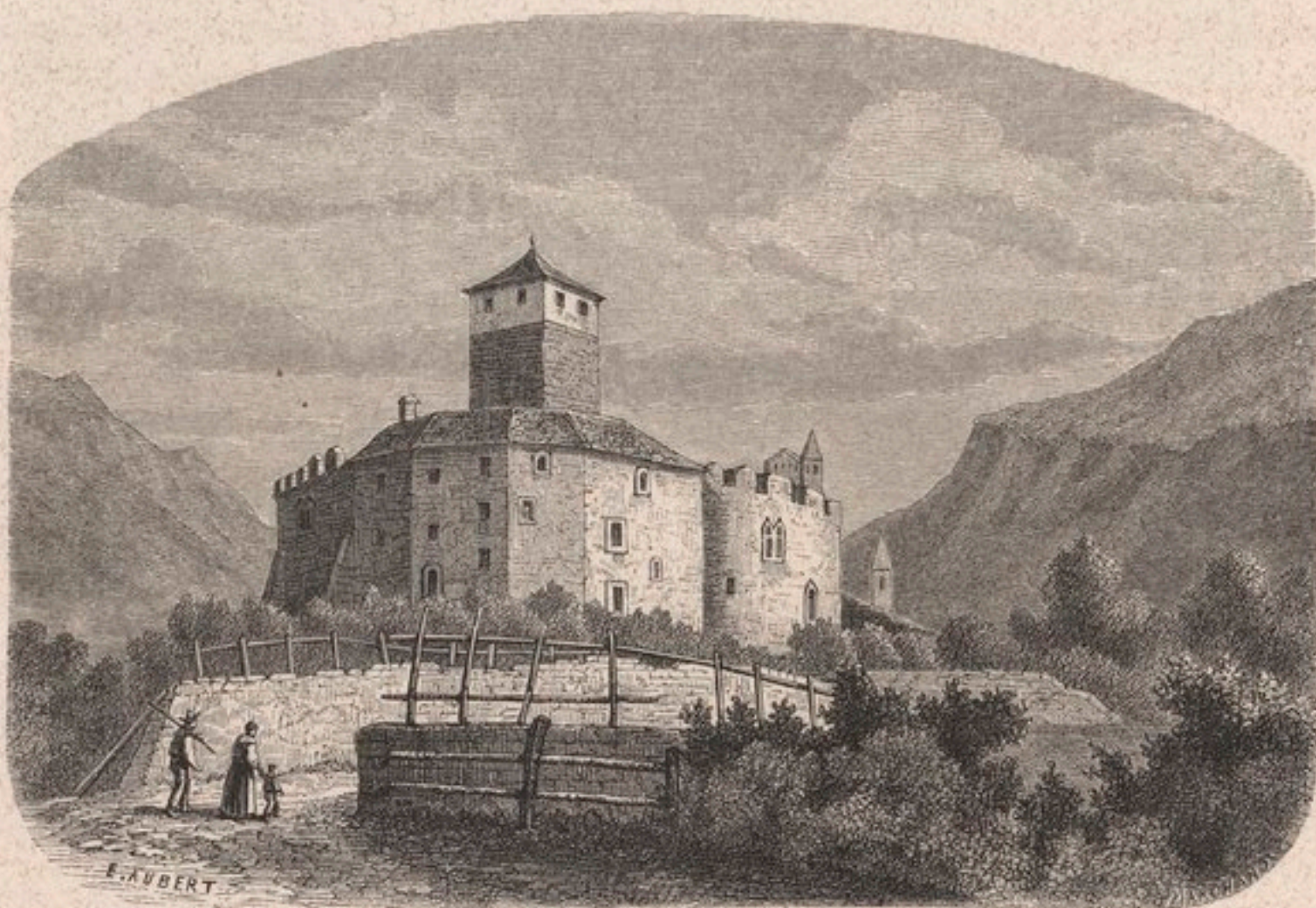
ARVIER.

et si les générations futures pourraient un jour s'étonner devant les ouvrages de notre époque, comme nous nous étonnons en contemplant les œuvres des Romains.

CHATEAU D'INTROD.

Avant d'arriver à Villeneuve, je me détournai de la route pour aller visiter le village et le château d'Introd, situés tous deux sur une colline, au point où aboutissent la vallée des Rhêmes et la vallée de Valsavaranche. La colline sur laquelle sont assis le château et le village sépare les cours d'eau qui descendent de ces deux vallées, et c'est à cette position que le bourg doit son nom d'Introd, *inter aquas*. Rien à dire sur le village; bien qu'il soit dans une délicieuse situation, il ressemble trop à tous ceux dont il a déjà été question pour mériter une description particulière : occupons-nous donc seulement du château, de la famille qui le fonda et dont il fut la demeure jusqu'à nos

jours. Le château d'Introd existait aux temps les plus reculés dont on ait connaissance et faisait partie de la seigneurie de Châtel-Argent, possédée au ^{xii}^e siècle par la Maison de Bard. Hugues de Bard s'étant révolté contre les comtes de Savoie, auxquels son père avait prêté serment de fidélité entre les mains de Thomas I^{er}, lorsque ce prince accorda au val d'Aoste ses premiers privilèges, Hugues de Bard, dis-je, fut dépossédé de son fief de Châtel-Argent. Après une foule de péripéties que je me réserve de raconter lorsque je parlerai du bourg et de la Maison de Bard, le domaine d'Introd fut restitué en 1242, par



CHATEAU D'INTROD.

le comte Amé IV, à Marc de Bard, fils aîné de Hugues le rebelle. Marc, qui n'avait participé en rien à la trahison de son père et qui voulait effacer à tout jamais le souvenir de ce déshonneur, prit le nom de Sarriod, d'une maison forte bâtie sur ses domaines, non loin du bourg de Saint-Pierre. Pour mieux faire oublier encore un passé dont il rougissait, il changea les armes de ses ancêtres et adopta les armoiries que ses descendants ont portées jusqu'ici⁴. Plus tard la Maison de Sarriod se divisa en deux branches qui se distinguèrent par leurs surnoms féodaux, et il y eut les Sarriod d'Introd et les Sarriod de Latour. Bientôt nous parlerons de ces derniers.

4. Les armoiries de la Maison de Sarriod d'Introd étaient d'argent, à la bande d'azur chargée de trois lionceaux d'or armés et lampassés de gueules.

La Maison Sarriod d'Introd a traversé les siècles, fournissant à toutes les carrières des hommes de la plus haute valeur; elle est encore dignement représentée aujourd'hui.

Le château d'Introd fut reconstruit vers 1260 dans la forme qu'il a conservée par Pierre de Sarriod, qui prit le premier et laissa à ses héritiers le nom de seigneur d'Introd. C'est un grand bâtiment à pans coupés; l'un de ses angles nombreux est flanqué d'une tour ronde et basse puisqu'elle ne dépasse pas la ligne inférieure du toit qui recouvre tout l'édifice. Du milieu des constructions s'élève à une grande hauteur une tour carrée bâtie sur le modèle de toutes celles qui couvrent le sol de la vallée. L'intérieur du château est encore distribué comme aux plus beaux jours de sa splendeur, et ses vastes salles sont ornées de sculptures en bois d'un effet original.

VILLENUEVE. CHÂTEL-ARGENT.

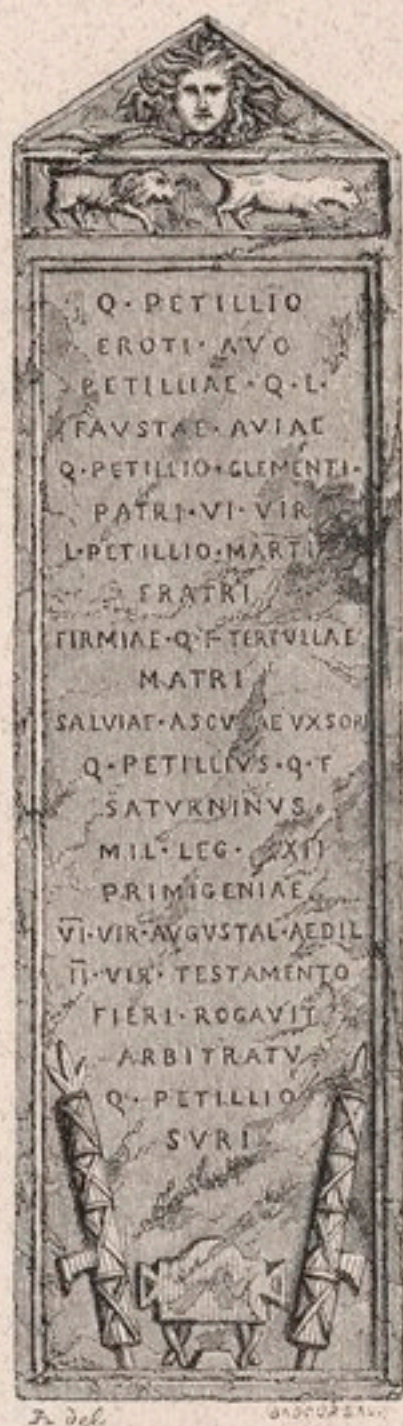
Le bourg de Villeneuve, auquel j'arrivai après avoir quitté Introd, est construit sur la rive droite de la Doire et traversé par la route, qui, depuis le pont de l'Équilive, ne passe pas une seule fois sur la rive gauche. Rien n'est plus pittoresque que la position de ce village assis sur un terrain étroitement resserré d'un côté par les eaux de la rivière, de l'autre par une masse de rochers gigantesques coupés à pic. Pour mieux juger l'ensemble de cette situation remarquable, il faut traverser la Doire et suivre la route à peu près jusqu'au milieu de la montée qui conduit au bourg de Saint-Pierre; arrivé là, on jouit d'un panorama admirablement développé. A gauche du spectateur, au sommet des immenses rochers qui dominant Villeneuve, rochers alternativement dépouillés ou couverts de frais gazons, se dressent les ruines de l'antique château de Châtel-Argent. Ces restes, composés de murailles complètement délabrées et d'une tour ronde, donnent cependant l'idée du vaste emplacement occupé par les constructions du moyen âge. Au-dessous de ces orgueilleux débris, sur un étroit plateau, s'élève l'ancienne église, abandonnée depuis l'érection de la nouvelle paroisse au sein même du bourg; au-dessous encore se groupent les maisons de Villeneuve, qui descendent jusque sur le bord de la rivière; sur un plan plus éloigné et parmi de verdoyantes forêts apparaissent le village, l'église et le château d'Introd, puis l'entrée de la vallée des Rhêmes; enfin, les fonds de ce ravissant tableau sont remplis par les vastes et imposants glaciers de Valgrisanche. Une pareille vue n'est-elle pas bien digne d'arrêter longtemps les regards?

Le château et la seigneurie de Châtel-Argent, ainsi qu'on l'a dit plus haut, avaient été justement enlevés à Hugues de Bard après sa trahison. Plus tard, son fils, rentré dans les bonnes grâces du comte de Savoie et remis en possession d'une partie des biens de sa Maison, ne recouvra pas en entier néanmoins le domaine de Châtel-Argent et les juridictions qui en dépendaient. Ce fief resta pendant de longues années indivis entre

la couronne, les membres de la famille de Sarriod et ceux de la famille de Saint-Pierre. En 1605 seulement, le duc Charles-Emmanuel I^{er} réunit en un seul faisceau les seigneuries de Châtel-Argent et de Saint-Pierre, les érigea en baronnie et en donna l'investiture à Pierre-Léonard Roncas, qui, dès lors, ajouta à ses titres celui de baron de Châtel-Argent.

Au temps de la domination romaine, une maison de Sévirs augustaux¹ avait été établie non loin de l'emplacement occupé dans les siècles suivants par Châtel-Argent. A l'époque de l'écroulement du paganisme, une chapelle chrétienne, sous le vocable de Sainte-Colombe, s'éleva à la place même de la villa des prêtres romains. Ainsi faisaient d'ordinaire les premiers chrétiens; voulant détruire jusqu'au souvenir du culte des dieux

de l'Olympe, ils abattaient les temples païens, et, pour purifier le terrain profané, ils construisaient sur les ruines un sanctuaire consacré au vrai Dieu. Depuis le xvi^e siècle, la chapelle de Sainte-Colombe a été abandonnée; ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. Vers 1809, en pratiquant des fouilles dans l'enceinte du monument chrétien, on trouva une foule de débris, tuiles, briques et inscriptions du plus beau style. La plus remarquable, sans contredit, est celle qu'on a eu l'heureuse idée d'enchâsser dans le mur méridional de la caserne des carabiniers royaux, située sur la place de l'église actuelle de Villeneuve. Là, au moins, les savants archéologues et les simples curieux peuvent admirer ou étudier ce rare morceau de sculpture, mis ainsi à l'abri des intempéries des saisons et du vandalisme de ces voyageurs qui, pour emporter un souvenir palpable de leur passage, iraient jusqu'à briser les plus purs chefs-d'œuvre de l'antiquité. Cette inscription monumentale a 1 mètre 96 centimètres de hauteur sur une largeur de 68 centimètres; dans la partie inférieure, elle offre aux regards le *Bissellium* ou chaise curule, et les deux faisceaux consulaires surmontés par les haches. Entre les pieds du *Bissellium*, on voit le *suggestum*, espèce de marchepied sur lequel les magistrats romains montaient pour s'élever et parler à la foule. La partie supérieure est taillée en forme de fronton et contient la tête de Méduse; au-dessous sont représentés deux



animaux féroces, placés là sans doute pour rappeler que l'édile était chargé de fournir

1. Les pontifes, les augures, les septemvirs des fêtes et les quindécemvirs formaient ce qu'on appelait les quatre collèges des prêtres. Tibère institua un cinquième collège pour rendre un culte religieux à la mémoire d'Auguste, à qui l'on avait décerné les honneurs divins; les prêtres du collège nouvellement créé furent nommés *sex viri Augustales*.

les lions et les tigres aux amphithéâtres et de pourvoir ainsi aux plaisirs du peuple. L'inscription est gravée entre les ornements qui décorent le haut et le bas de ce remarquable monument, dont la conservation est étonnante, et qui est sculpté sur une table de marbre gris tiré des carrières d'Aymavilles.

SAINT-PIERRE. CHATEAU DE LATOUR. CHATEAU DE SAINT-PIERRE.

Lorsque mes travaux à Villeneuve et dans les ruines de Châtel-Argent furent terminés, après avoir ajouté quelques nouveaux dessins à ceux qui déjà garnissaient mon portefeuille, je me remis en route, et au bout d'une demi-heure de marche j'arrivai aux premières maisons de Saint-Pierre. Ce village, longue rue étroite, tortueuse, déplorablement pavée et bordée de chaque côté par des constructions pour la plupart d'une apparence attristante, ce village, dis-je, qui n'inspire à la première vue que le désir de le franchir rapidement, est pourtant un lieu de halte marqué pour le voyageur. A quelques pas de Saint-Pierre, deux châteaux se présentent : l'un au sud-ouest, l'autre au nord, et l'on doit bien se garder de passer sans les avoir visités.

Je me dirigeai d'abord vers celui qui est situé au midi. Pour y parvenir, il faut traverser une plaine de peu d'étendue, dont l'aspect uniforme tromperait facilement ceux qui n'iraient pas plus loin et voudraient juger de là la véritable situation du château. De ce côté, en effet, ce n'est qu'un assemblage de bâtiments lourds, sans caractère, et ne méritant pas de fixer l'attention ; mais combien la scène change lorsque, tournant le mur d'enceinte au levant, on descend par un sentier rapide jusque sur les bords de la Doire. Alors le vieux castel se montre dans toute sa force, assis sur une masse de rochers qui dominent presque perpendiculairement le cours de la rivière ; alors seulement on peut compter les tours puissantes et les courtines crénelées qui le défendaient au temps où les barons guerroyaient entre eux. Au second plan les ruines de Châtel-Argent apparaissent une fois encore, et les imposantes montagnes de la haute vallée servent de fond à ce magnifique tableau.

Ce château est celui de la famille Sarriod de Latour. Il a été bâti à la fin du XIV^e siècle par Jean de Sarriod sur l'emplacement occupé antérieurement par une tour appelée la tour de Sarriod, dont le nom avait été choisi par Marc de Bard lorsqu'il avait changé celui de sa Maison. Jean de Sarriod était frère du seigneur Yblet d'Introd, et contrairement à l'usage général de la noblesse valdôtaine, qui laissait les biens et les juridictions indivis dans les familles dont tous les membres portaient alors le titre de *conseigneurs* de telle ou telle seigneurie, il se fit le chef d'une branche séparée et prit le nom de Sarriod de Latour. Pour se distinguer des Sarriod d'Introd dont les armoiries étaient d'argent à la bande d'azur, chargée de trois lionceaux d'or armés et lampassés de gueules, il ajouta aux

armes de ses ancêtres une tour de gueules maçonnée de sable, dans le canton sénestre de l'écu. La demeure de Jean de Sarriod a conservé ses antiques formes et est encore aujourd'hui la propriété des comtes de Latour.

Le second château, situé au nord, et touchant presque aux maisons du village, est construit au sommet d'un bloc de rocher qui s'élève comme un cône isolé au milieu d'une prairie. Cette sorte de pyramide a pour ainsi dire trois étages distincts. Sur le premier, on voit quelques habitations au milieu desquelles se montre le presbytère; sur le second, l'église avec son vieux clocher élancé et majestueux; enfin, sur le troisième, le château dont les remparts inaccessibles semblent protéger encore le temple du Seigneur et les humbles demeures qui sont venues se grouper sous son abri tutélaire.

Au XI^e siècle, cette forteresse seigneuriale existait déjà; elle appartenait avec les terres en dépendant et certains droits de juridiction sur Châtel-Argent à l'antique famille de Saint-Pierre, *de sancto Petro*. Le membre le plus ancien de cette noble Maison, dont on ait une connaissance certaine, est Albert de Saint-Pierre¹, qui fut témoin d'un acte passé entre les seigneurs d'Avise et ceux de Gignod, à la date du 9 des calendes d'octobre 1095.

Cent ans plus tard, la famille de Saint-Pierre donnait à la maison de Savoie une preuve de dévouement et de fidélité. Hugues, Guillaume et Émery, tous trois frères et *conseigneurs* de Saint-Pierre, figuraient parmi les signataires des statuts accordés aux habitants de la vallée d'Aoste par le comte Thomas I^{er}, en 1191.

A la fin du XIII^e siècle, nous voyons encore deux frères, Guillaume et Daniset de Saint-Pierre, rendre hommage de leur fief au comte de Savoie, Amé le Grand.

En 1520, Jean Vulliet, gentilhomme de Savoie, épousa Guillaumine, fille unique de Jacques de Saint-Pierre, dernier rejeton mâle de cette illustre Maison. A la mort de son beau-père, en 1529, Vulliet² reçut l'investiture du fief dont il héritait des mains du duc Charles le Bon, auprès duquel il remplissait les fonctions de premier secrétaire, et qui voulut ainsi récompenser ses loyaux services.

En 1603, un des descendants de Vulliet de Saint-Pierre, ne conservant plus aucun espoir d'avoir des héritiers, vendit les terres et le château à Léonard Roncas. C'est deux ans plus tard, le lecteur ne l'a pas oublié, que ce fief fut réuni à la seigneurie de Châtel-Argent pour former la baronnie de ce nom.

Léonard Roncas, baron de Châtel-Argent, fut trop éminent par ses qualités et

1. La Maison de Saint-Pierre portait d'argent, à deux croix pattées de gueules posées en pal, et accostées de deux clefs de même, adossées, aux anneaux trefflés.

2. La Maison Vulliet de Saint-Pierre portait écartelé, aux 1^{re} et 4^e d'argent, au chevron de gueules, accompagné de trois hures de sanglier de sable, celles du chef affrontées; aux 2^e et 3^e d'argent, à la croix de gueules cantonnée aux 2^e et 3^e d'une clef de même posée en pal.

son mérite pour qu'on ne trace pas ici une rapide esquisse de sa vie. Léonard Roncas servit la maison de Savoie pendant cinquante ans, sous quatre de ses ducs. Il fut secrétaire d'État, membre du conseil privé et des finances, puis premier ministre. Chef de vingt-trois ambassades, il représenta son souverain auprès des papes Léon XI et Paul V, auprès de l'empereur d'Allemagne, du roi de France Henri IV, du roi d'Espagne Philippe III, et d'autres princes des États secondaires. Il fut un des signataires des traités de Vervins et d'Évian. Comblé de faveurs par les ducs de Savoie, après tant de services rendus à la patrie il eut à traverser une cruelle épreuve qui vint lui rappeler l'instabilité des fortunes humaines. A la suite d'une ambassade à la cour de France, il fut jeté dans les cachots de la citadelle de Turin, où il demeura quelque temps prisonnier. Son crime était d'avoir trop bien servi les intérêts de son maître et défendu avec trop de hardiesse la cause qu'il était chargé de faire triompher. Le roi de France, irrité d'une résistance aussi opiniâtre, se plaignit amèrement et demanda impérieusement la punition du courageux ambassadeur. Le duc de Savoie, qui était loin de se sentir assez fort pour courir les risques de se faire un ennemi du puissant Henri IV, se résigna à subir d'aussi injustes exigences et fit emprisonner son fidèle serviteur. Cependant les portes de la prison ne tardèrent pas à s'ouvrir, et le baron de Châtel-Argent, rendu à la liberté, reçut la permission d'habiter son château de Saint-Pierre. Léonard Roncas mourut dans l'année 1639, et son corps fut enseveli sous la chapelle de Saint-Grat, qu'il avait fait construire dans l'église cathédrale d'Aoste¹.

Son fils, Philibert Roncas, possesseur d'une immense fortune, l'employa à embellir le château de Saint-Pierre, déjà agrandi par les seigneurs de la famille Vulliet. Philibert Roncas en fit un lieu de délices, il couvrit les voûtes de peintures magnifiques, remplit les vastes salles d'ameublements somptueux, et exerça jusqu'à la fin de sa vie une hospitalité princière dans cette demeure où il réunissait à la noblesse du duché tous les étrangers de distinction attirés par l'éclat de ses fêtes. Après quelques générations, la famille Roncas

1. Les armoiries de la Maison Roncas étaient : parti de deux, coupé de deux; au 1^{er}, coupé d'or et d'argent à l'aigle éployé de sable brochant sur le tout qui est de... — Au 2^e, d'argent à deux croix pattées de gueules posées en pal et accostées de deux clefs de même, adossées, aux anneaux trefflés, qui est de Saint-Pierre. — Au 3^e, d'or au château ouvert à deux tours de gueules maçonnées de sable, au lion léopardé de gueules passant d'une tour à l'autre, qui est de Sarre. — Au 4^e, d'argent au château ouvert de gueules, maçonné de sable, sommé d'un soleil de gueules, qui est d'Entrèves. — Au 5^e, coupé d'argent et d'azur, l'argent chargé d'un soleil de gueules, et l'azur d'un croissant tourné d'argent, qui est Roncas. — Au 6^e, de gueules à la bande d'argent chargée en chef d'une croix trefflée de gueules au pied fiché, qui est... — Au 7^e, pallé d'argent et de gueules de six pièces, au chef du premier, qui est de... — Au 8^e, d'argent au portail trefflé, surmonté d'un fronton et accompagné à dextre d'une tour et à sénestre d'un pilastre, le tout de gueules, maçonné de sable; sous le portail un sanglier de sable enchaîné de même, qui est de... — Au 9^e, d'argent, au lion de gueules tenant un marteau de même, l'écu semé de clefs de gueules, qui est de...

Cet écusson est accompagné de la devise : OMNIA CVM LVMIINE.

s'éteignit ; alors les terres et le château furent vendus à différents propriétaires. Aujourd'hui le voyageur s'afflige en pensant à la splendeur passée de cette habitation, où tant de choses précieuses pour l'histoire de l'art ont péri, faute de soins intelligents.

AYMAVILLES. CHATEAU D'AYMAVILLES.

A quelques pas du village de Saint-Pierre, et toujours dans la direction du levant, je descendis par un chemin escarpé, et, traversant la Doire, j'arrivai au village d'Aymavilles situé sur la rive droite de la rivière. Ce village compte deux paroisses, sous les vocables de Saint-Martin et de Saint-Léger ; il possède un haut-fourneau dans lequel on traite les minerais de fer extraits des riches minières de Cogne. Le village de Cogne est placé au fond de la vallée latérale qui porte son nom, et dont l'entrée aboutit à peu de distance d'Aymavilles vers le sud-ouest. Nous nous engagerons dans cette vallée d'où sortent tant de richesses, après avoir, préalablement, visité et admiré la demeure du comte de La Rocca-Challand.

L'habitation du noble comte n'est autre que l'antique château d'Aymavilles. C'est une imposante construction carrée, flanquée à chacun de ses quatre angles d'une tour ronde couronnée par des mâchicoulis et des créneaux ; grâce à la sollicitude éclairée de ses possesseurs, ce superbe manoir a traversé les siècles sans souffrir leurs outrages, et il se montre aujourd'hui aussi jeune, aussi fort qu'au jour de sa fondation¹. Il est placé sur un monticule peu élevé qui commande le cours de la Doire, au milieu des bois, et à la base de la montagne qui forme le rempart méridional de la vallée d'Aoste. Le territoire d'Aymavilles était occupé dans les temps les plus reculés par une foule de familles nobles, qui toutes y possédaient terres et maisons fortes. Cette noblesse fut anéantie et dispersée par les comtes de Savoie, probablement parce qu'elle refusa son adhésion à la concession des franchises, dont ces princes généreux dotaient le pays. Peu à peu, la Maison de Savoie s'empara de tous les domaines d'Aymavilles et enfin en donna l'investiture à Aymon de Challand, seigneur de Fénis, en augmentation de son fief de Fénis. L'acte d'inféodation porte la date de 1354. Aussitôt qu'il fut en possession de sa nouvelle seigneurie, Aymon commença la construction des quatre tours qu'on admire aujourd'hui, et de fortifications abattues depuis. Il fut aidé dans ces énormes dépenses par deux de ses fils. L'un,

1. M. de Saussure, à qui la science doit tant d'importantes observations sur la constitution géologique des Alpes, dit, en racontant son voyage dans la vallée d'Aoste : « On voit de là (de la route, au-dessous du château de Sarre), au pied de la montagne à droite, le château des Amavilles, remarquable par sa forme triangulaire, flanquée d'une tour ronde à chacun de ses angles. Cette forme peu commune n'est pas désagréable. » L'erreur de l'illustre savant doit servir de leçon à tous les voyageurs, leur apprendre à se défier des appréciations lointaines, et les engager à ne parler des choses qu'après un examen approfondi.

Antoine de Challand¹, archevêque de Tarentaise, l'autre, Jacques de Challand, courageux homme de guerre, qui fut tué au siège de Carignan.

Vers l'année 1550, le duc Charles le Bon érigea en baronnie les terres et le château d'Aymavilles.

En 1713, après la paix d'Utrecht, qui rendit le calme à la vallée d'Aoste, Joseph-Félix de Challand, alors baron d'Aymavilles, fit raser les fortifications extérieures du château, construisit à leur place les larges terrasses où sont aujourd'hui les vergers et les promenades, et éleva les galeries à colonnes qui relient entre elles les quatre tours, œuvre de son ancêtre, Aymon de Challand².

Le château d'Aymavilles contient des richesses artistiques de la plus grande valeur, telles que monnaies, médailles, armes anciennes, estampes, sculptures et portraits des illustres seigneurs qui l'ont si longtemps possédé. J'y remarquai entre autres, dans la chapelle, le portrait du comte René de Challand, portant cette inscription intéressante comme souvenir historique :

Renatus ætatis suæ 42. — Il chassa Calvin l'an 1535.

VALLÉE DE COGNE.

La vallée de Cogne, vers laquelle je me dirigeai après ma visite au château d'Aymavilles, s'ouvre sur la vallée principale par une gorge profonde et resserrée. Pour arriver à cet étroit défilé, il faut d'abord franchir une montée rapide qui commence aussitôt qu'on a dépassé les dernières maisons du village d'Aymavilles. A mesure qu'on s'élève sur ce chemin roide et rocailleux, l'horizon s'étend; et, arrivé au sommet, le voyageur peut admirer dans toute leur beauté les cimes neigeuses de la chaîne de montagnes qui sépare le val d'Aoste du Valais : le Mont-Vélan, le Mont-Combin et tous les glaciers qui se succèdent jusqu'au Mont-Cervin.

Après quelques instants donnés à la contemplation de ce beau spectacle, je poursuivis ma route; peu à peu le sentier devint moins escarpé, la vallée s'élargit, et au bout de quelques heures de marche Cogne apparut à mes regards. Ce village est bâti au milieu de vertes prairies dont les gras pâturages forment une des principales richesses des habitants. La mine renommée d'où l'on extrait un des meilleurs fers de l'Europe se trouve à une grande élévation au-dessus du village³, dans la montagne, dont les rudes escarpements

1. Antoine de Challand fut nommé cardinal en 1404, puis légat au concile de Constance.

2. Ces constructions modernes ont été élevées à quelques mètres en avant des anciens murs du château. On retrouve intacts, dans les combles, les mâchicoulis et les créneaux qui couronnaient les courtines du XIV^e siècle.

3. Environ 1000 mètres.

ferment la vallée au nord. L'amélioration de la mauvaise route qui conduit de Cogne à Aymavilles serait un immense bienfait pour cette population active et digne d'intérêt, aussi bien que pour les usines nombreuses établies dans la vallée d'Aoste. Le minerai serait amené plus facilement, avec des frais moins onéreux dans les hauts-fourneaux où il est transformé, et les États sardes pourraient alors rivaliser avec les premiers producteurs du monde.

Une fois engagé dans cette vallée, cernée presque de tous côtés par de vastes glaciers ou par des pics inabordables, il faut revenir sur ses pas ou se résoudre à franchir des cols difficiles et souvent dangereux. L'un d'eux, le col de Fenestre, sépare Cogne de Champorcher, village situé dans la basse vallée; l'autre, le col de Bocchetta ¹, conduit à Campiglia dans le Canaveys en Piémont.

La vallée de Cogne a été de temps immémorial soumise à la domination temporelle des évêques d'Aoste, qui portèrent et portent encore le titre de comtes de Cogne. Il a été jusqu'ici impossible, même aux plus infatigables historiographes, de préciser l'époque à laquelle les prélats d'Aoste sont entrés en possession de ce fief; mais il est certain qu'il leur appartenait déjà au temps où vivait Humbert aux blanches mains, le glorieux fondateur de la dynastie de Savoie. L'ensemble des faits porte à penser que l'investiture leur en a été donnée soit par les rois de Bourgogne, soit par les empereurs d'Allemagne successeurs de Rodolphe III. En 1270, l'évêque Humbert de Chevron-Villette fit construire dans la vallée de Cogne une maison forte, comme témoignage irrécusable de la juridiction épiscopale. En 1273, le même prélat accordait à ses vassaux des franchises et des privilèges qui furent confirmés par ses successeurs. La forteresse est détruite aujourd'hui, et il n'en reste que des ruines assez effacées pour qu'on ait quelque peine à retrouver l'emplacement qu'elle occupait.

Les glaciers qui bordent presque de toute part cette vallée curieuse sont la patrie d'un quadrupède rare, dont l'espèce tend à disparaître tous les jours, le bouquetin. Essayons de peindre en quelques mots la physionomie et les mœurs de ce bel animal.

Le bouquetin, *capra ibex*, est de la taille d'un grand bouc domestique. Sa tête est mince et plate par rapport au reste de son corps; ses yeux, presque ronds, sont d'une extrême vivacité. Il a le cou large; son pelage, d'un brun fauve, est composé de poils soyeux d'une longueur moyenne, et de poils laineux très-fins et très-fourmis. Ses jambes sont courtes et nerveuses; celles de devant, moins longues que celles de derrière, expliquent la facilité avec laquelle il gravit les roches les plus escarpées. Toute sa conformation indique une vigueur et une souplesse peu communes. Ce qui le rend particulièrement

1. J'ai déjà, au commencement de ce chapitre, donné les noms de différents cols qui conduisent de Cogne en Piémont; je ne reviendrai pas sur cette aride nomenclature. Je ne cite ici que le plus fréquenté.

remarquable, c'est l'ampleur et la longueur de ses cornes recourbées vers le dos; elles servent, dans le pays, à fabriquer une foule de petits ustensiles de poche.

Chez ces animaux, les sens de l'ouïe, de la vue, de l'odorat sont développés à un point incroyable. Ils éventent ou voient le chasseur à des distances très-grandes; le moindre bruit de pas lointains suffit pour les mettre en fuite, et, chose étrange! eux que le plus léger murmure inquiète, souvent ils ne bougent pas en entendant la détonation d'une arme à feu. On doit attribuer, je pense, cette surprenante tranquillité à leur habitude de vivre au milieu des glaciers. Quiconque a passé quelques jours dans les hautes montagnes a nécessairement entendu les effrayantes explosions causées par les avalanches de glace ou de neige; un coup de fusil n'est donc plus pour eux que l'écho affaibli d'un bruit auquel leurs oreilles sont depuis longtemps accoutumées.

Le bouquetin ne quitte les sommités de la montagne qu'à la nuit, pour venir chercher sa nourriture dans les vallons à sa portée. Dès les premières lueurs du jour, il se hâte de regagner les lieux où il reste de préférence. C'est au moment de ce retour qu'il faut le surprendre pour le tirer, car peu de chasseurs seraient en état de le suivre jusque dans ses retraites inaccessibles. La chair du bouquetin est délicate, savoureuse, et infiniment supérieure à celle du chamois. Ce dernier animal, dont l'élégance et la légèreté sont devenues proverbiales, se rencontre par troupes nombreuses dans toute la chaîne des Alpes. Il est trop connu pour en faire une description spéciale.

AQUEDUC DE PONDEL.

Avant de quitter la vallée de Cogne, j'allai visiter un monument remarquable parmi tous ceux que les Romains ont élevés dans ce pays : car, en soumettant les peuples à leur domination, ils les faisaient jouir de tous les bienfaits de leur civilisation avancée. Ce monument est un pont-aqueduc nommé indifféremment Pondel ou pont d'Ael. L'aqueduc de Pondel est jeté dans la direction de l'est à l'ouest sur le torrent qui descend de Cogne; il réunit les deux côtés de la vallée fort resserrée en cet endroit, et lentement minée par le torrent, dont les eaux ont creusé leur lit à une profondeur démesurée, au milieu de rochers taillés à pic. Cette construction hardie consiste en une seule arche à plein cintre, reposant sur des pieds-droits en pierre de taille assis eux-mêmes sur le roc vif. Le reste de l'édifice est un massif de maçonnerie composé de pierres inégales, percé de fenêtres étroites et d'une multitude de trous pratiqués sans doute pour favoriser l'écoulement des eaux qui auraient pu s'infiltrer. Au-dessus de la voûte est une galerie régissant dans toute la longueur de l'aqueduc; deux portes ouvertes, l'une au nord, l'autre au midi, donnent accès dans cette galerie où le jour pénètre par les étroites fenêtres dont je parlais tout à l'heure, et qui servait autrefois de passage aux voyageurs. Le

plafond de ce long couloir est formé par de larges dalles, très-exactement jointes, sur lesquelles passaient les eaux au temps des Romains. Les eaux sont aujourd'hui taries ; les habitants foulent aux pieds ces dalles où coulaient les ondes pures amenées à grands frais de si loin, et la galerie n'est plus parcourue que par les curieux.

Quelques archéologues soutiennent que ce monument ne fût pas un aqueduc, et qu'il n'a jamais eu d'autre destination que celle de réunir les deux flancs des montagnes qui bordent le val de Cogne ; c'est là, je le crois du moins, une erreur grave, et voici mes raisons pour la combattre. Si l'édifice était simplement un pont, on n'aurait pas trouvé dans la montagne qui s'élève au couchant les traces incontestables d'un canal de construction romaine, dont la direction indique clairement qu'il était destiné à amener l'eau à l'aqueduc¹. Si c'était un pont, pour quels motifs l'architecte se serait-il ainsi écarté des règles ordinaires de son art, et pourquoi aurait-il donné à son œuvre une largeur aussi insuffisante et tellement inusitée ? Dans quel but aurait-il ménagé cette galerie couverte ? A quoi bon un pont de cette importance pour conduire à une montagne nue, sur laquelle la tradition nous apprend qu'il n'y eut jamais de centres de population ; un pont inutile à l'exploitation des mines, puisqu'il est situé au-dessous et à l'ouest de la route de Cogne ?

Au contraire, l'utilité d'un aqueduc est démontrée par la nécessité d'amener dans les campagnes d'Aymavilles les eaux qui devaient féconder ce territoire, occupé alors par de riches familles ; sa construction est justifiée par la coutume des Romains, qui partout allaient chercher les eaux aux sources qu'ils croyaient les plus salutaires, et les conduisaient aux lieux où elles leur étaient utiles, sans s'occuper des distances à franchir.

Sur la façade exposée au nord, au-dessus de la clef de voûte du cintre, se trouve une large pierre enchâssée dans la muraille ; on y lit l'inscription suivante :

IMP · CÆSARE AVGVSTO XIII COS · DESIG ·
C · AVILLIVS C · F · C · AIMVS PATAVINVS
PRIVATVM

Le pont-aqueduc de Pondel fut donc construit aux frais de deux citoyens romains habitant la contrée, la troisième année avant l'ère chrétienne, puisque c'est à cette époque que l'empereur Auguste fut désigné pour être une treizième fois consul. Les deux fondateurs de ce monument utile ont donné leur nom au pays qu'ils avaient enrichi, et il est facile de reconnaître dans le nom d'Aymavilles les noms d'Aimus et d'Avillius².

1. Dans les vieilles chartes du pays, il est fait quelquefois mention de ce canal, et toujours il est désigné sous le nom de *Ruisseau romain*.

2. Plusieurs savants, dont l'autorité est incontestable, ont trouvé l'étymologie d'Aymavilles dans ces deux mots, *Aimi villa*, villa d'Aimus. La première étymologie est, selon moi, plus satisfaisante.

Je n'ai pu mesurer que par approximation les dimensions de cet imposant édifice. La longueur à peu près exacte du dallage qui sert de tablier à ce pont détourné de sa destination première est de cinquante-quatre mètres environ ; l'élévation totale, à partir du niveau des eaux du torrent jusqu'au sommet du parapet, m'a paru être au moins égale à la longueur. Ce serait, au reste, un procédé erroné que de prendre pour point de départ le niveau du torrent, en admettant même qu'il ne soit pas variable, car il faut tenir compte des deux immenses murailles de rochers au pied desquelles tourbillonnent les eaux, et ne vouloir mesurer que la construction romaine. Les instruments nécessaires me manquaient pour arriver à un résultat positif : ne vaut-il pas mieux alors garder le silence que de présenter des chiffres dont il a été impossible de vérifier l'exactitude ?

La grandeur de cet aqueduc, la hardiesse de cette arche immense qui franchit un abîme inspirent l'admiration. Il est à souhaiter que les administrateurs de la vallée d'Aoste prennent toutes les mesures nécessaires pour assurer la durée de ce monument, dont la conservation est vraiment surprenante, et qui est en outre de la plus grande utilité pour les habitants du petit hameau situé à l'extrémité de l'aqueduc, au levant, et qui doit à ce voisinage son nom de hameau de Pondel.

Après avoir dit un dernier adieu à ce magnifique ouvrage, digne du nom romain, je repris le chemin d'Aymavilles, et bientôt je me retrouvai sur la route provinciale, au point où je l'avais quittée en venant de Saint-Pierre. Me dirigeant de nouveau vers le levant, j'arrivai au bout de quelques minutes à un endroit où la route suit la courbe d'une colline aride, véritable amphithéâtre taillé dans le roc. Ce vaste cirque est appelé le Tour de Sarre. Il est difficile de rencontrer un point de vue plus beau que celui dont on jouit au moment où l'on s'engage dans le premier détour de la route. La vallée d'Aoste proprement dite s'ouvre et se développe dans tout l'éclat de sa riante parure aux yeux du voyageur, habitué jusque-là à des scènes plus sévères, à des horizons moins étendus. Elle est large, inondée de lumière ; ses champs couverts de moissons dorées sont entrecoupés par de vertes prairies et ombragés par de nombreux bouquets d'arbres. A une grande distance, la vallée est fermée par des montagnes dont les lignes sont pleines d'harmonie. Les premiers plans sont occupés, à gauche, par le château de Sarre, assis sur les rochers dont la route est bordée en cet endroit, à droite, par le château d'Aymavilles, qui se montre sur la rive opposée de la Doire, au milieu d'une épaisse forêt.

CHATEAU DE SARRE.

Le château de Sarre est un bâtiment long, flanqué de deux ailes, et au milieu duquel s'élève une tour carrée à créneaux. L'ensemble de la construction repose sur une large terrasse soutenue par des arcades élancées. La situation de cette antique demeure, à l'une

des extrémités du demi-cercle dessiné par la configuration du terrain, en fait un lieu de séjour délicieux. Placé sur la terrasse, au pied du château, on peut suivre au loin les sinuosités de la Doire, compter les tours et les clochers de la cité d'Aoste; on peut admirer le noble manoir d'Aymavilles se dressant sur la colline qui lui sert de base, semblable à une sentinelle debout pour défendre la rive confiée à sa garde. Combien de fois, lorsque, venant m'asseoir au seuil du vieux castel, je contemplais les beautés calmes et pleines de grandeur du tableau qui s'offrait alors à mes regards, combien de fois ne me suis-je pas surpris à regretter de ne pouvoir passer là ma vie, à désirer de devenir l'heureux châtelain de Sarre!

La terre de Sarre faisait partie de la seigneurie de Châtel-Argent, au temps où cette dernière était soumise à la Maison de Bard. Le lecteur voudra bien tolérer, je l'espère, la nécessité où je me trouve de lui parler encore de Hugues de Bard, rebelle à son souverain Amé IV, et dépouillé par lui de tous ses biens. Il se souviendra que Marc de Bard, fils aîné de Hugues, fut remis en possession d'une partie des domaines de sa famille, et qu'en 1242 il devint le chef de la Maison de Sarriod. A la même époque, Jacques de Bard, petit-fils de Hugues et neveu de Marc, reçut l'investiture de la seigneurie de Sarre et de Chézalet. Jacques, devenu possesseur de ses nouveaux domaines, fit construire une maison forte et fut le fondateur de la Maison de Sarre¹. En 1373, cette noble famille s'éteignit à la mort de Pierre de Sarre, qui ne laissa pas d'héritiers. Le fief revint à la Maison de Savoie, et Amé VI, dit le comte vert, en donna l'investiture au baron Henri de Quart, déjà maître de biens considérables dans la vallée d'Aoste. Henri de Quart mourut en 1378, aussi sans laisser d'enfants, et de nouveau Sarre fit retour à la couronne. La destinée de ce fief était de changer trop souvent de seigneurs, et il me semble inutile de citer les noms de tous ceux qui le possédèrent tour à tour. Je dirai seulement que la seigneurie de Sarre étant entrée dans les domaines de Léonard Roncas, baron de Châtel-Argent, fut érigée en baronnie en faveur d'un de ses petits-fils, dans le courant de l'année 1691, par Victor-Amédée II. Ajoutons que le château et la baronnie de Sarre furent achetés en 1708 par François Ferrod, qui dépensa des sommes énormes pour relever les bâtiments dont la ruine était imminente. Dans le nouveau plan qu'il mit à exécution, il ne conserva de la maison forte de Jacques de Bard que la tour du centre. C'est donc à François Ferrod qu'est dû le château de Sarre, qui excite l'admiration plutôt par sa position heureusement choisie que par son architecture générale. Il faut reconnaître qu'à l'exception de l'ancienne tour, les constructions n'offrent rien qui mérite une attention particulière.

1. La Maison de Sarre portait d'or, au château ouvert à deux tours de gueules maçonnés de sable, au lion léopardé de gueules passant d'une tour à l'autre.

Pour aller du château de Sarre à la cité d'Aoste, je suivis la grande route. Le trajet est d'environ quatre kilomètres que l'on parcourt au milieu des enchantements d'une nature prodigue. La route, véritable allée du plus beau parc que l'imagination puisse rêver, présente à chaque pas des points de vue d'une variété infinie. Tantôt vous marchez au milieu des prairies, tantôt entre deux haies de vignes suspendues en festons à des colonnades de pierre; des groupes de noyers, arrondis comme de gigantesques orangers, sont semés çà et là pour prêter au passant fatigué leur ombrage hospitalier. A tout instant le paysage change, mais il reste sans cesse riant et lumineux, et les montagnes qui s'élèvent des deux côtés de la vallée lui donnent la majesté nécessaire pour tempérer l'aspect trop doux de ce perpétuel sourire de la nature.

SAINTE-HÉLÈNE.

Entre Sarre et la cité, je ne fis qu'une seule halte; ce fut pour dessiner le clocher antique et les restes du prieuré de Sainte-Hélène. La tradition rapporte que l'église de Sainte-Hélène et les biens qui en dépendaient ont fait partie des bénéfices appartenant aux Bénédictins de l'abbaye de Saint-Victor de Genève, et que plus tard ils devinrent la propriété de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ces traditions ne sont pas sans fondement; un acte public prouve qu'en 1263 Sainte-Hélène était habitée par des moines¹, et justifie ainsi la première présomption. Quant à la seconde, les découvertes faites en 1723, pendant l'épiscopat de François-Amédée d'Arvillars, sembleraient lui donner quelque valeur. Voici ce qui était arrivé : la nef principale et les nefs latérales de l'église Sainte-Hélène, abandonnée depuis longues années déjà, s'écroulaient de toute part; l'évêque d'Aoste démolit ce qu'on ne pouvait songer à réparer, et ne conserva qu'une seule chapelle, qu'il fit restaurer assez complètement pour y célébrer le service divin. Pendant le cours des travaux, on mit au jour plusieurs tombes en pierre renfermant, avec des ossements humains, de longs éperons dorés et plusieurs de ces pesantes épées en usage au temps de la chevalerie, épées trop lourdes aujourd'hui pour nos bras dégénérés!

Au XIV^e siècle, ce bénéfice avait été transformé en un prieuré séculier, dirigé par des prieurs commendataires. A la mort de Claude de Sablone, dernier prieur de Sainte-Hélène, le Saint-Siège supprima le prieuré et le transféra à l'évêque d'Aoste, Pierre de Gazin. L'illustre prélat en appliqua les revenus à la fondation d'un séminaire destiné à répandre les lumières dans le clergé, appelé alors à combattre les doctrines de Calvin.

1. A cette date, un procès fut plaidé devant l'officialité du duché, à propos de la sépulture de la femme du seigneur Jacques de Sarre. Les plaideurs étaient : Gilbert, prieur de Saint-Ours; Jean, religieux de Sainte-Hélène de Sarre; Valter, curé de Saint-Maurice de Sinsod.

Maintenant la chapelle est abandonnée, la cloche n'appelle plus les fidèles à la prière; une enseigne, sur laquelle sont écrits ces mots : *Cantine de Sainte-Hélène*, est suspendue à la muraille qui entoure les ruines, et tourne au moindre vent, avec un bruit aigu, sur sa tige rouillée.

Nous touchons au terme de ce voyage; voici les murs de la cité romaine, quelques



SAINTE-HÉLÈNE.

pas encore, et nous atteignons les premières maisons! Cependant, le moment n'est pas venu d'entrer à Aoste et de parcourir avec le lecteur les ruines remarquables que les siècles ont laissées debout, en évoquant les souvenirs qui y sont attachés. Il me reste, avant d'entamer ce récit qui sera le sujet d'un autre chapitre, à raconter mon second voyage et à faire connaître la basse vallée. Puissé-je avoir exprimé assez heureusement mes impressions, puisse-je avoir dépeint assez nettement les magnifiques tableaux de la haute vallée, pour inspirer le désir de me suivre dans mes nouvelles excursions!

LA VALLÉE D'AOSTE

BASSE VALLÉE

IVRÉE.

Mes souvenirs de la vallée d'Aoste devaient m'inspirer une seule pensée, celle de revoir un pays qui m'avait si vivement passionné et de compléter mes travaux. J'employai deux années à mettre en ordre les notes de mon premier voyage, et à me préparer à mes nouvelles recherches. Semblable au lutteur antique, qui, au moment de descendre dans l'arène, assouplissait ses membres en versant sur son corps l'huile parfumée, j'avais exercé mon esprit à l'étude de l'histoire et rassemblé tous les documents qui pouvaient m'être utiles; enfin, je partais vers le milieu de l'été de 185... pour Turin et Ivree. Mon intention était, cette fois, de pénétrer dans le val d'Aoste par les plaines du Piémont, en remontant le cours de la Doire. J'arrivai bientôt à Ivree, l'*Eporedia* des Romains.

Ivree est une ville pittoresque assise au bord de la Doire; ses maisons construites à l'italienne, couronnées par des terrasses ou par des toits couverts de tuiles creuses, offrent des lignes variées et sont d'un ton chaudement coloré. A quelques pas des portes se trouve une éminence sur laquelle la piété catholique a retracé l'histoire de la mort de Notre-Seigneur; chaque station est marquée par une chapelle ornée d'une peinture à fresque qui représente un des douloureux mystères de la Passion. Quand on a atteint le seuil de la dernière chapelle située au sommet du calvaire, on jouit d'une admirable vue; au nord, c'est l'embouchure de la vallée d'Aoste avec son entourage de montagnes glacées; à l'est, c'est la Serra, colline qui s'étend au loin sans aucune ondulation, et dont le profil est si net et si droit qu'elle ressemble à un talus gigantesque créé par la main

de l'homme : terrain bien digne de fixer l'attention, car il est un des plus puissants arguments des géologues pour affirmer l'existence du glacier qui, à une des époques de formation de la terre, devait occuper la vallée d'Aoste tout entière. A l'ouest, se présente une succession de fraîches collines couvertes de villas, de hameaux et de vignobles ; au midi, ce sont des sites charmants pleins de lumière et de soleil. Au pied du calvaire, la ville d'Ivrée étale ses toits rouges, et montre son vieux château aux tours élancées et surmontées de créneaux élégants.

A peu de distance d'Ivrée on traverse la commune de Carême, renommée pour l'excellence des vins qu'elle produit. Sur ce territoire, compris autrefois dans l'ancienne province de Canaveys, j'ai rencontré les plus délicieux types de la beauté féminine. Je passais à l'heure où chaque jour, après les travaux des champs, les laboureurs regagnent le village, et la route était couverte de groupes joyeux. Je n'oublierai jamais la sereine harmonie de ce beau paysage éclairé par les derniers rayons du soleil, et animé par ces paysannes aux costumes pittoresques, aux visages fins et purs illuminés par l'éclat de leurs grands yeux noirs. Quelques instants plus tard j'entrai dans le bourg de Pont-Saint-Martin, nommé dans tous les itinéraires romains, *ad pontem*.

PONT-SAINT-MARTIN.

Avant la construction du pont moderne à l'aide duquel la route provinciale franchit l'Hellex, torrent qui, partant du Mont-Rose, baigne la vallée de Gressoney, sert de limite à la province d'Aoste et va se jeter dans la Doire, il était impossible de mettre le pied sur le sol du duché sans passer sur un pont romain. Ce monument, d'une étonnante conservation, consiste en une seule arche d'une élévation et d'une hardiesse inconcevables. Les pieds-droits, qui reposent des deux côtés sur de larges bases de rochers, et la voûte de l'arche sont construits en pierres taillées avec la plus grande régularité. L'architecte a eu l'heureuse idée de diviser les culées bâties en maçonnerie ordinaire par quatre chaînes en pierres de taille, étroites, disposées horizontalement et en saillie. Cet ornement si simple donne une grande élégance à cette partie de la construction. Le tablier est formé par de larges dalles. J'ai constaté certaines dégradations que les soins les moins éclairés suffiraient à prévenir ; ainsi les joints du dallage ne sont pas entretenus, les eaux du ciel pénètrent dès lors plus facilement dans l'épaisseur de la voûte et peu à peu causent des ravages qui deviendront un jour irréparables. Quels regrets ne se préparent pas ceux dont l'incurie aura laissé consommer la ruine de ce pont, qui remonte à la période la plus florissante de l'art romain !

Le bourg de Pont-Saint-Martin, son territoire tout entier et un château dont on peut voir aujourd'hui les restes sur un mamelon élevé qui commande le cours de

l'Hellex, constituèrent au moyen âge une seigneurie appartenant à la Maison de Bard. Ce fief, par suite des partages faits entre les seigneurs de Bard, échut à Guillaume, frère de ce Hugues dont j'ai parlé bien souvent dans la première partie de ce livre, et que je dois bientôt citer encore, mais pour la dernière fois. Guillaume de Bard eut le bon esprit de rester fidèle aux comtes de Savoie, qui le récompensèrent en le confirmant dans la possession de ses domaines. Je dis à dessein qu'il eut le bon esprit de rester fidèle, car c'est à son propre intérêt, à sa clairvoyance, et non à un sentiment de véritable honneur qu'il faut attribuer sa soumission. Guillaume, homme d'un naturel violent et cruel, avait passé toutes les années de sa jeunesse en guerre ouverte contre son frère Hugues, dont le caractère était plus dominateur et plus terrible encore. Les deux rivaux avaient commis tous les excès imaginables, égorgé leurs vassaux, et tour à tour mutuellement dévasté et brûlé leurs domaines. Guillaume comprit qu'il fallait faire oublier un passé dont on pouvait lui demander un compte sévère; mieux avisé que son frère, il ne s'exposa pas au danger d'encourir la vengeance de son souverain, et devint le chef de la Maison de Pont-Saint-Martin⁴. Cette famille compta parmi ses membres des hommes qui surent se rendre utiles à leur patrie, et s'éteignit à la mort de Philibert de Pont-Saint-Martin, qui ne laissa point de descendance. Le fief fit alors retour à la couronne.

Aujourd'hui Pont-Saint-Martin est un bourg important; sa situation au point de jonction de deux vallées, dans un lieu largement ouvert, son frais entourage de végétation, la grande route qui le traverse, contribuent à lui donner un aspect riant. A l'entrée du bourg, du côté du midi, se trouve une usine considérable, dans laquelle on met en œuvre un fer très-estimé dans le pays; c'est une intéressante visite à faire pour tous ceux qui se préoccupent des progrès de l'industrie.

Je passai quelques heures à Pont-Saint-Martin, et je distribuai mon temps de manière à emporter un dessin très-exact du pont romain, et à pouvoir faire encore des recherches attentives dans les environs pour découvrir les traces de la voie consulaire. En voyant l'état de conservation vraiment extraordinaire de ce pont, dont la fondation semble remonter à peine à cinquante ans, j'avais cru à la possibilité de retrouver quelques vestiges de la route qui venait y aboutir sous le règne de César-Auguste. Après un examen infructueux je me remis en marche, regrettant l'inutilité de mes efforts. Je ne me doutais pas du spectacle qui m'attendait à la sortie de Donnas, bourg situé à deux kilomètres de celui que je quittais, et où je parvins promptement.

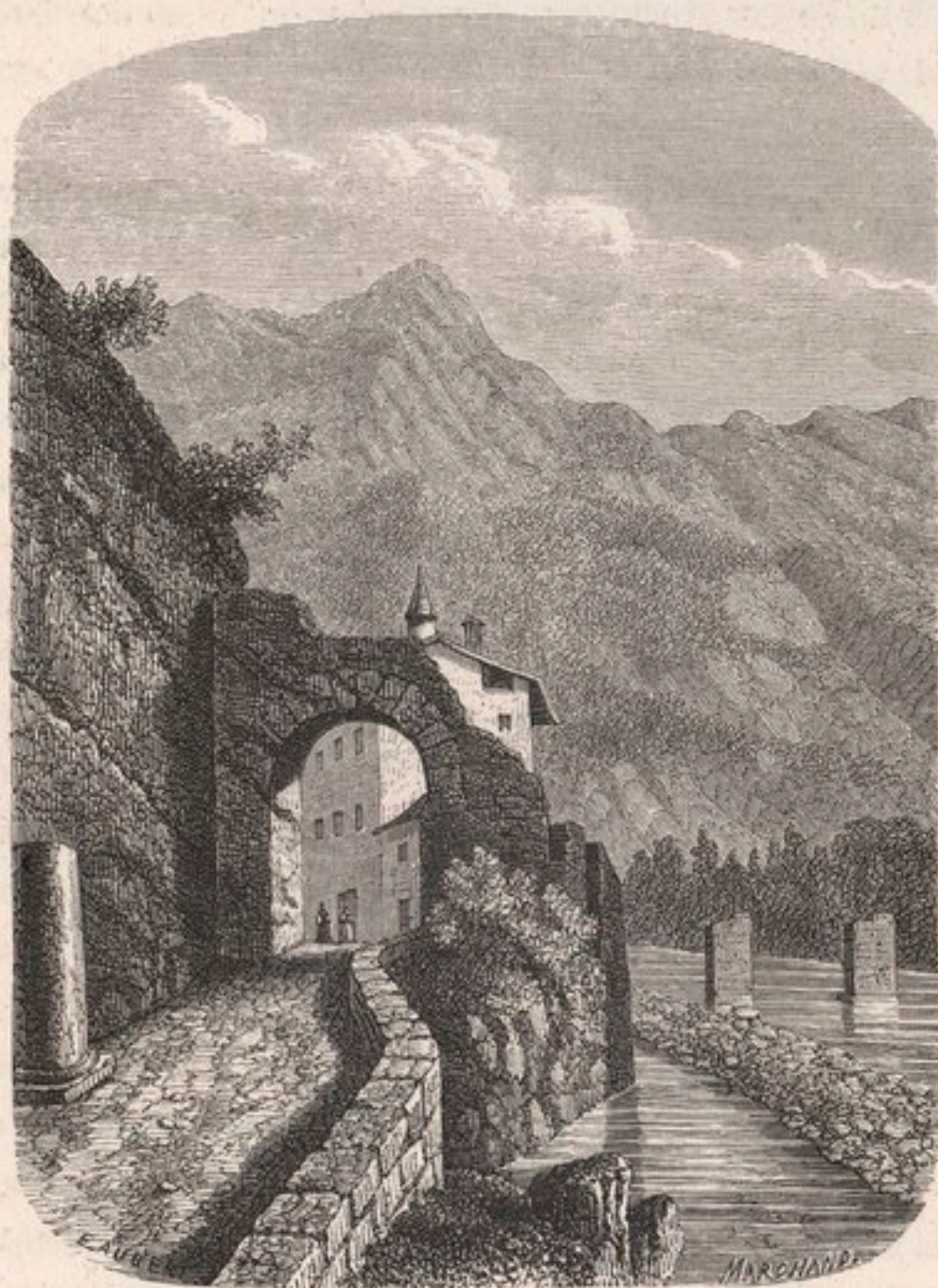
4. Les armoiries de la famille de Pont-Saint-Martin étaient : écartelé aux 1^{er} et 4^e, d'azur à deux bars adossés d'or, l'écu semé de croix potencées au pied fiché de même, qui est de Bard; aux 2^e et 3^e, de gueules à l'arche de pont surmontée d'une tour, le tout d'argent maçonné de sable.

DONNAS.

Donnas, malgré son titre de chef-lieu de mandement, n'est qu'un village triste et sombre. Plusieurs causes ont sans doute produit sur moi cette impression fâcheuse. D'abord, je sortais de Pont-Saint-Martin, où la rue principale est large et pleine de clarté; puis j'avais parcouru entre les deux bourgades un intervalle occupé par des berceaux de vignes, qui s'étagent sur les gradins naturels de la colline et donnent à la route un air de fête; à Donnas, au contraire, c'était une rue longue, étroite, tortueuse, dont les maisons enfumées ont une apparence lugubre, et sont dominées par un amas de rochers énormes ne laissant entre eux et les flots de la Doire qu'une langue de terrain excessivement resserré. Ce contraste frappant rend plus morne encore l'aspect de ce village, dont la situation est, il faut le reconnaître, pleine de sauvage grandeur.

Je traversai rapidement Donnas, et après en avoir dépassé la dernière maison, je me trouvai en face de travaux tellement inouïs, qu'on dirait l'œuvre d'un peuple de géants. Que le lecteur s'imagine une large route, longue de deux cents pas au moins, entièrement taillée dans le rocher qui, en cet endroit, descend d'un seul bloc du haut de la montagne jusque dans la rivière. J'ai dit taillée, ce n'est pas là l'expression juste, j'aurais dû me servir du mot ciselée, car la muraille qui se dresse perpendiculairement à une grande élévation, en formant un angle droit avec le sol de la voie, est travaillée avec un fini si précieux qu'on la croirait destinée à recevoir le poli. Aujourd'hui, lorsque nous parcourons les routes nouvelles ouvertes dans les pays de montagnes, nous admirons, et c'est justice, la science et la hardiesse de nos ingénieurs; mais nous oublions qu'ils ont à leur disposition la poudre à canon, force incalculable, puissant auxiliaire auquel rien ne peut résister. Quels sentiments éprouverons-nous donc devant un ouvrage tel que celui dont j'ai tenté de donner une idée, lorsque nous constaterons que les Romains ont détruit cet obstacle avec le fer seul, puis que, non contents de s'ouvrir un passage, ils ont imprimé à leur œuvre une perfection sculpturale et complété par une magnifique pensée ce monument déjà si grandiose? Ainsi, à l'entrée de ce merveilleux chemin, ils ont réservé dans la masse du rocher une porte que ses grandes proportions rendent digne d'être nommée un arc triomphal. Cette porte représente exactement les procédés qu'on aurait suivis pour la construction d'un édifice de ce genre; les surfaces du rocher sont taillées avec une extrême précision, et on a poussé l'imitation jusqu'au point de figurer les joints de coupe de pierres sur le cintre de la voûte. Malheureusement, dans l'angle du monument qui tient à la montagne, deux ou trois crevasses très-profondes se montrent béantes pour attester les tristes ravages du temps; le temps, cet impitoyable destructeur, qui brise et disperse les œuvres de la nature aussi bien que les œuvres de l'homme!

A quelques mètres de cette remarquable arcade, à laquelle je ne puis me résoudre à donner le simple nom de porte, on voit une colonne miliaire, haute de plus de deux mètres, et prise aussi dans le roc auquel elle est adhérente, n'ayant été sculptée qu'en trois quarts de bosse, si l'on peut parler ainsi. Le chiffre XXX est gravé très-distinctement



DONNAS.

sur la face antérieure de la colonne; le surplus de l'inscription est illisible, mais ce nombre se rapporte parfaitement à la distance qui, suivant les itinéraires, séparait Aoste de ce point.

On lit dans plusieurs manuscrits, dont les auteurs avaient été égarés par des traditions erronées et aussi par la fausse interprétation des textes de Luitprand, écrivain du x^e siècle, qu'il fallait attribuer l'ouverture de cette voie surprenante à l'armée d'Annibal. Mais comment une telle opinion aurait-elle pu être adoptée par des hommes doués de quelque

esprit d'examen ? L'attention la plus superficielle suffit pour convaincre qu'il a fallu des années d'un labeur opiniâtre pour accomplir ce splendide travail. Les récits unanimes de l'histoire enseignent que le vengeur de Carthage a employé quinze jours seulement pour franchir et dépasser la chaîne des Alpes, et l'on doit croire qu'il n'aurait pas sacrifié un temps précieux pour perfectionner une route, lorsqu'il avait un but unique, celui d'arriver au cœur de l'Italie et de frapper à mort cette Rome abhorrée. Ne nous arrêtons pas à discuter le fameux procédé qui consistait à dissoudre les rochers à l'aide du feu et du vinaigre ; de telles puérilités ne sont plus soutenables.

S'il me semble impossible d'attribuer au héros africain la route monumentale creusée dans les rochers de Donnas, il n'en faut pas conclure que je ne croie pas au passage de ses soldats par la vallée des Salasses ; l'introduction de cet ouvrage mentionne les écrivains dont j'ai cru devoir, après de mûres réflexions, préférer l'opinion. Malgré leurs dissentiments sur la marche exacte d'Annibal, les historiens s'accordent cependant pour reconnaître que deux directions seules étaient possibles ; l'une par les Alpes Cottiennes (Mont-Cenis et Mont-Genèvre), l'autre par les Alpes Graies et Pennines (petit Saint-Bernard et grand Saint-Bernard). J'ai parlé de Polybe, de Tite-Live, de Coelius, qu'il me soit permis encore de transcrire ici les paroles de Cornélius Népos ; ces paroles, les voici : « Après qu'il (Annibal) « fut arrivé au pied des Alpes qui séparent l'Italie de la Gaule, et que personne avant lui « n'avait osé franchir avec une armée, excepté l'Hercule grec (par suite de cet exploit, « le nom d'Alpes Graies leur a été donné), il tailla en pièces les montagnards qui « s'efforçaient d'arrêter sa marche, ouvrit les passages, répara les chemins, et fit en sorte « qu'un éléphant équipé pût passer là où, auparavant, un homme sans armes avait peine « à se traîner en rampant¹. »

Au témoignage de tous ces historiens j'ajouterai des considérations tirées de la situation politique de l'Italie, au moment où Annibal se préparait à l'envahir. A cette époque, les Insubres (aujourd'hui habitants du Milanais) écrasés par le joug que Rome faisait peser sur eux, et cherchant à recouvrer leur indépendance, avaient levé l'étendard de la révolte. Lorsqu'ils apprirent l'arrivée du Carthaginois au pied des Alpes, ils députèrent vers lui leurs chefs les plus respectés pour lui offrir leur alliance et réclamer l'honneur de combattre sous ses ordres l'ennemi commun. Les Tauriniens (peuples du Piémont), au contraire, étaient tout dévoués aux Romains et faisaient en ce moment la guerre aux Insubres. Annibal ne pouvait donc pas hésiter, le choix de sa route était dicté par les événements survenus dans le nord de l'Italie : d'un côté, il trouvait des populations disposées à le seconder ; de l'autre, il tombait

1. Ad Alpes posteaquam venit, quæ Italiam ab Gallia sejungunt, quas nemo unquam cum exercitu ante eum, præter Herculem Graium, transierat (quo facto is hodie saltus Graius appellatur), Alpico conantes prohibere transitum concidit, loca patefecit, itinera muniit, effecitque ut ea elephantus ornatus ire posset, qua antea unus homo inermis vix poterat repere. (Cornelius Nepos, *de Vita Annibalis*.)

au milieu d'ennemis courageux qu'il fallait vaincre, et dont la résistance devait retarder une marche déjà trop lente au gré de son ressentiment. Or, la vallée des Salasses touchait au pays des Insubres.

Il y a quelques années, on a découvert dans les montagnes du petit Saint-Bernard le squelette d'un éléphant. Le passage de ces animaux qu'Annibal traînait à sa suite, et dont il sema les cadavres sur sa route¹, semblerait alors démontré; à moins cependant qu'on ne veuille voir, dans ces ossements retrouvés, les débris fossiles de quelque monstre antédiluvien.

Malgré les doutes que peut faire naître cette dernière preuve sur laquelle, au reste, il ne faut pas insister, je me range parmi ceux qui disent : oui, le vainqueur de Sagonte a traversé la vallée d'Aoste; mais je nie de toutes les forces d'une conviction acquise par un examen approfondi qu'il ait jamais fait exécuter cette voie devant laquelle il est impossible, même au passant vulgaire, de rester indifférent et calme. D'ailleurs, le chemin pratiqué à Donnas n'est-il pas la conséquence du pont de Saint-Martin, le commencement de cette longue série d'ouvrages presque aussi remarquables que nous allons retrouver au milieu des rochers de Bard, à Saint-Vincent, à Châtillon, à Aoste, et ne complète-t-il pas l'ensemble de tous les travaux dont nous avons suivi la trace dans la haute vallée, à Arvier et à Liverogne?

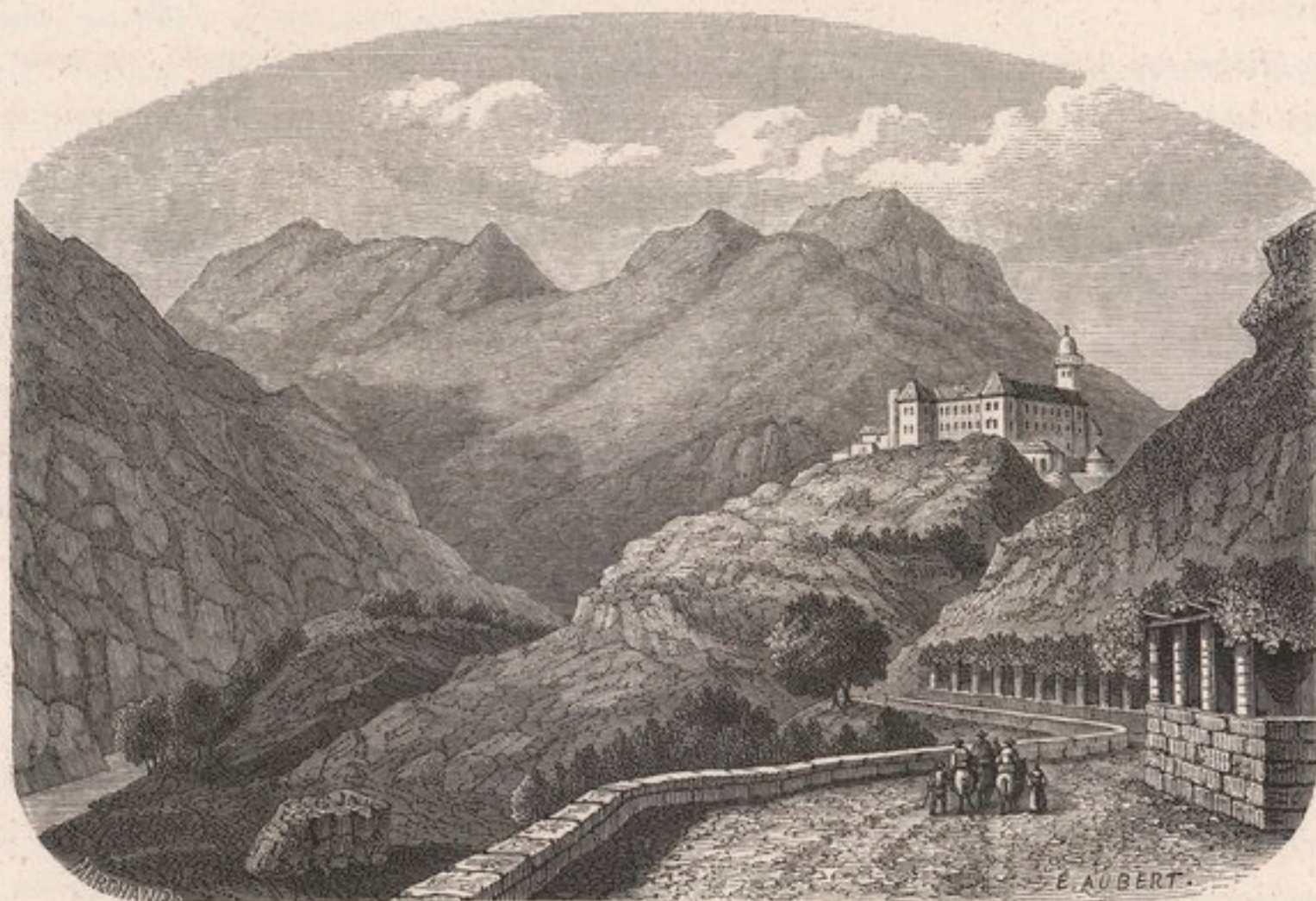
Le bourg et les terres de Donnas avaient fait partie autrefois de la seigneurie de Bard; mais après le démembrement de ce dernier fief ils furent réintégrés dans le domaine du souverain, et y restèrent annexés jusqu'à l'année 1694. A cette époque, le duc de Savoie, Victor-Amédée II, voulant reconnaître les services d'un gentilhomme d'Ivrée, nommé Henrielli, lui donna l'investiture des biens de Donnas qu'il érigea en comté pour rendre la récompense plus éclatante. C'était un titre fort pompeux pour un domaine aussi restreint, car le territoire du nouveau comté se bornait à la bourgade elle-même et à quelques vignobles situés sur le flanc de la montagne. Il est vrai que ces vignes, plantées dans un terrain favorable et entièrement abritées contre le vent du nord, produisent un vin parfait, comparable à celui qui se récolte dans les meilleurs crus de la côte du Rhône.

BARD.

De Donnas à Bard la distance est à peine d'un kilomètre; pendant ce court trajet on continue à côtoyer la rive gauche de la Doire, et en peu d'instants on arrive devant une masse de rochers entassés qui se dresse au milieu de la vallée, et semble la fermer

1. On sait qu'Annibal comptait encore trente-sept éléphants en arrivant sur les bords du Rhône; à son entrée dans la Toscane, un seul lui restait, qui avait survécu aux combats et aux fatigues.

entièrement. Toute description serait impuissante pour dépeindre l'aspect sauvage de ce lieu ; le crayon peut seul donner l'idée de ces sombres montagnes. Elles se rapprochent au point de se joindre et encaissent le courant furieux de la rivière forcée de se détourner pour suivre, comme à regret, la base du rocher qu'elle ne peut ébranler. Un développement considérable de fortifications modernes couronne le sommet de ce cône immense. De la route on peut distinguer de vastes établissements militaires, et compter les embrasures où

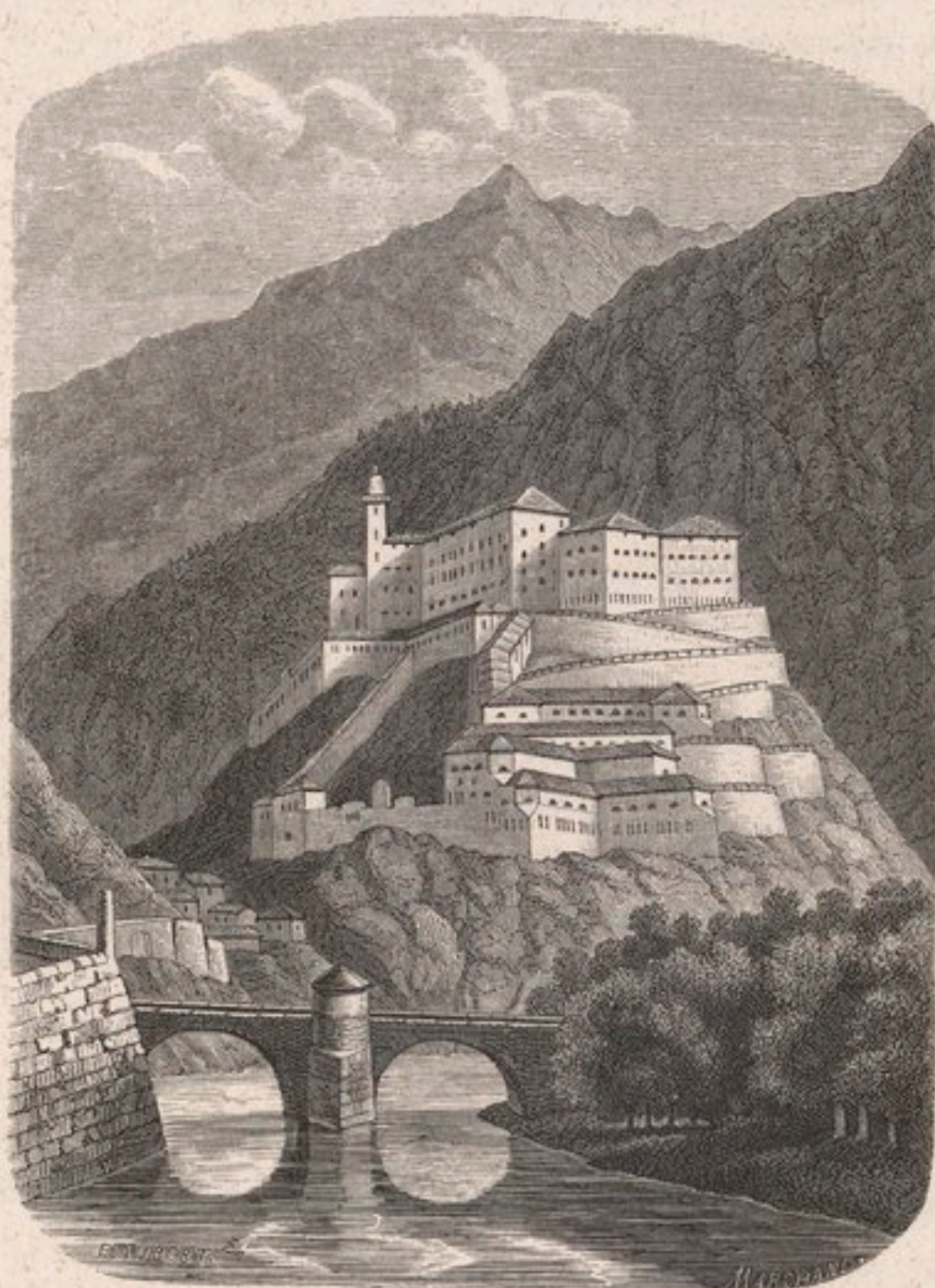


BARD (VUE PRISE DU MIDI).

se montreraient, au jour du danger, les canons, gardiens fidèles de cette porte de l'Italie. L'ensemble de ce tableau a un caractère triste et grandiose capable d'impressionner vivement ceux qui savent admirer et qui ont conservé dans leur mémoire les immortels souvenirs de la campagne de Marengo.

Bard, son territoire et les domaines de Châtel-Argent constituaient au moyen âge de riches seigneuries appartenant à une famille puissante. De vagues traditions, qu'il faut admettre avec une extrême réserve, rapportent que les possesseurs de ces fiefs descendaient de la maison de Bar en Lorraine ; on ajoute même, pour donner plus de valeur à cette opinion tout à fait incertaine, je le répète, qu'un membre de la famille de Bar s'était établi dans la vallée d'Aoste après avoir été investi d'une charge considérable par un des deux empereurs Conrad III ou Frédéric Barberousse. La similitude du nom, la conformité des

armoiries ont dû contribuer certainement à fortifier de semblables conjectures ; mais, pour ne mentionner ici que les armoiries, je ferai remarquer qu'elles sont composées d'armes parlantes et que les blasons de ce genre sont des indices d'origine encore moins acceptables



FORT DE BARD (VUE PRISE DU NORD).

que les armoiries portant des pièces honorables, titres précieux, qui se transmettaient religieusement dans la noblesse, de génération en génération.

Othon de Bard¹ est le premier seigneur de cette famille dont l'histoire du pays ait gardé une trace incontestable ; il vivait encore au commencement du XII^e siècle, et laissa trois fils ; l'aîné d'entre eux, Hugues, souscrivit aux statuts accordés au val d'Aoste par le comte Thomas I^{er}, en 1191. Hugues de Bard eut à son tour quatre fils : Hugues le jeune,

1. La Maison de Bard portait d'azur, à deux bars adossés d'or, l'écu semé de croix potencées au pied fiché de même.

Anselme, Guillaume et Obert; ce dernier embrassa la vie religieuse. Les trois premiers, qui ne s'étaient point entendus après la mort de leur père, avaient passé de longues années à se disputer, les armes à la main, l'héritage de leurs ancêtres; réconciliés enfin, grâce à la fraternelle intervention d'Obert, ils se partagèrent les domaines contestés et jurèrent de vivre désormais en bonne harmonie. Guillaume eut pour sa part les biens de Pont-Saint-Martin et sut les conserver. Hugues, qui seul ne pouvait pas renoncer à ses habitudes de violence et de domination, commença par refuser l'hommage de ses fiefs au comte de Savoie, Amé IV, successeur de Thomas I^{er}; plus tard, jaloux de la prééminence du vicomte d'Aoste dont l'élévation lui portait ombrage, ne sachant prévoir aucune des conséquences qui résulteraient de sa rupture avec un homme déjà si puissant, aveuglé par sa haine enfin, il ne craignit pas de l'offenser; non content de ces fautes assez graves déjà pour le compromettre sérieusement, il rançonna sans merci et sans mesure les voyageurs obligés de traverser ses terres, et alla même jusqu'à interdire absolument tout passage. Des actes aussi insensés ne devaient point demeurer impunis; ils nécessitaient une répression énergique et prompte. Le comte de Savoie se saisit d'abord de la seigneurie de Châtel-Argent; puis, voyant que ce premier châtiment, quelque rigoureux qu'il fût, ne produisait aucun effet sur l'esprit altier de Hugues, Amé IV conclut un traité avec Godefroy de Challand, vicomte d'Aoste, traité dont les conditions principales étaient de réunir des forces imposantes pour assiéger le seigneur de Bard dans son propre château et le contraindre à l'obéissance. Hugues reconnut alors qu'il avait outre-passé les bornes de la raison, et jugeant que, s'il tentait de résister aux efforts combinés d'Amé IV et du vicomte d'Aoste, le résultat de la guerre lui serait infailliblement défavorable, il proposa des négociations qui se terminèrent par la cession, moyennant un prix convenu, de tous les fiefs qu'il possédait tant sur Bard que sur Châtel-Argent. Le comte de Savoie remplit loyalement les clauses du traité, paya la somme promise et laissa Hugues de Bard libre de se retirer où bon lui semblerait. Ce chevalier coupable quitta la vallée d'Aoste, emmenant avec lui son frère Anselme, et tous deux disparurent à jamais de la contrée.

Hugues le jeune avait eu, lui aussi, quatre fils. Les derniers étant morts dans le célibat, il ne me reste à parler que des deux aînés, Marc et Aymon, victimes des méfaits de leur père. Touché de leur situation précaire, de leurs revers immérités, et, de plus, influencé par les prières du généreux Godefroy de Challand, le comte Amé IV consentit à leur restituer les seigneuries de Sarriod, d'Introd et de Sarre. Le lecteur doit se rappeler, car je suis trop souvent déjà revenu sur ce sujet, que Marc devint le chef des familles Sarriod d'Introd et Sarriod de Latour, et que Jacques de Bard, fils d'Aymon, fut le premier seigneur de Sarre. Je n'ai pas craint de multiplier les détails, afin de mieux faire ressortir la dispersion de la famille de Bard, et pour expliquer la naissance des nouveaux rameaux issus de cette tige antique.

Depuis la division opérée dans les immenses possessions des seigneurs de Bard, le fief principal a toujours fait partie des domaines de la Maison de Savoie.

En 1704, une division de l'armée française, sous les ordres du duc de Vendôme, vint assiéger le fort de Bard par la route du midi, tandis que le duc de La Feuillade, franchissant le petit Saint-Bernard et descendant la vallée, complétait l'investissement au nord. Le fort ne put résister longtemps à cette double attaque, il se rendit, et le duché d'Aoste demeura au pouvoir des Français. Deux ans après, Victor-Amédée II et le prince Eugène les contraignaient à la retraite.

En 1800, l'armée française, commandée par le premier consul Bonaparte, faillit rencontrer dans le fort de Bard un obstacle insurmontable; mais rien n'était impossible aux hommes qui venaient de franchir en quelques jours les plus hautes montagnes de l'Europe, traînant avec eux, au milieu des périls incessants de ces sentiers escarpés, tout un immense matériel de guerre. Le 18 mai de cette année mémorable, les premières colonnes de la division du général Lannes vinrent se heurter contre la forteresse; après une attentive reconnaissance du terrain et quelques tentatives d'assaut restées sans succès, le mouvement de l'armée fut arrêté. Alors on envoya en toute hâte des courriers pour avertir le Premier Consul à Martigny, où il était encore.

Je cède ici la place à l'illustre historien du Consulat et de l'Empire, et je copie les pages éloquentes écrites par lui. Ce sont les seules dignes de l'homme au puissant génie, dont il a retracé la gloire et les malheurs ¹.

« Il (Bonaparte) se mit donc en marche pour traverser le col, le 20, avant le jour.
« L'aide de camp Duroc et son secrétaire de Bourienne l'accompagnaient. Les arts l'ont
« dépeint franchissant les neiges des Alpes sur un cheval fougueux; voici la simple vérité. Il
« gravit le Saint-Bernard, monté sur un mulet, revêtu de cette enveloppe grise qu'il a
« toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la
« distraction d'un esprit occupé ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route,
« et puis, par intervalles, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisant conter
« sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'a pas mieux à faire. Ce
« conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure
« existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, faute d'un peu d'aisance,
« épouser l'une des filles de cette vallée. Le Premier Consul, tantôt l'écoutant, tantôt
« questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice, où les bons
« religieux le reçurent avec empressement. A peine descendu de sa monture, il écrivit
« un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre exactement à
« l'administrateur de l'armée, resté de l'autre côté du Saint-Bernard. Le soir, le jeune

1. M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. I^{er}, liv. iv, intitulé : Marengo.

« homme, retourné à Saint-Pierre, apprit avec surprise quel puissant voyageur il avait
« conduit le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner un champ, une maison,
« les moyens de se marier enfin, et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition. Ce
« montagnard vient de mourir de nos jours, dans son pays, propriétaire du champ que le
« dominateur du monde lui avait donné. Cet acte singulier de bienfaisance, dans un moment
« de si grande préoccupation, est digne d'attention. Si ce n'est là qu'un pur caprice de
« conquérant, jetant au hasard le bien ou le mal, tour à tour renversant des empires ou
« édifiant une chaumière, de tels caprices sont bons à citer, ne serait-ce que pour tenter
« les maîtres de la terre ; mais un pareil acte révèle autre chose. L'âme humaine, dans ces
« moments où elle éprouve des désirs ardents, est portée à la bonté : elle fait le bien comme
« une manière de mériter celui qu'elle sollicite de la Providence.

« Le Premier Consul s'arrêta quelques instants avec les religieux, les remercia de
« leurs soins envers l'armée, et leur fit un don magnifique pour le soulagement des pauvres
« et des voyageurs.

« Il descendit rapidement, suivant la coutume du pays, en se laissant glisser sur la
« neige, et arriva le soir même à Étroubles. Le lendemain, après quelques soins donnés au
« parc d'artillerie et aux vivres, il partit pour Aoste et pour Bard. Reconnaissant que ce
« qu'on lui avait dit était vrai, il résolut de faire passer son infanterie, sa cavalerie et les
« pièces de quatre par le sentier d'Albaredo, ce qui était possible en réparant ce sentier.
« Toutes les troupes devaient aller prendre possession du débouché des montagnes en avant
« d'Ivrée, et le Premier Consul, en attendant, devait essayer quelques tentatives sur le fort,
« ou bien trouver des moyens de tourner l'obstacle, en faisant passer son artillerie par un
« des cols voisins. Il chargea le général Lecchi, à la tête des Italiens, de s'élever sur la
« gauche, de pénétrer par la route de Gressoney dans la vallée de la Sesia, laquelle
« aboutit près du Simplon et du lac Majeur. Ce mouvement avait pour but de dégager le
« chemin du Simplon, de donner la main à un détachement qui en descendait, et de
« reconnaître enfin toutes les voies praticables aux voitures. Le Premier Consul s'occupa
« en même temps du fort de Bard. On était en possession de la seule rue composant le
« bourg, mais à la condition de la traverser sous une telle pluie de feux, qu'il n'y avait
« guère moyen de passer avec un matériel d'artillerie, le trajet ne fût-il que de deux ou trois
« cents toises. On somma le commandant ; mais celui-ci répondit avec fermeté, en homme
« qui appréciait l'importance du poste confié à son courage. La force donc pouvait seule
« nous rendre maîtres du passage. L'artillerie qu'on avait braquée sur la montagne d'Alba-
« redo ne produisait pas grand effet ; on tenta une escalade sur la première enceinte du fort ;
« mais quelques braves grenadiers et un excellent officier, Dufour, y furent inutilement blessés
« ou tués. Dans ce moment les troupes cheminaient par le sentier d'Albaredo. Quinze cents
« travailleurs avaient fait à ce sentier les ouvrages les plus urgents. On avait élargi les

« endroits trop resserrés au moyen de quelques levées de terre, diminué les pentes trop
« rapides en creusant des marches pour retenir les pieds, jeté ailleurs des troncs d'arbres
« pour former des ponts sur quelques ravins trop difficiles à franchir. L'armée s'avancait
« successivement homme à homme, les cavaliers menant leurs chevaux par la bride. L'officier
« autrichien, qui commandait le fort de Bard, voyait ainsi défiler nos colonnes, désespéré de
« ne pouvoir arrêter leur marche; et il mandait à M. de Mélas qu'il était témoin du passage
« de toute une armée, infanterie et cavalerie, sans avoir le moyen d'y mettre obstacle, mais
« il répondait sur sa tête qu'elle arriverait sans une seule pièce de canon.

« Pendant ce temps notre artillerie faisait une tentative des plus hardies : c'était de
« faire passer une pièce sous le feu même du fort, à la faveur de la nuit. Malheureusement
« l'ennemi, averti par le bruit, jeta des pots à feu qui éclairèrent la route comme en plein
« jour, et lui permirent de la couvrir d'une grêle de projectiles. Sur treize canonniers qui
« s'étaient aventurés à traîner cette pièce de canon, sept furent ou tués ou blessés. Il y avait
« là de quoi décourager les plus braves gens, lorsqu'on s'avisa d'un moyen ingénieux, mais
« fort périlleux encore. On couvrit la rue de paille et de fumier; on disposa des étoupes
« autour des pièces, de manière à empêcher le moindre retentissement de ces masses de
« métal sur leurs affûts; on les détela, et de courageux artilleurs, les traînant à bras, se
« hasardèrent à les passer sous les batteries du fort, le long de la rue de Bard. Ce
« moyen leur réussit parfaitement. L'ennemi, qui de temps en temps tirait par précaution,
« atteignit un certain nombre de nos canonniers; mais bientôt, malgré ce feu, toute la
« grosse artillerie se trouva transportée au delà du défilé, et ce redoutable obstacle, qui
« avait donné au Premier Consul plus de soucis que le Saint-Bernard lui-même, se trouva
« vaincu. Les chevaux de l'artillerie avaient pris le sentier d'Albaredo.

« Tandis que s'exécutait cette opération si hardie, Lannes, marchant en avant à la tête
« de son infanterie, enleva, le 22 mai, la ville d'Ivrée, qui n'avait pas été réparée depuis
« les guerres de Louis XIV, et que, par un pressentiment singulier, mais tardif, l'état-
« major autrichien faisait armer dans le moment. Les défenses d'Ivrée consistaient dans une
« citadelle détachée du corps de la place, et dans une enceinte bastionnée. Le brave général
« Watrin, à la tête de sa division, assaillit la citadelle, Lannes se porta lui-même sur le
« corps de la place, et les soldats les enlevèrent l'une et l'autre à l'escalade. Il y avait là
« cinq à six mille Autrichiens, dont moitié de cavalerie, qui se retirèrent en toute hâte.
« Lannes leur fit des prisonniers, les poussa hors de la vallée, et vint prendre position à
« l'entrée de la plaine du Piémont, aux points désignés par le Premier Consul. Quelques
« jours plus tard, la ville d'Ivrée, défendue par les Autrichiens, devenait, non pas un
« obstacle insurmontable, mais un grave embarras. On y trouva du canon et des vivres; on
« acheva de l'armer, de l'approvisionner, de manière à en faire, en cas d'échec, l'un des
« appuis de notre ligne de retraite.

« Sur ces entrefaites, le général Chabran descendait avec sa division par le petit Saint-Bernard, et, comme cette division comptait beaucoup de conscrits récemment incorporés, on lui confia le blocus du fort de Bard, qui ne devait pas tarder à se rendre quand il se verrait sans ressources, et dépassé d'ailleurs par l'artillerie dont il ne pouvait plus arrêter la marche. »

C'est ainsi que le fort de Bard tomba au pouvoir des Français, à la suite d'une tentative sans exemple dans les fastes de la guerre, et qui fut couronnée par un succès, inespéré peut-être. Depuis la restauration de la Maison de Savoie, et principalement sous les règnes de Charles-Félix et de Charles-Albert, la forteresse a été l'objet de nombreux travaux tendant à la rendre plus formidable encore; c'est aujourd'hui une citadelle de premier ordre, admirablement située pour défendre ce passage, l'un des plus importants des Alpes.

La route provinciale ¹ traverse la très-petite ville de Bard dont elle compose l'unique rue, rue aux pentes rapides, pavée d'une manière détestable, et tellement étroite qu'elle laisse à grand'peine à deux voitures la possibilité de s'y croiser. Cette route, quelque désagréable qu'elle soit, a cependant un mérite très-réel, celui d'être entièrement construite sur le tracé de la voie consulaire; il est facile de s'en convaincre en jetant les yeux sur les murs d'appui qui la soutiennent, à l'entrée du bourg, au nord-ouest. On voit encore, en cet endroit, une arcade semblable à celles que les Romains avaient coutume de construire, de distance en distance, dans l'épaisseur des murailles destinées à maintenir des terres ². L'arcade de Bard est parfaitement conservée; sa forme, la coupe et la nature des matériaux employés ne peuvent laisser à l'observateur aucun doute sur les premiers architectes qui l'ont élevée.

Je consacrai à Bard le temps qui m'était indispensable pour faire deux croquis du fort et de la ville, l'un pris au nord, l'autre du côté du midi, et pour retrouver les vestiges des travaux romains; puis je me remis en route, charmé d'avoir pu étudier tant de choses dignes d'intérêt, et l'esprit occupé des souvenirs qui se rattachent à ces lieux devenus historiques.

ARNAD.

De Bard à Verrès, petite ville vers laquelle je dirigeai mes pas, le trajet est court; la grande route y conduit en serpentant dans la plaine et en suivant toujours la rive

1. Bientôt la route ne traversera plus le bourg. Un nouveau tracé la rectifie, et lui fait éviter cette montée difficile et cette dangereuse descente. Elle contournera le mamelon et suivra le bord de la Doire. Les travaux ont commencé dans le courant de l'année 1856.

2. J'ai déjà signalé une arcade semblable retrouvée au milieu d'un tronçon de la voie romaine entre Villeneuve et Arvier. L'arcade de Bard a des proportions beaucoup plus considérables.

gauche de la Doire qui coule au milieu des prairies, à une certaine distance vers le couchant. Avant d'arriver à Verrès, je remarquai les ruines d'un château construit sur un mamelon saillant entre deux ravins, et tenant à la montagne qui borde la vallée du côté du levant. De grandes murailles délabrées, une tour carrée, haute et massive, sont tout ce qui reste aujourd'hui de l'ancien château d'Arnad. La position de ce manoir antique, sur un pic élevé, entouré de ravins profonds, est à la vérité très-pittoresque, mais on peut lui reprocher d'être moins bien choisie que ne l'étaient d'ordinaire les emplacements sur lesquels les barons de l'époque féodale établissaient leurs demeures fortifiées. Le château d'Arnad ne défendait ni l'entrée d'une vallée, ni la route, ni le cours de la rivière.

Plusieurs auteurs prétendent qu'il existait autrefois une famille noble portant le nom d'Arnad, mais les seigneurs de Valleise ont de tout temps soutenu que ce fief faisait partie de leurs domaines; ils ajoutaient que si dans les vieilles chartes il arrive parfois de retrouver le nom de seigneur d'Arnad, *Dominus de Arnado*, c'est que diverses branches de leur Maison, à qui le château et les terres étaient échus en partage, avaient pris cette dénomination pour se distinguer de la tige principale. En tous cas, il ne pouvait être question de la totalité de la seigneurie d'Arnad, puisqu'il est prouvé qu'une partie des terres et des juridictions dont elle se composait appartenait primitivement à la Maison de Bard.

Les seigneurs de Valleise abandonnèrent le vieux château qui cependant, à en juger par l'étendue de ses restes, devait être une habitation magnifique, mais dont l'abondance ne s'accordait plus avec les besoins d'un temps où les mœurs étaient devenues moins violentes. Pour le remplacer, ils firent construire une demeure somptueuse, sur un terrain beaucoup plus accessible. Le château moderne s'élève à la base de la montagne, et, vu de la route, il se présente sous un bel aspect.

VERRÈS.

A Verrès, où j'arrivai bientôt après, la vallée est large, les montagnes sont assez éloignées pour laisser entre elles un vaste espace que le soleil inonde de ses rayons; cependant cette plaine spacieuse, occupée par des cultures variées, ou couverte de gras pâturages dont l'uniformité est rompue par de nombreux bouquets d'arbres, cette plaine où tout annonce la richesse, et qui devrait n'inspirer que des pensées joyeuses, est empreinte d'une attristante monotonie. Je crois qu'il faut chercher dans la configuration de la vallée en cet endroit la cause du sentiment que fait naître la vue de ce paysage, néanmoins admirable. En effet, la vallée qui se ferme complètement pour les yeux, du côté du sud, à Bard, et du côté du nord, au Mont-Jovet, ne laisse entrevoir aucune

de ces échappées lointaines qui donnent à un site un charme indicible et se prêtent à des effets de lumière toujours séduisants. Ici, on se trouve, que cette comparaison me soit permise, comme perdu au fond d'un immense entonnoir dont il semble que jamais on ne pourra sortir; et, quelle que soit la parure de la prison où il se voit enfermé, l'homme préfère toujours les horizons étendus, image de son indépendance.

Verrès, désigné dans les anciens itinéraires sous le nom de *Vitricium*, est, de nos jours, le chef-lieu d'un mandement important; c'est aussi une jolie ville, bien bâtie, pleine de mouvement et d'activité. Elle est séparée en deux parties par le torrent qui se précipite du haut de la vallée d'Ayas ou de Challand pour se perdre dans la Doire. La route qui parcourt la ville dans toute sa longueur traverse ce torrent sur un pont de pierre d'une belle construction. Comme je cherchais les moyens de me rendre un compte plus exact de la position de Verrès et de l'enchaînement des groupes de montagnes qui l'environnent, l'idée me vint de descendre jusqu'au milieu des prairies qui s'étendent au-dessous de la ville et forment un frais tapis sur les bords de la rivière. Ma pensée était juste, car, une fois arrivé à quelque distance des habitations, je ne tardai pas à trouver le véritable point où il faut se placer pour avoir à la fois l'ensemble et les détails d'un délicieux tableau. Sur les deux rives du torrent dont je parlais tout à l'heure, à ma droite et à ma gauche, je voyais les maisons perçant par places l'épais rideau de verdure qui s'étend entre la ville et les prairies; en arrière des maisons de gauche, sur un terrain un peu plus élevé, c'était l'église paroissiale et les vastes bâtiments d'un couvent nommé la prévôté de Saint-Gilles de Verrès; en face de moi s'ouvrait la vallée de Challand dont il m'était impossible de mesurer l'étendue, parce qu'elle change de direction à quatre ou cinq cents mètres de son débouché et remonte vers le nord. Enfin, à droite, sur un promontoire de rochers aux contours déchirés, s'élevaient vers le ciel les ruines grandioses d'un château qui a appartenu à la puissante Maison de Challand.

PRÉVÔTÉ DE SAINT-GILLES.

Le couvent de Saint-Gilles de Verrès fut fondé vers l'an 985 par les marquis de Montferrat de la première race. Au dire de certains chroniqueurs, ils y établirent des chanoines réguliers vivant en communauté sous la règle de Saint-Augustin. Il est plus naturel de croire que les premiers religieux appelés à desservir le nouveau couvent appartenaient à l'ordre de Saint-Benoît, dont la règle était alors suivie dans la célèbre abbaye de Fructuaire en Canaveys, et aussi dans le prieuré de Chambave près d'Aoste, bénéfice dépendant de cette grande communauté. Beaucoup plus tard seulement la règle de Saint-Augustin vint remplacer celle de Saint-Benoît. Dans les quatre premiers siècles qui suivirent sa fondation, la prévôté de Saint-Gilles fut dirigée par des prévôts

conventuels qui y faisaient observer une très-exacte discipline. Au commencement du xv^e siècle, par suite d'une réforme, les prévôts réguliers furent transformés en prévôts commendataires, au préjudice de la communauté, qui, n'étant plus gouvernée par des supérieurs astreints à la résidence, vit décroître son importance et diminuer ses revenus. En 1648, la vie régulière fut reprise dans le couvent et y demeura maintenue. On en a la preuve dans les faits qui se sont passés en 1718. A cette époque, Paul François de Challand ne put être nommé prévôt de Saint-Gilles par le pape Clément XI qu'à la condition de faire profession de la vie régulière sous la règle de Saint-Augustin.

La Maison de Challand a tenu de tout temps le premier rang parmi les bienfaiteurs du couvent de Verrès, et a enrichi cette communauté par des dons considérables fréquemment renouvelés. Aussi la noble famille revendiquait-elle le droit de patronage laïque, c'est-à-dire le droit de présenter les prévôts à la nomination épiscopale. Le comte René de Challand, se fondant sur les services qu'il avait rendus à l'Eglise dans la lutte qu'il avait soutenue avec un si grand dévouement contre l'envahissement des doctrines de Calvin, finit par obtenir du pape Léon X la reconnaissance formelle de ce droit. Lors de la réintroduction de la vie régulière, les nouveaux prévôts conventuels voulurent s'opposer à l'exercice de cette prérogative; mais après un long procès, le droit du comte de Challand fut reconnu, et immédiatement il présenta pour être prévôt son frère François de Challand qui, on l'a vu plus haut, pour être confirmé par la cour de Rome dut prononcer ses vœux et prendre l'habit de chanoine régulier de Saint-Augustin.

On comprendra mieux le puissant intérêt qui excitait les seigneurs de Challand à ne pas se laisser dépouiller d'un pareil privilège, lorsqu'on saura que tous les biens du couvent se trouvaient enclavés dans leurs domaines. Ils étaient en droit de ne pas vouloir que des terres et des revenus de cette importance fussent administrés par un homme qui leur aurait été hostile, surtout lorsqu'ils pouvaient se dire qu'une grande partie de ces richesses provenait de leurs libéralités envers la communauté. La Maison de Challand compte parmi ses membres quatre prévôts du couvent de Saint-Gilles de Verrès¹.

CHATEAU DE VERRÈS.

Du moment où, de loin, j'avais aperçu les ruines du château de Verrès, je ne pensai plus qu'à les visiter; la magnificence de ces débris est trop frappante pour ne

1. Les armoiries de la prévôté de Saint-Gilles de Verrès étaient d'azur, à l'agneau pascal d'argent posé sur un livre de sinople à la tranche d'or; la banderole d'argent croisée de gueules et hampée d'or.

pas inspirer le désir de les voir de plus près et de les étudier avec une consciencieuse attention. C'est, à mon avis, le plus beau monument que la féodalité ait laissé dans la vallée d'Aoste, où il existe pourtant un si grand nombre de constructions appartenant à cette époque. La forteresse bâtie par les seigneurs de Challand est assise sur une large croupe de rochers, qui domine la ville et commande l'entrée de la vallée de Challand. Un sentier tracé sur le flanc méridional du rocher conduit au pied des fortifications extérieures qui se composent d'une ceinture de murailles épaisses, percées d'embrasures et de meurtrières. Les faces de ce rempart sont flanquées, de distance en distance, par des tours qui ne dépassent pas la hauteur des murs, mais dont la saillie permettait de repousser les attaques dirigées contre les courtines et rendait ainsi l'escalade plus difficile. Cette première ligne de défense renferme un assez vaste terrain, et présente la forme d'un parallélogramme. Sur le côté de l'enceinte qui fait face au couchant, s'élève la tour carrée, entourée à son sommet de mâchicoulis énormes. C'est à regret que je donne à cet édifice le nom de tour pour me conformer à l'usage des habitants du pays qui l'appellent la tour de Verrès, car il serait plus exact de dire la citadelle en parlant de ce formidable château fort. Un donjon carré de trente mètres de côté, et dont la hauteur est seulement égale à la largeur, mérite vraiment une dénomination particulière. L'entrée se trouve vers l'angle nord-ouest du bâtiment principal, dans un rentrant de l'enceinte exposé au midi; elle est placée de telle façon qu'il faut tourner la base de la grande tour pour arriver au portail pratiqué dans une tour carrée assez basse. Autrefois un fossé naturel, c'est-à-dire une large crevasse dans le roc, en défendait l'approche, et c'était au moyen d'un pont-levis qu'on pénétrait dans le château; aujourd'hui les décombres amoncelés ont comblé le précipice, et l'on parvient sans grand péril à franchir ce passage. Au-dessus de la porte, sur une grande dalle scellée dans la muraille, est gravée l'inscription suivante :

arcem p̄ excel· ebailum de challand
 edificatam illu· renatus challandi comes
 de beaufremont uiriaci magni ama
 uille et collogniaci baro· castellionis
 8^{ti} marcelli yssognie ualangini montis alti
 grane uerrecii ussellii· c· d· ordinis
 miles ac marescallus sabaudie int^s
 decorauit foras que structuris
 bellicis it anō $\overline{\chi\epsilon}$ · m· d· xxvi.

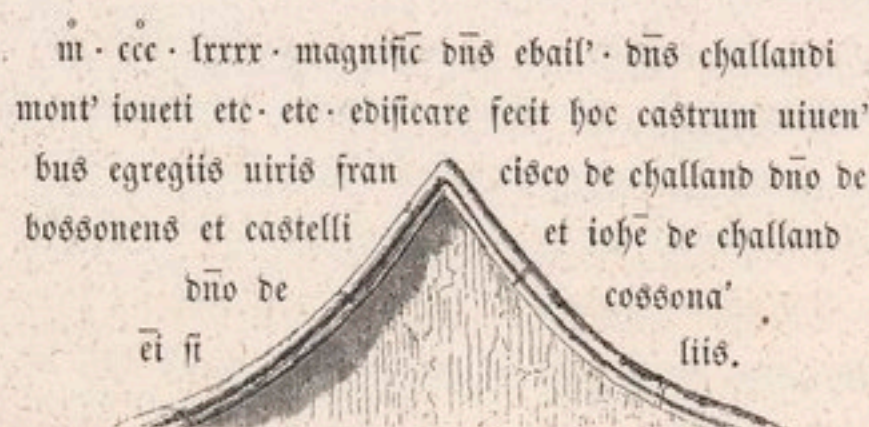
Avant de m'engager sous ces voûtes ébranlées par les siècles, je m'arrêtai pendant quelques instants; j'étais sous l'empire de pensées confuses, indéfinissable mélange d'admi-

ration et de tristesse; la vue des monuments laissés par les fortes générations qui nous ont précédés m'a toujours causé de semblables émotions, et sur le seuil de l'antique forteresse, en parcourant du regard les villages répandus dans la plaine ou suspendus au penchant des montagnes, je me disais : parmi les hommes simples et bons qui vivent dans cette vallée tranquille, et qui chaque dimanche vont porter au pied des autels l'hommage de leur piété fervente, en est-il un seulement qui connaisse le nom de l'illustre René de Challand, ce courageux défenseur de la foi catholique? Parmi ces robustes montagnards prêts à verser leur sang pour la patrie, en est-il qui se souviennent d'Ébal de Challand, le vaillant chevalier, dont la redoutable épée a protégé leurs ancêtres, et qui tant de fois a risqué sa vie pour affermir la puissance du comte de Savoie? Ainsi tout est oublié sur cette terre! Ainsi les ruines auxquelles se rattachent de grands souvenirs ne doivent plus nous rappeler que la vanité de toutes choses ici-bas! Cependant, ces noms, enfouis dans les annales du temps, ont survécu dans la mémoire de quelques-uns, et c'est là une assez belle récompense pour exciter notre émulation et nous apprendre à ne pas trop dédaigner la gloire qui accompagne les existences noblement remplies!

Quand le trouble où ces réflexions m'avaient jeté fut dissipé, je poursuivis mes explorations, et après quelques détours au travers de fortifications multipliées à dessein pour mieux garder l'entrée de la place, je pénétrai dans le donjon. Je traversai d'abord une grande salle aux voûtes ogivales, et j'arrivai au milieu d'un vaste emplacement carré, situé au centre même de l'édifice. On doit supposer qu'au temps où le château fut construit c'était là une cour intérieure; autrement, l'on ne pourrait s'expliquer comment était éclairé l'escalier magnifique qui occupe les quatre côtés de ce gigantesque carré. Les rares fenêtres ouvertes dans les murailles paraissent avoir été destinées à répandre dans les chambres supérieures un jour qu'elles empruntaient à la cour; il semble impossible qu'elles aient jamais suffi à dissiper les ténèbres dans un espace aussi étendu, surtout quand l'on songe qu'avant de parvenir jusque-là la lumière aurait eu à traverser un double rang d'appartements.

Le colossal escalier qui donne accès à toutes les parties du bâtiment est composé de degrés et de paliers alternés; ainsi, le degré monte sur le premier côté; le deuxième côté est occupé par un repos, et le même ordre est suivi jusqu'au faite de la tour. Les pierres épaisses et d'un seul morceau qui composent les marches et les paliers sont enclavées dans les murs; leur coupe en voûte surbaissée leur donne assez de force pour demeurer ainsi suspendues sans point d'appui apparent. Je n'ai jamais rien vu qui puisse être comparé à ce chef-d'œuvre de l'art du *xiv^e* siècle; cette merveille seule devrait engager les voyageurs à se détourner de leur chemin pour venir l'admirer : ils seraient loin de regretter les légères modifications qu'ils auraient fait subir à leur itinéraire.

Au-dessus d'une porte placée sur le second repos, j'ai relevé cette inscription :



Dans cette somptueuse demeure, les moindres détails d'architecture ont été traités avec un luxe inouï. Toutes les fenêtres sont entourées par des cordons de pierres de taille couverts de moulures du profil le plus élégant; celles qui sont trop larges pour leur hauteur ont été divisées par de minces colonnettes délicatement sculptées, qui font oublier l'absence des proportions auxquelles l'œil est habitué. Les chambranles des cheminées sont tous d'un dessin charmant, et, puisque je mentionne les cheminées, je citerai une salle, comparativement petite, où l'on en compte jusqu'à trois. Les portes sont entourées d'ornements analogues à ceux des fenêtres.

Les caves et les souterrains du château, qui sont creusés dans le roc vif, ne sont pas non plus sans intérêt pour le curieux; mais comme je n'avais pas eu la précaution de me munir d'un flambeau, il me fut impossible de les parcourir dans toute leur étendue: le peu que j'en ai vu m'a paru très-remarquable; j'étais surpris de la hauteur des voûtes, et stupéfait en réfléchissant à l'incroyable travail nécessité par des fouilles de cette nature. Tout, dans cette étonnante construction, a été exécuté avec la même intelligence du beau!

La seigneurie de Verrès était anciennement soumise à la juridiction de trois familles nobles nommées de Verrès, Alexini et de Turille. Thibaut de Verrès étant mort vers 1370 sans laisser aucun enfant, son fief revint à la Maison de Savoie; un peu plus tard, les droits de la famille Alexini furent acquis par le comte Amé VII, dit le rouge, qui, joignant ces deux domaines aux biens de la Maison de Turille, achetés précédemment par les sires de Challand, en composa un seul fief dont il donna l'investiture à Ébal le jeune, seigneur de Challand. Ce dernier fit construire le château que je viens de décrire, en l'année 1390, ainsi que le constate l'inscription gravée au-dessus de la porte située dans l'escalier.

Ébal fut un de ceux qui contribuèrent le plus à jeter de l'éclat sur le nom de Challand déjà si glorieux, et qui devait acquérir une impérissable renommée. Il fut capitaine général de Piémont, gouverneur du comté de Nice; il assiégea et prit la ville de Bielle, soumit toute la province qui en dépend, et rangea pour toujours sa précieuse conquête sous la domination de la Maison de Savoie. En récompense d'aussi brillants services, le comte

Amé VII le créa chevalier de l'ordre de l'Annonciade. Ébal, cet homme aux vertus héroïques, mourut le 15 février 1408.

L'inscription gravée au-dessus du portail par lequel on entre dans l'enceinte du château nous apprend que l'adjonction des ouvrages extérieurs et de notables embellissements sont dus à René de Challand¹. Ces travaux furent exécutés pendant l'année 1536, à peu près vers le temps où le comte appliquait toutes les ressources de son génie et de son grand cœur à détruire les germes de division semés dans la vallée d'Aoste par les doctrines de Calvin. René fut un grand homme : le rapide exposé de cette existence dévouée aux intérêts de son pays justifiera, à coup sûr, la qualification que je lui attribue, et qui, sans cela, pourrait être taxée d'exagération. René fut gouverneur, lieutenant général du duché d'Aoste et de la province d'Ivrée pour le duc de Savoie Charles III, qui trouva en lui le plus ferme appui de son trône ébranlé par une succession fatale de désastres immérités, et qui le nomma maréchal de Savoie, chevalier de l'Ordre. Chargé par son souverain des missions les plus délicates, il déploya dans ces circonstances difficiles les qualités d'un esprit aussi clairvoyant que loyal. Comme j'ai parlé en mainte occasion de son zèle à défendre la religion de ses pères, je ne reviendrai plus sur ce sujet. Après la paix de Cateau-Cambrésis, Emmanuel-Philibert, le sauveur de la dynastie de Savoie, le nomma son lieutenant général, tant au delà qu'en deçà des monts ; c'est en cette qualité que René prit possession de Chambéry, le 7 août 1559, et substitua au parlement français le nouveau sénat de Savoie. Le duc Emmanuel-Philibert, dans un édit rendu à Nice, le 20 février 1560, combla d'éloges le fidèle comte, et approuva publiquement toutes les mesures qu'il avait prises pour raffermir l'autorité souveraine. Guerrier expérimenté, négociateur habile, défenseur ardent de la foi catholique, cet éminent personnage mourut en 1565. Cependant, et cette tache dans une vie si pure nous prouve une fois de plus que les caractères les plus élevés ne sont pas exempts des faiblesses humaines, René commit une faute que l'historien doit juger sévèrement. Aveuglé par l'amour paternel, il viola les usages traditionnels de sa Maison, qui défendaient d'instituer les femmes pour héritières tant qu'il restait des agnats portant le nom de la famille, et laissa tous ses domaines à sa fille Isabelle, mariée au seigneur de Madrus. Pour obtenir du duc de Savoie le privilège nécessaire à l'accomplissement de cet acte nuisible aux intérêts de la noble Maison, René eut recours à des moyens qui auraient dû révolter sa vieille probité². Le bon

1. Les armoiries de René de Challand étaient : écartelé, aux 1^{re} et 4^{re} contre-écartelé de Challand qui est d'argent au chef de gueules, à la bande de sable brochant sur le tout, et de la vicomté d'Aoste qui est d'or à l'aigle éployée de sable, couronnée, membrée, becquée et allumée de gueules ; aux 2^{es} et 3^{es} contre-écartelé de Valengin qui est de gueules, au pal d'or chargé de quatre chevrons de gueules, et de Beaufremont qui est vairé d'or et de gueules.

2. On peut lire, au paragraphe 16 du sommaire de ce procès intéressant, l'exposé des motifs allégués par le

droit fut méconnu, et le titre de comte de Challand passa, pour y demeurer pendant de longues années, dans les familles de Madrus, de Lenoncourt et de Ballestrin. Enfin le jour de la justice arriva; après un procès ruineux, qui semblait devoir être interminable, car il durait depuis la mort de René, un arrêt, rendu en 1696, restitua aux descendants des sires de Challand, barons de Fénis et de Châtillon, ce comté si énergiquement disputé.

CHATEAU D'ISSOGNE.

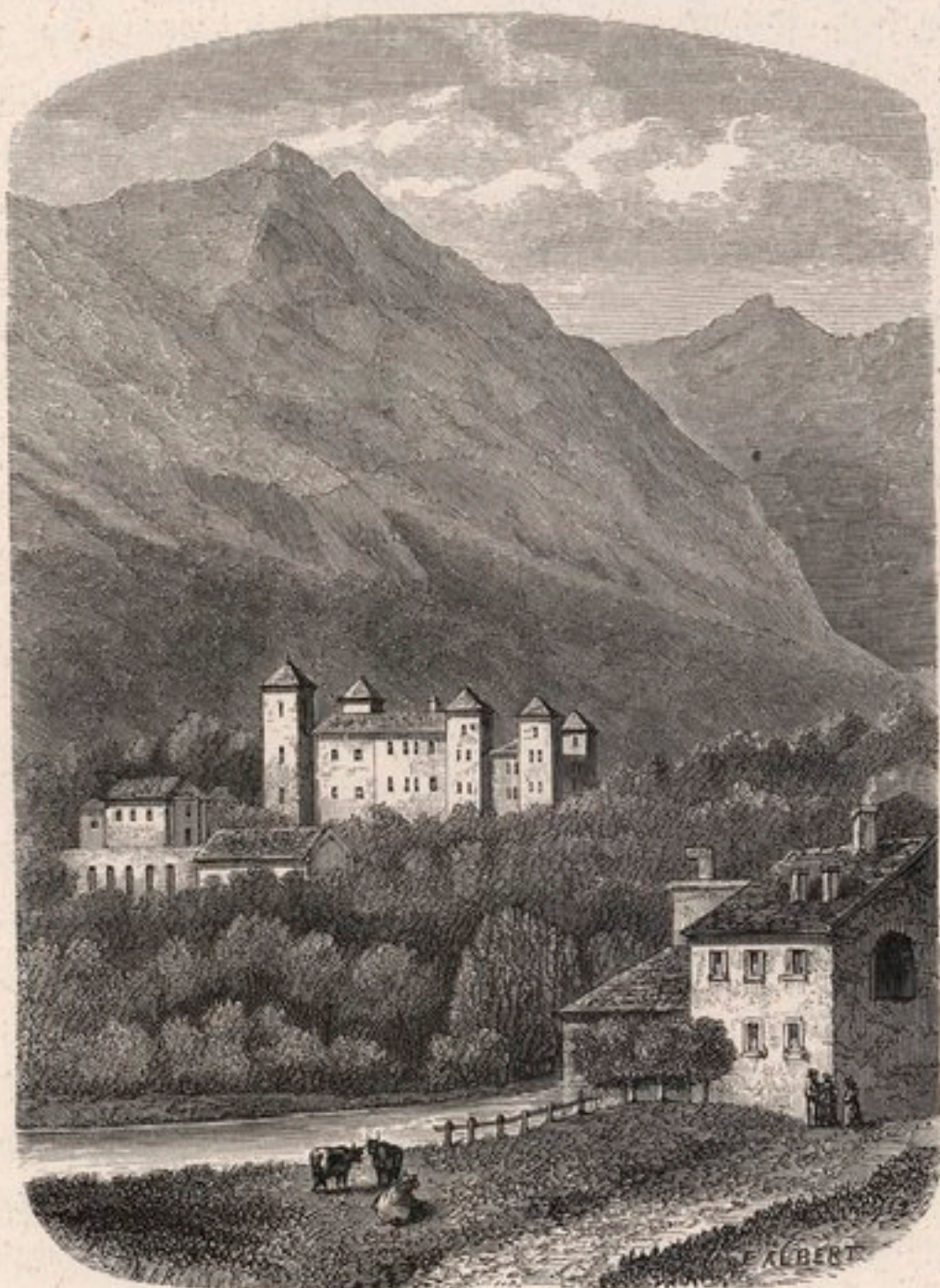
Je ne voulus pas m'éloigner de ce lieu avant d'avoir visité le château d'Issogne, situé sur la rive droite de la Doire, au pied des montagnes qui servent de barrière à la vallée dans la direction du couchant et en face de Verrès. La seigneurie d'Issogne faisait anciennement partie de la mense épiscopale d'Aoste. Ébal le jeune, déjà en possession du fief de Verrès, comprit de quelle importance serait pour l'avenir de sa Maison la réunion sous une même autorité de tous ces domaines qui se touchaient. Ses efforts, couronnés de succès, obtinrent de l'évêque d'Aoste, Jacques, deuxième du nom, l'inféodation de tous ses droits sur la seigneurie d'Issogne, en échange de revenus équivalents assignés sur des terres, bois et maisons situés à Charvensod, à Aymavilles, sur le territoire de Châtel-Argent, et qui de temps immémorial étaient compris dans les possessions de la famille de Challand. Le contrat d'échange porte la date du 21 juin 1399, et mentionne, entre autres conditions, que les seigneurs de Challand s'engagent à tenir le tout à fief de la mense épiscopale, moyennant la redevance d'un fer de cheval et d'une haquenée richement caparaçonnée, à l'usage des évêques, toutes les fois que ces derniers seraient obligés de se rendre à Rome pour défendre les intérêts de leur diocèse.

A l'époque où elle devint la propriété d'Ébal le jeune, la seigneurie d'Issogne ne possédait qu'une tour ou maison forte, comme témoignage de la juridiction des prélats. Vers l'année 1480 environ, alors que ce domaine faisait partie de l'héritage du comte Louis, Georges de Challand fit construire le château que l'on peut admirer aujourd'hui. Il déploya dans cette occasion un luxe de prodigalité princière que lui permettait une immense fortune, fortune rendue plus considérable encore par les nombreux bénéfices dont il était pourvu. Protonotaire apostolique, archidiacre de Notre-Dame d'Aoste, prieur commendataire de Saint-Ours, prévôt de Saint-Gilles de Verrès, il était encore chanoine et comte de Saint-Jean de Lyon. Sa noble générosité vint ainsi en aide, pour les

comte René, et à l'aide desquels il surprit le consentement d'Emmanuel-Philibert. Ce consentement fut accordé par décision en date du 14 août 1556.

dépenses nécessitées par la construction du palais d'Issogne, à la veuve du comte Louis, son cousin, mère et tutrice du jeune Philibert, quatrième comte de Challand.

Issogne n'est séparé de Verrès que par une distance d'un quart de lieue à peu près; je suivis pour y arriver un charmant sentier tracé au milieu des prairies et qui



CHATEAU D'ISSOGNE.

conduit sur les bords de la Doire que je traversai sur un pont de bois d'une longueur démesurée, et je ne tardai pas à me trouver devant le château. Il faut bien se garder de juger cette belle habitation d'après les apparences, car l'extérieur est sans caractère. Qu'on se figure un grand bâtiment n'offrant aucun style d'architecture qui permette de reconnaître l'époque de sa fondation, et présentant trois pavillons carrés inégaux sur la façade tournée vers la vallée. Mais dès qu'on a pénétré dans l'intérieur, on oublie aussitôt les injustes préventions que la première vue a fait naître; alors, on n'a plus assez d'yeux pour admirer l'ornementation délicate et fleurie des salles qui se succèdent;

les expressions vous font défaut pour décrire les merveilles de goût répandues à pleines mains dans cette demeure par les artistes de la Renaissance. Combien de fois, pendant le cours de cette exploration, où chaque pas amenait une découverte nouvelle, combien de fois j'ai souhaité la venue de quelque millionnaire passionné pour l'art du xvi^e siècle ! Je le voyais déjà, au milieu de ces ravissants débris, faisant restaurer les galeries dont les murs couverts de peintures sont revêtus, jusqu'à une hauteur de deux mètres, de lambris en bois si délicatement sculpté que le chêne a perdu sa rudesse et paraît souple comme la plus légère dentelle ; je le voyais dirigeant les réparations de ces beaux plafonds en partie conservés, et dont les caissons et les rosaces se détachent sur des fonds de couleur semés de fleurs de lis d'or ou rehaussés de capricieuses arabesques. Hélas ! c'était là un souhait insensé : nul ne viendra sauver de la ruine ces restes précieux d'une époque où les plus humbles artistes étaient d'ingénieux créateurs ; le temps continuera son œuvre de destruction ; la pluie, pénétrant au travers des toitures effondrées, effacera les derniers vestiges de ces délicieuses peintures, et tout sera fini ! Que les voyageurs se hâtent d'aller voir ce palais tandis qu'il en est temps encore ; que les architectes s'empressent de copier tous ces détails de sculpture et de décoration, où ils peuvent puiser une foule de modèles inappréciables et d'inspirations heureuses !

Par un fatal arrangement des heures de ma journée, je ne pouvais pas m'arrêter assez longtemps à Issogne pour dessiner ; je fus forcé de me borner à prendre quelques notes : je les livre au lecteur.

Le plan du château d'Issogne forme un quadrilatère dont trois côtés sont occupés par la façade principale et par deux ailes en retour, et le quatrième par un mur à hauteur d'appui, qui sépare la cour d'un jardin de peu d'étendue. L'entrée du château, placée presque à l'extrémité de l'aile du midi, est un porche assez long, auquel vient aboutir une galerie ouverte en portique et régnant sur le côté méridional de la cour. Les murs du porche et de la galerie sont décorés de peintures à fresque, qui presque toutes, par leurs sujets, se rapportent à la vie intérieure et donnent une idée exacte des habitudes familières aux nobles barons et aux gens de leur suite. Tous ces tableaux sont d'une incroyable originalité ; un d'entre eux m'a surtout frappé par la fougue de la composition et par la fraîcheur et l'éclat qu'il a conservés malgré les nombreuses causes de dégradation auxquelles il est soumis en cet endroit. Cette peinture, qui orne le mur du porche à droite en entrant au château, représente une scène de corps de garde ; tous les personnages sont dessinés avec une verve et une facilité remarquables. Ici, des soldats qui jouent aux dés ; plus loin, une querelle et un combat ; là, des hommes d'armes, endormis par la débauche, sont à demi couchés sur une table au milieu des coupes et des flacons renversés ; dans un coin, un soudard aviné poursuit

de ses hommages chancelants une équivoque beauté. Les attitudes, les gestes sont expressifs, toutes les figures du tableau sont vivantes; il y a enfin dans l'ensemble une habileté de main et une vivacité d'exécution tout à fait saisissantes.

Le pavé de la cour est composé de larges dalles taillées et jointes avec précision. Au centre de ce vaste espace, d'un bassin octogone en marbre sculpté s'élève un arbre en fer, d'une forme aussi légère qu'élégante, véritable chef-d'œuvre de ciselure. Autrefois, l'eau s'échappait de ses mille rameaux, tombait en fine rosée de l'extrémité de chaque feuille, ou s'élançait en gerbes étincelantes du calice des fleurs. Aujourd'hui, l'arbre est encore debout, mais les eaux ne jaillissent plus, la source est tarie, la fontaine silencieuse a cessé de murmurer.

Quelques marches conduisent de la cour à l'ancien parterre du château. Ici encore tout est changé! Cet enclos, où l'imagination se plaît à évoquer le souvenir d'une gracieuse châtelaine rêvant au milieu des fleurs les plus rares, n'est plus qu'un hallier inculte, hérissé de ronces épineuses. Les murailles qui entourent le parterre étaient couvertes de fresques; le temps et l'inclémence des saisons les ont fait disparaître presque entièrement, mais on peut néanmoins ressaisir, par place, les sujets des compositions. Ici, on voit de fiers chevaliers rompant leurs lances au milieu de l'arène d'un tournoi; là, des paysages riants; ailleurs, des scènes religieuses et de graves personnages portant des banderoles chargées de devises.

A l'extrémité du portique du midi se trouve un bel escalier à vis, dont les marches, d'un seul morceau, sont si basses et si aisées qu'il serait possible de les gravir à cheval. Ces degrés conduisent aux galeries spacieuses disposées jadis pour les fêtes, aux salles des banquets, aux appartements, et à une chapelle restreinte dans ses proportions, mais admirablement conservée. Le style de ce sanctuaire est aussi pur que le jour où Georges de Challand y célébra pour la première fois le service divin; si, depuis, il y a eu des restaurations, elles ont été faites avec beaucoup d'intelligence. Les voûtes en ogive sont peintes et dorées d'une façon exquise. Au-dessus de l'autel on voit un magnifique morceau de sculpture en bois dont la forme rappelle le dessin d'une fenêtre ogivale, et qui compose un tableau divisé en deux sujets : celui du bas représente la crèche sainte; celui du haut nous montre les rois mages en route et suivant l'étoile qui doit les conduire aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les personnages et les ornements de cette composition si remarquable par la naïveté de son exécution sont aussi peints et dorés. Quatre volets décorés de peintures à l'intérieur et à l'extérieur peuvent au besoin se fermer sur le sujet principal. Les grands volets du bas représentent le Massacre des Innocents, la Circoncision, le Mariage de la sainte Vierge et l'Adoration des Mages; les deux volets du haut, plus petits, ne contiennent qu'une seule figure sur chacune de leurs faces. Toutes ces peintures exécutées sur fond d'or sont d'un immense

intérêt pour ceux qui apprécient l'art de la Renaissance. Un revêtement de boiserie sobrement ornées de sculptures recouvre les murailles de la chapelle.

L'ancienne salle d'armes du château mérite aussi de fixer l'attention du visiteur et renferme de nombreux fragments d'armures destinées soit aux hommes, soit aux chevaux. Malheureusement toutes ces pièces sont dépareillées, mais il reste encore des chanfreins, des caparaçons en fer, des cuirasses, parmi lesquelles une ou deux en acier damasquiné, des brassards, des casques à demi rongés par la rouille, quelques étriers massifs ou habilement ciselés; au milieu de ces armes se remarquent des arbalètes et plusieurs poires à poudre antiques d'une forme assez originale.

Il aurait fallu pouvoir consacrer deux ou trois jours à l'étude de toutes les merveilles renfermées au sein de cette somptueuse demeure, débris précieux d'un temps que notre siècle avide et prosaïque se plaît à méconnaître. Fiers, à juste titre, du bien-être que des institutions libérales ont amené dans toutes les classes de nos sociétés modernes, éblouis par les prodiges d'une industrie, féconde il est vrai, nous croyons avoir dépassé ces florissantes époques. Nous oublions trop que la véritable grandeur des peuples dépend encore de l'impulsion qu'ils savent donner à tous les arts; nous oublions que la Grèce et Rome ont mérité, par ce culte seul, les impérissables souvenirs qui leur ont survécu! Les conquêtes ne laissent dans l'histoire qu'une longue trace de sang: les richesses accumulées par le commerce et l'industrie sont promptement dispersées; il appartient seulement aux arts, aux sciences et aux lettres de fixer le rang des nations dans les jugements de la postérité.

MONT-JOVET.

Tout entier au regret de ne pouvoir emporter qu'un rapide croquis de la vue extérieure du château d'Issogne, je repris le chemin de Verrès et bientôt après la route provinciale, qu'il faut suivre pour continuer à remonter la vallée. De Verrès au Mont-Jovet on rencontre une plaine fertile et bien cultivée, au milieu de laquelle serpente la Doire. En voyant ainsi la rivière rouler doucement ses eaux limpides et calmes sur des cailloux brillants, dans un lit peu profond bordé par des gazons fleuris, on ne peut croire que bientôt elle deviendra tumultueuse et qu'elle précipitera ses flots blancs d'écume au travers de rochers gigantesques, au fond d'un abîme perdu dans les sombres détours d'une gorge sauvage. Tel est cependant le contraste qui devait frapper mes regards. Après avoir dépassé un charmant village dont le nom m'échappe, j'arrivai aux premières pentes du Mont-Jovet, *Mons Joviculus*. La route moderne peut rivaliser avec les plus beaux ouvrages des anciens; c'est au roi Charles-Emmanuel III que la vallée d'Aoste doit l'ouverture de ce passage. Avant

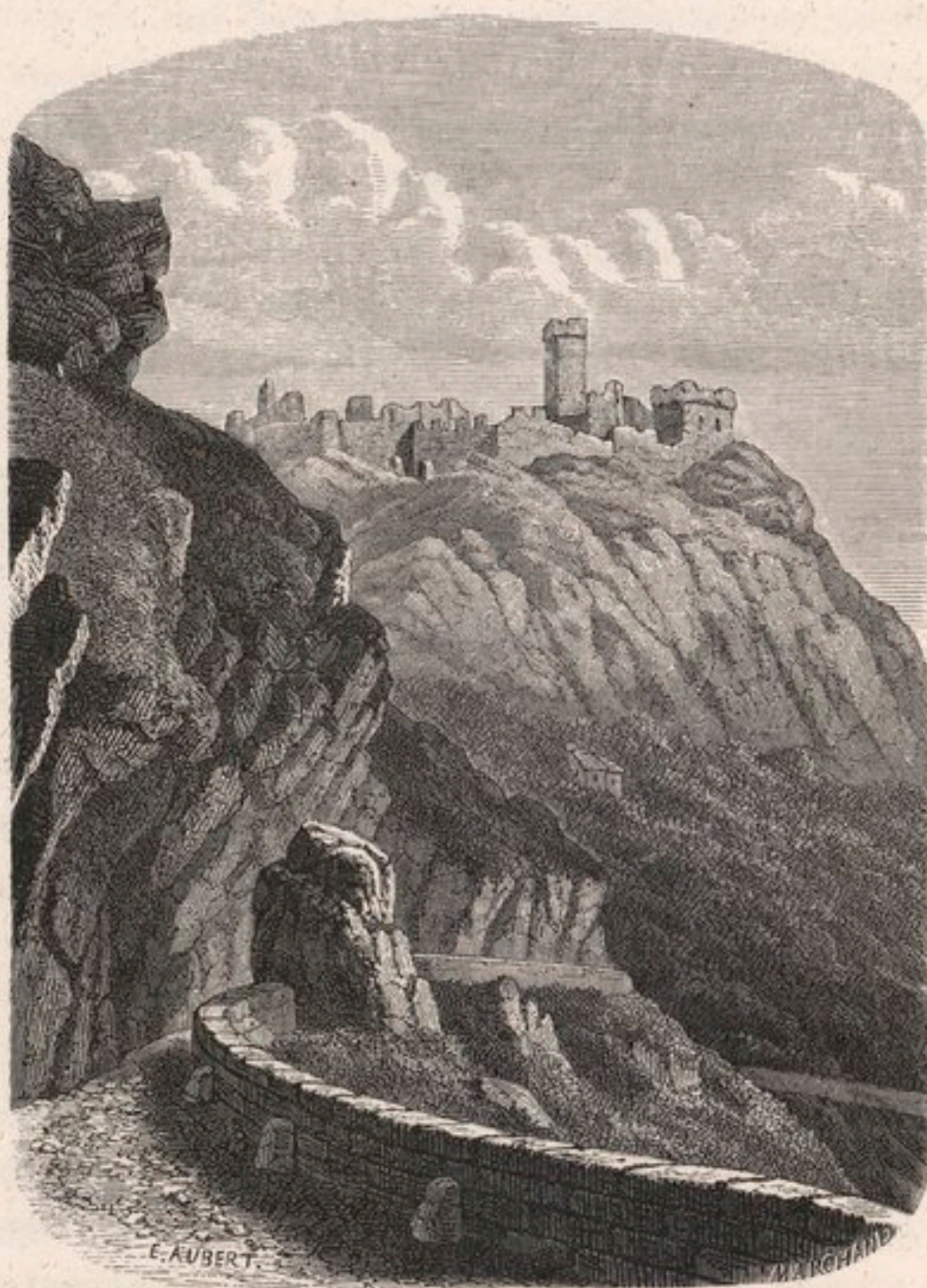
son règne et depuis que le temps et le défaut d'entretien avaient ruiné la voie romaine, dont il reste encore quelques vestiges au-dessus et à l'est de la route actuelle, les habitants ne pouvaient plus franchir ce dangereux défilé qu'à l'aide d'étroits sentiers. L'inscription suivante gravée sur le rocher, vers le point culminant du chemin, indique la date, le but des travaux, et apprend au voyageur le nom glorieux qu'il doit saluer en passant :

CAROLI EMMANUELIS III SARDINIE
REGIS · P · F · INVICTI AUCTORITATE
INTENTATAM ROMANIS VIAM
PER ASPERA MONTIS IOVIS IUGA
AD FACILIOREM COMMERCIORUM
ET THERMARUM USUM
MAGNIS IMPENSIS PATEFACTAM
AUGUSTANI
PERFECERUNT A · MDCCLXXI
REGNI XLII

A l'entrée de la gorge, au sommet d'un rude escarpement de roches nues et désolées, se dressent les ruines du château de Mont-Jovet, forteresse inaccessible qui fut longtemps possédée par la Maison de Challand. La haute tour et les murailles crénelées qui sont encore debout se présentent sous un aspect pittoresque qu'on ne peut oublier; dominées par de hautes montagnes, dont les crêtes aiguës se détachent sur le ciel en contours bizarres et nettement découpés, elles dominent à leur tour le chaos de rocs confusément entassés qui va se perdre au fond du précipice où mugissent les eaux du torrent.

La seigneurie de Mont-Jovet se composait dans les temps reculés des bourgs de Mont-Jovet, de Saint-Vincent, d'Émarèse, de Saint-Germain et de Saint-Eusèbe, avec leurs territoires. Ce vaste domaine appartenait alors à deux familles nobles. L'une d'elles est restée tellement ignorée que son nom même est très-imparfaitement connu; on sait seulement que, de 1270 à 1275, le comte Philippe de Savoie fit confisquer au profit de la couronne la portion qui composait le fief de cette Maison, pour infliger au feudataire un châtement que ses exactions et ses violences avaient rendu inévitable. La seconde famille, nommée de Chenal, après plusieurs siècles de puissance, en arriva à n'avoir plus pour représentant qu'une femme, unique héritière des biens de ses ancêtres, qui épousa Ébal de Challand, surnommé le Grand, dernier vicomte d'Aoste, et lui apporta en dot les terres et les droits qu'elle possédait. En 1295, le comte Amé V le Grand, pour récompenser Ébal de sa renonciation à la vicomté d'Aoste, lui donna l'investiture de la seigneurie de Mont-Jovet tout entière, réunissant ainsi à la portion

de la Maison de Chenal acquise par son alliance celle dont la couronne avait précédemment repris possession. Après la mort d'Ébal le Grand, le domaine passa à ses héritiers et resta dans la Maison de Challand jusqu'à François, premier comte du nom; afin de se libérer de dettes assez lourdes, ce dernier vendit la seigneurie de



ROUTE ET CHATEAU DE MONT-JOVET.

Mont-Jovet au duc Amé VIII, en 1438. Voici donc, de nouveau, ce domaine important revenu à la Maison de Savoie, et cette fois sans partage. Dans la suite des siècles, les différentes terres dont il se composait reçurent diverses destinations qu'il est bon d'indiquer sommairement.

En 1586, Charles-Emmanuel I^{er} en détacha Saint-Vincent, dont il donna l'investiture à Claude de Challand, issu de la branche des barons de Fénis, et qui était gouverneur du duché d'Aoste, chevalier de l'ordre de l'Annonciade.

En 1635, Victor-Amédée I^{er} donna Émarèse à Léonard Roncas, baron de Châtel-Argent, qui ne tarda pas lui-même à en faire la cession à son premier secrétaire, Décré, descendant d'une des meilleures familles d'Aoste, et qui lui avait rendu de grands services au temps de sa captivité dans la citadelle de Turin. Décré prit la qualification de seigneur d'Émarèse et la transmit à ses enfants.

Ce qui restait de la seigneurie de Mont-Jovet ainsi démembrée fut érigé en baronnie, en 1640, pendant les guerres civiles, par les princes de Savoie, Maurice et Thomas, qui voulurent par cette faveur récompenser un de leurs partisans; mais la duchesse régente, Christine de France, n'eut pas plutôt repris les rênes du gouvernement qu'elle se hâta de révoquer la décision des princes. Plus tard, en 1662, Charles-Emmanuel II en donna l'investiture à François de Valleise, en y attachant le titre de comté. En 1701, le baron de Valleise, ayant perdu son fils unique, chercha à obtenir du duc de Savoie l'autorisation de vendre le nouveau comté; il y parvint en 1707, et en fit la cession au comte Georges de Challand: la Chambre des comptes de Turin s'opposa à l'exécution du marché et décida qu'aucun des revenus ne pouvait être distrait de la couronne. Le prix d'achat fut remboursé presque intégralement au comte de Challand, qui ne conserva que des droits de juridiction de peu d'importance.

Pendant plus de deux siècles à partir de 1438, les souverains ont toujours entretenu une nombreuse garnison dans le château de Mont-Jovet, qui était admirablement placé pour concourir à la défense du pays. Les soldats étaient sous les ordres d'un capitaine, subordonné lui-même au gouverneur de Bard. En 1661, le duc de Savoie fit évacuer cette forteresse et reconduire à Bard l'artillerie qui garnissait ses remparts; dès lors, on cessa de réparer les constructions qui tombèrent en ruines et devinrent telles qu'on les voit aujourd'hui.

Après avoir franchi l'imposant défilé du Mont-Jovet, le terrain ne tarde pas à s'incliner doucement. Sur le versant septentrional, la route descend par une pente facile et gagne lentement le fond de la vallée. Peu à peu l'intervalle qui sépare les montagnes s'élargit; à chaque pas le paysage offre des horizons nouveaux, des échappées inattendues, des effets de lumière qui échappent à toute description. Certains voyageurs ont eu le courage d'écrire que rien n'est monotone et triste comme les pays de montagnes; ils n'ont pas, j'en suis convaincu, visité la merveilleuse contrée dont ma plume ne parvient à tracer qu'une bien faible esquisse: s'il m'était donné de les conduire dans ces lieux enchantés, de m'arrêter avec eux devant toutes ces splendeurs, peut-être changeraient-ils de langage, peut-être comprendraient-ils ma prédilection pour ces sites qui me séduisent précisément à cause de leur incessante variété, peut-être partageraient-ils mon enthousiasme! Ainsi, il y a peu d'instant, je marchais au milieu de rochers sombres, dépouillés, et dont l'effrayant désordre peut faire croire qu'ils sont tombés du ciel; je

marchais suspendu au-dessus d'un précipice dont mes yeux avaient peine à sonder la profondeur, et me voici parvenu dans une plaine boisée, cheminant à l'ombre de châtaigniers séculaires, répandus en groupes pressés sur des collines couvertes de prés fleuris et de blondes moissons. La montagne est plus loin, elle ne me semble plus prête à s'écrouler sur ma tête pour m'engloutir; c'est toujours la montagne, il est vrai, mais elle n'a plus ni la même forme ni la même couleur! Où ces esprits chagrins n'ont pu voir que monotonie et tristesse, plus heureux, j'ai admiré un spectacle tour à tour grandiose ou souriant, lumineux ou terrible, spectacle qui remplit le cœur de vives émotions, qui fortifie la pensée et fait songer à Dieu.

PONT ROMAIN DE SAINT-VINCENT.

A peu près à mi-chemin entre la gorge de Mont-Jovet et le bourg de Saint-Vincent, je m'arrêtai pour dessiner les ruines d'un pont romain, sur lequel la voie consulaire traversait le ravin profond qui coupe la colline en cet endroit. Ce monument, dont les débris attestent la magnificence, était construit sur un plan formé de trois lignes droites pouvant être comprises dans un arc de cercle, et présentait trois arches en plein cintre. Celle du milieu, hardiment élancée, livrait seule passage aux flots du torrent, tandis que les deux autres moins élevées et moins larges, s'ouvrant sur le rocher, servaient de contre-fort à l'arc central et s'abaissaient pour permettre au tablier du pont de gagner, par une pente bien ménagée, le niveau de la route. L'arche du milieu offrait une singularité de construction qu'il n'est pas inutile de faire remarquer; les pieds-droits qui supportaient la voûte étaient eux-mêmes soutenus par des arcs placés transversalement et assis sur le roc vif. Les architectes romains devaient être autorisés à croire que des dispositions aussi prudentes suffiraient pour préserver à jamais leur ouvrage; il n'en fut point ainsi. En mai 1839, la roche schisteuse sur laquelle reposait un des pieds-droits, sourdement minée par le continuel travail de l'eau, s'affaissa sous son propre poids. Le point d'appui manquant ainsi d'un côté, l'arc central s'écroula tout entier et tomba d'un seul bloc dans le lit du torrent. Aujourd'hui encore, on peut voir des fragments énormes de la maçonnerie romaine, couchés parmi les quartiers de rochers qui entravent le cours de ces ondes irritées par tant d'obstacles.

En parcourant un ouvrage d'une valeur réelle, contenant la description de tous les monuments romains épars sur le sol des États sardes, et publié au commencement de notre siècle par M. de Malzen, j'ai retrouvé une vue du pont de Saint-Vincent. Cette lithographie, faiblement exécutée, comme toutes celles qui remontent au temps où l'art du dessin sur pierre n'avait pas atteint le degré de perfection auquel il est parvenu depuis, a néanmoins le grand mérite de l'exactitude; il est facile de s'en convaincre

en la comparant avec les parties du modèle que le regrettable événement de 1839 a laissées debout. Pensant qu'il ne serait pas sans intérêt pour le lecteur d'avoir à la fois sous les yeux les deux vues, l'une représentant l'antique édifice tel qu'il était vers 1825,



PONT ROMAIN DE SAINT-VINCENT (ÉTAT ACTUEL).

l'autre reproduisant l'état actuel, j'ai copié le dessin renfermé dans le livre que je viens de citer¹.

La route moderne est construite à quelques mètres au-dessous de la voie consulaire; elle traverse le même ravin sur un large pont de pierre qui, malgré son apparente solidité, n'opposera probablement pas aux outrages des siècles une résistance aussi opiniâtre que celle du colosse abattu.

1. M. de Malzen donne les mesures suivantes : hauteur de la clef de voûte de l'arche principale au-dessus du niveau du torrent, 47^m 20; ouverture de l'arcade centrale, 40 mètres.

SAINT-VINCENT.

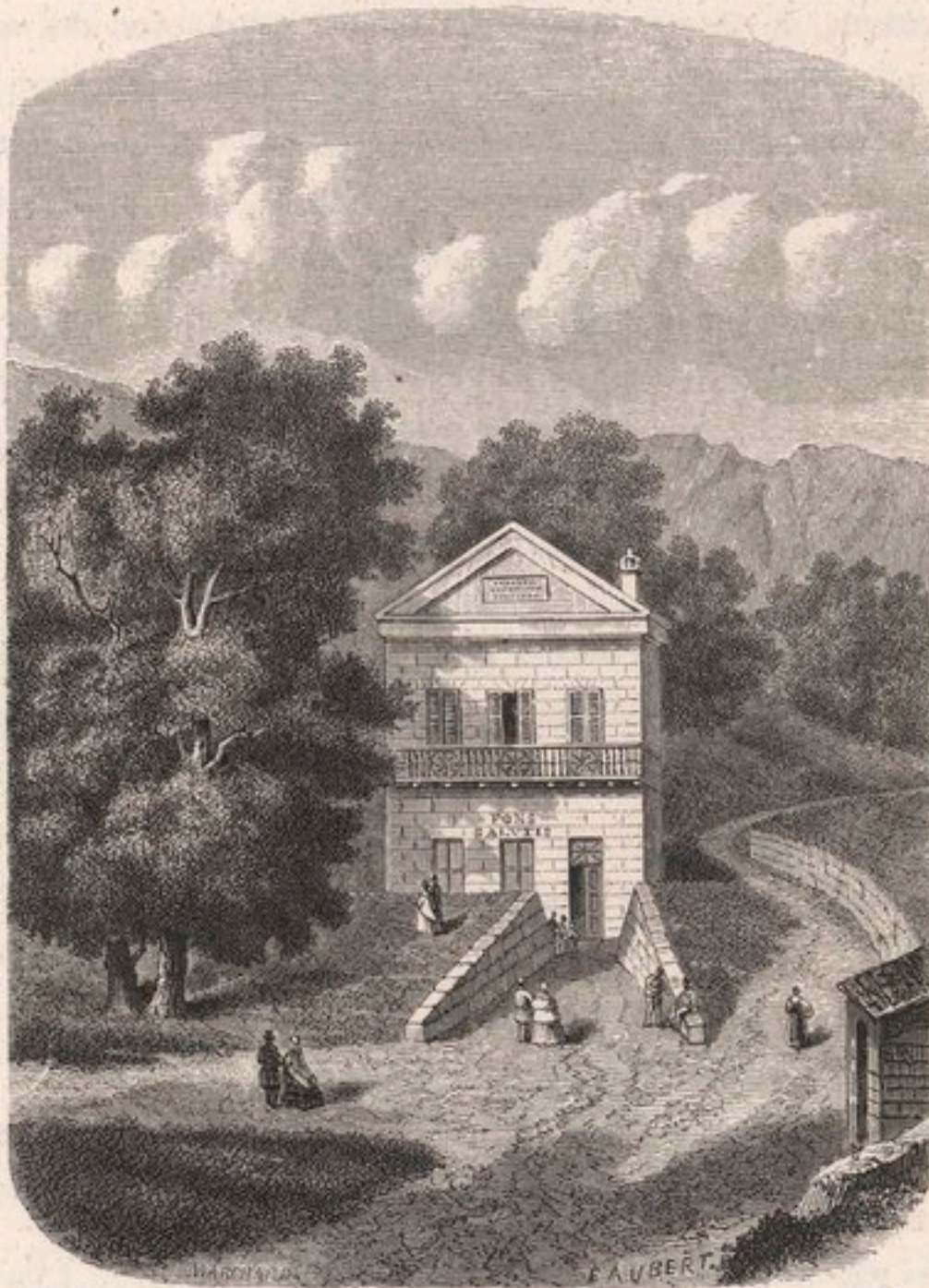
Après avoir suivi un quart d'heure encore le chemin qui court en ondoyant au pied des collines, sous l'ombrage des châtaigniers, les plus beaux et les plus vigoureux



PONT ROMAIN DE SAINT-VINCENT (RESTAURATION).

peut-être que j'eusse admirés pendant mes voyages, j'aperçus les premières maisons de Saint-Vincent et son vieux clocher. Nous touchons le point précis où change la direction de la vallée d'Aoste; depuis le bourg de Pont-Saint-Martin elle est orientée du sud-est au nord-ouest, mais ici elle décrit une courbe gracieuse et s'enfonce directement au couchant. La vue de Saint-Vincent prise de la route même, quelques pas avant l'entrée du bourg, m'offrit un délicieux tableau; en face de moi, la vallée fuyait au loin devant mes regards et se perdait dans un horizon de montagnes. Il est difficile d'exprimer

la beauté de ce site, de dire l'effet que produit cette vallée, riche, élégamment boisée, s'ouvrant d'abord, pour se resserrer et se rouvrir encore; il est impossible de peindre avec des mots la couleur de ces lointains aux formes simples et grandes, qui, suivant l'heure de la journée, sont voilés par des teintes bleuâtres et grises d'une incroyable douceur, ou s'empourprent sous les chaudes caresses du soleil d'Italie. La Doire traçait



FONTAINE DE SAINT-VINCENT.

au creux de la vallée son lumineux sillon; à gauche, sur une large croupe de rochers, je voyais les tours en ruine du château d'Ussel, forteresse de la puissante Maison de Challand; enfin, à ma droite, s'élevaient les maisons blanches et spacieuses de la bourgade, le chevet arrondi de l'église et le robuste clocher roman, que domine la montagne de Châtillon.

* Saint-Vincent est un bourg dont la situation heureuse et pittoresque offre l'aspect le plus séduisant. Le calme et l'aisance modeste semblent régner à l'intérieur de ces

habitations dont le dehors est d'une attrayante propreté; l'air et la lumière circulent librement dans ces rues, qui ne sont pas étroites et sombres comme celles de la plupart des villages du pays. Que les malades viennent donc demander la santé aux eaux minérales de Saint-Vincent, car Saint-Vincent possède un établissement déjà renommé, et un casino disposé de façon à leur faire passer gaiement les heures de la soirée; chaque matin, ils iront boire à la source bienfaisante située à peu de distance, sur les premiers escarpements de la montagne¹. Pour favoriser l'action des eaux, ils auront autour d'eux des environs charmants, où chacun pourra choisir les promenades qui seront le plus en harmonie avec les penchants de son esprit : élégants et vaporeux lointains, végétation brillante ou sévère, doux vallons, solitudes sauvages, torrents impétueux, ruisseaux limpides, roches cavernueuses, tous les contrastes semblent s'y être donné rendez-vous, tout semble avoir été prodigué par la nature pour satisfaire les inclinations les plus opposées. Je ne saurais trop le répéter : vous tous qui souffrez, venez ici, vous y oublierez bien vite les maux qui vous accablent.

MONTAGNE ET BOIS DE JOUX.

J'ai dit plus haut que Saint-Vincent avait fait autrefois partie de la seigneurie de Mont-Jovet, et avait été, par conséquent, durant bien des années, sous la domination de la famille de Challand. J'ai raconté ensuite comment les ducs de Savoie l'avaient détaché du fief auquel il appartenait; je ne reviendrai pas sur l'histoire de ce bourg, elle ne présente point assez d'intérêt pour mériter des détails plus circonstanciés. Je vais maintenant m'éloigner de Saint-Vincent où il ne me reste plus rien à étudier; je vais

1. Voici l'analyse de M. Abbene :

Eau limpide, acidulée au goût, légèrement salée, ferrugineuse et styptique; température de 40 degrés Réaumur à la source.

Mille parties de cette eau contiennent :

Gaz acide carbonique.....	2,254
Sulfate de soude.....	3,758
Carbonate de soude.....	4,455
Chlorure de sodium.....	0,498
Carbonate de chaux.....	4,188
Carbonate de magnésie (traces).....	
Oxyde de fer.....	0,018
Alumine.....	0,434
Silice (traces).....	
Matière organique.....	
Eau.....	990,995
	<hr/> 1000,000

abandonner la grande route et entreprendre une course à travers les monts les plus élevés. Je traverserai le bois de Joux qui couronne la montagne au pied de laquelle jaillit la source minérale; je visiterai la vallée de Challand; puis, remontant le versant opposé, je franchirai le col de la Ranzola pour pénétrer dans la vallée de Gressoney. Les deux vallées dont je parle courent parallèlement du nord-est au sud-ouest, et viennent déboucher dans le val d'Aoste, la première à Verrès, la seconde à Pont-Saint-Martin. Pour cette excursion, de quelque côté qu'on la commence, les voitures, les chars légers même, ne sont plus possibles, car il faut parcourir des sentiers rocailleux, gravir des pentes rapides et descendre par des chemins bordés de précipices. Ces difficultés, capables de faire reculer celui qui, pour la première fois, se voit exposé à de semblables périls, devient un jeu, lorsque l'habitude a donné aux membres le ressort nécessaire, au regard la force de mesurer les abîmes.

De Saint-Vincent au bois de Joux, forêt peuplée de sapins magnifiques, il y a trois longues heures de marche. Le sentier qui y conduit passe auprès de la fontaine minérale enfermée dans un étroit bâtiment, puis il monte en déroulant ses replis nombreux sur le flanc de la montagne, tantôt sous de grands arbres et parmi les rochers, parfois au milieu de champs arides péniblement cultivés. Il traverse quelques hameaux perdus dans ces solitudes ombreuses, et gagne ainsi lentement le sommet. Le bois de Joux a été le théâtre d'une aventure qui m'a été racontée comme un fait digne de foi, et qui, si elle avait eu un autre dénouement, aurait suffi pour changer la face du monde.

Le 23 mai 1800, le premier consul Bonaparte, voulant explorer par lui-même les passages de la vallée et découvrir une route praticable qui lui permit de tourner le fort de Bard, se transporta sur les hauteurs de Saint-Vincent, accompagné de quelques aides de camp et de deux guides. Arrivé à l'extrémité de la forêt, il fut bien surpris de rencontrer là une troupe de soldats autrichiens, commandée par un lieutenant nommé de Breux. Cet officier, détaché de la division de l'armée impériale qui occupait le val de Sésia, avait été envoyé en reconnaissance pour s'assurer s'il était vrai que les Français eussent osé, dans cette saison encore rigoureuse, franchir le col du grand Saint-Bernard. La situation était critique : Bonaparte se trouvait loin de son escorte, entouré d'ennemis; sa présence d'esprit ne l'abandonna pas et le préserva des dangers qu'il courait. Il s'adressa au lieutenant, le pressa de questions sans lui laisser le temps de se remettre, l'interrogea sur sa mission, sur la force de son détachement, sur la division à laquelle il appartenait et sur les positions que ce corps avait prises; enfin il sut prolonger l'entretien de façon à donner à ses grenadiers, qui le suivaient de loin, le temps d'arriver et de cerner les Autrichiens. Bonaparte alors, de cette voix pénétrante, qu'il savait aussi rendre terrible, dit à de

Breux : « Monsieur, jusqu'à ce moment, j'étais votre prisonnier, vous êtes à présent le mien ; soyez tranquille sur votre avenir, j'aurai soin de vous et de vos gens. » En effet, l'officier reçut peu de jours après un passe-port qui lui permit de se rendre à Paris, et d'y attendre paisiblement qu'un traité d'échange vînt lui rouvrir le chemin de la patrie.

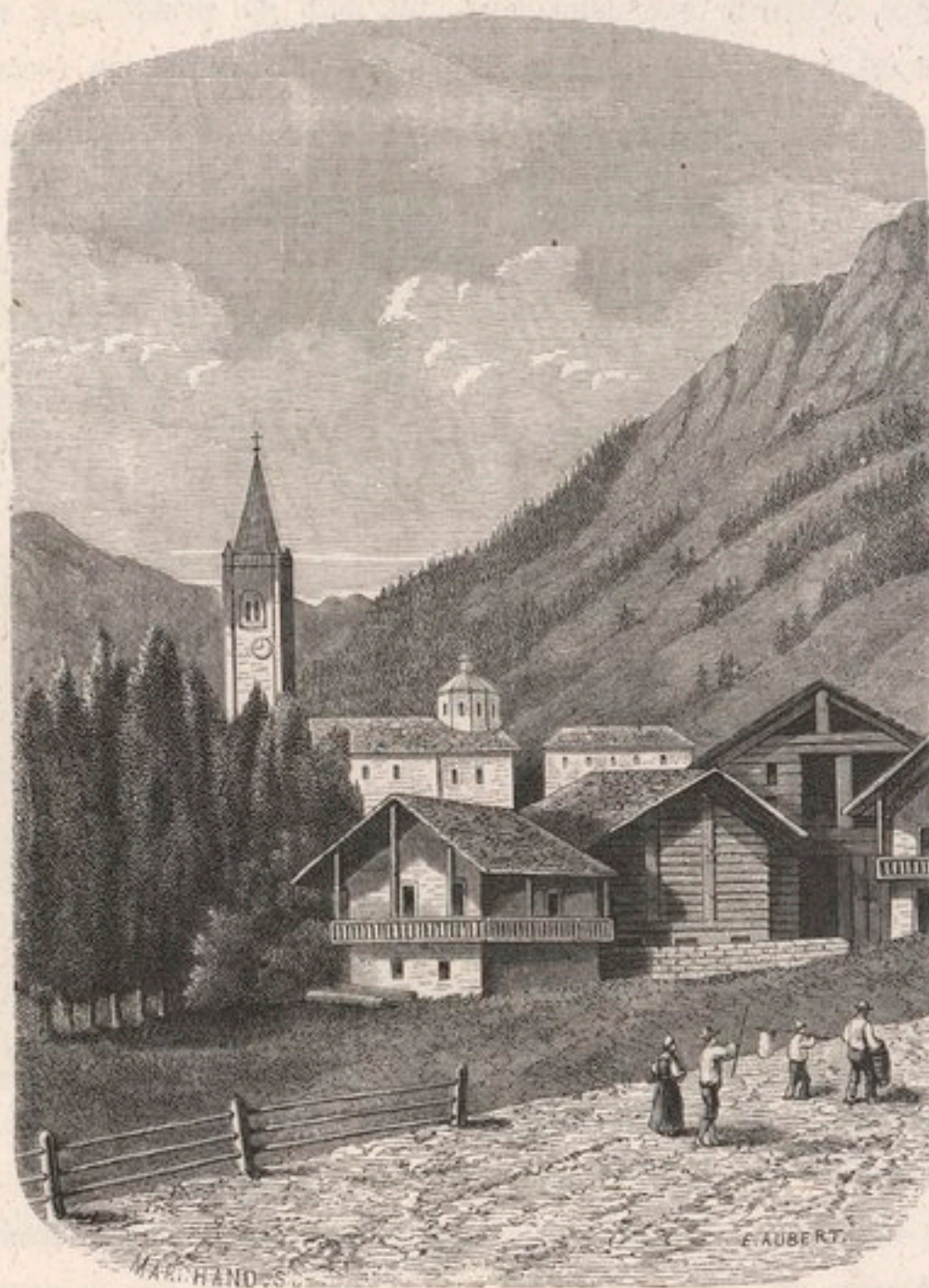
Que serait-il arrivé, si, au lieu de répondre à ces questions multipliées et pressantes, de Breux ne s'était pas troublé, s'il avait profité de la supériorité numérique de son détachement, s'il avait pris et ramené captifs les généraux que la fortune lui livrait ? Bonaparte, à cette heure de l'histoire, prisonnier de l'Autriche ! Qui donc aurait exécuté le plan si admirablement conçu pour envelopper et détruire l'armée commandée par M. de Mélas ? Il y avait certainement au nombre des généraux français des lieutenants dignes du Premier Consul ; mais étaient-ils de taille à remplacer le vainqueur de Rivoli et des Pyramides ? Que devenait la France épuisée par le sanglant délire de la Terreur, et sortant à peine des mains impuissantes du Directoire ? Questions immenses, que nul esprit ne peut résoudre. Le bouleversement de l'Europe, le partage de la France, les plus effrayants malheurs enfin, n'ont peut-être été conjurés en cette circonstance que par les habitudes de simplicité du grand capitaine. Qui pouvait, en effet, à moins d'avoir vu souvent le général en chef, le reconnaître dans cet officier vêtu d'une capote grise, coiffé d'un chapeau sans broderie, et que rien ne distinguait au milieu des siens ?

BRUSSON.

Arrivé au sommet de la montagne de Joux, je m'arrêtai pour bien graver dans ma mémoire la vue de la vallée d'Aoste. C'est la même perspective que celle dont j'avais admiré les beautés avant d'entrer à Saint-Vincent, mais avec cette différence que ma lente ascension avait reporté le point de vue à six ou sept cents mètres plus haut ; ici, par conséquent, le panorama est plus vaste, le regard embrasse une immense étendue, la scène prend un imposant caractère de grandeur. Absorbé quelque temps par la contemplation de ce spectacle, je franchis enfin le plateau qui forme la crête de la montagne, et commençai à descendre dans la vallée de Challand. Le chemin, d'abord facile, glisse sur un tapis de verdure, au milieu de sapins et de mélèzes groupés d'une manière si gracieuse et si variée que l'art le plus consommé ne parviendrait pas à rivaliser avec l'œuvre de la nature ; plus loin, je me trouvai sur une pente plus rapide, je vis reparaître les rochers ; enfin, après avoir suivi pendant trois quarts d'heure un sentier inégal et escarpé, je touchai le fond de la vallée. Je traversai un torrent nommé l'Évançon, qui part des glaciers situés au nord et

va se jeter dans la Doire à Verrès, peu d'instants après j'entrai dans le village de Brusson, bâti à mi-côte d'une colline qui tient à la montagne située en face du bois de Joux.

Brusson est le chef-lieu d'une commune assez importante, puisqu'elle compte sur



BRUSSON. VALLÉE DE CHALLAND.

son territoire treize villages ou hameaux. Ses maisons, construites en forme de chalets, ont une tournure assez pittoresque; l'église, dédiée à saint Maurice, ne remonte pas à une bien haute antiquité; cependant le clocher présente de belles proportions : pour peu qu'on l'examine avec attention, il devient évident que l'architecte a cherché à imiter les nombreux modèles qu'il avait autour de lui dans la contrée. Le chevet de l'église est surmonté par une espèce de coupole à pans coupés de l'effet le plus étrange. Tout cela ne pouvait pas néanmoins me retenir longtemps, et bientôt je partais pour

explorer le bas de la vallée, sachant qu'il me fallait revenir sur mes pas pour reprendre ici le sentier qui mène au col de la Ranzola.

CHATEAU DE GRAÎNES.

A la distance d'environ une demi-lieue, au midi de Brusson, la vallée se rétrécit tout à fait; elle est presque entièrement fermée par une masse de rochers qui porte à



CHATEAU DE GRAÎNES.

son sommet les murailles délabrées et les tours croulantes d'une forteresse gothique. Ces ruines sont celles du château de Grâines. La seigneurie que ces remparts antiques protégeaient était composée au moyen âge des terres de Grâines, de Brusson et de tout le territoire d'Ayas, village situé à l'extrémité septentrionale de la vallée de Challand, au pied des glaciers infranchissables qui la séparent du haut Valais. Le vaste domaine de Grâines appartenait à l'abbaye de Saint-Maurice en Valais, en vertu d'une donation faite par Sigismond, roi de Bourgogne, qui, en 515, avait fondé et doté ce couvent célèbre. Plus tard, les abbés commendataires de Saint-Maurice, qui avaient succédé aux abbés réguliers, désireux d'éviter les soucis qu'entraînait l'administration de biens éloignés, et préférant des revenus fixes, accordèrent l'investiture de la seigneurie de Grâines à la Maison de Challand, moyennant la redevance

de vingt sols viennois de servis¹ annuel et de quarante sols pareils de plait², à la mort de chaque seigneur, leur vassal. Les sires de Challand rendirent fidèlement hommage de ce fief, jusqu'au jour où les coutumes féodales cédèrent la place aux institutions nouvelles.

CHALLAND-SAINT-VICTOR.

Laissant derrière moi le château de Graines, et continuant à marcher vers le midi, j'arrivai au village de Challand-Saint-Victor. Arrêtons-nous avec respect devant cette terre qui donna son nom à l'une des plus illustres familles de l'Europe, à cette noble Maison dont l'origine remonte si loin qu'elle se perd dans la nuit des temps, à cette vaillante race qui a traversé plus de huit siècles en prodiguant à son pays les guerriers héroïques, les prélats vénérables et les hommes d'État les plus habiles ! Sur une roche qui domine le village, on peut voir encore quelques pans de murs déchirés et une tour décapitée ; affligeants débris qui ont survécu à la merveilleuse lignée dont il ne reste plus que la mémoire ! Le château de Challand était la résidence favorite d'Ébal, surnommé le Grand, lorsque les glorieux emplois qu'il occupait lui permettaient de consacrer quelques loisirs à la vallée d'Aoste. Il avait embelli cette demeure et agrandi les constructions ; mais, après que son petit-fils, Ébal le Jeune, eut fait élever le château de Verrès, le manoir de Challand fut entièrement délaissé ; peu à peu les toitures s'enfoncèrent, le donjon s'écroula, les murailles jonchèrent le sol. Quelques années encore et tout vestige aura disparu !

Ébal le Grand, pour affermir la domination des comtes de Savoie sur le val d'Aoste, en concentrant le pouvoir dans la main des souverains, renonça en leur faveur à la vicomté d'Aoste. Cet acte d'abnégation désintéressée, si rare à une époque où toutes les grandes familles cherchaient à conquérir une indépendance absolue, fut accompli dans l'année 1294.

Seize ans plus tard, Ébal accompagna en Orient le comte Amé V, qui volait au secours des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem assiégés dans Rhodes. S'enfermant avec résolution dans la place, Ébal repoussa les assauts furieux des Turcs et soutint par son exemple les soldats du Christ, que son grand cœur et son courage surhumain animaient d'une noble émulation. Il contribua ainsi puissamment à ramener la victoire sous la bannière d'Amé V. En souvenir et en reconnaissance des éminents services rendus à la chrétienté et à leur ordre, les chevaliers décernèrent la croix blanche aux comtes

1. Servis : rente seigneuriale.

2. Plait : droit seigneurial dû aux mutations de seigneurs et de vassaux, en vertu d'une stipulation expresse.

de Savoie. C'est à partir de la mémorable expédition de Rhodes que les princes de la Maison de Savoie substituèrent l'écusson de gueules à la croix d'argent aux armoiries des comtes de Maurienne, leurs ancêtres.

Pendant la longue carrière d'Ébal le Grand, on ne vit pas fléchir un seul instant la fidélité et le dévouement qu'il avait voués à la Maison de Savoie : son esprit lumineux, sa profonde sagesse guidèrent les résolutions du souverain dans ces temps difficiles ; son bras vaillant fut le plus ferme appui de la couronne.

Dans la description du château de Verrès, j'ai parlé d'Ébal le Jeune ; j'ai dit tous les honneurs dont il fut comblé ; je m'étais réservé de citer son plus beau titre de gloire, ici, sur cette terre de Challand, après avoir rendu hommage aux vertus de son aïeul. En 1393, nommé membre du conseil de tutelle qui devait diriger Bonne de Bourbon, régente de Savoie, dans le gouvernement des États d'Amé VIII encore enfant, il déploya, plus éclatantes que jamais, les grandes qualités qui lui avaient attiré la confiance d'Amé VII, enlevé trop tôt à l'amour de ses peuples. Ce fut vers Ébal le Jeune que la régente tourna ses regards durant la guerre suscitée par les Allemands, qui, déjà maîtres du pays de Vaud, assiégeaient Chillon. Appelé pour défendre le trône, Ébal accepta cette mission périlleuse, et fut investi de l'autorité suprême. Il prit ses dispositions avec cette promptitude, cette énergie et cette puissance dont il avait déjà donné tant de preuves ; en une courte campagne, il fit lever le siège de Chillon, repoussa les ennemis en leur faisant éprouver des pertes énormes, et délivra le territoire du fléau de l'invasion.

A la mort d'Ébal le Jeune, François, son fils, devint seigneur de Challand, de Graines, de Mont-Jovet, de Verrès, d'Issogne et de Châtillon. C'est en sa faveur que le domaine de Challand fut érigé en comté par lettres patentes du 19 février 1416, dans le même temps où l'empereur Sigismond accordait à Amé VIII le titre de duc de Savoie. François fut nommé chevalier de l'Ordre, lors de la cinquième création ; son existence, sans être aussi glorieuse que la vie d'Ébal, fut cependant noblement remplie, et il mourut en 1442, sans laisser d'héritiers.

Il fallait choisir, parmi tous les membres de la Maison de Challand, celui qui porterait à l'avenir le titre de comte, car le testament de François contenait des dispositions contraires aux usages de sa famille et fut annulé. Le duc Louis désigna Jacques de Challand, issu de la branche d'Aymavilles. Plein d'estime pour le caractère et les talents de Jacques, le duc le nomma conseiller du conseil privé, gouverneur de Verceil et chevalier de l'Ordre, lors de la neuvième création. Son fils Louis, qui avait eu pour parrain le roi de France Louis XI, succéda au comté de Challand ; il hérita aussi des vertus paternelles, et le duc Amé IX, confiant dans son intelligente énergie, le nomma gouverneur du comté de Nice et chevalier de l'Ordre à la dixième création. Louis mourut

jeune encore, et laissa la tutelle de son fils Philibert à sa veuve et à Georges de Challand, le généreux fondateur du château d'Issogne. Philibert marcha dignement dans la voie tracée par ses illustres prédécesseurs, et rendit son passage sur la terre utile à la patrie; il fut pendant de longues années gouverneur lieutenant général du duché d'Aoste et de la province d'Ivrée, puis encore chevalier de l'Ordre à la onzième création. Philibert ne laissa qu'un fils; mais cet enfant se nommait René de Challand! Le lecteur connaît déjà les services rendus par le comte René et les honneurs qui en furent la récompense; il se souviendra aussi qu'après la mort de ce dernier, le comté de Challand passa dans des familles étrangères et ne fut restitué à ses véritables maîtres qu'à la suite de procès sans cesse renaissants.

Peut-être me blâmera-t-on de n'avoir pas groupé tous les détails connus sur les origines de la famille de Challand, pendant que je me trouvais sur le sol du comté: pour en parler, j'ai pensé qu'il valait mieux attendre le moment où, parvenu à Aoste, j'essayerais de décrire la cité. On sait que les vicomtes d'Aoste ont été les fondateurs de la Maison de Challand: il m'a semblé plus rationnel alors de remonter jusqu'au berceau de leur fortune.

Avant de reprendre le chemin de Brusson, j'entrai dans l'église paroissiale, afin de visiter la chapelle que les premiers seigneurs de Challand avaient fait élever; elle était destinée à leur sépulture. Cet édifice remonte, dit-on, au commencement du XIII^e siècle. Il m'est difficile de prononcer un jugement certain sur l'époque de la fondation de la chapelle. Au reste, en face de la plupart des monuments religieux de la vallée, le même embarras se reproduisait: de telles métamorphoses se sont accomplies; le roman, le gothique et la renaissance, avec toutes leurs transformations, y sont confondus dans un désordre si souvent inintelligible, que je me permettrai bien rarement d'exposer même de simples conjectures. Il ne faut pas toutefois que mes hésitations sur le style de son architecture empêchent le voyageur de pénétrer dans le sanctuaire de Challand-Saint-Victor; en passant trop vite, il renoncerait à tout un monde de méditations salutaires. Devant les tombes de cette race de géants, les pensées graves naissent d'elles-mêmes; on s'émeut au souvenir de ces morts illustres dont la vie a brillé d'un si pur éclat; le cœur s'élève vers Dieu, et supplie l'Éternel de nous donner la force nécessaire pour accomplir une de ces actions utiles qui, laissant dans l'histoire leur empreinte ineffaçable, préservent un nom de l'oubli.

COL DE LA RANZOLA. MONT-ROSE.

De retour à Brusson, et après un court repos, je commençai à gravir le col de la Ranzola. Pendant cette course longue et pénible, je ne devais plus, comme au sortir

de Saint-Vincent, trouver de beaux arbres pour abri. La montagne dont les flancs escarpés se dressaient devant moi offrait une surface grise, dépouillée par les torrents et les pluies du peu de terre qui la couvrait autrefois; quelques maigres buissons, épars sur ce terrain profondément raviné et semé de quartiers de roches, rompaient seuls, par leur pâle verdure, l'uniformité de ces pentes rapides et désolées. De loin en loin cependant, le sentier coupait d'étroits lambeaux de gazon, végétation souffreteuse échappée par miracle à l'action des eaux, mais jaunie et calcinée par les ardeurs du soleil. Il me fallut quatre heures de patience et de courage pour atteindre le sommet, n'ayant d'autre compensation qu'une vue assez magnifique, il est vrai, pour dissiper la mauvaise humeur, conséquence naturelle d'une lassitude extrême. A mesure que le chemin s'élevait, le spectacle devenait en effet de plus en plus resplendissant : mes regards, passant au-dessus du bois de Joux que je dominais alors, plongeaient dans toutes les profondeurs du val d'Aoste. Je revoyais le Mont-Blanc avec une indicible émotion; ses contours étincelants se détachaient sur le sombre azur d'un ciel sans nuage; les montagnes qui lui servent de contre-forts, cimes neigeuses aussi, l'entouraient comme une troupe de jeunes enfants réunis autour d'un colosse. Celui qui n'a jamais parcouru la montagne ne peut avoir l'idée de l'admirable panorama qui se déroula sous mes yeux à partir du point où je commençai à distinguer les premières silhouettes de ce merveilleux tableau, jusqu'au moment où je posai le pied sur la crête aiguë qui forme le sommet du col. Tous les passages que j'avais franchis dans les Alpes m'avaient jusqu'alors présenté les mêmes dispositions de terrain; c'était toujours un plateau plus ou moins étendu, occupant la sommité de la montagne. Ici, au contraire, l'arête est tellement étroite qu'elle ne mesure certes pas une largeur de deux mètres en surface plane; à peine a-t-on cessé de monter le versant de Brusson, qu'aussitôt on commence à descendre le versant de la vallée de Gressoney.

Je n'avais pas marché cinq minutes dans cette nouvelle direction, songeant au Mont-Blanc, cherchant à bien fixer dans mon souvenir les lignes majestueuses, les formes monumentales, la couleur harmonieuse et brillante de cette splendide féerie, que soudain en relevant la tête j'aperçus vers ma gauche le Mont-Rose étendu dans tout le calme de sa grandeur. Autant l'aspect du Mont-Blanc tout hérissé de pyramides de granit est sévère et terrible, autant ses rocs déchirés par d'affreuses convulsions inspirent de terreur, autant les lignes simples et reposées du Mont-Rose sont empreintes de sérénité paisible. Ses immenses glaciers couverts d'une neige immaculée se développent largement; si quelques assises de noirs rochers percent, par place, son blanc linceul, ces rochers sont semblables à de grandes murailles. Le Mont-Rose est à mon avis la plus belle image de la force et de la puissance.

GRESSONEY-SAINT-JEAN.

Le sentier dont il faut suivre les détours pour arriver à Gressoney-Saint-Jean est tracé en zigzag sur une crête de terrain en forme de cône, qui tombe presque perpendiculairement du haut de la montagne au fond de la vallée. Deux ravins immenses, sillonnés par des cascades écumantes, bordent les côtés de cette crête, qui du sommet à la base est couverte de rochers et de pins magnifiques. A partir du col de la Ranzola jusqu'à l'entrée du village, il y a deux longues heures de marche, et je dois ajouter, pour être vrai, que ces heures-là peuvent être comptées double. De ma vie, je n'avais vu un chemin semblable. Pendant toute la durée de la descente, c'est moins un sentier qu'un escalier informe dont les marches rocailleuses sont d'une hauteur démesurée. On ne doit pas songer à descendre paisiblement cette pente abrupte, il faut se résoudre à n'avancer que par bonds inégaux, en évitant avec attention de trébucher, car en ces passages difficiles une chute ne serait certes pas sans péril. Je me demandais, tout en m'évertuant à franchir sans encombre ces anguleux gradins, comment il existait des voyageurs assez ennemis d'eux-mêmes pour oser parcourir, à dos de mulet, cette route escarpée. Je n'imaginais pas qu'il fût possible de subir longtemps une telle épreuve; cependant j'ai rencontré plusieurs de ces touristes indolents, à qui leur aversion pour la marche ferait accepter tous les supplices, et, lorsque ma mémoire me les rappelle brutalement balancés de l'avant à l'arrière comme des barques sur l'Océan furieux, je suis encore stupéfait de leur résignation stoïque. Grâce à mes efforts soutenus, je vis peu à peu s'approcher le moment désiré où je mettrais le pied sur la prairie que je lorgnais du haut de ces rochers sauvages, et dont j'aspirais à fouler les gazons frais et unis. Enfin je traversai le torrent qui roule au fond de l'un des deux ravins dont j'ai parlé, et quelques pas plus loin je trouvai le terme de mes fatigues. Ce fut avec un vrai plaisir que je rencontrai, après ce rude exercice, le sol égal de la plaine; je me reposai avec délices des secousses violentes et des brusques mouvements auxquels j'avais été contraint. La plaine est quelquefois charmante, il faut l'avouer, mais c'est à la condition de succéder à la montagne, et de ne pas se prolonger trop longtemps. Après avoir cheminé un quart d'heure encore à travers les prés, d'où montaient déjà les blanches vapeurs du soir, j'atteignis le village de Saint-Jean; là, devant un feu clair et pétillant, j'eus bien vite oublié les tribulations de ma course précipitée pour me souvenir seulement des magiques tableaux que j'avais admirés.

La vallée de Gressoney n'est pas ouverte comme les grandes vallées des Alpes; c'est plutôt un vallon, si toutefois son étendue, qui est de huit lieues au moins, permet de lui donner un nom aussi modeste. Son aspect de calme, d'abondance et de richesse

charme les yeux et réjouit le cœur en ne lui offrant que des images de bonheur et de paix. Les deux versants des monts qui la bordent sont revêtus jusqu'à une certaine élévation de noires forêts de sapins et de mélèzes : au-dessus de ces bois sombres toute végétation disparaît, et les crêtes se montrent nues ou hérissées de rochers gigantesques; le Mont-Rose occupe en entier l'extrémité supérieure de la vallée et semble la clore complètement. Autour de lui, le voyageur peut compter de nombreuses et belles maisons qui témoignent en faveur de l'aisance et des habitudes soigneuses de la population. Un large torrent nommé l'Hellex ou le Lys baigne de ses ondes limpides les prairies étendues sur les bords de son lit semé de cailloux blancs et brillants, et passe au pied du village de Saint-Jean. Un pont de pierre à deux arches, d'une construction solide, établit entre les deux rives une communication facile et vient aboutir à la grande place du village. L'Hellex, sorti des glaciers du Mont-Rose, parcourt toutes les sinuosités de la vallée, recueille les nombreux cours d'eau qui descendent ou se précipitent des montagnes et va se perdre dans la Doire, à Pont-Saint-Martin.

Nul affligeant spectacle ne vient troubler le doux charme de cette nature souriante et paisible. Pendant tout mon séjour à Gressoney, je n'ai pas rencontré un seul de ces infortunés au cou déformé par le goître, je n'ai pas aperçu un seul de ces êtres déshérités qui n'ont plus rien d'humain que le nom, et dont la vue m'avait si souvent attristé dans le val d'Aoste et plus souvent encore dans le Valais. Ici, la population offre le vivant témoignage de la santé et de la force; elle est en harmonie avec la fécondité des pâturages couverts de troupeaux magnifiques, avec la haute taille des sapins et la vigueur de la végétation, avec l'air vif, salubre et tout imprégné de senteurs résineuses qu'on y respire. Les hommes sont robustes et d'une stature élevée; les femmes sont en général jolies, l'éclatante fraîcheur de leur teint est surtout remarquable. Une politesse prévenante, qui prend sa source dans la simplicité des mœurs et dans la bonté du cœur, forme le trait distinctif du caractère de ces heureux montagnards. Si je possédais l'art d'intéresser le lecteur aux mille petits incidents de la vie de voyage, en un mot, si je me sentais doué de la verve spirituelle des Alexandre Dumas, des Töpffer, je pourrais écrire un piquant chapitre sur l'hospitalité affable que j'ai reçue dans une auberge du village de Saint-Jean; je pourrais parler de la recherche et du luxe de la table, décrire la maison propre et luisante comme une maison flamande, et le monde entier répéterait le nom de Liscoz, mon hôte : mais, hélas ! ma plume n'a pas ces allures faciles et dégagées ; aussi je me hâte de reprendre le rôle modeste que je me suis réservé.

Dans presque tous les villages de la vallée de Gressoney, ou du moins dans ceux qui sont situés vers la partie supérieure, le langage usuel des habitants est un dialecte allemand. Quelques personnes, parmi celles qui savent l'histoire du pays, m'ont raconté que cette vallée perdue au milieu des Alpes avait été peuplée par une colonie de Saxons

à l'époque où ce peuple fier et malheureux fut soumis par la puissante épée de l'empereur Charlemagne. Selon la tradition, une tribu échappée au fer du vainqueur, et voulant se dérober au joug, vint au milieu de ces montagnes mal connues alors chercher une retraite et l'indépendance. Les érudits que j'ai consultés trouvent une preuve concluante de la justesse de cette opinion dans le langage actuel, qui est encore aujourd'hui mélangé d'une foule de mots appartenant au vieux saxon le plus pur. Néanmoins, ceux dont l'esprit se refuse à accepter une tradition, si vraisemblable qu'elle soit, et dont la raison aime à chercher plus près le principe de toute chose, ceux enfin qui ne se contentent pas de conjectures plus ou moins fondées, affirment que les habitants du val de Gressoney parlent allemand par ce seul motif que leurs relations commerciales avec l'Allemagne les y obligent. Il m'a été impossible de vérifier par moi-même s'il est vrai que le dialecte usité dans la vallée contient du vieux saxon, parce que je ne connais des langues germaniques que juste ce que Figaro savait d'anglais. Ne pouvant donc pas présenter une opinion qui m'appartienne, je me contente d'indiquer les deux origines attribuées à un fait intéressant, et me borne à faire remarquer qu'il est étrange de rencontrer une population ayant conservé l'idiome d'un pays dont elle est séparée par des monts presque infranchissables, malgré son contact journalier avec des peuples parlant le français et l'italien.

Les habitants de la vallée, principalement ceux des villages de Gressoney-Saint-Jean et de Gressoney-la-Trinité, se livrent au commerce du bétail qu'ils élèvent et engraisent sur leurs prairies ou dans leurs vastes étables. La race ovine est sans contredit plus belle et plus vigoureuse que dans toute autre contrée; je doute fort que les *dishleys* et les *costwolds* de l'Angleterre, si renommés cependant, soient plus admirables que les moutons dont la place du village de Saint-Jean était remplie le jour d'un marché auquel le hasard m'a fait assister. Les laines constituent par conséquent un des produits les plus précieux et fournissent un aliment inépuisable à l'exportation. L'activité intelligente de ces laborieux éleveurs et leur probité sévère ont amené dans la vallée l'aisance générale dont l'aspect frappe tout d'abord la vue; j'ajouterai même que certains d'entre eux ont été largement récompensés par le succès, car on cite bon nombre de grandes fortunes honorablement acquises. Sur ce coin de terre favorisé, tout se ressent des heureux résultats d'un travail bien dirigé; les visages sont éclairés par l'expression du contentement intérieur; les maisons, ainsi que je l'ai dit déjà, sont spacieuses et construites avec une solidité qui n'exclut pas l'élégance; la pauvreté est inconnue, et, ce qui me l'a prouvé, c'est que dans toute l'étendue de la vallée, je n'ai pas vu sur ma route une seule main se tendre pour implorer l'aumône.

Le costume des villageois n'a aucun caractère particulier, il ressemble au vêtement adopté par les paysans français dans les provinces qui n'ont pas, comme la vieille

Bretagne, conservé les usages antiques. Les femmes et les bergers, au contraire, sont costumés de la façon la plus pittoresque. Les pâtres, vêtus comme ceux de la campagne de Rome, ont les jambes emprisonnées dans de longues guêtres boutonnées montant jusqu'au genou; quelquefois la guêtre est remplacée par des morceaux de toile ou de drap, que soutiennent des bandelettes adroitement entrelacées et de couleur tranchante; leur culotte courte, en velours épais, est ouverte sur le côté, à l'endroit du genou, afin de laisser à l'articulation toute sa liberté; une ceinture, le plus souvent rouge, serre leur taille élancée; leur ample chemise en toile grossière, mais d'une irréprochable blancheur, dessine de larges et beaux plis sur la poitrine et sur les bras. Ils sont coiffés de chapeaux à grands bords, dont la forme est haute et pointue; les plus recherchés ornent cette forme de galons en laine de couleur que chacun dispose selon les caprices de son goût : enfin, ils portent leurs vestes sur l'épaule avec une grâce empreinte d'une dignité si vraie, qu'on croirait avoir sous les yeux les plus beaux types des fiers campagnards de l'Espagne ou des Abruzzes.

Les femmes, pendant la semaine, portent une robe en étoffe de laine rouge dont la jupe un peu courte, sans fronces par devant, est plissée par derrière de deux gros plis assez semblables à des tuyaux d'orgues, et qui sont formés de chaque côté à une très-petite distance du milieu de la taille. Le corsage est une espèce de brassière sans manches, de même couleur et de même étoffe que la jupe; il est ouvert en cœur sur la poitrine, et l'intervalle qu'il laisse ainsi dégagé est occupé par un plastron de soie brodé de fleurs. Les manches en toile blanche de la chemise sont à plis flottants, et fermées au-dessus de la main par un simple poignet. Un large tablier bleu est attaché à la ceinture; les bas sont blancs et les souliers plats. Les cheveux sont disposés en bandeaux relevés; sur chaque joue se dessine un accroche-cœur de dimensions inusitées. La tête est couverte d'un foulard rouge serré sur le front et dont les bouts retombent coquettement sur le cou et sur les épaules; pour aller au soleil, on pose sur ce foulard un chapeau de paille à grands bords.

Les jours de fête, les femmes s'habillent de robes tout à fait semblables quant à la façon et à la coupe, seulement chacune choisit la couleur qui sied le mieux à son teint et peut contribuer à faire valoir sa beauté. Les manches de la chemise sont enfermées jusqu'au coude dans des fourreaux de drap noir à poignets de velours; un fichu de fantaisie à pointe se noue par-dessus le corsage. La partie la plus remarquable de la toilette est la coiffure, qui consiste en un chapeau tout d'or, couvert de fleurs brodées à jour, et garni de rubans blancs et roses. Il est impossible de donner l'idée de cet étrange chapeau qui, malgré un certain air de lourdeur, est cependant très-joli et fort original; le dessin pourrait seul en bien faire comprendre la forme. Lorsqu'elles se parent de cette coiffure, les femmes relèvent presque toutes leurs cheveux à la

chinoise, sans supprimer cependant les accroche-cœurs, auxquels elles semblent tenir essentiellement.

Pour gagner l'extrémité supérieure de la vallée, et parvenir jusqu'à la base du Mont-Rose, on suit une route douce et facile qui traverse des groupes de maisons dont



NOTRE-DAME DES NEIGES. LE MONT-ROSE.

l'apparence est toujours aussi attrayante. En d'autres vallées, chacun de ces groupes suffirait pour composer un beau village; mais ici, toutes ces habitations sont considérées comme appartenant à Gressoney, et je n'ai point entendu prononcer un autre nom dans la partie septentrionale du pays. Au bout d'une demi-heure de marche, j'arrivai à une petite chapelle appelée Notre-Dame des Neiges. Cet ermitage isolé au milieu des bois et des rochers, se détachant sur un fond de glaciers imposants, est le but de fréquents pèlerinages. Les hommes qui naissent et meurent dans les montagnes, dont la vie se

consume en luttres perpétuelles contre les obstacles et les dangers multipliés autour d'eux, ont conservé la foi chrétienne dans sa ferveur primitive; ils viennent souvent au pied de l'autel rendre grâces au Seigneur de les avoir préservés, et le prier de les couvrir toujours de sa protection. Il est impossible de passer devant ces humbles sanctuaires sans découvrir son front, sans plier le genou; en face des splendeurs de la création, le



sentiment de notre faiblesse nous envahit à tel point que tous, fussions-nous incrédules, nous éprouvons l'irrésistible besoin d'invoquer Celui qui est la source de tout bien.

GRESSONEY-LA-TRINITÉ.

Après une courte halte à la chapelle de Notre-Dame des Neiges, je me remis en route et atteignis bientôt le village de Gressoney-la-Trinité, dont j'apercevais déjà depuis quelque temps le clocher élancé. Je me décidai, afin de varier les horizons, à dépasser le village et à prendre mon croquis en regardant vers le midi. Le dessin peut donc donner une idée nouvelle de la vallée; la cime la plus élevée, qui se dresse au fond du tableau, se nomme le pic de Marie; elle appartient à la chaîne qui sépare la vallée de Gressoney de la vallée de Challand.

Je ne parlerai pas longuement de La Trinité, qui a avec le village de Saint-Jean une trop grande ressemblance pour être l'objet d'une description spéciale : les maisons sont construites sur le même modèle, les habitants également hospitaliers et bons, les costumes exactement pareils. La plupart des hommes ont la passion de la chasse; presque tous sont des tireurs très-habiles. Le gibier abonde dans les montagnes et sur les glaciers qui, de toute part, environnent la bourgade, et les chasseurs y trouvent de fréquentes occasions d'exercer leur adresse sur les chamois, les marmottes, les lièvres et les perdrix blanches.

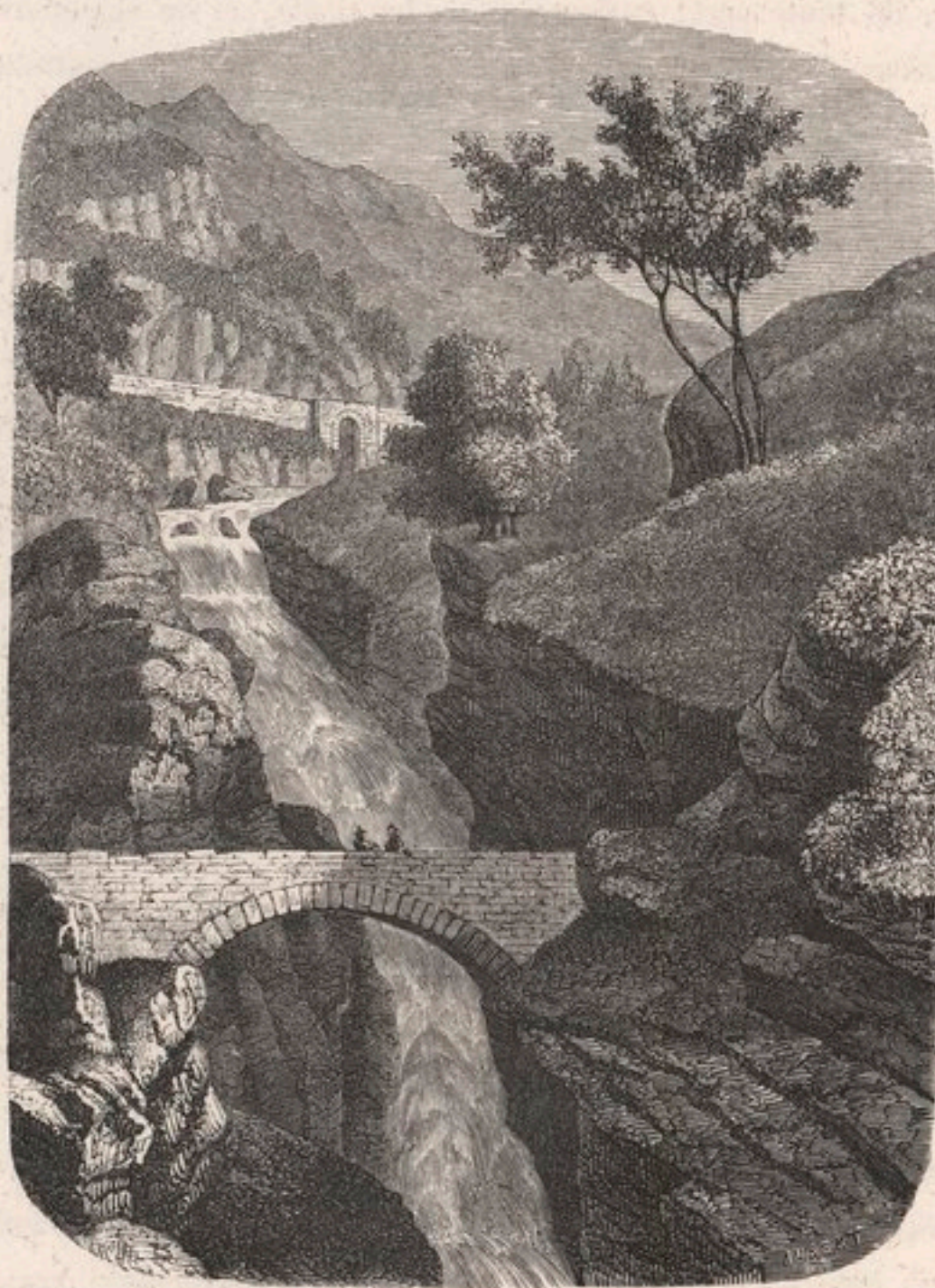
Je passai deux heureuses journées à Gressoney, retrouvant dans le calme de cette douce vallée les forces que j'avais épuisées pour l'atteindre, employant mes heures à recueillir des notes et à visiter sans fatigue la partie supérieure de la vallée. Pendant ces deux jours, je ne manquai pas d'aller chaque soir sur le pont du village pour attendre le coucher du soleil. Ici, comme à Pré-Saint-Didier, c'est un spectacle dont le souvenir ne saurait s'effacer. On voit l'ombre monter lentement du fond de la vallée, gagner insensiblement les collines, les montagnes, et les ensevelir dans une épaisse obscurité, tandis que les sommités du Mont-Rose restent longtemps encore inondées de lumière et resplendissantes de teintes orangées; peu à peu ces tons dorés passent au rose vif, puis au rose pâle, et ne disparaissent qu'au moment où le soleil abandonne à leur tour ces cimes orgueilleuses.

ISSIME. GOUFFRE DE L'HELLEX.

Le temps que j'avais résolu de consacrer à la vallée de Gressoney était écoulé; je me remis en marche pour retourner à Pont-Saint-Martin. La route qui y conduit suit tous les détours de l'Hellex; tantôt large et facile, elle serpente au milieu d'un pays délicieux, dont les aspects sont peut-être plus variés encore que dans les vallées voisines; tantôt étroite et périlleuse, elle se suspend aux flancs des montagnes par des pentes tortueuses. Au bout de trois heures, et après avoir traversé Gaby, pittoresque hameau, j'arrivai à Issime, important village où il faut s'arrêter pour visiter l'église et le clocher qui datent du XI^e siècle, et qui, dit-on, furent reconstruits sur le même emplacement qu'une église dont l'existence remontait au VI^e siècle. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit sur la difficulté de reconnaître les époques de construction des monuments religieux en ce pays; malgré l'incertitude de leur âge, tous sont curieux à étudier et présentent des détails qui ne manquent pas d'intérêt.

A peu de distance d'Issime, la vallée se retrécit et semble glisser avec peine entre deux murailles de rochers gigantesques. L'Hellex, en cet endroit, a creusé son passage au fond d'un précipice d'une profondeur immense. Ce site curieux est connu de tous les

guides de Gressoney : longtemps à l'avance ils en parlent au voyageur ; d'ailleurs , le fracas étourdissant d'une chute d'eau , invisible encore , suffirait seul pour indiquer la halte , en inspirant le désir de contempler le spectacle qu'un si grand bruit annonce. Pour trouver le point de vue le moins défavorable il faut quitter la route , traverser le



GOUFFRE DE L'HELLEX.

précipice sur un pont de pierre , en apparence si fragile au milieu de ces masses imposantes qu'on croit le sentir trembler sous ses pas , et aller se placer d'abord du côté droit , ensuite du côté gauche. Alors on voit l'Hellex précipitant la masse entière de ses eaux d'une hauteur énorme au milieu de blocs de rochers démesurés. C'est une admirable cascade. Malheureusement , il n'est pas possible de se placer très-convenablement pour jouir de toute la beauté du coup d'œil ; il faudrait pouvoir descendre beaucoup plus bas , jusqu'au point où les eaux se brisent ; mais le terrain s'y oppose , et l'on doit

se contenter d'un tableau déjà magnifique. Les gens du pays nomment cet endroit le gouffre du Lys ; ne serait-il pas plus justement appelé le saut de l'Hellex ?

FONTAINE-MORE. LILLIANES. PERLOZ.

Non loin de ce lieu solitaire et saisissant se trouve le village de Fontaine-More, qui doit son nom à une source d'où jaillit une eau de couleur noirâtre. Cette bourgade



FONTAINE-MORE.

est assise sur les deux rives de l'Hellex réunies par un pont, sur lequel on traverse une dernière fois le torrent. A partir de Fontaine-More jusqu'à Pont-Saint-Martin, la route ne quitte plus la rive gauche. Je ne m'arrêtai que le temps nécessaire pour emporter un croquis du village pris du midi ; c'est un des plus jolis sujets de tableau qui se puisse imaginer ; le premier plan, occupé par des eaux bouillonnantes, par le chemin rocailleux et quelques grands rochers, s'arrange de la manière la plus heureuse ; le pont, l'église, les maisons, composent un second plan remarquable par la variété des lignes et l'éclat du coloris ; les fonds sont remplis par des montagnes aux contours simples et sévères. Il est difficile de rencontrer ailleurs un ensemble aussi complet.

L'intervalle qui sépare Fontaine-More de Pont-Saint-Martin est peut-être la partie

de la route qui offre le plus d'intérêt. Autour de Fontaine-More, les yeux se reposent sur des masses de verdure : les noyers, les châtaigniers croissent en groupes nombreux et leur feuillage brillant se détache sur la teinte sombre des forêts de sapins. Plus loin on rencontre d'immenses ravins creusés par les eaux ou par les avalanches ; dans ces passages difficiles, le sentier suit les flancs déchirés de la montagne en se tordant au-dessus des abîmes ; plus loin encore, ce sont des amas de rochers tombés des cimes voisines, et parmi lesquels on chemine comme au milieu d'un labyrinthe. Enfin, après deux heures de marche, je dépassai Lillianes qui n'offre qu'un médiocre intérêt, et laissant également le village de Perloz que l'on voit assis sur un plateau de l'autre côté de l'Hellex, je me trouvai, sans m'en douter, parvenu à l'issue de la vallée, sur les hauteurs qui dominant Pont-Saint-Martin. A mes pieds s'étendait le bourg que le lecteur connaît déjà, le pont romain franchissait les flots du torrent de son arche hardie ; c'était bien là l'entrée de la vallée d'Aoste ! Je descendis du haut de ces rochers par un chemin escarpé et creusé dans un schiste glissant ; peu d'instant après, j'entrai dans la bourgade où je me reposai, non sans plaisir, des fatigues de la journée. Parti de Gressoney-Saint-Jean à cinq heures du matin, j'arrivai à Pont-Saint-Martin à deux heures de l'après-midi, tout entier au regret d'avoir fait une marche si rapide et de ne m'être pas arrêté plus longtemps devant tous les sites qui m'avaient charmé.

SEIGNEURIE DE VALLEISE.

La vallée de Gressoney était, à l'époque de la féodalité, la propriété de deux familles nobles ; l'une, la Maison de Challand, possédait environ les deux tiers des terres de Gressoney-Saint-Jean et de Gressoney-la-Trinité ; l'autre, la Maison de Valleise, étendait sa juridiction sur le dernier tiers des territoires de Saint-Jean et de La Trinité, sur Issime, Fontaine-More, Lillianes, Perloz, et tenait encore une grande portion des terres de Carême, commune importante appartenant autrefois au duché d'Aoste. La Maison de Valleise⁴ compte parmi les plus nobles et les plus anciennes familles de la vallée. Dans les assemblées générales des États, les seigneurs de Valleise prenaient rang immédiatement après les seigneurs de Challand et de Quart. Lors de la mort du dernier représentant de la famille de Quart, les seigneurs de Valleise prirent le second rang, en dépit des efforts tentés par la Maison de Pont-Saint-Martin qui leur disputait cet honneur en revendiquant les droits de la famille de Bard, dont elle descendait. La préséance, objet de l'ambition

4. Les armoiries de la Maison de Valleise étaient : de gueules à trois fasces d'argent, celle en chef chargée d'une croix pattée de gueules accostée de deux étoiles de même. L'écu était accompagné de la devise : **FESTINA LENTE.**

des deux Maisons rivales, fut définitivement assurée aux barons de Valleise par une ordonnance du duc Charles-Emmanuel II, en date du 12 décembre 1655.

La seigneurie de Valleise fut érigée en baronnie, par lettres patentes du 12 avril 1553. Le duc Charles III, le Bon, voulut récompenser ainsi les services d'Antoine de Valleise, premier colonel de la milice du duché d'Aoste, lors de la création de ce corps¹.

L'origine de la Maison de Valleise est inconnue; elle remonte aux temps les plus reculés. Les seigneurs de cette famille figurent au nombre des signataires des traités par lesquels les premiers princes de la Maison de Savoie accordèrent aux habitants du val d'Aoste des privilèges particuliers et de larges franchises; ils ont assisté aux audiences générales après avoir prêté le serment de fidélité d'usage, et rendu hommage de leurs fiefs aux souverains. Des titres authentiques ne permettent pas de révoquer en doute l'exactitude de ces assertions; cependant, il est à remarquer qu'à l'époque même où les seigneurs de Valleise reconnaissaient la suzeraineté des comtes de Savoie ils passaient reconnaissance de leurs domaines du val d'Aoste à l'Empire, et prenaient l'investiture des mains des empereurs. Ainsi en 1211, Jacques, Ardusson l'Ancien et Ardusson le Jeune, *conseigneurs* de Valleise, rendaient hommage de leurs fiefs à l'empereur Frédéric qui leur en donnait l'investiture par un acte daté de Milan. En 1310, c'est à l'empereur

1. Au temps où les coutumes féodales étaient en vigueur, chaque seigneur du duché désignait parmi ses vassaux les hommes d'armes dont le nombre était fixé suivant l'importance des fiefs. A la première réquisition du souverain, les barons réunissaient sous leurs bannières les contingents qu'ils avaient juré d'entretenir en recevant l'investiture; ils en prenaient le commandement et exécutaient les ordres qui leur étaient transmis. Après la guerre, chevaliers et vassaux rentraient dans leurs foyers. Plus tard, lorsque l'on commença à reconnaître la supériorité des armées permanentes, on cessa d'imposer aux seigneurs la réunion de leurs vassaux armés.

Les privilèges accordés par les princes de Savoie aux habitants du val d'Aoste stipulaient formellement l'obligation de servir le souverain et de repousser par les armes toutes les attaques dirigées contre le pays, mais en même temps ces franchises les exemptaient de toute levée de soldats destinés aux compagnies d'ordonnance, sorte de gendarmerie permanente que de tout temps les Maisons royales ou princières entretenirent à leur solde. Fidèles à leur serment durant les guerres de François I^{er} et de Henri II contre Charles-Quint, les gentilshommes du duché d'Aoste, se voyant entourés d'ennemis et n'osant pas se fier entièrement aux traités de neutralité, conçurent la patriotique pensée d'organiser une milice pour la défense du sol natal. En 1548, ils obtinrent du duc de Savoie, Charles III, l'autorisation si vivement réclamée, et divisèrent la vallée en trois circonscriptions composant chacune un bataillon de quatre compagnies. Le bataillon d'en haut se réunissait à Morgex, le bataillon d'en bas à Verrès, le bataillon du centre à la cité d'Aoste.

Les trois premiers colonels nommés furent :

Antoine de Valleise pour le bataillon d'en bas;

Gabriel Sarriod de Latour pour le bataillon d'en haut;

François Vaudan pour le bataillon du centre.

Les hommes les plus considérables et les plus distingués par le courage, la naissance ou la fortune ont toujours regardé comme un honneur l'exercice d'un commandement dans les rangs de ces bataillons qui, à l'origine, étaient de mille hommes au moins, mais qui, plus tard, après les tristes ravages de la peste et de la guerre, ne comptaient plus que la moitié de cet effectif.

Henry que les sires de Valleise rendent hommage; en 1448, par un acte daté de Constance, l'empereur Sigismond reçut leur serment et les investit de nouveau. Si j'insiste sur ces faits en apparence contradictoires, c'est pour mieux faire comprendre à quel point il est difficile de démêler la vérité au milieu d'une telle confusion de pouvoirs; on s'expliquera l'embarras que j'ai éprouvé, et qu'on a dû remarquer dans l'introduction, lorsqu'il s'est agi de raconter de quelle manière la domination de la Maison de Savoie s'était établie. Il est évident que les empereurs d'Allemagne ont conservé longtemps des droits sur la vallée d'Aoste, et que les comtes de Savoie ont affermi lentement leur autorité en adoptant une ligne de conduite qu'ils ont tous suivie avec une prudence et une fermeté qui ne se sont jamais démenties. Ils se déclarèrent d'abord indépendants et héréditaires à la condition de rendre hommage; ensuite, par des alliances heureuses, ils se ménagèrent d'importants accroissements de territoire; plus tard, ils surent dominer les évêques, les nobles et le tiers état, en les opposant les uns aux autres, et enfin le jour vint où leur puissance, parvenue à son apogée, n'eut plus à redouter aucune rivalité.

La famille de Valleise a donné plusieurs personnages éminents à l'Église, entre autres, Antoine de Valleise, prieur du chapitre de Saint-Pierre et Saint-Ours en 1407, et Louis de Valleise, nommé prévôt du chapitre de la cathédrale d'Aoste en 1630.

Dans la carrière civile on remarque François de Valleise, choisi en conseil général du duché pendant l'année 1558 pour faire partie de la députation chargée de négocier avec la France le traité de neutralité qui devait préserver la vallée des malheurs de la guerre. Dans les emplois militaires la Maison de Valleise tint un des premiers rangs; plusieurs de ses membres furent nommés chevaliers de l'Ordre.

Après mon excursion dans les deux vallées de Challand et de Gressoney je me voyais obligé de parcourir une seconde fois des contrées explorées déjà, afin de regagner Saint-Vincent et de reprendre mon travail sur la basse vallée à l'endroit même où j'avais quitté la route provinciale pour m'engager dans la montagne. Dans un pareil voyage, ce serait rêver l'impossible que d'espérer se soustraire à la nécessité de revenir quelquefois sur ses pas. En général, les vallées latérales conduisent à des cols élevés et dangereux; si on se décide à les franchir, on quitte le pays, ou bien on se transporte dans une vallée voisine qui aboutit à un point souvent éloigné dans la vallée principale, et il faut alors rétrograder ou se résigner à négliger certaines parties du parcours. L'itinéraire le mieux combiné ne réussit pas à éviter les inconvénients qui résultent de la configuration du sol; au reste, est-ce un inconvénient bien regrettable que de revoir une seconde fois des sites semblables à ceux que j'ai décrits au commencement de ce chapitre? Pour ma part, heureux de cette obligation qui devenait à mes yeux une bonne fortune, je me mis gaiement en route pour traverser de nouveau Donnas, Bard, Verrès, Mont-Jovet, et rentrer à Saint-Vincent.

CHATILLON.

La route de Saint-Vincent à Châtillon court au pied des montagnes et présente des points de vue admirables, soit qu'on regarde vers le midi, du côté où la vallée se resserre pressée par les rochers du Mont-Jovet, soit qu'on tourne les yeux vers le couchant, du côté où, plus ouverte, elle s'enfuit vers la cité. La distance qui sépare les deux bourgs est à peine d'une demi-lieue ; durant ce court trajet, je ne cessai de me dire que la véritable station des paysagistes était marquée en cet endroit. En effet, tous les sujets d'étude sont réunis sur ce point ; l'artiste peut y consacrer des mois entiers sans craindre d'épuiser cette mine féconde. J'avais tout en faisant ces réflexions, et bientôt je me trouvai à l'entrée de Châtillon.

Châtillon, chef-lieu de l'un des mandements du val d'Aoste, est construit en amphithéâtre à l'entrée de la vallée de Valtournanche, sur les premières pentes de la montagne qui borde la vallée d'Aoste au nord ; c'est, après la cité, la ville la plus importante de la province. Les habitants sont robustes, industriels, intelligents ; ils font un commerce assez étendu des bestiaux qu'ils élèvent et des produits de leur fertile territoire. Au fond de la gorge où mugissent les eaux du Marmore, torrent qui descend du Mont-Cervin et sépare Châtillon en deux parties inégales, on voit une vaste usine dans laquelle sont réunis hauts-fourneaux, fonderie et forges. La nuit, quand les feux sont en pleine activité, quand les marteaux gigantesques frappent le fer rougi en faisant jaillir à chaque coup des gerbes d'étincelles, quand les ouvriers, semblables à de noirs fantômes, courent et s'agitent au milieu des flots de lumière dont les éclats illuminent les fenêtres et les portes, le spectateur placé sur le pont qui franchit la gorge et domine la fonderie peut, sans grands efforts d'imagination, se croire transporté devant les cavernes infernales et rêver qu'il assiste aux danses des démons.

Pour avoir une idée exacte de la situation pittoresque de Châtillon il faut gagner une pointe de terrain couverte de prairies, au sud de la ville. De là, le regard embrasse à la fois l'entrée de la vallée de Valtournanche, la ville assise sur les deux rives du Marmore, les ponts étagés qui traversent le torrent, l'église bâtie sur un point élevé de l'amphithéâtre. Cet imposant tableau est rendu plus imposant encore par le fond de montagnes sur lequel il se détache, et par son brillant entourage de végétation entremêlée de rochers sévères aux formes accentuées.

La voie consulaire traversait Châtillon, mais au-dessous de la route actuelle, évitant ainsi la montée rapide qui conduit aujourd'hui à la rue principale. Les Romains avaient jeté sur le Marmore un pont dont il ne reste plus que la voûte et les admirables culées en pierre de taille. Ces solides culées, conservées comme si elles étaient construites depuis

peu d'années, servent d'assises à un pont moderne qui recouvre entièrement, mais cependant à distance, l'antique voûte romaine. Le pont sur lequel passe la route provinciale a été jeté à vingt mètres environ plus haut, au nord; il a été construit en 1766; c'est un remarquable monument, dont l'arche unique, élevée de quarante et un mètres au-dessus du niveau moyen du torrent, et large de vingt-deux mètres, franchit le précipice avec une hardiesse surprenante.

L'église de Châtillon a été, selon toutes les probabilités, bâtie sur l'emplacement d'un temple desservi par des Sévirs augustaux; elle est d'assez vastes proportions et date de l'année 1607; du moins, c'est assurément à cette époque qu'appartient sa dernière reconstruction.

J'ai relevé avec soin deux inscriptions romaines scellées l'une à côté de l'autre, dans le mur d'un perron situé sur la face latérale de l'église exposée au sud-ouest; les voici :



La pierre sur laquelle est gravé le nom de Silvina servait de table à l'autel du Rosaire de la paroisse, et elle se trouvait tellement engagée dans la maçonnerie qu'il était difficile d'en soupçonner l'antiquité. Il y a huit ou neuf ans, l'autel eut besoin de quelques réparations, et aux premiers coups de marteau l'inscription tout entière apparut. Sur les instances de M. Gal, prieur de la Collégiale d'Aoste, savant archéologue, ce magnifique débris fut placé dans l'endroit où je l'ai vu, et où, grâce à lui, tous les voyageurs peuvent l'admirer à leur aise. Cette inscription vraiment monumentale a un mètre quarante-cinq centimètres de longueur sur quatre-vingt-dix centimètres de hauteur; elle doit remonter au règne de Tibère¹. La grandeur et la belle forme des lettres rendent ce morceau digne d'une étude attentive.

La seconde inscription, dont il ne reste malheureusement que la moitié, fut retrouvée à la même époque, pendant le cours des travaux dont je viens de parler. C'est aussi la sollicitude éclairée du prieur Gal qui a sauvé ce précieux fragment du danger d'être enfoui

1. M. le chevalier Promis, connu par ses nombreux travaux archéologiques, attribue cette inscription au temps de Néron ou de Tibère. Il ajoute qu'il n'a découvert dans la vallée aucun fragment analogue qui pût lui être comparé pour la pureté du style.

de nouveau par les ouvriers. Remarquons ici que, pour séparer les mots, le sculpteur a remplacé les points par des cœurs surmontés d'une petite flamme; dans toute la vallée, je n'ai trouvé ce mode de ponctuation employé que sur cette inscription et sur la suivante.



Cette dernière est scellée dans la paroi extérieure du mur qui borde la rampe conduisant à l'église; le style en est recherché, les caractères sont réguliers et nets; les mots sont aussi séparés par des cœurs qui, au lieu d'être disposés perpendiculairement comme dans la précédente, sont gravés horizontalement et sans aucun ornement. Ces inscriptions furent évidemment

consacrées à la mémoire de deux personnes appartenant à la même famille.

Sur un plateau dominant l'église s'élève le château des anciens barons de Châtillon. Cet édifice a été restauré et transformé dans les siècles derniers; à l'exception d'un remarquable vestibule et de plusieurs salons qui ont conservé des proportions inusitées de nos jours, ce n'est plus à cette heure qu'une très-belle habitation de campagne dont l'extérieur est fort simple. Le seul vestige de forteresse féodale resté debout est une tour basse¹, entourée de mâchicoulis et crénelée; elle se dresse à l'entrée de la cour d'honneur et sert de logement au jardinier. Le comte d'Entrèves, possesseur actuel du château et qui l'habite ordinairement, a bien voulu me recevoir avec une bienveillance que je ne saurais oublier. J'ai dû à son gracieux accueil de voir dans le grand salon une collection nombreuse de portraits des anciens seigneurs; parmi les plus intéressants, j'ai remarqué le portrait de Boniface de Challand, maréchal de Savoie, issu de la branche de Fénis; puis ceux de René de Challand et de sa quatrième femme, Mencie de Portugal. Toutes ces peintures ne sont pas du temps, mais on sent qu'elles sont la reproduction fidèle des originaux; elles donnent une idée juste du caractère élevé des personnages: on lit l'intelligence sur ces fronts larges et bien modelés, le courage éclate dans ces yeux aux regards étincelants. Devant de semblables toiles, il est impossible de ne pas se rappeler la vie glorieuse de chacun de ceux dont elles retracent les images.

Une foule de livres précieux garnit la bibliothèque; mais le plus précieux de tous est un admirable missel décoré d'un nombre infini de miniatures peintes sur vélin. Ce manuscrit a été composé, en 1490, par ordre de Georges de Challand, qui le destinait au service de la chapelle du château d'Issogne. La première page du volume ne laisse aucun doute sur son origine et sa destination; on y retrouve toutes les volontés du donateur, son nom, la date, avec les détails les plus circonstanciés. En mainte occasion

1. Depuis le jour où ces lignes ont été écrites, M. d'Entrèves a cessé d'exister; son fils a fait disparaître la tour antique pour construire à sa place un immense bâtiment destiné aux communs du château.

j'ai vu des missels exécutés à diverses époques : je citerai entre autres ceux que j'ai feuilletés à Aoste parmi les livres de la cathédrale et de la collégiale, et ceux que j'ai examinés à Milan au milieu de la riche collection appartenant à l'église Saint-Ambroise ; mais nulle part je n'ai rencontré une œuvre aussi parfaite que le splendide manuscrit du château de Châtillon. Il ne me semble pas possible d'imaginer des dessins plus variés, de multiplier les ornements avec plus d'élégance et de finesse, de composer des sujets sacrés avec plus d'élévation, de les traiter avec un soin aussi irréprochable. Je puis ajouter sans hésitation aucune que chaque page de ce livre est un véritable chef-d'œuvre.

M. d'Entrèves¹ ne voulut pas me laisser partir sans m'accompagner sur une vaste terrasse faisant face à l'entrée du château. De ce point, la vue est admirablement variée ; la terrasse domine à pic la gorge au fond de laquelle roule le Marmore, et d'où montent les bruits retentissants de la fonderie ; on a devant soi un abîme d'un effet vertigineux, mais plus loin, vers le midi, les regards du spectateur retrouvent toute leur sérénité première devant les séduisants tableaux de la vallée. C'est en cet endroit que je me séparai du comte, heureux de son cordial accueil et fier de ses encouragements à persévérer dans la téméraire résolution que j'avais formée de faire connaître ce merveilleux pays.

La seigneurie de Châtillon fut un des plus anciens domaines de la Maison de Chaland. Godefroy, Aymon et Boson, vicomtes d'Aoste, par acte daté du 14 des calendes de janvier de l'an 1242, en prenaient la nouvelle investiture des mains du comte Amé IV. En vertu des partages faits entre ces trois frères, les seigneuries de Châtillon et de Cly devinrent la propriété de Boson, qui lui-même les divisa et donna Cly à l'aîné de ses fils, et Châtillon au plus jeune. Arrivée à la cinquième génération, la branche de Châtillon s'éteignit et le fief revint à la couronne, qui en conserva la propriété durant quelques années. En 1366, Ébal le Jeune, désireux de faire rentrer dans les domaines de sa famille une terre qui avait appartenu à ses ancêtres depuis les temps les plus reculés, en demanda l'investiture au comte Amé VI, dit le Vert. Ce prince donna son consentement, d'abord, parce qu'il lui était difficile de rien refuser à l'un des plus vaillants soutiens de sa puissance, et ensuite parce que Ébal achetait cette faveur au prix de 5,000 florins, *boni auri et magni ponderis*, de bon or et de grand poids, ajoute l'acte d'inféodation.

Ébal le Jeune, par son testament du 15 janvier 1405, laissa la seigneurie de Châtillon à Jean, son second fils, qui, peu d'années après, fit construire le château, auquel des réparations ultérieures et l'ouverture de larges fenêtres symétriques ont fait perdre son ancien caractère. Jean mourut sans laisser d'héritiers ; alors Châtillon devint la propriété de son

1. Les armoiries de la famille d'Entrèves sont : écartelé aux 1^{er} et 4^e parti d'or et d'argent, au lion de sable brochant sur le tout ; aux 2^e et 3^e d'argent, au château ouvert de gueules, maçonné de sable, sommé d'un soleil de gueules, qui est d'Entrèves, sur le tout, d'azur au sautoir d'or, accompagné de quatre étoiles de même. L'écu accompagné de la devise : VIRTUS COELOS TERRASQUE RAPIT.

frère François, premier comte de Challand. A la mort de François, la seigneurie de Châtillon suivit la fortune du comté, qui, on s'en souvient, fut accordé par le duc Louis de Savoie à Jacques de Challand, de la branche d'Aymavilles.

Isabelle, fille de René de Challand, instituée héritière de son père, espérant apaiser par une habile concession la juste indignation de ses cousins dépossédés, leur abandonna



CHATEAU D'USSEL.

la seigneurie de Châtillon. A partir de cette époque, ce fief fut érigé en baronnie, afin que les frères de Challand, de la branche de Fénis, qui devaient se partager les domaines restés en dehors du procès, portassent un titre égal. La baronnie de Châtillon demeura attachée au comté de Challand, à la suite de l'équitable jugement qui restituait à ses possesseurs légitimes cet antique berceau de l'illustre famille.

C'est de la branche de Cly et de Châtillon que sortirent Boniface et Aymon de Challand, petits-fils de Boson. Boniface, évêque de Sion, préfet du Valais, fut un de ces prélats dont

la main savait porter l'épée aussi bien que la crosse; il soutint de rudes guerres contre les seigneurs du Valais qui s'étaient emparés des biens de son église, et, non content d'avoir soumis les vassaux, il osa même s'attaquer au comte de Savoie, son suzerain. Aymon, son cousin, lui succéda comme évêque de Sion et préfet du Valais. Ces deux personnages sont les seuls hommes vraiment remarquables qu'ait produits le rameau de Châtillon et de Cly.

C'est au château de Châtillon que s'éteignit la Maison de Challand. Le 2 mai 1802, François Maurice, le dernier comte, le seul représentant de cette noble lignée, y rendit son âme à Dieu ¹.

Non loin de l'église paroissiale, on trouve les bâtiments d'un vaste couvent habité par des religieux de l'ordre de Saint-François. Les barons de Châtillon, connaissant les services que les capucins de Morgex rendaient à la population décimée par la peste, fondèrent, en 1636, l'établissement de Châtillon.

En face de la ville, sur la rive droite de la Doire, s'élèvent les ruines du château d'Ussel. Il devient presque inutile de dire que cette forteresse, la plus colossale peut-être après celle de Verrès, est située sur un mamelon détaché de la montagne; car toutes ces constructions sont établies dans le même but, et sur des emplacements offrant les mêmes avantages. Leur position, à bien peu d'exceptions près, est toujours choisie de façon à défendre soit l'entrée des vallées, soit les cours d'eau, soit les routes. Le château d'Ussel, dont il ne reste plus que les murailles flanquées de tours, a été construit, vers le milieu du xiv^e siècle, par Yblet de Challand, petit-fils d'Ébal le Grand et cousin d'Ébal le Jeune. Yblet fut le chef de la branche d'Ussel et Saint-Marcel, branche qui devait disparaître au bout de peu d'années, car après quatre générations François, le dernier représentant de ce rameau, mourut sans enfants, laissant tous ses biens au comte Louis de Challand.

VALLÉE DE VALTOURNANCHE.

Châtillon est le point de départ d'une magnifique excursion. Le voyageur qui désire connaître toutes les beautés grandioses du val d'Aoste doit nécessairement entreprendre cette course; je veux parler d'une promenade dans la vallée de Valtournanche qui s'ouvre, le lecteur le sait déjà, à Châtillon même, et qui, se dirigeant vers le nord, remonte jusqu'au Mont-Cervin, en parcourant une étendue de trente-cinq kilomètres

1. On lit sur les registres de la paroisse de Châtillon : « Comes de Challand Franciscus, Mauritius, Julius, « Hyacinthus, ab illustri Mauritio C. de Challand, annum agens octavum, ultimus familie, obiit ipse « 2^o maii 1802. »

DAUPHIN C. C. »

Le comte de Challand, François-Maurice-Jules-Hyacinthe, fils de l'illustre Maurice, comte de Challand, âgé de huit ans, le dernier de sa famille, mourut le deuxième jour de mai 1802.

Signé : DAUPHIN, chanoine, curé.

environ. Toutes les personnes que j'avais consultées m'avaient vanté les sites magiques de cette vallée accidentée, les cinq communes qui viennent lui donner une animation toute particulière et l'incroyable variété des points de vue¹. On avait calculé mes heures de marche, et l'on m'avait assuré qu'en l'espace de quatre heures je pourrais facilement arriver à Valtournanche; deux heures, ajoutait-on, me suffiraient pour atteindre les chalets de Breil, situés dans une charmante plaine, au pied même du Mont-Cervin. De semblables excitations m'étaient inutiles puisque, dès longtemps, j'étais décidé à voir de près un des géants des Alpes; cependant, je recueillais avec plaisir des récits qui me faisaient désirer plus impatiemment encore les émotions du lendemain.

Trois routes s'offraient à moi pour pénétrer dans la vallée de Valtournanche : l'une suit la rive gauche du Marmore, à l'est, passe devant l'église et le château, et conduit au village de Cono. La seconde, qui longe la rive droite du torrent, est plus facile et plus fréquentée; elle offre même cet attrait puissant, qu'on peut la quitter pendant quelque temps et prendre un sentier qui côtoie le Marmore, puis traverse le village de Cez-de-Val construit sur un terrain parsemé d'énormes blocs erratiques. Malgré cette séduisante tentation, je choisis de préférence la troisième route qu'on nomme le chemin des Rovines. Cette dernière voie part de Chaméran, faubourg de Châtillon, suit la rive droite comme la précédente, mais en s'élevant par une pente insensible qui déroule ses replis au milieu de châtaigniers nouveaux et de rochers abrupts répandus çà et là sur le flanc de la montagne. En moins d'une demi-heure, et après avoir traversé un ruisseau dont les eaux vont arroser les collines de Châtillon et de Cly, je parvins au sommet de la montée.

Arrivé là, et avant de m'engager plus profondément dans la vallée, je m'arrêtai pour contempler le panorama qui se développait autour de moi. En regardant vers le sud-est, je pouvais admirer le Mont-Mars dressant vers le ciel ses cimes dentelées, je pouvais saluer une dernière fois les ruines formidables du château d'Ussel fièrement assises sur leur base immuable, et revoir encore le château de Châtillon se détachant au milieu d'un cadre verdoyant de marronniers séculaires, le clocher élancé et le pont, tableau pittoresque qui bientôt allait disparaître. En me tournant vers le levant, je sondais, presque en tremblant, la profondeur de l'abîme ouvert à mes pieds, et au fond duquel blanchissent les eaux du Marmore; sur sa rive inclinée, je comptais les toits du hameau de Cez-de-Val, mouchetant de taches grises un océan de verdure et laissant échapper des fumées légères que les rayons du soleil changeaient en flocons d'or. Sur les pentes escarpées de la montagne, toujours en regardant à l'est, je découvrais les

1. Les cinq communes de la vallée de Valtournanche sont : Torgnon, sur la rive droite du Marmore; Antey-Saint-André, Antey-la-Magdeleine, Chamois et Valtournanche, sur la rive gauche.

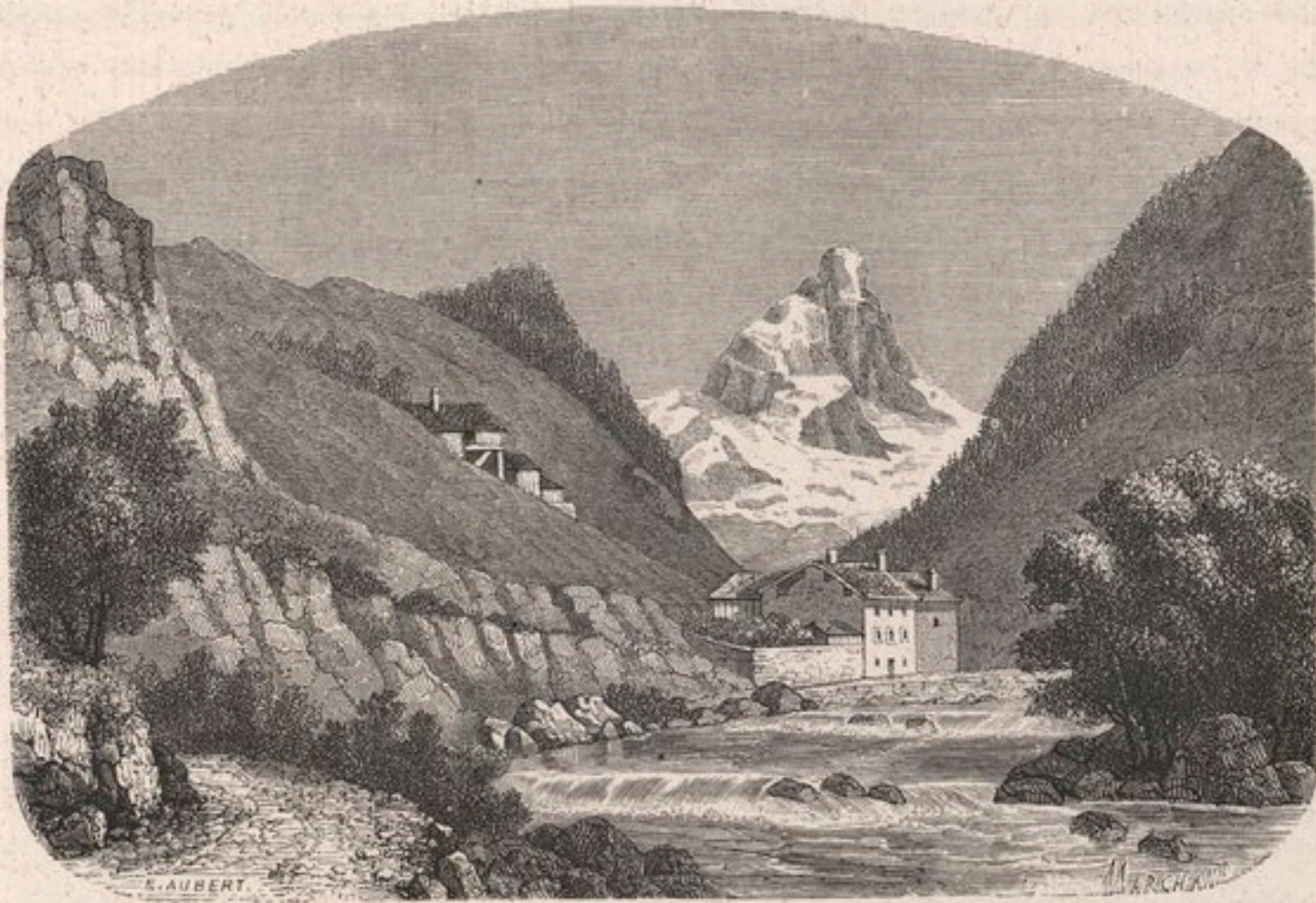
ruines d'un aqueduc, qui franchissait autrefois et ravins et rochers, et prenait les eaux du Marmore au-dessous de l'église d'Antey pour les amener dans les champs de Châtillon et de Saint-Vincent. Cet ouvrage immense, dont la longueur était de plus de dix kilomètres, fut élevé dans le XII^e ou au commencement du XIII^e siècle; il porte le nom de Ru de Pain-Perdu. Maintenant il n'en reste plus que des piles d'inégale hauteur et quelques arcades assez bien conservées. Au nord-ouest, sur une vaste colline exposée au midi, j'apercevais l'église et le clocher de Torgnon, en latin *Tornacus* ou *Tornacum*; cette paroisse, située au milieu de la commune, est environnée de plusieurs villages et dominée par un mont élevé nommé Méabé, c'est-à-dire belle vue. Au nord, une longue crête sèche étend ses lignes arides; c'est presque au pied de cette montagne nue, dans un étroit vallon nommé Clavalité, que jaillissait autrefois une source d'eau salée¹. La tradition répandue dans le pays rapporte que des chasseurs égarés dans ces régions ont mouillé leur pain² dans une fontaine salée, puis que des troupeaux de moutons ont péri, parce que les bergers n'avaient point empêché les animaux confiés à leur garde de boire immodérément de cette eau qui les affriandait, enfin que les habitants des hameaux voisins allaient puiser à cette source pour préparer leurs aliments et économiser ainsi le sel nécessaire à leur nourriture. Le nom de Mont-Salé, porté encore aujourd'hui par une montagne qui sépare deux vallées situées près de là, vient prêter quelque force à ces échos de la voix populaire. Nul ne sait à cette heure préciser le lieu où coulait la fontaine, que l'un de ces bouleversements si fréquents au milieu des montagnes aura fait disparaître. Peut-être serait-il possible, à l'aide de quelques recherches bien conduites, de retrouver la source précieuse. Le succès d'une telle entreprise serait un véritable bienfait pour la vallée tout entière, car il est probable que la découverte de la source entraînerait celle de la mine que les eaux traversaient et où elles se saturaient de sel. Personne n'ignore combien le sel est nécessaire aux peuples pasteurs, et quel intérêt ils ont à l'acheter bon marché.

Après avoir quelque temps arrêté mes regards sur chacun des points de cet horizon varié, je continuai ma route, tantôt traversant de vastes bois de châtaigniers, tantôt rencontrant des amas de rochers composés en grande partie de serpentine. En longeant une gorge resserrée, je remarquai une grosse roche sur laquelle est marquée la limite

1. Il est fait mention de cette source salée dans la *Corona reale di Savoia*, par Mgr della Chiesa, et dans une carte gravée à Paris en 1707 par G. de Lisle.

2. Il faut avoir vécu avec les montagnards de certaines vallées des Alpes, pour s'expliquer cet usage de mouiller son pain. On en comprendra la nécessité quand on saura qu'il y a des hameaux et des villages où chaque famille fabrique, le même jour, sa provision de pain pour six mois, quelquefois même pour un an. A Brusson, j'ai mangé du pain qui datait de huit mois, et si je ne l'avais pas fait tremper, je ne serais certes pas parvenu à en broyer la moindre parcelle sans risquer d'y laisser mes dents.

qui sépare la commune de Châtillon de la commune d'Antey. Un peu plus loin, je vis les piles et les arcades ruinées d'un second aqueduc destiné à arroser les champs de Saint-Denis-de-Cly et de Verrayes. Cet aqueduc fut construit vers la même époque que le Ru de Pain-Perdu : il parcourait une distance de douze ou treize kilomètres à travers les plus grands obstacles. On s'étonne des travaux immenses exécutés dans les temps anciens pour amener au sein des campagnes l'eau nécessaire à la fécondité du sol ;



LES GRANDS-MOULINS. LE MONT-CERVIN.

on se demande comment les générations modernes n'ont pas su comprendre aussi bien que leurs aînées la valeur de pareils ouvrages, et l'on cherche vainement la raison d'une incurie assez profonde pour avoir laissé tomber en ruines des monuments dont l'incontestable utilité aurait dû suffire pour assurer la durée.

LES GRANDS-MOULINS. LE MONT-CERVIN.

J'arrivai bientôt au fond des vastes prairies de Chessin ; à mon grand étonnement je retrouvai là des noyers vigoureux plantés en groupes serrés ; je ne m'attendais pas, je l'avoue, à rencontrer des arbres de cette espèce à une hauteur aussi considérable. Au bout de ces prairies, la route se divise : laissant à gauche le chemin de Torgnon,

je suivis celui qui se rapproche du torrent; je passai devant un oratoire consacré à Notre-Dame de l'Oropa, et quelques instants plus tard, après avoir traversé le Marmore à deux reprises, j'entrai dans le village des Grands-Moulins, situé précisément au-dessous de l'église d'Antey-Saint-André. J'étais à moitié chemin de Valtournanche, car deux grandes heures s'étaient écoulées depuis mon départ de Châtillon.

Une émotion imprévue attend le voyageur à son arrivée au village des Grands-Moulins. A un détour de la route, la vallée semble s'entr'ouvrir pour laisser voir le Mont-Cervin qui se dresse à l'horizon. Le Mont-Cervin! montagne peut-être unique dans le monde, pyramide de rochers, qui présente à la fois des glaciers presque perpendiculaires et d'immenses surfaces tellement unies et droites que le plus léger atome de neige ne pourrait y demeurer attaché. En regardant vers le levant, on aperçoit le clocher d'Antey-Saint-André, et, dans la même direction, une cime élevée, au pied de laquelle se trouve la commune d'Antey-la-Magdeleine. Cette indication s'adresse à ceux qui voudraient parcourir pied à pied cette intéressante vallée, car de la route sur laquelle je cheminais on ne peut voir que le clocher d'Antey-Saint-André.

FIERNA. BUISSON. CHÉSÔ.

Après avoir dépassé les Grands-Moulins, je retrouvai encore quelques restes de l'aqueduc dont j'ai parlé plus haut; la position de ces ruines donne l'idée des difficultés qu'on ne craignait pas d'aborder autrefois pour mener à bien des entreprises utiles; elles sont en cet endroit pour ainsi dire suspendues à des masses de rochers dont l'escarpement est extraordinaire. Je parcourus ensuite une longue plaine, et je traversai les hameaux de Fierna et de Buisson, après avoir joui de nouveau pendant quelque temps de la vue du Mont-Cervin. En sortant de ce dernier village, on trouve un pont jeté sur le Marmore; c'est par là que doivent passer ceux qui se rendent à Chamois, dont on découvre les champs et les premières maisons sur le haut de la montagne. Le torrent de Chamois se précipite du sommet au milieu des rochers, et avant d'arriver au Marmore forme une suite non interrompue de charmantes cascades.

Arrivé en vue d'un pauvre hameau nommé Chésô, je fis une courte halte pour prendre un rapide croquis du Mont-Cervin, dont la forme fait naître dans l'esprit un étonnement toujours nouveau, chaque fois que les détours de la vallée permettent d'apercevoir son étrange silhouette. Après avoir dépassé Chésô, je vis peu à peu se rapprocher les montagnes qui bordent la vallée, et je m'engageai dans un défilé étroit, d'un aspect sauvage, où l'on peut craindre à tout instant de voir s'écrouler les rochers dont la masse, encaissant le chemin, semble prête à l'ensevelir sous une avalanche de pierres. Je gravis ensuite une courte montée et je m'arrêtai devant la chapelle d'Ussim. Les

fresques peintes sur les murailles de cet humble sanctuaire ne sont point assez belles pour attirer l'attention, mais qui pourrait lire, sans être doucement impressionné, l'inscription suivante gravée sur le mur :

PAX INTRANTIBVS, SALVS EXEVTIBVS?

Ces simples paroles, souhait touchant, en disent plus que les plus longs discours; elles attestent le bon cœur et les mœurs hospitalières des habitants de cette calme vallée.



VALTOURNANCHE.

L'inscription n'est point mensongère; l'étranger peut pénétrer avec confiance dans la modeste chapelle, dans la demeure du plus riche, sous le toit du plus pauvre, partout il sera le bienvenu; et lorsque l'heure du départ aura sonné, il emportera des regrets et des vœux de bonheur.

Non loin de la chapelle, en continuant ma route, je vis de nouveau la vallée s'élargir et l'horizon s'étendre. Le Mont-Cervin m'apparut toujours majestueux et fier; j'aperçus l'église et le clocher de Valtournanche s'élevant au milieu d'une verte colline, et je comptai les nombreux hameaux qui occupent les versants des montagnes de chaque côté de la vallée, entourant ainsi le chef-lieu de la commune. Cette vue n'est encore qu'un

tableau lointain, car à partir du point où je l'avais admirée il reste trois kilomètres à franchir avant d'entrer dans Valtournanche. Vers la moitié de cette distance, mon oreille fut frappée par le bruit sourd des eaux : en avançant, ce bruit se convertit en un fracas sonore et retentissant, et je ne tardai pas à me trouver en face d'un torrent écumeux dont les flots se précipitent en bouillonnant du haut de la montagne. Je ne saurais dire l'effet magique de cette cascade, qui forme quatre chutes superposées avant de se perdre dans les eaux du Marmore. Peu de temps après, j'arrivai à Valtournanche, *Vallis Tornina*, situé au sommet d'une rude et longue montée.

VALTOURNANCHE.

Ce village, qui a donné son nom à la vallée, fut érigé en paroisse en 1420, et une église y fut construite sous le vocable de saint Grat et de saint Antoine. Le clocher a été élevé en 1760 : c'est un bel édifice, dont il faut visiter l'escalier construit avec un soin et un luxe que l'on rencontre rarement. L'église a été réédifiée depuis peu ; pour donner plus de solidité aux constructions, et aussi, dit-on, pour les préserver plus efficacement contre les ravages causés par une humidité excessive, on a établi le monument sur des souterrains qui par leur étendue peuvent être comparés à d'immenses catacombes.

Les Romains ont certainement connu et habité Valtournanche, car on y a retrouvé à différentes époques des médailles de l'impératrice Faustine.

DÉFILÉ DE BUSSERAILLES.

Je me reposai quelques instants au village, puis je me remis en marche pour contempler le Mont-Cervin dont je tenais à me rapprocher le plus possible. Après avoir franchi le torrent et dépassé plusieurs petits hameaux, en admirant le charmant effet produit par les maisons capricieusement éparpillées sur les collines, et qui semblaient de blanches paillettes attachées sur une étoffe aux mille couleurs, je parvins à un endroit où la vallée se rétrécit au point de n'être plus qu'une étroite crevasse séparant à peine les deux montagnes. Je traversai, sur un mauvais pont de pierre, d'un aspect peu rassurant, le torrent qui bondit au fond d'un effroyable précipice ; je montai pendant un quart d'heure environ en suivant les détours de la gorge âpre et sombre que l'on nomme Busserailles-Dessous, et j'arrivai dans un endroit plus ouvert, sur un plateau appelé le Plan de Pesonché. Dans le patois du pays le mot Pesonché signifierait eau qui tombe.

Cet étroit bassin présente un des sites les plus pittoresques de toute la vallée : le Marmore coule au milieu de la prairie, non plus en torrent furieux, mais avec le calme du plus paisible ruisseau ; de superbes mélèzes étendent leurs bras puissants sur les humbles chalets parsemés çà et là ; des rochers anguleux couverts de mousse colorée surgissent du sol au milieu des arbres. De toutes parts les montagnes entourent la petite



DÉFILÉ DE BUSSERAILLES.

plaine : vers le couchant cependant, elles laissent voir une profonde ouverture béante comme une énorme blessure ; c'est là qu'est tracée la route que nous venons de suivre ; puis on aperçoit le défilé tortueux où va s'enfoncer le chemin, et, enfin, une chapelle qui s'élève à mi-côte près du sentier. On reste muet d'étonnement devant ce magnifique panorama ; il faut, au surplus, qu'il soit bien saisissant pour que M. de Saussure, l'homme de science et de chiffres, n'ait pu s'empêcher de s'écrier, en parlant de ce lieu solitaire : « C'est là une situation vraiment romantique ! »

La chapelle de Busserailles est dédiée à Notre-Dame de la Garde : les deux inscriptions suivantes gravées sur pierre de talc sont scellées dans la muraille :

CHRESTIEN QVI DESIREZ
DV CIEL LA SAVVEGARDE
EN PASSANT HONOREZ
NOTRE DAME DE GARD

HOC OPVS FECIT FIERI DOM^{us} GABRIEL GOYET PRESBITER
ISSIMENSIS ET CVRATVS VALLIS-TORNENCHIE. 1679.

La croyance populaire attribue la fondation de cet oratoire à un officier des armées de Savoie, qui aurait ainsi accompli un vœu à l'époque d'une guerre contre le Valais. La tradition ajoute qu'une sanglante bataille a été livrée dans une plaine située à quelque distance. Sans refuser d'ajouter foi à la fondation d'un monument religieux par un soldat chrétien, sans nier une bataille que les fréquents soulèvements des habitants du Valais rendent probable, je pense qu'on peut accorder la tradition avec la date de l'inscription, en admettant que le bon curé de Valtournanche a fait élever l'oratoire de Busserailles sur les ruines d'une chapelle antique.

Arrivée à l'extrémité du Plan de Pesonché, la route s'engage une dernière fois dans un passage tortueux et resserré, que la nature a creusé dans des roches qui méritent tout l'intérêt et toute l'attention du géologue ; ces roches striées et polies, en face desquelles il n'est plus permis de contester la présence et l'action d'un glacier disparu, sont sans contredit les plus admirables qu'il m'ait été donné de rencontrer dans les Alpes. Au sortir de ce défilé curieux, le sentier côtoie le torrent dont le cours suit la base d'une ancienne moraine, et conduit le voyageur au terme du voyage, aux chalets d'Avuol.

PLAINE D'AVUOIL.

Je renonce à décrire l'ensemble du merveilleux tableau qui se développait autour de moi, et dont la peinture même serait impuissante à rendre toutes les beautés ; je me contenterai de dire ce que j'ai vu, sans chercher à colorer mon récit, sans essayer d'exprimer ce que j'ai ressenti. Devant moi c'était le Mont-Cervin, toute la chaîne des montagnes qui se pressent à sa base, et le col de Saint-Théodule, par lequel on passe dans le haut Valais. A ma gauche se dressaient la Dent blanche, les rochers nommés le Château-des-Dames, le mont Tabel ou Dent d'Érin, d'où

descend un immense glacier qui semble prêt à fondre sur les chétives maisons égarées à ses pieds, et plus bas, un mamelon aigu couronné par une fortification à demi détruite. A ma droite se montraient une foule de pics tous admirables de forme et de couleur. Quant au Mont-Cervin, il dépasse ce que l'imagination peut concevoir de plus extraordinaire; du point où je me trouvais on le découvre tout entier. Les voyageurs qui sont venus jusqu'aux chalets d'Avuail s'accordent à reconnaître que cette pyramide immense, toute ruisselante de glace, est la plus étonnante merveille des Alpes. Le bassin ouvert au pied du Mont-Cervin n'a pas moins de dix kilomètres de diamètre; au centre de ce vaste fer à cheval est une belle plaine traversée par le Marmore, dont les eaux se grossissent du tribut que lui apportent les nombreux torrents dus à cet amphithéâtre de neige. Les forêts, les prairies, les neiges éblouissantes, les glaciers, en un mot, tous les grands spectacles et toutes les séductions de la nature sont réunis pour charmer les regards.

BREIL. LE GIOMMAIN.

On peut s'arrêter aux chalets d'Avuail; il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'à ceux de Breil ou jusqu'à l'hôtel bâti sur le Giommain⁴, stations forcées des voyageurs qui ont pour but de franchir le col de Saint-Théodule, de visiter le versant septentrional du Mont-Cervin, et de parcourir la vallée de Zermatt en Valais. De Breil à l'entrée du glacier sur lequel il faut cheminer pour passer le col, on compte trois heures de marche; il faut une heure pour la traversée du col même, et quatre heures pour descendre à Zermatt. Le passage du Saint-Théodule est un des plus fatigants de ces montagnes et, ainsi que je le disais au commencement de cette étude, il ne convient qu'aux amateurs des grandes entreprises.

Pour moi, mon but était atteint; j'avais parcouru une vallée que je désirais voir parce qu'elle fait partie du val d'Aoste, et j'en rapportais quelques croquis; je revins donc doucement à Châtillon. Sept ou huit heures m'avaient suffi pour arriver jusque sur le Giommain, tout en m'arrêtant à diverses reprises afin de dessiner et de mieux fixer dans ma mémoire les sites qui se présentaient; j'employai six heures pour redescendre. C'était une bonne journée; mais dans la belle saison, quand on a devant soi quinze grandes heures de soleil, que ne peut-on pas entreprendre!

4. J'ai poursuivi ma course jusqu'à la montagne de Giommain, située à une demi-heure de marche au-dessus des chalets de Breil, afin de juger par moi-même de l'hôtel construit là par un habitant de la cité d'Aoste. Les touristes peuvent sans crainte tenter l'ascension du Saint-Théodule, car ils trouveront dans le nouvel établissement, au milieu de ces solitudes, tout le confortable des villes les mieux pourvues.

CHAMBAVE. CHATEAU DE CLY.

J'avais vu à Châtillon tout ce que la ville renferme de remarquable; aussi, le lendemain du jour où j'étais revenu de Valtournanche, je repris la route provinciale



CHAMBAVE. CHATEAU DE CLY.

afin de me diriger vers la cité. Chambave est le premier bourg que je rencontrai après avoir fait environ une lieue sur un terrain accidenté, au milieu d'un paysage intéressant, et en suivant toujours, de près ou de loin, la rive gauche de la Doire. Ici, sans être aussi resserrée que dans les défilés du Mont-Jovet ou de Pierre-Taillée, la vallée est pourtant moins ouverte qu'elle ne l'était à Châtillon, moins large et moins brillante que dans les environs d'Aoste, où elle forme un bassin vraiment magnifique. A Chambave, les montagnes sont plus rapprochées; la Doire, profondément

encaissée, roule ses eaux tumultueuses dans un lit sinueux et obstrué par d'énormes blocs de rochers. Le bourg est assis sur un monticule qui s'élève par une pente rapide au-dessus de la rivière, et qui s'étend au pied d'une masse rocheuse couronnée à son sommet par les ruines d'un château féodal.

Ces restes, composés d'une tour carrée construite au centre d'une enceinte crénelée et flanquée à chacun de ses angles d'une de ces élégantes tourelles en encorbellement que l'on nommait anciennement *nids d'hirondelles*, ces restes, dis-je, sont les débris du château de Cly.

Vers le milieu du XIII^e siècle, les trois frères, Godefroy, Aymon et Boson de Challand, partagèrent entre eux les biens de leur Maison. Le lecteur n'a pas oublié que Boson eut pour sa part les seigneuries de Cly et de Châtillon, et j'ai déjà raconté les destinées de Châtillon. Le sort de la seigneurie de Cly fut moins brillant, et son existence, de moins longue durée. Boson, après avoir pris possession des domaines que lui attribuait le partage avec ses frères, divisa ses terres en deux parts, et donna la seigneurie de Cly à Boniface, son fils aîné. Au commencement du XIV^e siècle, ce dernier fit construire le château dont je décrivais les ruines pittoresques il n'y a qu'un instant. A la mort de Boniface, le domaine passa dans les mains de son fils Pierre; mais ce jeune seigneur, emporté par ses penchants avides et violents jusqu'à l'excès, ne sut pas se conduire suivant les lois de la justice et de l'honneur; il opprima ses vassaux, les pressura, rançonna les étrangers forcés de passer sur ses terres et attira sur sa tête le courroux du comte de Savoie. Sommé par Amé VI dit le Vert de comparaître aux audiences générales du duché, tenues à Aoste en 1351, pour rendre compte de sa conduite et pour se défendre contre les accusations qui l'accablaient, Pierre de Challand refusa de se présenter devant son souverain et de remettre les clefs de son château. Condamné par l'assemblée tout entière à la confiscation de ses biens et à la perte de son fief, il poussa l'esprit de révolte jusqu'à la résistance; le comte de Savoie fut contraint d'employer la force pour faire exécuter le jugement. Toute la seigneurie de Cly¹ fut, à dater de ce jour, réunie aux domaines de la couronne, qui en garda la possession jusqu'en 1550; à cette époque, le duc Charles le Bon en donna l'investiture à un capitaine espagnol qui commandait à Ivree les

1. Je ne puis passer sous silence un trait de générosité d'Amé VII dit le Rouge, ce prince chevaleresque et guerrier, enlevé trop jeune à l'amour de ses sujets. La seconde année de son règne, Amé VII, touché de la situation précaire de Pierre de Challand, ému par ses protestations de repentir, mais ne voulant pas revenir sur le jugement équitable sanctionné par le comte Vert, son père, réhabilita ce vassal rebelle, et lui donna des terres et un château dans le canton de Fribourg, accompagnant ce présent d'une somme de 4,000 florins. Il ne parait pas que ce bienfait ait porté bonheur à Pierre de Challand, car, à partir de cette époque (1384), on a perdu complètement sa trace.

troupes de son roi, allié du duc. Bientôt après, le nouveau feudataire se rendit coupable d'une lâche trahison en vendant aux Français la place qu'il avait juré de défendre, et fut dépossédé. En 1552, Emmanuel-Philibert en donna l'investiture à Jean Fabri, citoyen d'Aoste, conseiller d'État et des finances, homme de grand mérite. La famille Fabri conserva le fief de Cly près de quatre-vingts ans, et le transmit à Philibert Roncas, baron de Châtel-Argent, qui le fit ériger en baronnie et le donna en dot à l'une de ses filles. Depuis, ce vaste domaine, comme toutes les grandes propriétés féodales, a été vendu et morcelé à l'infini. Philibert Roncas abandonna le vieux château de Cly; le trouvant, non sans quelque raison, inabordable, incommode, éloigné de tout voisinage, il en fit démolir une partie, et construisit à l'entrée de Chambave, avec les matériaux qui en provenaient, une grande maison qu'on appelle encore le Palais.

La seigneurie de Cly était un des fiefs les plus étendus de la vallée et comprenait Valtournanche, Torgnon, Antey, Verrayes, Saint-Denis et Chambave.

PRIEURÉ DE CHAMBAVE.

Chambave possédait autrefois un prieuré fondé au x^e siècle par les marquis de Montferrat de la première race, et dépendant de la prévôté de Saint-Gilles de Verrès. Soumis à la vie régulière dans les premiers temps de sa fondation, le prieuré de Saint-Laurent de Chambave fut dans la suite dirigé par des prieurs commendataires. Parmi les personnages éminents qui ont été à la tête de cette communauté, nous devons remarquer le fils d'Ébal le Grand, Boniface de Challand; cet homme, digne héritier des vertus paternelles, fut élevé à la dignité de prieur en 1359; plus tard, il devint chanoine des églises cathédrales de Vienne et d'Aoste, et enfin monta sur le siège épiscopal d'Aoste en 1386.

Au sortir du bourg, du côté du couchant, s'ouvre un ravin profond sillonné par un torrent. Lorsqu'on passe à Chambave au mois d'août, on croirait difficilement, à voir ce maigre filet d'eau courant au milieu de pierres grises, qu'au moment de la fonte des neiges ou après de grandes pluies il devient un danger menaçant pour le bourg et pour les campagnes environnantes. En 1519, ce torrent rompit les digues, faillit emporter toutes les maisons, qu'il remplit de gravier jusqu'à la hauteur du premier étage, et ensevelit sous une couche de cailloux et de sable une étendue considérable de prairies jusqu'alors vertes et fécondes. Aujourd'hui un endiguement solidement établi en pierres semble devoir protéger les habitants contre de nouveaux désastres; mais qui rendra la fertilité à ces champs ravagés? combien d'années d'un travail obstiné faudra-t-il pour faire renaître des moissons sur ces terres désolées, à l'aspect navrant? Dieu seul peut répondre à ces questions.

CHATEAU DE FÉNIS.

Je dépassai bientôt ces *grèves* qui portent le nom de Diémoz⁴, et je me retrouvai dans une riche campagne offrant la séduisante perspective de prairies, de vignes en berceaux, de champs cultivés, couronnés par des montagnes couvertes de sapins et de mélèzes, ou hérissés de rochers. Après avoir fait ainsi près de cinq kilomètres, je vis apparaître le clocher et les premières maisons de Nus. Au même instant, un chemin se présentait à ma gauche : à la direction qu'il suivait, je jugeai qu'il devait conduire sur l'autre rive de la Doire, près d'une masse de bâtiments d'où s'élançaient des tours altières, et que j'entrevois déjà depuis longtemps au milieu des arbres. Je savais que c'était là l'antique château de Fénis, splendide manoir des seigneurs de Challand; aussi je me hâtai de quitter la route pour m'en rapprocher et j'allai gagner un mauvais pont de bois à l'aide duquel on traverse la rivière; après quelques minutes de marche sur un terrain très-légèrement incliné, je me trouvai en face de ces admirables constructions.

Le château de Fénis n'est pas situé comme le sont toutes les forteresses de la vallée; la plaine où il est assis est à peine à quelques mètres au-dessus du niveau de la Doire. Son fondateur avait suppléé à la faiblesse de la position par des travaux de défense construits avec un art infini. Deux enceintes crénelées protégeant de larges chemins de ronde enveloppaient le manoir d'une double cuirasse. Derrière ces remparts déjà formidables, et qui sont restés en grande partie debout, s'élevaient des tours rondes ou carrées, entourées de mâchicoulis, percées de nombreuses barbacanes et reliées par des courtines à créneaux. Il est impossible de se figurer un ensemble de bâtiments groupés d'une manière plus pittoresque. On pénètre dans le château en traversant deux portes autrefois défendues par des ponts-levis et des herses, et en faisant un long détour entre les murs de la seconde enceinte et le corps de place pour trouver la troisième porte. Cette dernière entrée donne accès, par une double voûte, dans une cour intérieure dont la forme est celle d'un trapèze à deux côtés inégaux et parallèles; la double voûte aboutit au plus petit côté. En face, se trouve un large perron conduisant à une galerie extérieure assez semblable par sa structure à ces galeries sur lesquelles s'ouvrent toutes les chambres des auberges de province. Les deux étages de galeries du château de Fénis

4. Diémoz est un petit village situé vers le nord, sur les premières collines de la montagne; la distance qui le sépare d'Aoste lui a donné son nom, *ad decimum ab Augusta Prætoria lapidem*. On y a retrouvé de nombreux vestiges de l'occupation romaine; les murs du presbytère contiennent de grandes dalles qui ne peuvent provenir que des ouvrages des Romains; le grand bassin de granit qui sert de fontaine publique n'est autre chose qu'un immense sarcophage découvert lors des fouilles pratiquées pour creuser les caves de la cure.

sont ornés de balustres en bois sculpté, et décorés par les plus curieuses peintures qui se puissent voir. Les murailles, couvertes de fresques d'une étonnante conservation, sont occupées par de longues processions de personnages portant presque tous des banderoles chargées de devises. Les têtes sont pleines de finesse, d'expression, et dessinées avec une charmante naïveté. Sur le mur qui s'élève au-dessus de la voûte d'entrée, et entre les deux arcades ogivales, on voit un saint Christophe gigantesque portant l'enfant Jésus sur son épaule; ce sujet principal est encadré dans une ornementation composée de losanges alternativement rouges et noirs; la partie supérieure du mur est occupée par une série de tableaux de moindres dimensions et d'inégales grandeurs. Les salles de cette habitation princière, transformées en greniers à fourrage, laissent encore apercevoir en mainte place quelques vestiges de peintures. Le cœur d'un artiste saigne à l'aspect de ces regrettables débris. Pourquoi ne pas préserver d'une ruine totale ces précieux restes de l'art du XIV^e siècle? Pourquoi, au milieu d'une population aussi éclairée, ne s'élève-t-il pas une voix qui réclame la conservation des monuments historiques? L'honnête paysan qui habite le château, qui loge son troupeau dans les salles du rez-de-chaussée et qui rentre ses foin dans les anciens appartements, préférerait, sans aucun doute, une ferme moderne dont la construction serait peu coûteuse; et une fois cette cause de destruction ainsi écartée, quelques réparations conduites avec intelligence assureraient la durée de cette belle demeure.

En m'éloignant, j'étais aussi triste que naguère au sortir du château d'Issogne, et pour distraire ma pensée j'évoquai les ombres illustres des antiques possesseurs de Fénis. Je me souvins du petit-fils d'Ébal le Grand, Aymon de Challand¹, qui fit bâtir le château de Fénis en 1330, fut gouverneur d'Amé, fils aîné du comte Amé VI, puis capitaine général des armées de Savoie et enfin chevalier de l'Ordre à la deuxième création. Je revis la noble figure de Boniface de Challand, fils du précédent : ce vaillant homme de guerre qui, pendant le cours de sa vie glorieuse, fit deux fois le voyage de la Terre-Sainte, et fut nommé grand maréchal de Savoie, gouverneur général de Piémont, chevalier de l'Ordre à la troisième création. Je me rappelai Claude de Challand, gentilhomme de la Chambre, grand maître de Savoie, gouverneur du duché d'Aoste et de la province d'Ivrée, chevalier de l'Ordre à la dix-neuvième création, et qui dut à la confiance de son souverain la mission difficile de le représenter auprès de Charles IX, roi de France, et des empereurs Maximilien et Rodolphe. Ce fut Claude de Challand qui, de concert avec ses frères, commença le procès contre Isabelle de Madrus, fille de René de Challand, procès dont nous connaissons déjà les longues péripéties et l'issue favorable.

1. Le château d'Aymavilles fut construit quelques années plus tard par ce même Aymon de Challand. — Voir le premier chapitre intitulé *Haute Vallée*.

Il faudrait citer un à un tous les membres de la branche de Fénis, pour bien faire connaître cette illustre lignée qui se perpétua, vaillante et forte, depuis Godefroy de Challand, sénateur de Rome, fils aîné d'Ébal le Grand, jusqu'à Gaspard-Félix, mort sans héritiers en 1706, après être redevenu comte de Challand conjointement avec François-Jérôme, baron de Châtillon. Je m'arrête donc après avoir parlé de ceux dont les services ont été les plus éclatants, et bien qu'il soit difficile, en face de tels hommes, de ne pas outre-passer les limites que je me suis tracées.

La seigneurie de Fénis a toujours fait partie des domaines de la Maison de Challand¹; elle ne fut érigée en baronnie que vers l'année 1560. Ce fief, d'une étendue médiocre, ne comptait pas de nombreux villages; néanmoins il était un des plus riches de la vallée, tant à cause de la qualité des récoltes, que par suite de l'exploitation de plusieurs minières aujourd'hui épuisées et abandonnées. La baronnie de Fénis fut vendue en 1716 par Georges-François, comte de Challand, pour acquitter les dettes dont l'interminable procès soutenu contre les Maisons de Madrus, de Lenoncourt et de Ballestrin avait surchargé sa famille. Depuis cette époque le domaine de Fénis passa en différentes mains, se divisant de plus en plus, et maintenant un simple campagnard possède un des berceaux de l'illustre Maison.

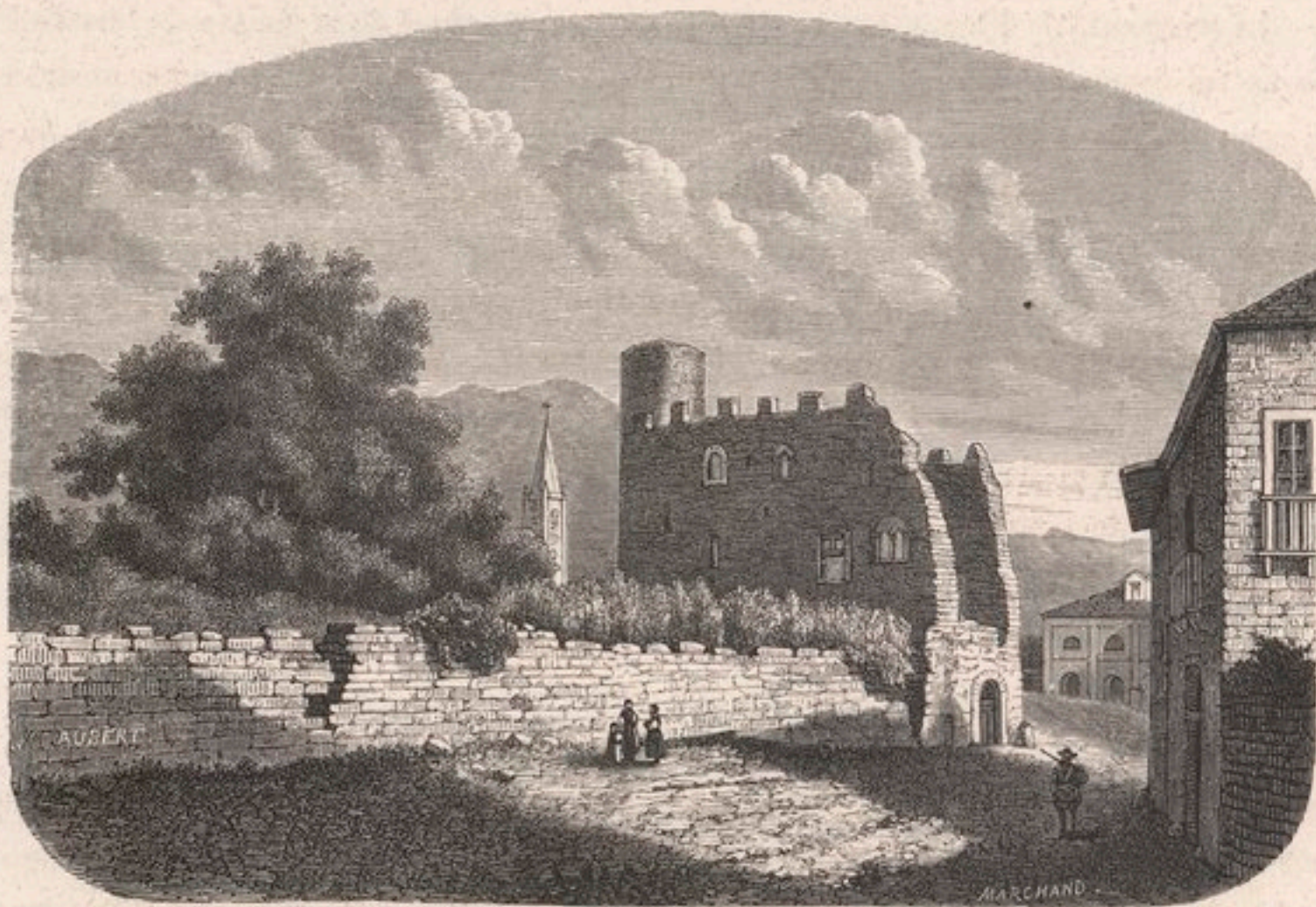
NUS, CHATEAU DE PILATE.

De retour à l'endroit où le sentier de Fénis se sépare de la route provinciale, je me dirigeai vers le bourg de Nus que je ne tardai pas à atteindre. Je parcourus, sans rien voir qui méritât d'attirer l'attention, une rue longue, étroite, tortueuse et bordée de maisons d'assez pauvre apparence; mais arrivé à l'extrémité occidentale du village, j'aperçus tout à coup des ruines du plus beau caractère.

L'antique édifice, dont les débris jonchent le sol, était bâti à l'entrée de Nus, et sa façade longeait le côté septentrional de la rue, qui n'est autre chose que le prolongement de la route. De tout le monument il ne reste sur pied maintenant que deux ou trois pans de murailles percées de fenêtres; cependant les pierres sculptées qui entourent ces fenêtres et forment les meneaux et les croisillons permettent d'assigner une date à la construction: elle remonte certainement à la seconde moitié du XII^e siècle. On appelle ces ruines le château de Pilate, et ce n'est pas sans une répugnance manifeste que les habitants du pays prononcent le nom de ce Romain, détestable complice de la mort de Notre-Seigneur.

1. La terre de Fénis est comprise dans l'acte d'investiture accordé par Amé IV aux trois frères, Godefroy, Aymon et Boson de Challand; j'ai déjà cité cet acte en parlant de la seigneurie de Châtillon.

Une tradition transmise d'âge en âge dans la vallée rapporte que Ponce Pilate, exilé par Caligula, traversa le val d'Aoste pour se rendre à Vienne dans les Gaules ; des manuscrits anciens, d'accord avec la tradition, racontent que, pendant son voyage pour gagner la ville où le reléguait la volonté de l'empereur, le cruel gouverneur de la Judée s'arrêta à Nus chez un sénateur romain dont il avait été l'ami¹, et qui avait établi sa demeure en ce lieu. Un chroniqueur valdôtain dit, après avoir parlé de la mort



CHATEAU DE PILATE A NUS.

de Tibère : « laissant la couronne à Caius Caligula, que fut l'an du
« Sauveur trente-neuf, par lequel Pilate ayant esté relégué en France, se retirant,
« passa par la vallée, ainsy qu'on a appris par la tradition et vieille peinture, qu'il
« y a encore dans un vieux logis de la ville un membre (une chambre) duquel se dit
« encore à présent, la sale de Pilate². »

Il est probable que la tradition est véridique, et que pour se retirer à Vienne, où il vécut misérablement et finit, suivant quelques historiens, par se donner la mort afin

1. L'histoire (Suétone, *Vita Augusti*, c. 35) nous apprend que l'empereur Auguste réduisit à 600 les sénateurs, dont le nombre dépassait 1000 avant son règne. Il n'est donc pas impossible qu'un de ces hommes, privé des honneurs de son rang, se soit retiré dans la colonie romaine d'*Augusta Prætoria*.

2. Claude Mochet, dans son *Profil historiographique et diagraphique de la très-antique cité d'Aoste*.

d'échapper aux angoisses de sa conscience, Pilate choisit la magnifique voie consulaire qui traversait alors la vallée et franchissait les Alpes Graies. D'après toutes les apparences, le château, élevé au ^{xii}^e siècle pour servir de demeure aux seigneurs du pays, fut construit sur les ruines d'une de ces villas romaines groupées en assez grand nombre, selon la coutume de l'époque, aux environs des bornes milliaires. Ce qui contribuerait à donner une certaine autorité à cette opinion, c'est qu'en fouillant les décombres du



ENTRÉE DU VAL DE SAINT-BARTHÉLEMY.

château de Pilate, en 1846, on a trouvé des monnaies et des médailles romaines, entre autres un Titus, un Antonin en cuivre, et un Alexandre Sévère.

A Nus, tout vient constater la présence des Romains. A différentes époques on y a découvert des fragments de briques du plus beau style et signées du nom des meilleurs fabricants, ainsi que des médailles appartenant à tous les règnes; de plus, il est incontestable que le château féodal a été bâti dans beaucoup de ses parties avec des matériaux provenant de constructions antiques. Il faudrait n'avoir jamais étudié avec quelque attention la manière dont les inimitables ouvriers de Rome taillaient la pierre, pour élever le moindre doute à ce sujet. Enfin, le nom même du bourg est un souvenir romain, car il dérive de *nonus*. *Ad nonum, ab Augusta Prætoria, lapidem.*

Vers le nord-ouest, à une distance très-rapprochée du village, s'ouvre le val de

Saint-Barthélemy, étroit vallon, dont l'entrée pittoresque, occupée par une usine à fer construite sous d'immenses rochers, se présente de façon à composer un piquant tableau.

CHATEAU DE NUS.

Sur le sommet de ces rochers, dont les larges croupes dominant la gorge, on voit le château élevé par les seigneurs de Nus après l'incendie qui dévora leur première habitation et ne laissa debout que des murailles ébranlées. Le château commande l'entrée du val de Saint-Barthélemy, et se compose de vastes bâtiments éclairés sur la façade par un rang de fenêtres symétriques et par de grandes croisées irrégulièrement placées et divisées par des meneaux sculptés. A l'une des extrémités du principal corps de logis se dresse une tour colossale, mais en partie détruite. Le castel de Nus était dans une position choisie avec un rare bonheur et bien exposée aux rayons du soleil; l'abord en était assez facile. De belles et spacieuses terrasses, dont il reste encore des vestiges très-visibles, soutenaient les terres des jardins, et de ce lieu de promenade habilement ménagé l'on jouissait d'une admirable vue sur tout le bassin de Nus et de Fénis. Une dalle scellée au-dessus de l'entrée principale porte l'inscription suivante :

FORTITVDO · MEA · DEVS · 1595 ·

cette date est celle de la fondation du château.

La famille des seigneurs de Nus¹ compte parmi les plus anciennes Maisons nobles du duché d'Aoste. Certains chroniqueurs affirment qu'elle descend de l'un des chefs des soldats prétoriens envoyés par Auguste pour repeupler la vallée; les plus anciens auteurs disent même que le vieux château, celui du XII^e siècle, a été construit à l'époque de la conquête. Sans admettre ces deux récits, dont le premier est impossible à vérifier et le second en grande partie démenti par la seule vue de l'architecture, on doit pourtant reconnaître que l'origine de cette famille remonte très-haut, car nous voyons trois seigneurs de Nus, Guillaume, Pierre et Aymon, figurer parmi les signataires des statuts accordés au val d'Aoste en 1191 par le comte de Savoie, Thomas I^{er}.

Les seuls personnages de cette Maison puissante cependant, dont j'ai retrouvé la trace dans l'histoire du duché, sont : Berthold de Nus, qui fut prieur de la collégiale de Saint-Pierre et Saint-Ours, alors que le prieuré n'était par encore réduit en commende; Claude-René de Nus, nommé bailli du duché en 1629, et François-

1. Les armoiries de la Maison de Nus étaient de gueules, à six roses d'argent trois et trois, accompagnées de six fleurs de lis d'or posées de même, chacune sous une rose.

René, lieutenant-colonel des milices en 1678. Quand je dis qu'on ne trouve pas de traces de cette famille, je veux parler de ces traces que laissent les services glorieux et les existences utiles à la patrie, car autrement on peut lire le nom de Nus sur bon nombre d'actes d'investiture passés entre les possesseurs de ce fief et les souverains de Savoie, à différentes époques.

La seigneurie de Nus fut érigée en baronnie à la requête de François-René, sous le règne du roi Victor-Amédée II. Plus tard, la famille s'éteignit, et les domaines sont aujourd'hui divisés. La baronnie de Nus comprenait les villages de Nus et de Saint-Barthélemy avec leurs territoires.

Après avoir achevé deux croquis et réuni tous les renseignements qu'il me fut possible de recueillir, je quittai le bourg de Nus et continuai d'avancer vers la cité. La route que je suivis pour arriver à Villefranche est environnée de sites délicieux; la vallée, assez étroite pendant toute la durée du trajet, conserve néanmoins le caractère de grandeur qui est un des traits distinctifs de son imposante beauté.

Villefranche, petite bourgade traversée par la route, n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'elle-même. Dans les temps anciens, elle faisait partie de la seigneurie de Quart; en 1337, Jacques de Quart obtint d'Aymon, comte de Savoie, les concessions suivantes : 1° l'autorisation d'enfermer Villefranche dans une enceinte de murailles; 2° le droit de bourgeoisie pour les habitants; 3° l'établissement d'un marché; 4° la perception de certains péages et la faculté d'y établir un des tribunaux de sa juridiction. Ces bienfaits apportèrent de grandes améliorations dans la bourgade, qui compta bientôt de belles maisons et vit augmenter ses richesses; mais, pendant la période de troubles et de guerres qui remplit toute la dernière partie du XVII^e siècle, Villefranche fut dévastée à plusieurs reprises, ses murailles furent renversées, et jamais elle n'a pu voir renaître la prospérité des premiers jours.

CHATEAU DE QUART.

La distance entre Aoste et Villefranche est d'environ cinq kilomètres. A partir de ce dernier village, la vallée s'ouvre de nouveau, et l'on entre dans le bassin vaste et lumineux dont la cité occupe le centre; bientôt apparaîtront les sveltes clochers et les tours élancées de la ville romaine. Cependant, avant d'atteindre ce but ardemment désiré, une dernière surprise attend le voyageur à un quart de lieue de Villefranche; arrivé là, il verra sur sa droite un vieux château assis au sommet d'un rocher tout à fait séparé de la montagne au nord et à l'est par des précipices effrayants. C'est une position admirable, accessible seulement du côté du couchant; encore est-elle défendue de ce côté par un torrent dont le lit est creusé au fond d'un ravin, et qu'on traverse sur un

pont qu'il devait être facile de couper en cas d'attaque. Les constructions se composent de tours rondes ou carrées reliées entre elles par des courtines crénelées qui servent d'enceinte à d'autres bâtiments. Rien n'est plus âpre, plus sévère, je dirai même plus sauvage que ce site, et il est difficile de se représenter la grandeur des rochers coupés à pic sur lesquels se détache la forteresse féodale. Là habitait une des plus illustres familles de la vallée d'Aoste; nous sommes devant le château de Quart.

Les seigneurs de la Maison de Quart, dont l'origine remonte aussi haut que celle de la Maison de Challand, portaient d'abord le nom de seigneurs de la Porte-Saint-Ours¹. Ils avaient pris cette dénomination parce que leur maison forte était située à l'entrée de la cité, sur la porte romaine dite Porte de la Trinité, et aussi parce qu'ils exerçaient leurs droits de juridiction sur les maisons et terres du bourg de Saint-Ours, aujourd'hui faubourg d'Aoste. Ils ne prirent le titre de chevaliers, sires de Quart, qu'à dater de l'année 1185, époque à laquelle Jacques, premier de ce nom, fit bâtir le magnifique château qui, aujourd'hui encore, élève vers le ciel ses tours inébranlables, malgré tant de siècles écoulés.

Cette famille donna trois évêques au siège épiscopal d'Aoste. Le premier, Aymon, siégea de 1176 à 1191; le second, Eymeric², nommé en 1300, déploya pendant toute sa vie des vertus si éclatantes, une charité chrétienne tellement inépuisable, qu'il fut béatifié après sa mort: ses restes mortels, déposés dans la nef méridionale de la cathédrale, sont vénérés comme de saintes reliques; enfin, le troisième, Eymeric, second du nom, appelé au siège épiscopal en 1358, fut le digne imitateur de son bienheureux prédécesseur. Un autre membre de la Maison de Quart, Aymon, fut évêque de Genève.

Pierre de Quart, prévôt de la cathédrale d'Aoste, laissa un impérissable souvenir de sa générosité aux habitants de la vallée, en faisant construire un aqueduc qui amène les eaux du torrent le Buthier jusque dans les campagnes et dans le château de Quart, et qui arrose en outre les territoires de Roizan et de Saint-Christophe. Cet aqueduc se nomme le Ru-Prévôt; il traverse le vallon de Porossan à l'aide d'une arche qui a toute la solidité des monuments romains. Cet immense ouvrage exécuté en 1288, et dont le prévôt supporta seul les frais, n'a pas moins de douze kilomètres d'étendue. Je me propose d'y revenir, lorsque je parlerai des environs d'Aoste.

En 1378, Henry de Quart mourut; il était le seul survivant de sa Maison, et ses

1. La Maison de Quart portait d'argent, au portail crénelé flanqué de deux tours de gueules, le tout maçonné de sable; sous le portail, un ours passant de sable allumé de gueules.

2. Le bienheureux Eymeric de Quart, évêque d'Aoste, premier du nom, fonda en 1304 une chapelle sous le vocable de saint Blaise. Cette chapelle était située au-devant de l'église de Saint-Ours, et était destinée à la sépulture des seigneurs de sa famille. L'évêque de Genève, Aymon, y fut enseveli. La chapelle de Saint-Blaise fut démolie en 1676, en vertu d'une autorisation supérieure.

fiefs retournèrent au duc de Savoie qui fit occuper la forteresse par des châtelains chargés de percevoir les revenus des domaines. Cet état de choses dura jusqu'en 1550 : à cette époque, le duc Charles III le Bon, accablé par les tristes résultats d'une guerre qui lui avait enlevé la plus grande partie de ses États, et contraint de faire face à d'énormes dépenses, vendit les terres de Quart au président Laschis. Celui-ci les revendit l'année suivante aux seigneurs de Balbis¹. Cette famille en conserva la possession jusqu'en 1612.

En 1612, Charles Perron, des comtes de Saint-Martin², fit l'acquisition du fief de Quart ; ses descendants en demeurèrent possesseurs jusqu'en 1807 ; ils firent alors la cession des terres qui leur étaient restées et du château en faveur de la commune.

La Maison de Perron compte parmi ses membres des hommes trop considérables pour ne pas parler ici, au moins sommairement, de quelques-uns d'entre eux. En 1704, le baron de Perron défendait la ville d'Ivrée contre les assauts du duc de Vendôme, et par sa bravoure et sa fermeté retardait les progrès de l'armée française. Au siècle dernier, la noble famille était représentée par un grand-croix de l'ordre de l'Annonciade qui fut revêtu de hautes charges militaires et diplomatiques, et par un grand-croix de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, major-général de cavalerie. C'était l'aïeul et le père de Charles-Joseph-Maurice-Hector Perron de Saint-Martin, né à Turin, le 12 janvier 1789.

Ainsi que toute la jeunesse italienne, Hector Perron fut entraîné dans le tourbillon de la gloire française. A 16 ans, il embrassait la carrière des armes, sortait de Saint-Cyr en 1807, et commençait aussitôt, avec l'épaulette de sous-lieutenant, les vaillantes étapes d'une vie militaire de près d'un demi-siècle. Sous-lieutenant à la campagne de Prusse, lieutenant à celle de Pologne, chevalier de la Légion d'honneur à la bataille de Wagram, il prit part aux campagnes de Portugal, d'Espagne et de Russie. Il était capitaine à Lutzen et à Bautzen ; chef de bataillon en 1814.

La seconde restauration arrêta la brillante carrière d'Hector Perron. De 1815 à 1830 il vécut en disponibilité, s'occupant uniquement d'agriculture, d'abord en Piémont, puis en France où il vint chercher un refuge après les événements de 1821. Hector Perron, qui supportait avec douleur l'oppression de l'Italie par les Autrichiens, avait

1. Les armoiries de Balbis étaient : écartelé, aux 1^{er} et 4^e d'argent à trois bandes d'azur, qui est de Balbis ; aux 2^e et 3^e d'argent au portail crénelé, flanqué de deux tours de gueules, le tout maçonné de sable : sous le portail, un ours passant de sable, allumé de gueules, qui est de Quart.

2. La famille Perron de Saint-Martin portait : écartelé, aux 1^{er} et 4^e contre-écartelé de Perron, qui est losangé d'azur et d'or, écartelé de gueules plein ; aux 2^e et 3^e de Quart, qui est d'argent au portail crénelé, flanqué de deux tours de gueules, le tout maçonné de sable ; sous le portail, un ours passant de sable, allumé de gueules. L'écu accompagné de la devise : IVRA IN ARMIS.

fait néanmoins tous ses efforts pour empêcher une tentative dont l'insuccès était certain. Ainsi qu'il arrive souvent en semblable occurrence, ses amis politiques restèrent sourds aux conseils de la prudence et ne réussirent qu'à compromettre et la cause et les hommes qui la servaient.

En 1830, le triomphe des idées libérales en France arracha Perron à ses travaux agricoles; il vint reprendre auprès de Gérard, son ancien général, les fonctions d'aide de camp que celui-ci lui avait confiées au retour de l'île d'Elbe, et il fit la campagne de Belgique. Il était colonel en 1832, et général de brigade en 1839. Perron commanda la subdivision du département de la Loire pendant six années. Les honorables souvenirs laissés dans ce pays par l'officier général qui savait concilier la fermeté militaire avec la plus exquise courtoisie sont résumés par ces paroles prononcées dans son ancien département, lorsque la triste nouvelle de sa mort y fut connue :

« Maintenir l'ordre et faire observer les lois, moraliser le pays, encourager les arts et les institutions utiles, soulager la classe malheureuse, faire respecter, en la pratiquant, la religion catholique, exercer la charité de toutes les manières; telle était la mission qu'il a noblement remplie parmi nous.

« Le souvenir de ses vertus, de ses exemples, de ses bienfaits vivra longtemps dans tous les cœurs; sa mémoire sera toujours vénérée dans notre département. »

En 1848, après les journées de Paris, Perron, ému des dangers que courait sa véritable patrie, quitta de nouveau sa retraite et vint offrir au roi de Sardaigne son épée et sa vie. Dès les premiers jours d'avril, il organisait à Milan la nouvelle armée; il prit ensuite le commandement d'une division, et pendant toute la première campagne paya bravement de sa personne.

Les circonstances devenant difficiles, Perron accepta le ministère des affaires étrangères, et le courageux soldat se révéla politique habile, éloquent orateur. Comme en 1821, il donna de prudents conseils, inspirés par la sage expérience des hommes et des choses, par l'ardent amour de la patrie; comme en 1821, ses avis furent méconnus, et Perron tomba, l'épée à la main, à la tête de la troisième division de l'armée piémontaise, sur le champ de bataille de Novare. Le 23 mars 1849, le roi perdait en lui un de ses plus loyaux serviteurs.

Le comte Perron de Saint-Martin a laissé quatre fils qui tous ont embrassé et suivent la carrière illustrée par leurs ancêtres.

La Seigneurie de Quart se composait : des terres environnant le château et s'étendant presque jusqu'à Nus, du bourg de Quart, de Villefranche et de son territoire, d'Oyace, de Valpelline, paroisses situées au nord dans la montagne, et des droits de juridiction sur le bourg de Saint-Ours, ainsi que sur une certaine portion de la cité. Je n'ai pu, malgré des recherches attentives, trouver la date de l'acte qui érigeait en

baronnie cette seigneurie, l'une des plus importantes du val d'Aoste; dans toutes les anciennes chartes les possesseurs de ce fief sont désignés sous le nom de seigneurs, et jamais sous le titre de barons. Le bourg de Quart, situé à quelque distance du château, vers le sud-ouest, est le chef-lieu de l'un des mandements de la province¹.

Après avoir admiré le magnifique point de vue dont on jouit sur les terrasses du château; après avoir embrassé d'un seul regard la ville d'Aoste, les vertes collines et la plaine fertile au milieu desquelles elle est assise, l'horizon fermé au couchant par les glaciers de Valgrisanche, je redescendis vers la route, et bientôt j'arrivai aux abords de la cité. Je traversai le Buthier, et j'entrai dans la ville en passant sous l'arc de triomphe érigé en l'honneur de l'empereur Auguste.

Ici se termine la deuxième partie du travail que j'ai entrepris; l'étude des monuments élevés par les Romains au milieu de cette *Augusta Prætoria* qu'ils avaient fondée, la description des édifices construits au moyen âge ou pendant l'époque de la Renaissance, et le récit de quelques courses aux alentours de la ville formeront le sujet de la troisième partie.

1. Le nom de Quart est romain; il tire son origine de la distance qui sépare ce bourg de la cité d'Aoste : *ad quartum ab Augusta Prætoria lapidem*.

LA VALLEE D'AOSTE

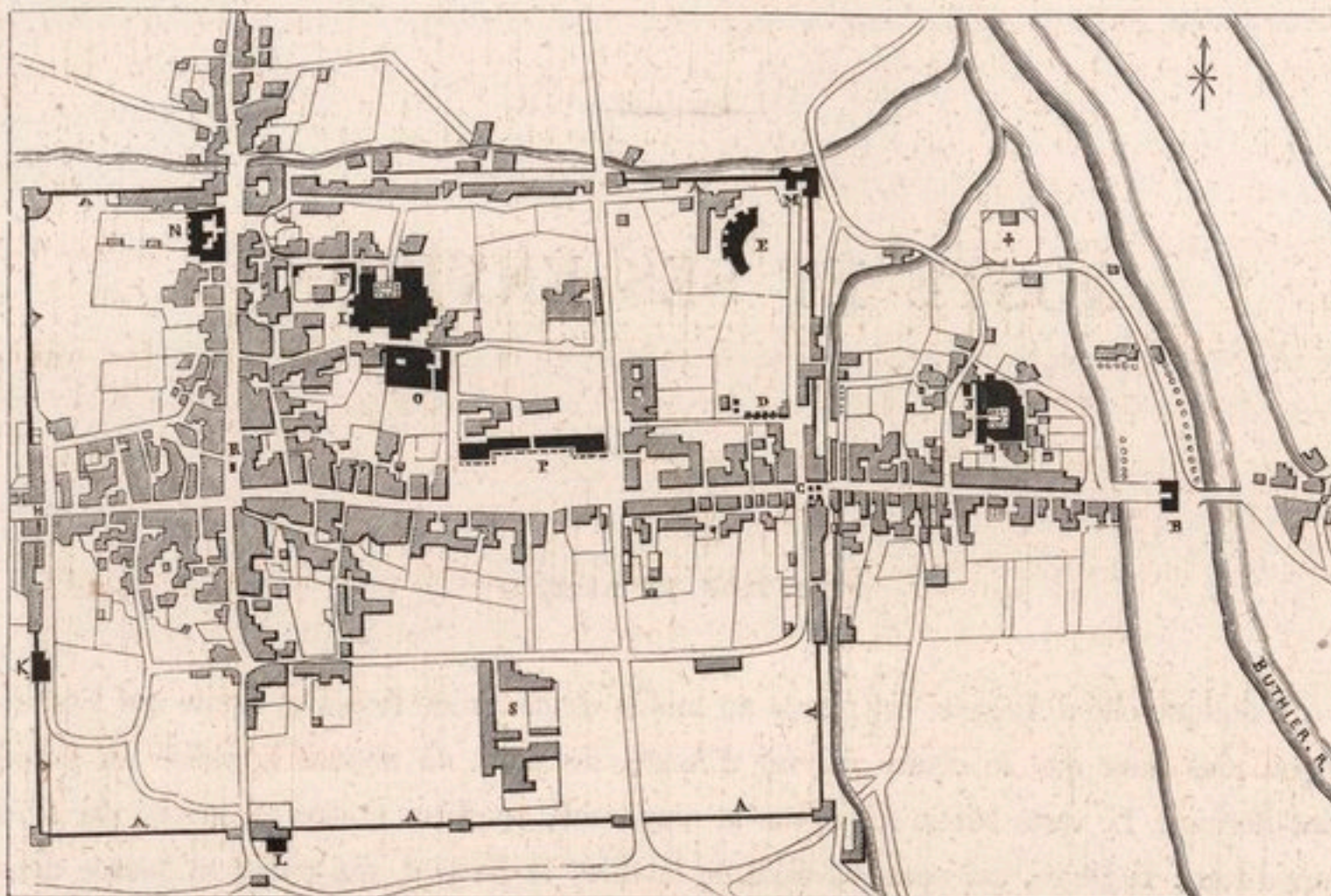
AOSTE ET SES ENVIRONS

SITUATION ET ASPECT.

L'antique cité d'Auguste est placée au milieu d'une plaine fertile et riante qui s'ouvre un peu plus haut que le centre du val d'Aoste, au point où aboutit la vallée du grand Saint-Bernard. Le vaste bassin formé par la réunion de ces deux vallées est arrosé par trois cours d'eau : la Doire, qui passe au midi de la ville ; le Buthier, qui prend sa source dans le lac du grand Saint-Bernard et va se perdre dans la Doire au levant de la cité¹ ; puis enfin un large ruisseau creusé par la main de l'homme. Cette rivière artificielle longe les remparts du nord ; elle emprunte ses eaux au Buthier, dans un endroit situé à quelque distance et nommé la Mère des Rives. Au midi de la ville, la vue se repose sur des collines chargées de bois et de prairies, et couronnées par les cimes élevées du Bec de None et du Mont-Émilien, vulgairement nommé le Pic des Lares. Au nord, les premiers escarpements de la montagne sont couverts de villas très-heureusement groupées et de vignobles renommés pour l'abondance de leurs produits ; de ce côté, les glaciers des monts Vélan et Combin s'élèvent à l'extrémité de la vallée qui conduit au grand Saint-Bernard. Vers le levant, on peut suivre des yeux les détours du val d'Aoste jusqu'à Saint-Vincent, et au couchant la perspective, quoique moins étendue, est peut-être plus belle encore, car le fond du tableau est occupé par les glaciers de Valgrisanche.

1. Le Buthier a une seconde source dans les glaciers qui dominent Bionaz ; il reçoit en outre les eaux du torrent de Bosses ainsi que les mille ruisseaux descendant des montagnes qui encaissent son cours.

De quelque côté que le voyageur arrive à Aoste, ses regards sont charmés à l'aspect de cette paisible cité entourée de frais ombrages, toute parée de ses blanches maisons, du milieu desquelles s'élèvent graves et imposantes les ruines romaines, les tours crénelées du moyen âge et les clochers élancés des églises. Une fois dans



PLAN DE LA CITÉ D'AOSTE.

- | | | |
|-----------------------------|-----------------------------|---------------------|
| A Remparts romains. | G Pont romain. | M Tour des Prisons. |
| B Arc de triomphe. | H Porte Décumane. | N Palais Roncas. |
| C Porte Prétorienne. | I Cathédrale. | O Évêché. |
| D Ruines du théâtre. | J Collégiale de Saint-Ours. | P Hôtel de ville. |
| E Ruines de l'amphithéâtre. | K Tour du Lépreux. | R Croix de ville. |
| F Souterrains romains. | L Tour de Bramafam. | S Collège. |

l'intérieur de la ville, on a devant soi des rues un peu étroites à la vérité, mais propres et sans cesse rafraîchies par des ruisseaux d'eau courante. De vastes jardins séparent en bien des endroits les groupes de maisons; ces espaces inoccupés contribuent puissamment à la salubrité de l'air et à la variété des aspects, mais ils rappellent les terribles ravages des fréquentes invasions dont ce malheureux pays eut à subir les horreurs. Ce n'est pas sans regrets pour son antique splendeur que l'on parcourt cette ville que son enceinte pouvait à peine contenir au temps des Césars.

Il me semble nécessaire, pour la clarté du récit, de diviser ce chapitre en quatre

parties : description de tous les débris de la période romaine ; dénombrement des constructions féodales, des monuments élevés par la piété catholique et des familles nobles qui ont exercé leur juridiction sur la cité ; examen des travaux accomplis dans les temps modernes ; enfin, coup d'œil rapide sur les environs.

ÉPOQUE ROMAINE

LES REMPARTS.

Aoste fut, on le sait déjà, bâtie sur l'emplacement même du camp de Téreñtius Varro Muréna. L'enceinte romaine qui défendait la ville subsiste encore à cette heure presque entièrement. Ces remparts forment un quadrilatère à angles droits, dont les côtés les plus longs, orientés de l'est à l'ouest, ont sept cent dix-sept mètres hors d'œuvre. Les côtés les plus courts, orientés du nord au sud, ont cinq cent soixante-trois mètres, aussi hors d'œuvre. Les quatre angles étaient flanqués de bastions carrés en saillie ; d'autres bastions, symétriquement établis, défendaient en outre toutes les faces de l'enceinte : ainsi les faces méridionale et septentrionale étaient protégées chacune par trois bastions correspondant exactement entre eux ; chacune des faces orientale et occidentale en présentait deux placés à égale distance entre les portes Prétorienne et Décumane et les angles du rempart. Ces bastions, encore très-visibles, sont en saillie de quatre mètres et demi ; leurs fronts présentent un développement de plus de neuf mètres.

C'est sur le côté méridional, et surtout près de l'angle sud-ouest que les remparts sont le mieux conservés. Ils ont cinq mètres et demi jusqu'à un cordon saillant tenant lieu de corniche ; au-dessus du cordon régnait un parapet haut de soixante-dix centimètres. On peut voir encore, par place, quelques rares tronçons de cette espèce d'attique. Ces étonnantes murailles sont consolidées par de forts éperons en maçonnerie placés à l'intérieur et distants les uns des autres de douze mètres et demi environ. Le noyau des murs est composé de cailloux de torrents, brisés et noyés sans méthode particulière dans une couche de ce mortier fameux auquel le temps a donné une dureté égale à celle du granit le plus dur ; l'extérieur était revêtu de pierres de taille coupées sur un modèle uniforme et jointes avec un soin infini. Ces pierres ont été en grande partie arrachées à la muraille romaine pour servir à la construction des donjons du moyen âge et des maisons de la ville ; presque partout le noyau des murs subsiste seul ; il en reste cependant encore assez de portions intactes, pour qu'il soit permis d'apprécier la perfection du travail.

Au temps des Romains, la cité d'Aoste ne comptait que deux portes : la Prétorienne, aujourd'hui nommée Porte de la Trinité, à l'est, et la Décumane, s'ouvrant sur la face opposée des remparts, du côté de la Savoie. Les quatre portes pratiquées dans les enceintes du nord et du midi ont été faites postérieurement, et il est facile de s'en convaincre en examinant avec attention leur structure et leur situation. Parmi ces portes créées après la chute de la domination romaine, une seule a conservé des traces d'architecture :



REMPARTS D'AOSTE.

c'est la porte Pertuise, au nord. Là, on peut aisément reconnaître que l'arcade et les pieds-droits qui la soutiennent n'appartiennent pas à l'art antique, car ils sont imparfaitement reliés au rempart, et les pierres de la voûte ont été taillées avec une négligence que les Romains n'auraient pas supportée dans leurs œuvres.

PORTE PRÉTORIENNE.

Il ne reste plus trace aujourd'hui de la porte Décumane ; elle a été détruite ainsi qu'une certaine portion du rempart pour donner passage à une rue assez large qui conduit hors de la ville, vers une fraîche prairie nommée le Plot. A l'est, au contraire, la porte Prétorienne a résisté aux outrages des siècles, à l'instinct destructeur des

hommes, et l'on peut encore étudier les beautés de cette majestueuse entrée de la cité romaine. La porte Prétorienne est composée d'une double rangée d'arcades correspondant les unes aux autres. Un intervalle de douze mètres sépare la rangée extérieure de la rangée intérieure; chacune présente trois arcades d'inégale hauteur. L'arc du centre, le plus élevé, est large de six mètres quatre-vingt quinze centimètres, les arcs latéraux n'ont qu'une largeur de deux mètres trente-sept centimètres. Ces arcades livraient passage à la voie consulaire pavée en dalles de grandeur et d'épaisseur différentes, coupées à angles irréguliers, et disposées de façon à donner à la route une certaine convexité. La voie romaine¹, à partir de l'arc de triomphe jusque dans la ville, était bordée de trottoirs aboutissant aux arcades latérales de la porte Prétorienne.

Lors de la construction de cet édifice, la façade extérieure avait été entièrement revêtue de larges dalles en marbre gris; au-dessus des arcades régnait une frise en marbre blanc, surmontée d'une corniche à consoles sculptées. La frise est conservée dans toute sa longueur; quelques dalles en marbre gris recouvrent encore la maçonnerie, et il reste plusieurs consoles à peu près intactes. Dans les parties basses du monument les immenses quartiers de poudingue qui composent le gros œuvre sont à découvert.

Certains auteurs supposent qu'au temps des Romains l'espace compris entre les deux rangs d'arcades était couvert, et que cette enceinte contenait des logements pour les soldats chargés de garder les aigles des légions déposées en ce lieu. On doit croire aussi que la corniche était surmontée d'un attique décoré par des statues. Ce qui reste de cette porte grandiose ouvre un vaste champ aux conjectures, et l'imagination, devant de pareils débris, s'efforce d'en recomposer la primitive ordonnance.

Aujourd'hui, une des arcades latérales, celle au sud de la façade extérieure, est fermée par une pauvre maison réfugiée sous son abri; au-dessus de la corniche s'élève une muraille percée de fenêtres. Ces murs sont les vestiges d'une forteresse du moyen âge; j'en parlerai plus tard.

ARC DE TRIOMPHE.

A quatre cents mètres environ de la porte Prétorienne, à l'extrémité du bourg de Saint-Ours (c'est ainsi qu'on nomme la partie de la ville située en dehors du rempart

1. Le pavé de la rue romaine est à 2^m 59 au-dessous de la rue actuelle. On en a découvert un fragment considérable, en 1842, dans l'ancienne église du couvent de Lorraine, alors qu'on y exécutait certains travaux. On a constaté aussi, au-dessous de la rue romaine, l'existence d'un égout en maçonnerie qui suivait la voie et recevait les eaux par des canaux empierrés. Les mesures de cet égout étaient : hauteur, 4^m 68; largeur à la base, 0^m 64; largeur à la naissance de la voûte, 0^m 85; épaisseur des murs et de la voûte, 0^m 50. Les conclusions tirées de la découverte de ces débris, de leurs dimensions exactement mesurées, ont permis de déterminer très-positivement la largeur de la rue romaine; elle était de 9^m 46.

romain), et à quelques pas du Buthier, s'élève l'arc de triomphe érigé en l'honneur d'Auguste pour perpétuer le souvenir de la défaite des Salasses. Ce monument imposant est d'une assez belle conservation; il n'a qu'une seule arcade, dont la largeur est de huit mètres quatre-vingt-neuf centimètres au-dessus de la corniche du soubassement, et dont la hauteur est de onze mètres cinquante centimètres sous clef de voûte. Un socle de grande et belle proportion sert de base à l'édifice; sur ce socle reposent la colonnade qui supporte l'entablement et les petits pilastres soutenant l'archivolte; les colonnes, au nombre de dix, sont distribuées de telle sorte qu'on en voit quatre sur les façades principales et trois sur les façades latérales. Les fûts de ces colonnes présentent autant de coupures distinctes qu'il y a d'assises de pierre; ils sont engagés par derrière dans le massif. Les chapiteaux sont d'ordre corinthien du meilleur style. Les petits pilastres des angles sont à deux faces et surmontés de chapiteaux composites; l'archivolte est dessinée par plusieurs plates-bandes ornées de moulures très-peu saillantes. Entre les colonnes des deux façades il existe des vides dans la maçonnerie; il est certain qu'autrefois ces vides étaient remplis par des trophées ou par des tables de marbre chargées d'inscriptions. L'entablement se compose d'une architrave unie, d'une frise décorée de triglyphes et d'une corniche ornée d'oves finement sculptés et de moulures d'un profil élégant. L'attique qui couronnait l'édifice et sur lequel était gravée une inscription dédicatoire dont la tradition seule nous a transmis le sens, l'attique, dis-je, a disparu emporté par le temps. En 1716, à l'aspect des ravages amenés par les infiltrations, les magistrats d'Aoste se décidèrent à couvrir le monument d'un toit d'ardoises. Nous ne devons pas regretter une précaution qui, sans nul doute, a préservé l'arc triomphal d'une ruine complète et nous permet aujourd'hui d'admirer un des chefs-d'œuvre de l'art romain parvenu à son apogée; cependant il faut avouer que cette lourde couverture fait la plus triste disparate avec la grandeur de cet admirable édifice¹.

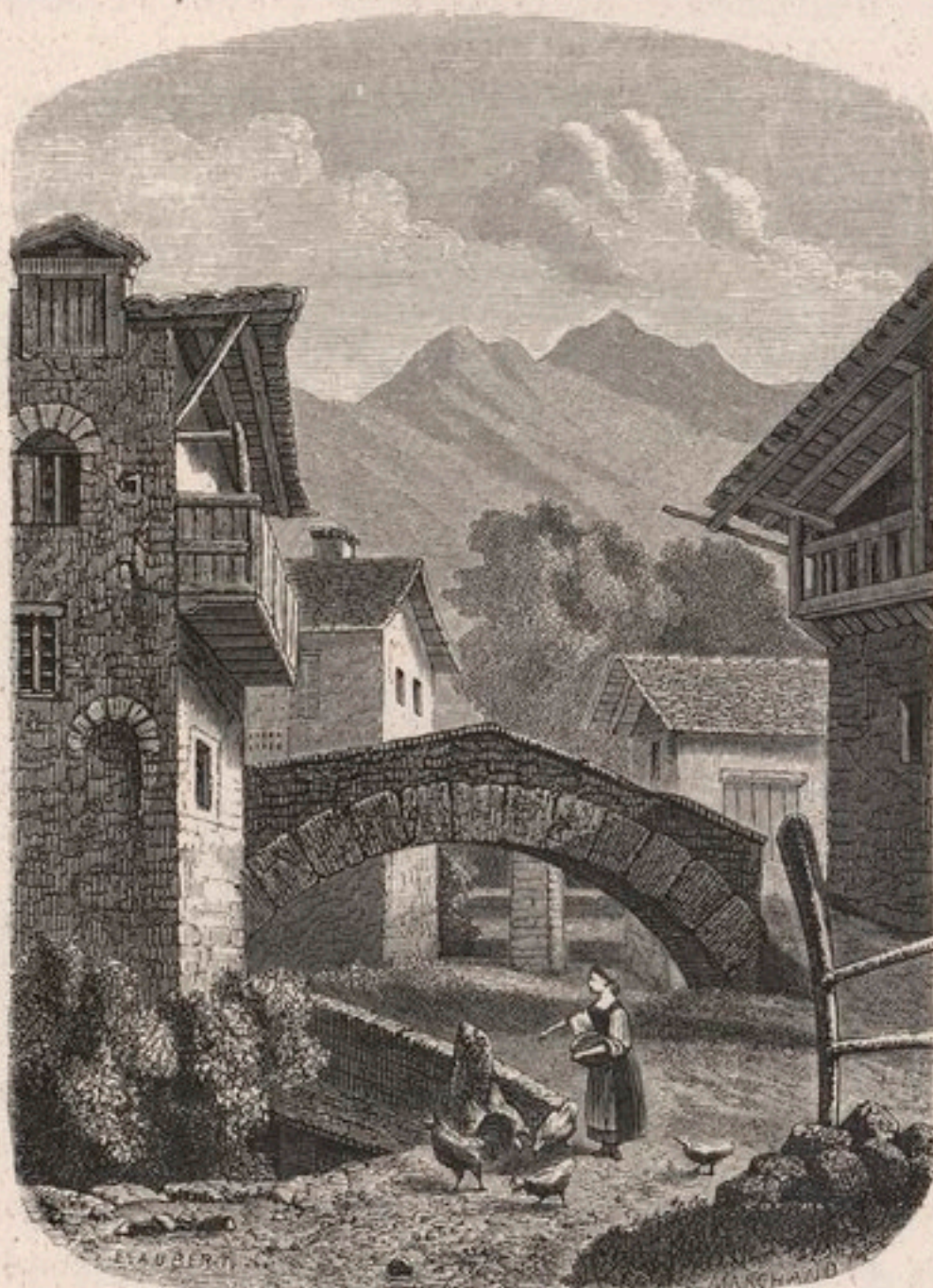
L'arc de triomphe, au moyen âge et beaucoup plus tard encore, était appelé communément *Saint-Voult*²; on le trouve ainsi nommé dans un nombre infini de vieilles chartes. C'est sans doute à cause du crucifix placé sous la voûte que cette dénomination passa en usage. Suivant la tradition, dès les premiers temps de l'établissement du catholicisme dans la cité, l'image de Notre-Seigneur mourant pour les hommes fut exposée à cette même place; le crucifix qu'on y voit maintenant m'a paru dater d'une époque déjà fort reculée.

1. La pierre employée dans la construction de ce monument est le même poudingue qui a servi à bâtir la porte Prétorienne, et que nous retrouvons dans tous les édifices romains d'Aoste; pour les parties sculptées, on a mis en œuvre un calcaire à grain très-fin et d'une couleur blanchâtre.

2. Pour s'expliquer la dénomination de *Saint-Voult*, il faut en chercher l'étymologie dans un souvenir de la langue latine: ce doit être en effet de *sanctus vultus* qu'est venu le nom donné au moyen âge.

PONT ROMAIN.

Après avoir étudié sous tous ses aspects et dans ses moindres détails ce monument si digne d'attirer l'attention des voyageurs, je traversai le Buthier et pénétrai dans



PONT ROMAIN. FAUBOURG D'AOSTE.

le faubourg appelé le Pont-de-Pierre. A quelques pas de l'entrée de la rue principale, je me trouvai sur un pont élevé par les Romains. Dans ce temps, le Buthier passait là; depuis, à la suite d'une de ces convulsions si fréquentes dans les pays de montagnes, le torrent a reporté son lit vers le couchant, à l'endroit même où il coule aujourd'hui. Le pont romain, qui passait d'une rive à l'autre au moyen d'une seule arche surprenante de hardiesse et de force, est maintenant aux trois quarts enseveli sous des terrains d'alluvion. Cependant, en descendant sous l'arche même, il

est facile d'en concevoir l'ampleur et d'apprécier tout le mérite de cette savante construction. La coupe des immenses blocs de poudingue qui forment la voûte, la précision avec laquelle ils sont joints, la résistance que l'édifice a opposée aux efforts du temps, tout devient un sujet d'étonnement et d'admiration.

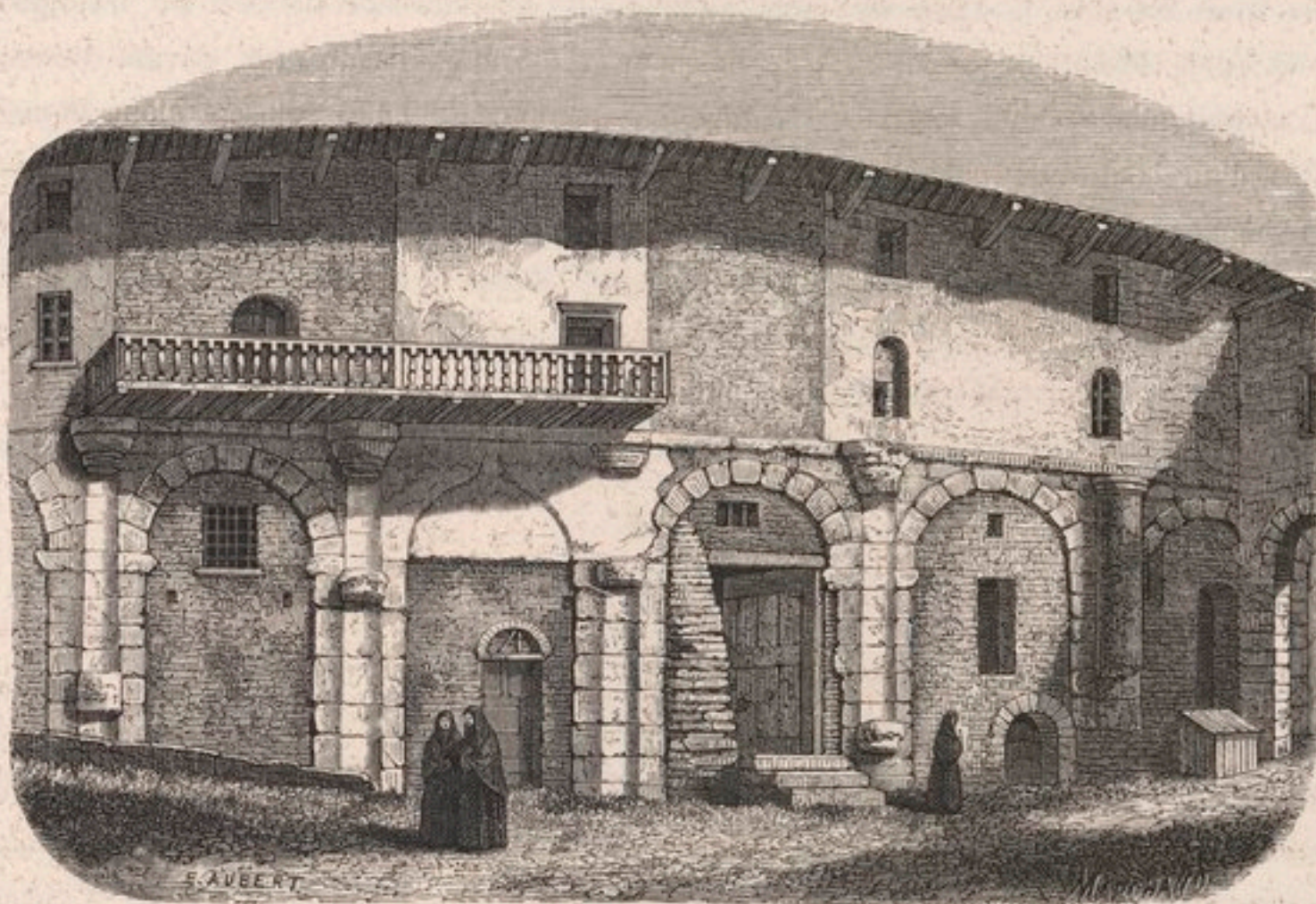
THÉÂTRE.

En rentrant dans l'enceinte de la ville par la porte Prétorienne, et en prenant aussitôt une petite rue qui se dirige au nord, j'arrivai devant une ruine imposante; c'est un pan de mur à quatre étages, d'une grande élévation, et percé de fenêtres de formes différentes. Les deux rangées supérieures sont à plein cintre : la rangée inférieure est carrée. Les arceaux, dont les pieds-droits reposent sur le sol, et qui, sans doute, servaient de portique, sont d'une structure élancée et d'une coupe hardie. On n'est pas d'accord sur l'ancienne destination de ces débris. Les uns pensent que c'était le palais du gouverneur de la province; d'autres, qu'ils appartenaient à la façade de l'amphithéâtre dont les traces, encore très-nettement accusées, se voient dans un clos voisin; les derniers enfin sont convaincus que cette immense construction faisait partie du théâtre d'Aoste. Je vais dire en peu de mots pourquoi, de ces trois opinions, la dernière seule me paraît admissible. D'abord, il n'est pas permis de supposer qu'un simple préfet provincial ait eu pour demeure un palais qui, à en juger par les parties restées debout, aurait été de beaucoup plus somptueux que les magnifiques maisons élevées à Rome même pour les principaux personnages de l'empire; puis, en étudiant le terrain avec la plus légère attention, on reconnaît bientôt, à la distance qui sépare les restes dont nous nous occupons de l'emplacement où gît l'amphithéâtre, que ces deux ruines ne pouvaient pas appartenir au même monument; enfin, les vestiges de plusieurs arceaux inférieurs subsistent encore, et leur direction prouve qu'ils venaient se rattacher, en suivant une ligne courbe, à la façade dont nous avons admiré l'ordonnance à la fois simple et grande. Les théâtres antiques étaient tous construits d'après un plan uniforme : leur enceinte se composait d'une partie semi-circulaire et d'une partie carrée. Le doute n'est donc pas possible ici; le voyageur est bien devant le théâtre d'*Augusta Prætoria*.

AMPHITHÉÂTRE.

Non loin du théâtre, dans l'intérieur du clos occupé par le couvent des religieuses de Saint-Joseph, je visitai les restes de l'amphithéâtre dont j'ai parlé il n'y a qu'un instant. La partie la mieux conservée est une suite de huit des arcades qui formaient

la façade extérieure de l'édifice. L'ouverture de chacune de ces arcades est de deux mètres quatre centimètres; les pieds-droits qui les supportent étaient décorés par des colonnes en marbre gris d'Aymavilles. La moitié seulement d'une de ces colonnes subsiste encore, mais la plupart des chapiteaux, d'ordre dorique, sont à peu près intacts. Ces chapiteaux n'ont conservé leur position primitive que grâce à la disposition prise par l'architecte; en effet, ils sont engagés dans le massif de la maçonnerie, ainsi



RUINES DE L'AMPHITHÉÂTRE A AOSTE.

que quelques-uns des tambours dont se composaient les colonnes. Il est bon de remarquer que les tambours engagés ne sont pas placés à des intervalles égaux. Cette irrégularité ne peut s'expliquer que par l'impossibilité de trouver dans le pays des marbres suffisants pour tailler les fûts des colonnes d'un seul morceau, et par le désir de profiter cependant de toute la longueur des blocs tirés des carrières.

Aux arcades vomitoires, par où s'écoulait la foule, correspondent des voûtes qui vont en diminuant de hauteur et de largeur à mesure qu'elles se rapprochent du centre de l'amphithéâtre; ces voûtes soutenaient les nombreux gradins sur lesquels venait s'asseoir une population avide des spectacles du cirque. Aujourd'hui, une laide et disgracieuse construction s'élève sur les arceaux romains; les voûtes, converties en caves, sont destinées à conserver les provisions du couvent. Dans le jardin, on

retrouve en différents endroits les restes d'une galerie voûtée qui environnait l'arène, et dont la largeur est de trois mètres vingt-six centimètres. Il est bien difficile de déterminer exactement les dimensions de l'ensemble du monument ; cependant, on distingue encore assez nettement la forme de l'arène ; j'ai pu en évaluer le plus petit diamètre à quarante-sept mètres et le plus grand à soixante mètres.

D'après les monuments décrits plus haut, on peut comprendre déjà quelle devait être l'importance d'*Augusta Prætoria* sous les empereurs romains. Le soin avec lequel la ville avait été mise à l'abri de toute attaque, la magnificence de l'arc de triomphe, de la porte Prétorienne, du théâtre, l'étendue d'un amphithéâtre qui devait contenir au moins quinze mille spectateurs¹, tous ces monuments enfin suffisent pour donner l'idée d'un centre de population considérable. Une telle présomption devra, je crois, se changer en certitude, lorsque le lecteur connaîtra les autres édifices enfouis maintenant par l'élévation successive du terrain, lorsqu'il aura sous les yeux toutes les inscriptions funéraires retrouvées à Aoste ou dans les environs, inscriptions qui rappellent les noms des plus illustres familles de Rome.

FORUM.

A l'ouest du théâtre, à peu près à la même distance de l'enceinte, dans le jardin dépendant de la maison archidiaconale, ou, pour être plus véridique, sous le sol de cet enclos, on m'a fait parcourir un vaste portique dont trois côtés seulement sont abordables en partie. La largeur de ce portique est de trois mètres soixante centimètres ; l'ouverture des arcades qui le composent est de deux mètres trente centimètres, et la largeur des pieds-droits qui supportent ces arcs coupés à plein cintre est de un mètre seize centimètres. Chaque face du portique devait être percée de dix-huit arcades, à moins de supposer que sa forme, au lieu d'être un carré parfait, était celle d'un parallélogramme allongé. Toutes les conjectures sont permises, puisque le quatrième côté n'a pas été retrouvé. Sur les voûtes de cet édifice, enseveli maintenant, des rues ont été tracées, des maisons se sont élevées, le vieux portique est devenu par place le cellier des habitations qui le surmontent.

Ici encore deux opinions divisent les archéologues. Les uns, supposant que ces constructions étaient destinées à emmagasiner les approvisionnements des légions, les

1. M. le chevalier Promis suppose que l'amphithéâtre contenait vingt mille spectateurs. On sait que les proportions de ces édifices étaient en général calculées de manière à pouvoir donner place au tiers de la population des villes où on les construisait. En admettant donc que l'amphithéâtre d'Aoste ne pût contenir que quinze mille personnes, la cité devait compter de quarante à quarante-cinq mille habitants.

nomment greniers militaires; les autres pensent que c'était là le Forum et le portique où se tenaient les principaux marchands de la cité. Malgré l'autorité de ceux qui soutiennent la première de ces hypothèses, il m'est impossible de partager leurs convictions; comment, en effet, imaginer des magasins ouverts ainsi de tous les côtés par de larges arcades? Les greniers publics de Rome étaient, au dire des hommes les plus versés dans la connaissance de l'art antique, un ensemble de vastes bâtiments, construits d'ordinaire sur un plan circulaire, et dont l'extérieur indiquait clairement la destination. Pourquoi donc, au siècle d'Auguste, les architectes romains se seraient-ils à ce point écartés de la tradition et auraient-ils adopté une ordonnance qui devait faire naître l'indécision dans les esprits à la vue de leur œuvre? On est d'autant plus porté à reconnaître ici le portique d'un Forum, que la maison habitée par l'archidiaque repose sur les murailles d'un ancien temple dont on peut encore signaler quelques vestiges. Tous les historiens de l'antiquité nous apprennent que l'usage constant des Romains était d'ériger des temples sur les places où le peuple se réunissait pour nommer les magistrats et délibérer sur les affaires publiques; aucun d'eux, au contraire, ne nous parle de temples attenants à l'enceinte des greniers militaires ou construits dans cette enceinte même.

THERMES. MOSAÏQUES.

Au midi du Forum, dans la maison théologale⁴, il existe de nombreux vestiges d'ouvrages romains; les savants s'accordent généralement pour reconnaître là les restes des thermes. Ce qui donne du poids à cette opinion, c'est qu'on retrouve aussi en ce lieu les traces visibles des canaux destinés à y amener les eaux. Ces fragments doivent présenter peu d'intérêt au touriste que la beauté des sites ou des monuments mieux conservés décidera à parcourir le val d'Aoste, mais l'homme sérieusement épris des études archéologiques trouvera dans ces explorations un inexprimable attrait.

Pour peu qu'on fouille le sol à l'intérieur de la ville, on rencontre des traces de maçonnerie romaine. La plupart de ces débris appartiennent aux égouts qui étaient établis sous le pavé des rues, ou aux canaux construits pour la distribution des eaux. Tous ces ouvrages sont enfouis à trois ou quatre mètres au-dessous de la surface actuelle du terrain; leur direction est du levant au couchant ou du nord au sud. Quelques-uns de ces souterrains ont été l'objet de mes investigations: je puis citer entre autres ceux qui ont été découverts dans l'enceinte du collège, à l'hôpital, et dans une maison particulière de la rue nommée *rue Cité*.

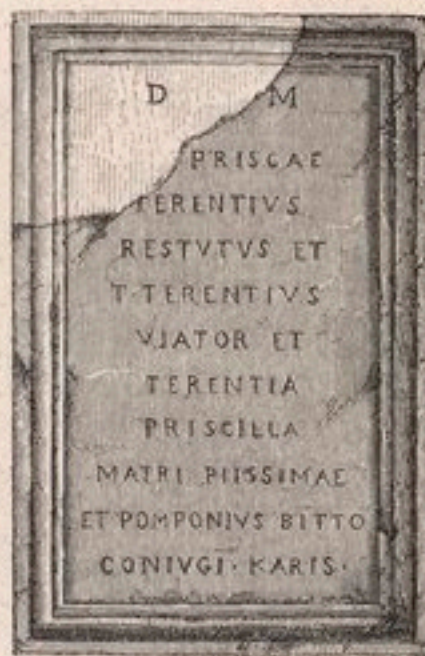
4. Le théologal est le théologien, pourvu d'une prébende, institué dans les cathédrales ainsi que dans certaines collégiales pour prêcher à des époques déterminées et pour enseigner la théologie aux jeunes clercs.

J'ai admiré aussi plusieurs beaux fragments de mosaïques : à ce propos, je ne puis m'empêcher de dire combien il est regrettable qu'on laisse périr des objets d'art aussi précieux, faute de quelques soins et de quelque argent utilement dépensé. La plus remarquable de ces mosaïques est couverte d'ornements composés avec un goût exquis, de fruits et d'oiseaux se détachant sur un fond noir. Elle sert de pavé à une pauvre écurie située dans une ruelle étroite; pour arriver à voir quelques parties de ce chef-d'œuvre, il faut soulever des couches épaisses de fumier, balayer les immondices qui le recouvrent. Comment ne pas déplorer alors que ce fragment, digne d'enrichir un musée, se trouve dans des conditions aussi désastreuses pour sa conservation?

INSCRIPTIONS.

Passons maintenant aux inscriptions que j'ai relevées en différents endroits de la ville, soit dans des lieux publics où chacun peut les examiner en toute liberté, soit dans des maisons particulières où l'hospitalité bienveillante des habitants accueille gracieusement les étrangers qui se présentent au nom de la science et de l'art.

Dans le cloître de la collégiale, sur la muraille de l'est, je trouvai l'inscription suivante :



R. del.

Cette pierre fut gravée en l'honneur d'une femme de la famille Térentia. Le vainqueur des Salasses descendait de cette noble souche, et deux conjectures se présentent ici à l'esprit : ou bien après sa victoire, Térentius Varro s'était fixé dans la vallée avec plusieurs membres de sa maison, ou bien il y avait appelé ses affranchis qui, suivant l'usage, portaient son nom.

Une belle pierre tombale est scellée dans le mur de la façade du presbytère de

Saint-Laurent attenant au portail de la collégiale, à droite de la porte d'entrée. On y lit ce qui suit :



Cette inscription, gravée sur une dalle de marbre d'Aymavilles, est plus ornée que la précédente; la partie supérieure, sculptée en fronton, est décorée de rosaces.

Au milieu des pierres de taille qui composent le soubassement de la façade de l'église Saint-Étienne, on trouve ces trois marbres funéraires :



A del.

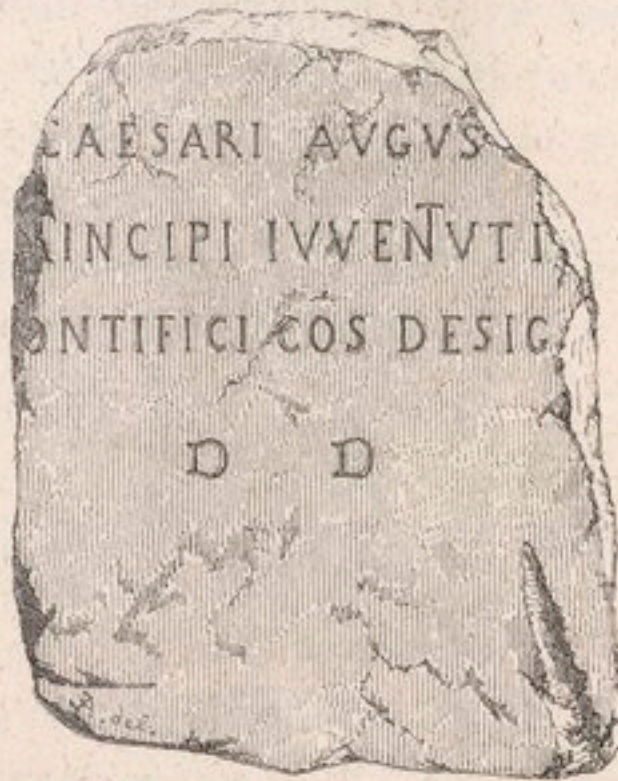


B. del.

L'un d'eux, conservé dans toute sa beauté, n'a reçu du temps aucune atteinte; celui qui est à côté, est à demi brisé, ainsi que le troisième. Deux de ces marbres présentent

des ornements d'un goût délicat; ils appartiennent à la plus belle époque de l'art¹.

Dans la cour de l'évêché, on conserve deux pierres très-intéressantes; la première porte l'inscription suivante :



Cette pierre faisait partie de l'un des gros piliers bâtis pour soutenir la maison commune avant la construction du nouvel hôtel de ville. C'était sur cet emplacement, devenu depuis la place Charles-Albert, que s'élevait la basilique romaine. Deux fois transférée, la remarquable antiquité dont nous nous occupons eut à souffrir de nombreuses mutilations, et notamment vers la partie supérieure. Les caractères sont du meilleur style et l'on pouvait, au moment où la pierre fut découverte, lire très-distinctement : CAESARI AVGVSTI F².

C'était, on le voit, une inscription dédicatoire décernée au fils adoptif d'Auguste par les décurions³ d'Aoste. Il est en effet certain qu'elle se rapporte au fils d'Agrippa et de Julie, à ce Caius César que la servilité des Romains décora, dès son enfance, du titre de prince de la jeunesse, et désigna pour la charge de consul⁴. Elle remonte donc à la deuxième année avant l'ère chrétienne.

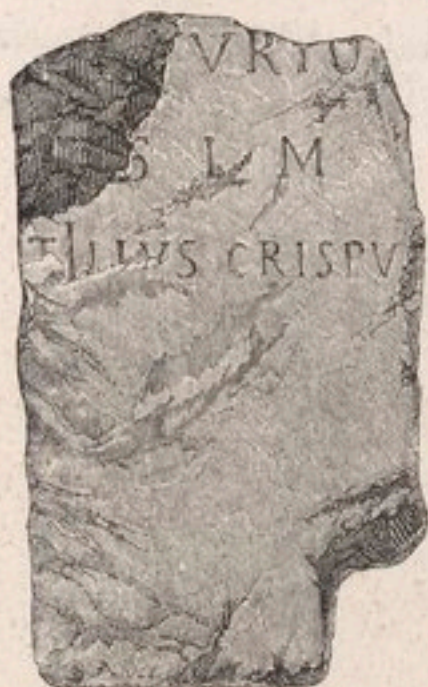
1. Ces marbres ont été trouvés dans le cimetière Saint-Étienne, alors que l'on creusait les fondations de la nouvelle église. Le cimetière chrétien remplaçait sans aucun doute le cimetière romain qui, suivant les lois de Rome, devait être *situé au nord, dans l'axe de la ville, hors des remparts et des vergers*.

2. Le prieur Gal a vérifié lui-même l'inscription, avant les dégradations occasionnées par ces transports réitérés.

3. Dans les colonies romaines les décurions étaient les magistrats membres d'une cour de juges chargée de représenter le sénat dans les villes municipales. Ils devaient veiller aux intérêts de leurs compatriotes et portaient un nom qui indique leur nombre. L'élection des décurions se faisait le 25 de mars; on ne pouvait être élu avant l'âge de vingt-cinq ans accomplis et sans justifier de la possession de certains revenus fixés par la loi : ces élections avaient lieu dans les mêmes formes que pour les sénateurs.

4. Tacite. *Ann.*, l. 1, c. 3.

La seconde inscription, à demi rongée par le temps, permet encore de distinguer ces mots :



Elle est gravée sur une dalle de marbre d'Aymavilles, et fut trouvée à l'évêché même, où elle faisait partie des pierres employées au pavage d'une salle basse. C'est un vœu à Mercure dédié par Tilius Crispus.

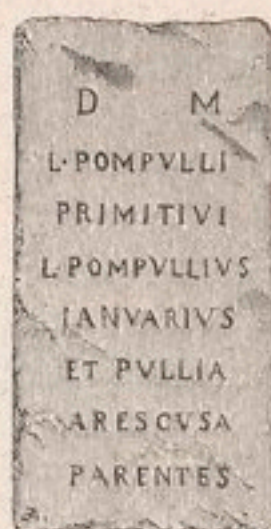
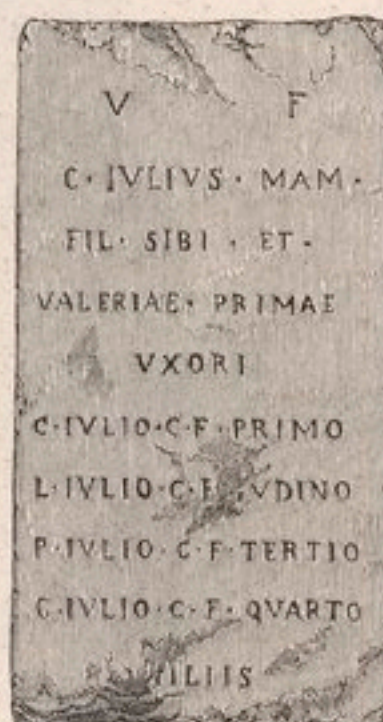
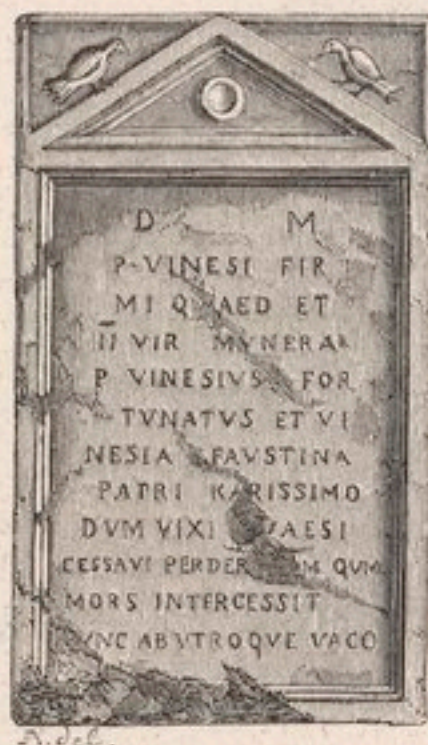
Sous les galeries du cloître de la cathédrale, on peut étudier un autel en marbre consacré à Diane par P. SALVVS. Ce monument¹, d'une forme simple, mais d'un beau



caractère, fut découvert dans la cathédrale même; il servait de base à une colonne appuyée contre l'un des piliers du chœur, du côté gauche.

1. Ses dimensions sont : hauteur totale, 0^m 833; largeur sur les faces principales, 0^m 543; largeur sur les faces latérales, 0^m 394.

La première ligne de l'inscription, gravée sur la face principale de l'autel, a été quelque peu défigurée par la dégradation naturelle du marbre, mais le doute n'est pas possible, car à l'époque où il fut retrouvé on y lisait très-nettement P. SALVVS¹. Par suite de cette découverte quelques archéologues ont supposé que la cathédrale



avait été bâtie sur l'emplacement d'un temple antique, de même que l'église Saint-Laurent, l'église de Châtillon, et la chapelle Sainte-Colombe sous Châtel-Argent l'ont été sur les ruines de collèges de Sévirs augustaux. Cependant, quoique l'usage constant des premiers chrétiens fût de remplacer par les monuments sacrés de leur culte les profanes édifices des païens, il est permis dans cette circonstance de ne point adopter une opinion que rien ne justifie. Quant à moi, je suis persuadé que l'autel de Diane

1. Le prieur Gal a aussi vérifié cette inscription lorsqu'elle fut découverte.

a été pris dans le temple élevé au milieu du Forum romain. Le Forum, comme on sait, touchait presque à l'emplacement occupé aujourd'hui par la cathédrale.

J'ai ensuite relevé attentivement les inscriptions placées dans le vestibule et dans l'escalier de la maison d'un notaire de la ville. Voici les cinq principales. (Voir à la page précédente.)

Les pierres portant les noms de C. IVLIVS et de S. EMILIVS servaient de marches au maître-autel de l'église paroissiale de Roizan, village situé à une lieue au nord-est de la cité. Vers 1805, elles furent transportées à Aoste, et scellées là où elles se trouvent maintenant¹. L'endroit où l'on a découvert les trois autres reste inconnu.

C. IVLIVS PRIMVS, personnage dont le nom est inscrit parmi ceux auxquels le premier de ces marbres est dédié, figure aussi sur des tablettes votives conservées dans le musée du grand Saint-Bernard².

COLLECTION DE M. LE PRIEUR GAL.

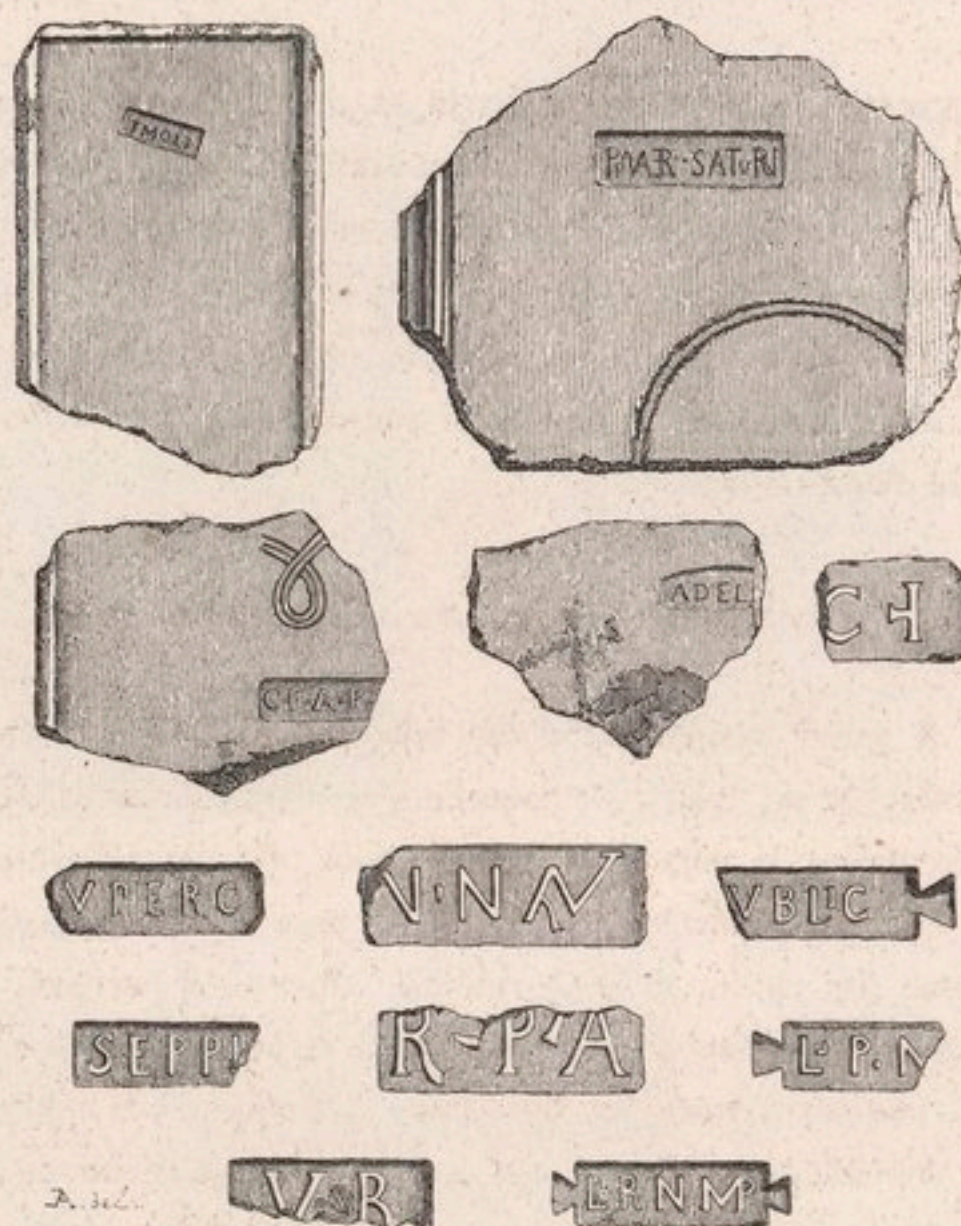
Il me reste à parler maintenant d'une collection particulière que j'ai pu étudier dans tous ses détails, et au milieu de laquelle j'ai obtenu la permission de copier les objets qui me présentaient le plus d'intérêt, pour en offrir la reproduction au lecteur. Le prieur Gal a rendu cette faveur plus précieuse encore en l'accompagnant de notes précises sur chacune des choses dont je désirais emporter le souvenir exact. Je commençai par m'occuper des nombreux fragments de tuiles et de briques découverts en différents endroits, autour d'Aoste ou dans toute l'étendue de la vallée. Ces fragments portent les noms des fabricants, et il est à remarquer qu'aucun de ces noms ne se retrouve dans les pays circonvoisins. Je ne parle ici que des marques apposées sur les tuiles ou les briques destinées par leur nature même à n'être employées que sur le lieu de leur fabrication, car les signatures qui se lisent sur les lampes sépulcrales ont été signalées dans toutes les contrées soumises à la domination romaine.

Voici d'abord deux tuiles d'une épaisseur de quatre centimètres à l'endroit le plus faible. Ces tuiles servaient pour la construction des conduites d'eau; quelquefois aussi on les employait dans les tombeaux. Leur forme était celle d'un carré long à rebords saillants dans le sens de la longueur; une large cannelure suivait ce rebord: les angles externes étaient abattus pour rendre l'assemblage plus facile et plus solide.

1. La maison dont je parle appartenait autrefois au comte A. de Bard, amateur érudit d'antiquités. Elle devint plus tard la propriété de la famille Gerbore, qui la possède à présent.

2. Dans le chapitre suivant, au moment où il sera question de l'hospice du grand Saint-Bernard, le lecteur trouvera un dessin exact de l'ex-voto dédié par C. IVLIVS PRIMVS à Jupiter Pennin. C'est une plaque de bronze, sur laquelle sont gravées des lettres de la plus belle forme.

Je donne ici la copie des marques de fabricants connus dans le val d'Aoste, en faisant remarquer combien elles se distinguent par la beauté des lettres et la pureté de la forme.



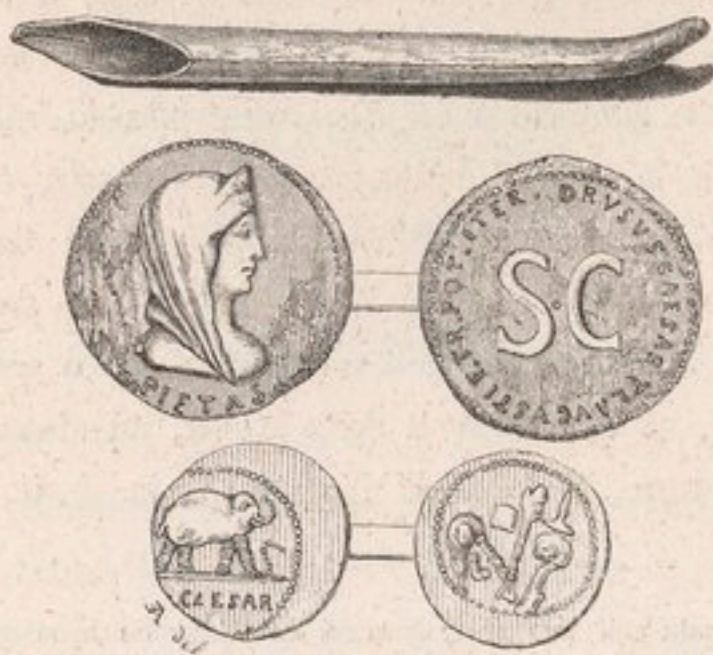
Les lampes sépulcrales et les vases en terre cuite retrouvés dans la vallée sont en général fort remarquables. Les musées les plus richement pourvus n'en renferment pas de mieux conservés que ceux qui suivent.

La lampe qui porte l'empreinte de l'aigle tenant au bec un rameau d'olivier, et le vase recouvert d'un vernis rouge éclatant, étaient enfouis dans un champ qui longe la route d'Aoste au petit Saint-Bernard, à un quart de lieue de la cité. Dans le même champ gisaient une foule d'autres débris romains, lampes, vases en terre cuite, et une grande quantité de fioles lacrymatoires en verre. La voie consulaire, et c'est là ce qui explique toutes ces trouvailles si intéressantes pour l'histoire et en particulier pour l'archéologie, la voie consulaire, aux entrées de la ville, était bordée de tombeaux selon la coutume romaine; cet usage justifie la fréquence de l'invocation gravée sur les marbres funéraires : *Siste gradum, viator!*

La lampe qui porte la marque APRIO a été trouvée à Pré-Saint-Didier, dans l'un des tombeaux découverts en ce village à différentes époques.



Cette plume métallique, ô vanité de nos inventions modernes! a été déterrée, avec les deux pièces de monnaie qui l'accompagnent, au même moment et dans le même



champ que la lampe ornée de l'aigle; ces objets ont été rencontrés à une profondeur de trois mètres environ. La plume, en bronze fortement oxydé, est fabriquée avec une feuille de ce métal roulée et forgée sur un mandrin de fer; le joint ne porte aucune

trace de soudure. Le bec est artistement découpé; on ne ferait certes pas mieux aujourd'hui. Il me restait, je l'avoue, quelque incertitude sur l'authenticité romaine de cet instrument, mais ayant su depuis que le musée de Brescia¹ en possédait deux semblables qu'on avait retrouvées lors des fouilles pratiquées dans le temple de Vespasien, tous mes doutes se sont dissipés.

La figurine que l'on voit ici est en bronze, sa hauteur est de douze centimètres



quatre millimètres; elle représente un jeune affranchi d'origine germane, ainsi que l'établit le costume particulier dont elle est revêtue². Le modelé en est satisfaisant, sans être cependant comparable pour la perfection au style des meilleurs morceaux de ce genre. Malheureusement, le bras droit est perdu et l'on ne peut deviner quel en était le mouvement. Cette statuette a été découverte près du village d'Émarèse, sur un magnifique plateau d'où le regard embrasse la vallée tout entière. Dans le même endroit, en 1798, on a retrouvé, au milieu d'une quantité de débris antiques, sept statues en bronze qui ont été envoyées à Paris. La figurine dont nous nous occupons a dû servir d'ornement à un coffret ou à un meuble de ce genre, car le derrière de la tête est limé à plat, et l'on aperçoit dans le dos, au-dessus du premier pli de la tunique, près de la ceinture, la trace de l'agrafe qui la fixait.

1. Le prieur Gal a entendu affirmer par le gardien du Musée de Lyon qu'une plume pareille avait été trouvée sur les bords de la Meuse.

2. Il n'y a pas à se méprendre sur la qualification à donner à cette statuette; c'est bien un affranchi, *libertinus*, puisqu'il a sur la tête le bonnet de liberté, *pileus*. Pendant les trois jours des saturnales, qui avaient lieu les 17, 18 et 19 décembre de chaque année, les Romains se coiffaient de ce bonnet et se livraient à tous les plaisirs. On disait alors qu'ils étaient *pileati*.

Voici maintenant un fragment de couronne : il fut trouvé dans les fouilles exécutées pour asseoir les fondations d'une maison construite dans l'enceinte des remparts, non loin de la place Charles-Albert. Cette couronne, en cuivre probablement doré autrefois, est finement travaillée et gracieusement dessinée. Les feuilles de chêne



entremêlées de glands qui la composent sont groupées avec un goût exquis. Les uns pensent que c'était une couronne civique; d'autres, qu'elle ornait un tombeau ou la tête d'une statue : à mon avis, c'est à cette dernière opinion qu'il faut s'arrêter. Ce précieux fragment a été découvert au milieu de restes antiques de toute espèce; parmi tous ces objets était une boîte en corne brute contenant neuf petits cubes en cuivre évidemment destinés à la fabrication des mosaïques, une tessère en bronze et plusieurs médailles du haut empire.

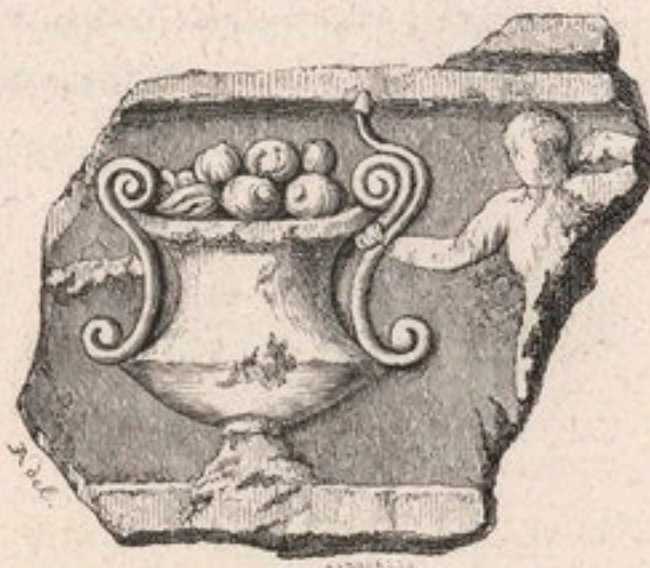
Cette tête de Persée est en bronze : sa conservation est merveilleuse, et la pureté du dessin atteste qu'elle appartient à l'époque la plus florissante de l'art romain.



Ce charmant morceau de ciselure a été retrouvé sur la route du grand Saint-Bernard, à peu de distance de Saint-Rhémy, lors de quelques travaux entrepris pour améliorer le chemin. Les archéologues supposent que cette tête était destinée à un ex-voto pour le temple de Jupiter Pennin. Le malheureux voyageur qui la portait pour la déposer aux pieds de l'idole, surpris par une de ces tourmentes auxquelles rien ne résiste, aura péri sans doute avant d'avoir pu accomplir son vœu.

Je cite encore un fragment de bas-relief antique sculpté sur marbre blanc. Le

vase qu'il représente, et qui seul est bien conservé, peut donner une idée de la beauté du style.



Enfin, je groupe ci-dessous les dessins d'un vase taillé dans la pierre ollaire, d'une charmante petite tête en terre cuite, d'une urne en verre d'une forme inusitée,



d'un moule de monnaie, d'une inscription sur plaque de bronze que les uns ont qualifiée de tessère, et que d'autres croient être un morceau d'inscription dédicatoire, comme il était d'usage d'en placer sur la face antérieure du piédestal des statues.

Bornons-nous à ce petit nombre d'objets choisis dans cette précieuse collection. Si je n'avais écouté que mon désir d'étudier et de comparer, j'aurais copié tout ce qui s'offrait à moi; mais j'espère que le lecteur pourra, d'après ces quelques exemples, apprécier la valeur des découvertes faites sur le sol de la vallée. Je suis au surplus convaincu que, dans l'enceinte de la ville, quelques recherches dirigées avec intelligence

remettraient en lumière mille admirables débris. De pareilles entreprises, infailliblement couronnées de succès, feraient la joie des savants et contribueraient à augmenter les trésors des musées piémontais.

ÉPOQUE FÉODALE.

Aoste, que les Romains du grand siècle avaient faite active et florissante, eut à subir toutes les horreurs des invasions et des guerres qui se succédèrent sans relâche depuis la chute de l'empire jusqu'au x^e siècle. Pendant ces temps d'épreuves, elle fut dépeuplée à ce point que le plus grand nombre de ses habitants avaient péri, ou avaient fui leurs demeures désolées. A la suite de ces désastres, les ruines des magnifiques monuments élevés par le peuple-roi étaient presque seules restées debout. Vers la fin du x^e siècle, on chercha les moyens de repeupler l'antique cité; parmi ceux qui se vouèrent à cette tâche laborieuse, on distingue plusieurs personnages de noble origine. Ces hommes entreprenants s'établirent dans les bastions de la muraille romaine, les firent réparer avec des matériaux empruntés aux remparts, et créèrent ainsi des forteresses destinées à défendre la nouvelle population qui devait se grouper à l'ombre de leur puissante protection.

La face méridionale des remparts fut occupée par les sires de Challand, qui y construisirent deux châteaux : l'un, vaste et flanqué d'une tour ronde, dans le voisinage de la porte Béatrix; l'autre, d'une importance beaucoup moins grande, sur le bastion suivant, vers l'est.

La face occidentale devint la demeure de trois familles : les sires de Friours, de Malherbe et de Tourneuve. Les premiers s'emparèrent de la porte Décumane et du bastion situé entre cette porte et l'angle sud-ouest de l'enceinte; les seconds s'installèrent dans le bastion placé entre la porte Décumane et l'angle nord-ouest; les derniers élevèrent leur donjon sur le bastion même du nord-ouest.

La face septentrionale du rempart vit s'établir dans ses bastions trois autres familles : les seigneurs de Gignod, à l'endroit où est aujourd'hui la porte Saint-Étienne, nommée alors la porte d'Aoste¹; les nobles de Perthuis, qui prirent possession du bastion contigu à la porte de ce nom; la famille Du Palais, qui s'empara du bastion de l'angle nord-est et de l'amphithéâtre que l'on appelait à cette époque *Palatium rotundum*, d'où elle tire son nom.

1. Les seigneurs de Gignod sont souvent nommés dans les actes publics seigneurs de la Porte-d'Aoste.

Enfin, sur la face orientale, trois familles fixèrent aussi leur demeure : les sires de la Porte-Saint-Ours ou de Quart occupèrent la porte Prétorienne ; la famille Casé prit le bastion situé entre cette porte et l'angle nord-est, et la famille de Plovia le bastion placé entre la maison forte des sires de Quart et l'angle sud-est de l'enceinte.

Les seigneurs de Challand, de la Porte-Saint-Ours, de Gignod, de Friours, de Perthuis et Du Palais, rendirent hommage directement à l'Empire, jusqu'au jour où ils reconnurent pour suzerains les comtes de Savoie. Les Tourneuve et les Malherbe relevaient des sires de Challand ; la famille Casé tenait ses biens à fief des évêques d'Aoste, et les seigneurs de Plovia étaient vassaux de ceux de la Porte-Saint-Ours.

ORGANISATION MUNICIPALE.

La population prit peu à peu confiance en voyant la ville défendue par tant de vaillantes épées. On commença à construire des maisons avec les débris répandus sur le sol, et on chercha bientôt à organiser la cité en lui donnant une existence municipale.

Vers la fin du XII^e siècle, la ville et le bourg de Saint-Ours, attenant aux remparts, étaient divisés en trois quartiers séparés ayant chacun deux syndics, et formaient trois communautés distinctes. Le premier quartier, appelé Bicheria, commençait à la porte Décumane, allait jusqu'au couvent de Saint-François (aujourd'hui place Charles-Albert), et était soumis à la juridiction des sires de Challand. Le second, nommé Mal-Conseil, allait de la porte Saint-Étienne à la croix de ville et était placé sous la juridiction des sires de Gignod. Enfin, le troisième comprenait les maisons situées à l'est et à l'ouest de la porte Prétorienne ; on le nommait quartier de la Porte-Saint-Ours, et il reconnaissait la juridiction des seigneurs de ce nom.

Cent ans plus tard, les comtes de Savoie, dont le pouvoir avait été singulièrement accru par la renonciation d'Ébal le Grand, se sentirent assez puissants pour enlever aux seigneurs leurs droits de juridiction sur la cité. Ils réunirent alors la ville et le bourg en un seul corps administré d'abord par trois, puis par deux syndics. Un conseil choisi parmi les habitants fut créé pour aider ces magistrats dans l'accomplissement de leurs devoirs. Les syndics et les conseillers étaient nommés chaque année ; on convoquait alors les trois ordres de la ville, c'est-à-dire les nobles, les gens de justice et les marchands, pour procéder à cette élection. Il est à remarquer que le clergé, dont la place était marquée à la tête des États du duché, ne prenait aucune part apparente et légale aux affaires de la commune.

Le conseil de ville ne pouvait s'assembler qu'en présence du bailli ou de ses lieutenants. Avant l'année 1400, les réunions avaient lieu tantôt dans les réfectoires ou dans le cloître de la cathédrale, tantôt à l'hôpital Nabuisson. Depuis cette époque,

le réfectoire du couvent de Saint-François servit de maison de ville jusqu'au jour où le couvent fut démoli pour faire place au monument qui embellit aujourd'hui la place Charles-Albert.

Au mois d'avril 1776, le roi Victor-Amédée III donna une nouvelle forme à l'organisation du conseil de ville; il réduisit le nombre des membres à quatorze et leur adjoignit un avocat, un procureur et un secrétaire qui avaient seulement voix consultative dans les délibérations. Le conseil ainsi modifié subsista jusqu'à l'introduction du régime français. De nos jours, la ville est administrée comme le sont les villes de France; les anciens noms seuls ont été conservés : le syndic d'Aoste et le conseil de ville ont les mêmes attributions que nos maires et nos conseils municipaux.

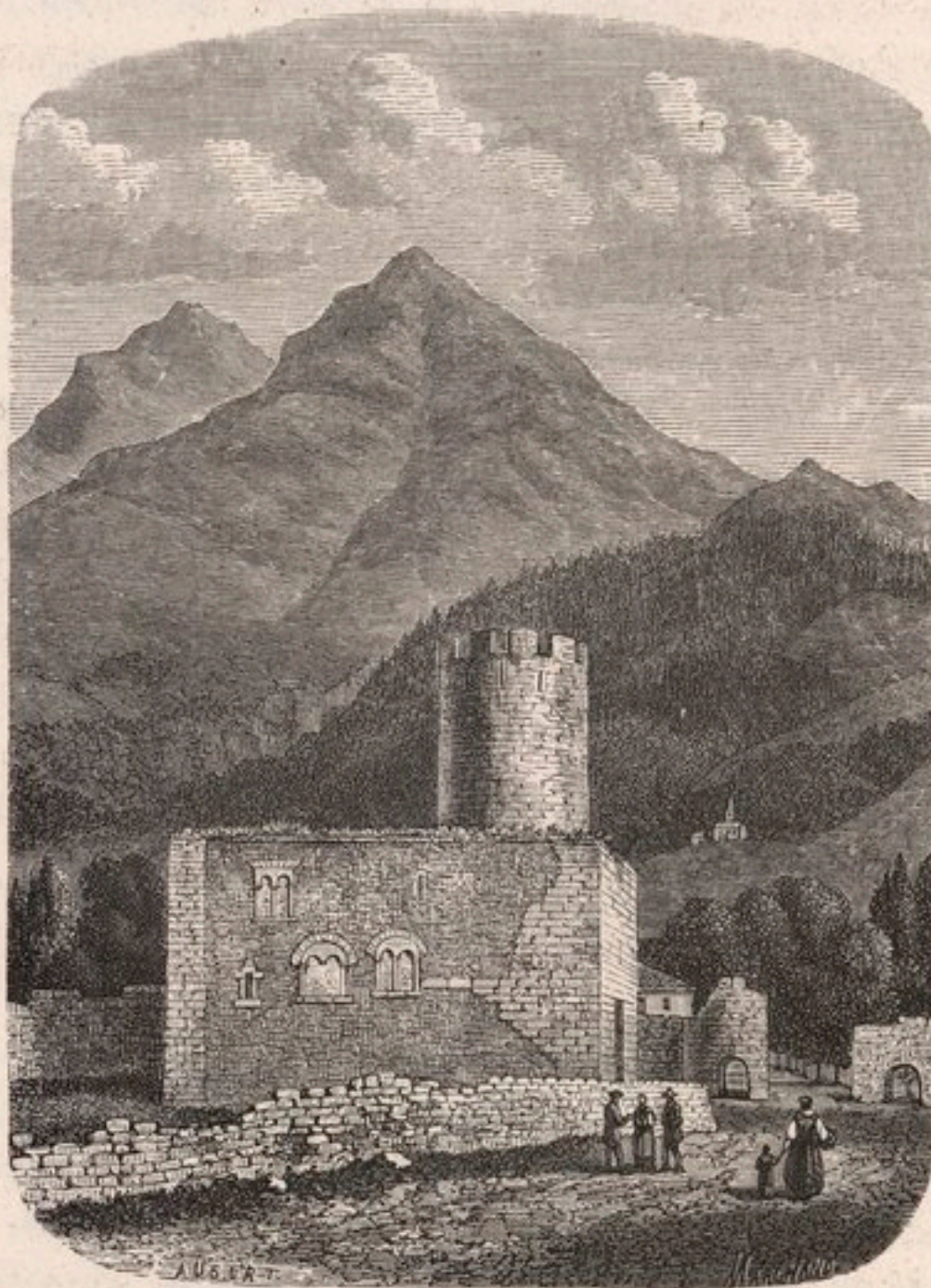
De toutes les forteresses féodales ci-dessus énumérées, les seules dont les ruines subsistent encore sont : sur la face méridionale des remparts, l'ancien château de la Maison de Challand avec sa tour ronde, puis la construction nommée le Paillairon, espèce de redoute carrée élevée sur le bastion romain et appartenant à la même famille. Sur la face occidentale, une tour carrée appelée depuis Tour du Lépreux, qui faisait partie du domaine des sires de Friours; puis une tour ronde à l'angle nord-ouest, nommée Tourneuve et ayant appartenu à la famille de ce nom. Sur la face septentrionale tout a disparu, à l'exception de la tour du nord-est, ancienne possession des nobles Du Palais. Enfin, sur la face orientale, il ne reste plus que les murailles croulantes des bâtiments élevés par les seigneurs de la Porte-Saint-Ours au-dessus de la porte Prétorienne, et la tour carrée construite par eux sur le côté septentrional de l'espace compris entre les deux rangées d'arcades du monument antique.

CHATEAU DES VICOMTES D'AOSTE. TOUR DE BRAMAFAM.

Occupons-nous d'abord de la demeure de cette noble Maison de Challand : si j'en ai déjà si souvent parlé, c'est qu'on ne peut parcourir les annales du duché sans trouver la trace de ses vertus et de ses exploits, c'est qu'il est impossible de traverser la vallée sans rencontrer les nombreux monuments qui attestent sa puissance. Le château des seigneurs de Challand a été construit d'après un plan quadrilatère à angles droits; les plus grands côtés ont vingt-huit mètres quatre-vingt-dix centimètres, et les plus petits quinze mètres soixante-cinq centimètres dans œuvre. Le rempart romain surélevé forme la façade extérieure; un bastion situé à l'angle sud-ouest de la forteresse sert de base à une tour ronde couronnée par de larges créneaux. Les murailles et la tour sont seules à peu près intactes, tout le reste de l'édifice n'existe plus. Plusieurs fenêtres percées à des hauteurs inégales sur la façade septentrionale, et entourées de colonnettes romanes supportant de doubles arcades à plein cintre, indiquent nettement la date de

fondation. Après les avoir observées, on peut affirmer que le château a été élevé vers la fin du XI^e ou au commencement du XII^e siècle.

Une porte de la ville avait été ouverte au pied de la tour; le vicomte Godefroy lui donna le nom de Béatrix de Genève, sa femme; quant à la tour elle-même, elle



TOUR DE BRAMAFAM.

porte le nom de Tour de Bramafam. La tradition attribue des origines diverses à cette dénomination qui signifie cri de la faim, *brame-faim*. On raconte qu'un des seigneurs, poussé au crime par une ardente jalousie, renferma sa malheureuse compagne dans l'une des cellules de ce donjon redoutable, et la fit périr dans les tortures de la faim. Les cris de cette triste victime des mœurs violentes du temps où elle vivait furent entendus de toute la ville, et d'un commun accord le peuple donna à la tour le nom qui lui est resté. L'exécution d'une vengeance aussi barbare me paraît inconciliable avec

les sentiments chevaleresques habituels à cette grande race des Challand, aussi j'ai plus de confiance dans cette seconde version : pendant une longue famine qui désola la ville et le duché, les habitants se réunissaient en foule autour de la demeure de leur chef vénéré, et, n'espérant qu'en lui pour l'adoucissement de leurs misères, lui faisaient entendre leurs plaintes douloureuses.

FAMILLE DE CHALLAND.

L'origine de la Maison de Challand remonte à l'antiquité la plus reculée. On assure, et rien n'empêche que le fait ne puisse être considéré comme vraisemblable, on assure qu'elle sort d'une branche cadette de la famille des marquis de Montferrat de la première race. Les armoiries des deux Maisons sont les mêmes, à savoir : d'argent au chef de gueules; seulement les seigneurs de Challand, pour se distinguer de leurs aînés, y ont ajouté, comme brisure, une bande de sable brochant sur le tout. Cette ressemblance serait, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, d'une médiocre importance, s'il ne venait s'y joindre une preuve plus concluante. En effet, dans le traité conclu à Ivree, au mois de septembre 1295, le marquis Jean de Montferrat donne le nom de *très-cher cousin* à Ébal le Grand¹.

A dater du jour où les comtes de Maurienne prirent possession du val d'Aoste, par suite du mariage d'Odon avec Adélaïde de Suse, et comme feudataires de l'Empire, les seigneurs de Challand furent choisis pour être leurs lieutenants ou vicomtes dans le nouveau domaine réuni à leur couronne. Jusque vers l'an 1210, les vicomtes d'Aoste ont toujours agi au nom de l'Empire, ainsi que le faisaient, du reste, leurs suzerains, les comtes de Maurienne. En 1212 seulement, Boson II de Challand, alors vicomte, prit l'investiture des mains de Thomas I^{er}, et devint héréditaire. Cette déclaration d'hérédité ne fut d'ailleurs que la sanction d'un fait, car depuis la création de la vicomté, nul autre que les membres de la Maison de Challand n'avait été investi de cette charge importante.

Le premier personnage de la famille dont les chartes donnent une connaissance authentique est Boson I^{er} : il apparaît comme témoin dans une donation faite en 1100

1. Ce traité était un acte par lequel la ville d'Ivree recevait au nombre de ses citoyens le seigneur Ébal de Challand. A ce traité était jointe la réponse du marquis de Montferrat; en voici les termes : « Joannes, marchio Montisferrati, honorabilibus viris D^o Conrado de Congagia, podestate communis, et Guilielmo de Maximo, capitaneo societatis, consulibus, procuratori, consilio et communi civitatis Yporegie, fidelibus suis carissimis, salutem, et intimæ dilectionis affectum; intelleximus, sicut in tractatu estis recipientes in civem vestrum carissimum consanguineum meum Dominum Eballum, dominum Challandi et Montis Joveti, quod nobis complacet vehementer, securi quod gratiam quam sibi in hac parte concesseritis, gratam habemus et ipsam confirmamus. — Datam Alliex, 48 septembris anni quod supra. »

par le comte Humbert II aux bénédictins de Fructuaire ¹. Après lui vinrent Aymon, qui figure dans une charte de 1127; puis Boson II, qui fut le premier à souscrire à toutes les franchises accordées en 1191 par Thomas I^{er}. A Boson II succéda Godefroy, l'heureux père d'Ébal le Grand.

J'ai retracé la vie de cet homme éminent, de ce guerrier plein de courage, de ce politique habile qui commença la véritable illustration de sa race; le lecteur sait maintenant l'origine de cette vaillante lignée comme il connaît ceux de ses descendants qui ont le plus contribué à la gloire du pays. J'ai donné sur cette famille, remarquable au milieu de la noblesse de l'Europe, autant de détails que le comportait un cadre aussi restreint; cependant je ne puis abandonner ce sujet avant d'avoir dit un dernier mot sur les principales branches de l'illustre Maison qui nous occupe.

La famille de Challand, durant les huit siècles de sa glorieuse existence, a formé six rameaux distincts qui se sont détachés peu à peu de la branche aînée, dans l'ordre suivant :

Le premier rameau est celui des seigneurs de Cly et Châtillon; Boson, troisième fils de Boson II, vicomte d'Aoste, en fut le chef. Ce rameau, commencé à peu près au milieu du XIII^e siècle, s'éteignit vers l'an 1360, après s'être partagé en deux lignes, celle de Cly et celle de Châtillon, qui subsistèrent pendant un laps de temps à peu près égal; nous les avons réunies à cause de leur commune origine.

Le second, celui des seigneurs de Challand, Grânes et Mont-Jovet, fut commencé en 1333 par Jean, second fils d'Ébal le Grand, et s'éteignit en 1442, à la mort de François, premier comte de Challand.

Le troisième, celui des seigneurs d'Ussel et Saint-Marcel, eut pour chef Yblet, petit-fils d'Ébal le Grand; détaché de la branche aînée vers le milieu du XIV^e siècle, ce rameau n'eut qu'une existence de quatre générations.

Le quatrième, celui des seigneurs d'Aymavilles, est celui qui devint le plus puissant; commencé en 1377 par Amédée, second fils d'Aymon de Challand, seigneur de Fénis et d'Aymavilles, il subsista jusqu'à l'année 1565, époque de la mort de René de Challand. C'est dans ce rameau, le lecteur ne l'a point oublié, que le duc Louis de Savoie choisit le successeur au comté de Challand devenu vacant par la mort de François, premier comte du nom.

Le cinquième, celui des seigneurs de Varey en Bresse et de Retourtour en Dau-

1. Cette donation se termine ainsi : « Ego Boso vicecomes, laudo et affirmo cartam sive donacionem quam « dominus Umbertus comes fecit sacratissimo cenobio Fructuariense. » Les autres témoins sont : « Vuilliellmus de Monte Jovis, Petrus de Porta sancti Ursi, Umbertus de Bozozel et alii multi. Anni (sic) Domini M. C. » Il est à remarquer que les termes mêmes de l'approbation de Boson semblent le mettre sur un pied de complète égalité avec le comte Humbert. Il y a une grande différence entre le rôle de Boson, *louant et approuvant*, et celui des autres seigneurs, qui ne sont là que de simples témoins apposant leurs signatures.

phiné, eut pour chef Amédée, second fils de Boniface de Challand, maréchal de Savoie. Ce rameau, commencé en 1421, se soutint jusque vers la fin du xvi^e siècle.

Enfin le sixième est celui des barons de Châtillon, qui redevinrent comtes de Challand à la suite du long procès dont nous avons suivi les phases principales. Ce dernier rameau descendu en ligne directe des vicomtes d'Aoste, séparé de la branche aînée en 1590, eut pour chef Georges de Challand, gouverneur et grand bailli du duché ainsi que de la province d'Ivrée, et subsista jusqu'au 2 mai 1802, jour à jamais néfaste qui vit disparaître le dernier fils de l'illustre Maison¹.

MAISON FORTE DES SEIGNEURS DE QUART.

La famille de la Porte-Saint-Ours a déjà eu une page dans ce livre, lorsque j'ai décrit le château de Quart, dont elle avait pris le nom dès l'année 1185; je m'abstiens d'en parler de nouveau. Il est inutile aussi de revenir sur les ruines de leur forteresse de la porte Prétorienne; le peu qui en a été dit suffit à leur valeur artistique : passons donc à l'édifice construit à l'angle nord-est de l'enceinte.

TOUR DU BAILLIAGE OU DES PRISONS.

C'est une tour carrée d'une hauteur peu commune; les solides murailles du bastion romain lui servent de base. Entretienue avec soin depuis le jour où les seigneurs Du Palais l'avaient fait construire, elle est parvenue jusqu'à nous sans que le temps l'ait même effleurée de son aile. Vers l'année 1265, Pierre, comte de Savoie, acheta de

1. Les armoiries de Challand étaient, comme on l'a vu plus haut, d'argent au chef de gueules, à la bande de sable brochant sur le tout.

En qualité de vicomtes d'Aoste, les seigneurs de cette Maison ont souvent porté : écartelé aux 1^{er} et 4^e de Challand, aux 2^e et 3^e d'or à l'aigle éployée de sable, couronnée, membrée, becquée et allumée de gueules, qui est de la vicomté d'Aoste.

La branche aînée, celle des seigneurs de Fénis, conserva intactes les armoiries primitives de sa Maison.

Voici maintenant les brisures adoptées par chacun des six rameaux dont il vient d'être question :

Le rameau de Cly et Châtillon, subdivisé, se distingua : le premier, par trois croissants renversés d'or posés sur la bande de sable, l'un en chef, le second en fasce, le troisième en pointe; le second, par un anneau d'or posé en chef sur la bande de sable de l'écusson.

Le rameau de Challand, Graines et Mont-Jovet, adopta presque en toute occasion les armoiries écartelées de Challand et de la vicomté d'Aoste.

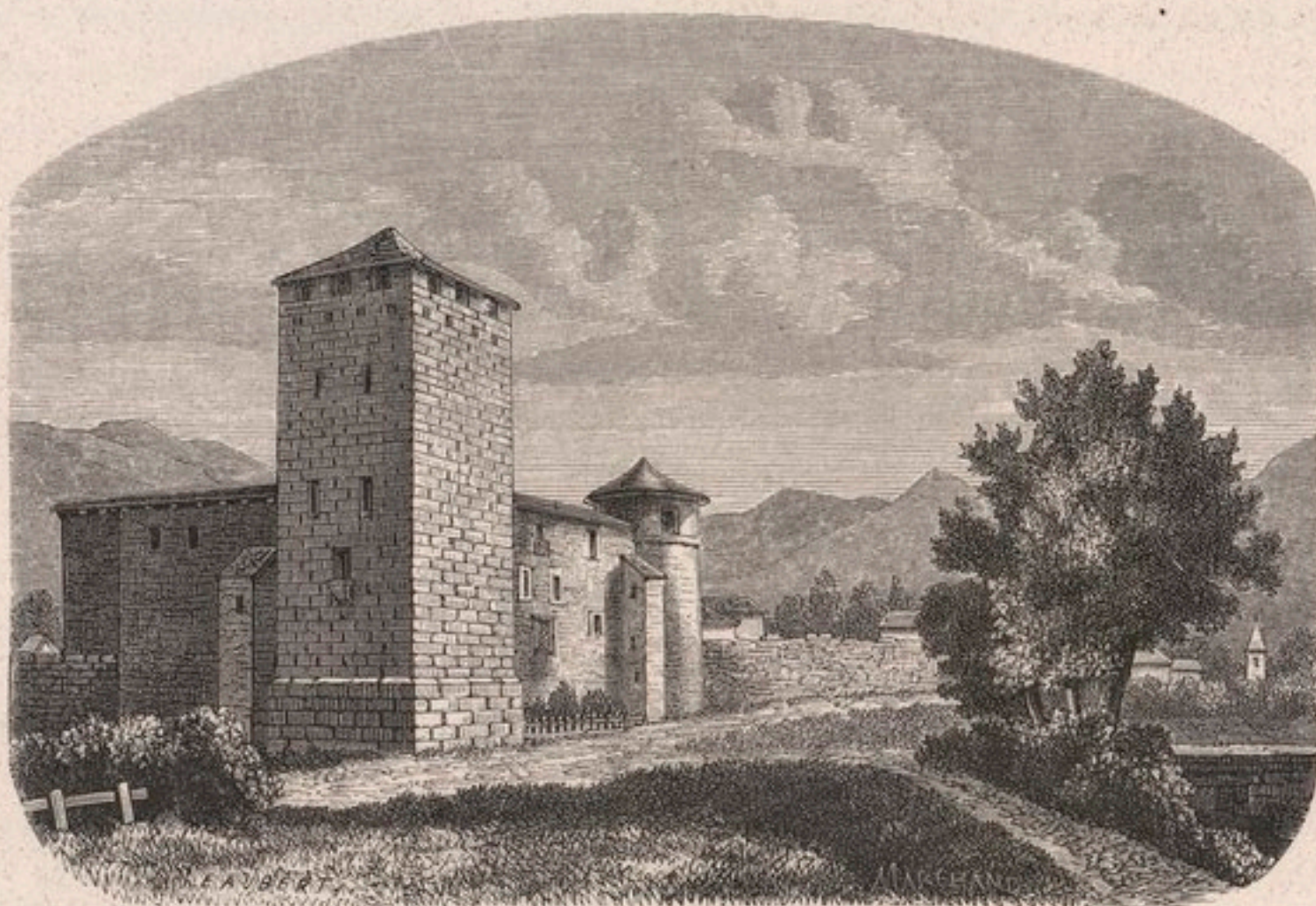
Le rameau d'Ussel et Saint-Marcel se distingua par une étoile d'or posée en chef sur la bande de sable;

Celui d'Aymavilles, par une colombe d'argent posée en chef sur la bande de sable;

Celui de Varey et Retourtour, par une moucheture d'hermine d'or posée en chef sur la bande de sable;

Celui des barons de Châtillon, par une palme d'or posée comme les brisures précédentes.

Guillaume Du Palais la tour avec ses édifices touchant aux remparts de la cité dans le voisinage du palais rond¹, et les fit disposer pour l'habitation des baillis du duché, que leurs fonctions astreignaient à la résidence. En 1406, Jean de Pectigny, bailli d'Aoste, agrandit le palais du bailliage de quelques bâtiments et d'une tour ronde peu élevée sur la muraille romaine au nord. En 1537, le bailli Antoine de Leschaux y ajouta de nouveaux édifices et y installa le tribunal de justice du duché.



TOUR DES PRISONS.

Ce palais, qui servait aussi de demeure aux vice-baillis, finit par devenir insuffisant et inhabitable, parce qu'à tout instant il se trouvait encombré de soldats et de prisonniers. On commença par assigner d'autres logements aux baillis; un peu plus tard on se contenta de leur allouer une indemnité en argent. Cet état de choses dura jusqu'au jour où le duché fit l'acquisition du palais Roncas, afin d'y établir l'administration tout entière. A partir du moment où les baillis abandonnèrent le palais du bailliage, cette antique demeure fut convertie en prison : elle a conservé et conserve encore à cette heure la même destination.

1. Le contrat passé à cette époque contient ces mots : « Unam turrim cum fundamento et ædificio, et cum « curia et claustro, quo dicitur cridicola, quæ jacet in cadre civitatis juxta palatium rotundum, etc. » L'acte ne porte pas de date positive, mais il est signé par Pierre de Savoie, qui régna de 1263 à 1268.

TOUR NEUVE. TOUR DU LÉPREUX.

A l'angle nord-ouest des remparts, la tour ronde des sires de Tourneuve dresse encore vers le ciel ses créneaux massifs; mais depuis bien des siècles elle est abandonnée, car la famille qui l'avait fait élever a disparu.

Des deux forteresses appartenant à la Maison de Friours, une seule est restée



TOUR DU LÉPREUX.

debout; c'est une tour carrée de forme élancée, surmontée de créneaux à demi ruinés, et enclavée dans des bâtiments aussi anciens qu'elle, dont l'aspect est des plus pittoresque. Dans ce vieux castel, solidement établi sur un bastion romain, un génie capricieux et charmant a placé la scène d'une nouvelle écrite avec une sensibilité pleine d'émotion.

Le monde entier a lu le chef-d'œuvre de Xavier de Maistre, et les pages touchantes du *Lépreux de la cité d'Aoste*¹ sont gravées dans tous les cœurs.

CROIX DE VILLE.

Abandonnons maintenant les murs de la cité pour nous diriger vers la cathédrale, en observant au passage une colonne surmontée d'une simple croix et élevée au milieu d'une rue appelée Croix-de-Ville. Ce monument n'offre aucun intérêt au point de vue de l'art, mais il témoigne en faveur de l'esprit religieux de la population et de son zèle à défendre les principes du catholicisme; sur le piédestal de cette colonne, on lit l'inscription suivante :

HANC · CALVINI · FVGA ·
EREXIT ·
ANNO · M · D · XLI ·
RELIGIONIS · CONSTANTIA ·
REPARAVIT ·
ANNO · M · D · C · C · XLI ·
CIVIVM · PIETAS ·
RENOVAVIT · ET · ADORNAVIT ·
ANNO · M · D · CCC · XLI ·

J'ai raconté déjà comment Calvin avait tenté de faire adopter la réforme dans la vallée, et comment il fut obligé de fuir devant la réprobation générale. En élevant ce modeste monument, les habitants ont voulu perpétuer le souvenir de l'insuccès de l'audacieux réformateur.

CATHÉDRALE.

Me voici parvenu sur la place de la cathédrale, dont le portail à colonnes corin-

1. Afin de répondre aux doutes qui se sont élevés sur l'existence du lépreux, je transcris ici deux documents de nature à convaincre les plus incrédules.

On lit sur les registres de l'hôpital des SS. Maurice et Lazare, qui avait acquis la tour et son enclos afin d'y installer le lépreux et sa sœur :

« Guasco, Maria Lucia Angelica, filia Lazari Guasco, obiit die 3^a septembris 1791. »

« Guasco, Petrus Bernardus, lepris affectus, filius Lazari, obiit die 13^a decembris 1803. »

Au moment de sa mort, cet infortuné était âgé de cinquante-deux ans; sa sœur en avait seulement trente-deux lorsqu'il la perdit.

Xavier de Maistre vint à Aoste en 1793, et y resta environ cinq ans. C'est pendant ce long séjour qu'il visita le lépreux; il recueillit dans ce douloureux entretien les éléments du touchant dialogue qui est un des meilleurs titres de sa gloire littéraire. Grâce à son œuvre éloquente, le souvenir du lépreux, qui est encore vivant dans la mémoire des anciens de la ville d'Aoste, se perpétuera à travers les âges.

thiennes et tout surchargé de figures en relief barbouillées de couleurs tranchantes ne mérite pas l'attention. C'est là une des tristes conceptions de ce mauvais goût qui semble se complaire à multiplier les bigarrures les plus choquantes; aussi je me hâte de pénétrer dans l'église. L'intérieur offre un vaisseau à trois nefs d'un aspect simple et austère. A chacun des points où se rencontrent les nervures de la voûte de la grande nef, on voit un écusson sculpté et peint aux armes de la Maison de Challand. Le chœur, élevé de quelques marches, est séparé de la nef par une grille d'un assez beau travail et garni à l'intérieur par des stalles en bois sculpté d'une exécution excellente. Ces boiseries, admirablement conservées, datent de la fin du xv^e siècle et sont dues, si l'on s'en rapporte à quelques auteurs, à Georges de Challand, qui fit réparer les voûtes de la cathédrale dans le même temps qu'il embellissait la collégiale et reconstruisait le prieuré de Saint-Ours. Un tel acte de générosité suffirait seul pour expliquer la présence des armoiries des seigneurs de Challand sur les clefs de la voûte, si l'on ne savait pas d'ailleurs que tous les membres de cette noble famille ont compté parmi les bienfaiteurs de l'église où ils avaient érigé l'un des tombeaux de leur Maison.

Dès l'arrivée dans le chœur, on est frappé par la vue de deux mosaïques servant de pavé. La première¹, qui est aussi la plus grande, se trouve entre les deux rangées de stalles; la seconde² est placée devant le maître-autel, sur une plate-forme élevée de trois marches au-dessus du niveau du chœur et qui recouvre la crypte.

La première mosaïque se compose de plusieurs cercles concentriques formant un grand médaillon compris dans un quadrilatère qui lui sert de cadre.

Au centre, l'Année (ANNVS) est représentée par un personnage imberbe, assis sur un trône, la tête entourée d'un nimbe rouge: il est vêtu d'une robe blanche recouverte d'une tunique brune et serrée à la taille par une ceinture multicolore; sur ses épaules flotte un manteau bleu; ses pieds sont chaussés. De la main droite il tient le Soleil (SOL); de la main gauche, la Lune (LVNA): le premier est rouge, et la seconde gris foncé, pour indiquer le jour et la nuit, la lumière ardente et directe du soleil, la lumière pâle réfléchie de la lune.

Ce premier sujet, qui occupe la place principale, est entouré d'un cercle noir dans lequel est comprise une bande blanche, ondulée, destinée sans doute à figurer les nuages.

1. Sa largeur dans le haut est de 4^m 72; dans le bas, de 4^m 84. Sa hauteur est, côté gauche, 6^m 47; côté droit, 6^m 28.

2. Sa largeur dans le haut est de 4^m 72; dans le bas, de 4^m 84. Sa hauteur est, côté gauche, 2^m 36; côté droit, 2^m 28.

Ces différences sont imperceptibles pour tous ceux qui n'ont pas le mètre à la main, et chaque quadrilatère semble être régulier.

Douze médaillons circulaires, d'un diamètre plus petit, sont rangés en cercle autour de l'Année : chacun d'eux contient une figure représentant les travaux qu'on accomplit ou les occupations auxquelles on se livre pendant les mois qu'elle personnifie.

Les travaux de l'année se trouvent reproduits par la sculpture ou par la peinture des vitraux dans plusieurs monuments religieux du moyen âge. On voit aussi, dans un grand nombre de psautiers et de missels appartenant à la même époque, des calendriers ornés de miniatures représentant les mêmes travaux symbolisés par des personnages. Je rappellerai ici principalement le chambranle de la porte gauche ouvrant sur la façade occidentale de la cathédrale de Paris. Il est à remarquer, en effet, que les mois de février, mars, avril, juin, juillet, septembre, octobre, novembre et décembre ont été représentés par le sculpteur de Notre-Dame et par le mosaïste d'Aoste comme s'ils avaient été inspirés par la même pensée.

Pour me conformer à l'usage adopté dans toutes les compositions disposées en cercle, comme par exemple les légendes des sceaux et des médailles, je devrais commencer par le mois de mai, qui figure en haut de la mosaïque, un peu à droite de la tête de l'Année. C'était là, ce me semble, que l'artiste aurait dû placer le premier mois de l'année solaire; s'il l'a relégué au centre, peut-être doit-on attribuer cette violation des règles ordinaires à son désir d'indiquer, par le choix de cette place d'honneur accordée à mai, le mois pendant lequel il a entrepris son travail. Sans vouloir insister davantage sur cette hypothèse, je commence la description par le mois de janvier.

IANVS, personnage à double figure, ferme une tour, image de l'année solaire écoulée, et ouvre la porte d'une autre tour, emblème de l'année nouvelle : remarquons qu'à Aoste le mois de janvier est représenté d'une manière plus classique, j'allais dire plus païenne qu'à Paris, où le personnage, également *bifrons*, assis devant une table, paraît donner une aumône à un homme agenouillé devant lui. — FEBRVARIVS est un homme encapuchonné, qui réchauffe ses membres engourdis devant un foyer ardent. — MARTIVS taille un arbre. — APRILIS tient des fleurs nouvellement écloses et un panier ou un nid dans lequel on voit des oiseaux; à Paris, Avril a un oiseau sur le poing. — MAIVS est sur un cheval au galop; c'est l'emblème de la chasse à courre; à Paris, le chasseur est à pied, portant une gibecière, au milieu d'un bois dans lequel on voit des lapins. — IVNIVS fauche les prairies. — IVLIVS scie les blés. — AVGVSTVS bat la moisson avec un fléau; à Paris, il est debout entre deux tas de gerbes, et il tient des épis dans chaque main. — SEPTEMBER, dans une cuve, foule le raisin de la vendange. — OCTOBER ensemeince les guérets. — NOVEMBER plie sous le poids d'une charge de bois préparé pour l'hiver. — DECEMBER se dispose à tuer un porc.

Aux quatre coins du quadrilatère, et touchant immédiatement au grand cercle extérieur du médaillon central, on voit les quatre fleuves du Paradis terrestre; les

noms de deux d'entre eux, FIZION, GION, sont encore très-distinctement lisibles. Ensuite vient une large bordure couverte d'ornements dans lesquels on retrouve des réminiscences de l'art antique.

La seconde mosaïque paraît être un fragment d'une composition qui fut, dans le principe, beaucoup plus considérable : la bordure est tout à fait incomplète ; en outre nous retrouvons ici deux des fleuves du Paradis terrestre, ce qui permet de supposer que les deux autres y figuraient aussi primitivement.

Au milieu, dans un cercle alternativement gris et blanc, on voit deux animaux réels, le Poisson et l'Oiseau, et deux monstres fantastiques, le cheval marin ou Hippocampe, et la Manicore, l'un de ces terrifiants carnivores qui, suivant Brunetto Latini, avaient *face de home et coulour de sang, œil jaune, coue de scorpion*. Dans les quatre angles du carré, au milieu duquel ce cercle est inscrit, nous trouvons encore deux animaux véritables, l'Ours et le Lion, et deux fantastiques, la Licorne et le Griffon. Cette composition centrale est accompagnée, à droite, par l'Éléphant (ELEFANS) et l'Euphrate (EVFRATES) ; à gauche, par la Chimère (CHIMERA) représentée comme sur certaines médailles grecques, et par le Tigre (TIGRIS).

Le Tigre et l'Euphrate sont tous deux assis sur des rochers : ils tiennent chacun une urne très-volumineuse d'où s'échappent des flots abondants. En haut du cadre de l'Euphrate, on voit distinctement une tête de bœuf, et l'on est amené naturellement à y trouver une idée symbolique. En effet, on s'est accordé généralement à reconnaître dans les quatre fleuves de l'Éden le symbole des quatre Évangélistes : l'Euphrate personnifierait saint Luc, dont l'animal symbolique est justement un bœuf ; le Gibon serait saint Matthieu ; le Phison, saint Jean ; le Tigre, saint Marc. La tête d'animal qui, sur notre mosaïque, est assez confusément indiquée dans le haut du cadre du Tigre, serait donc une tête de lion.

Évidemment cette mosaïque était dans l'origine une sorte d'encyclopédie figurée, qui représentait les principaux animaux, réels ou fantastiques. Ces animaux, nous les retrouvons dans les anciens *Bestiaires*, dont les auteurs ont fait de considérables emprunts à l'histoire naturelle de Pline.

En présence de ces compositions, il est presque impossible de ne pas chercher à deviner quelle a pu être la pensée de l'artiste ; un mot donc des conjectures que l'étude de ces monuments a fait naître dans mon esprit. On y voit, dès l'abord, le mélange des idées chrétiennes avec les souvenirs du paganisme. Dans la grande mosaïque, les signes du zodiaque antique ont disparu : les mois sont représentés par des personnages dont la signification est toute morale, et qui expriment la loi à laquelle tous les hommes sont assujettis, le travail. A côté de ces emblèmes des enseignements de la foi nouvelle, on retrouve le Janus des anciens ; puis une figure principale, personnifiant l'année,

et qui pourrait bien n'être que le souvenir du dieu Pan, placé d'ordinaire au milieu des zodiaques antiques pour symboliser l'univers ($\tau\omicron\ \pi\tilde{\alpha}\nu$, le tout)¹. Ensuite viennent les quatre fleuves du Paradis terrestre aux quatre angles du quadrilatère², pour rappeler que la voix des Évangélistes doit se faire entendre dans tout le monde, vers les quatre points cardinaux.

En poursuivant ces hypothèses, ne pourrait-on pas croire que le mosaïste d'Aoste a composé son calendrier de cercles, parce que le mot *annus* a pour sens radical le mot cercle? Le diminutif *annulus*, anneau, le démontre bien clairement. Cette explication paraît conforme au génie du moyen âge, et c'est la même pensée qui, plus tard, a enfanté les armes parlantes et les devises. Serait-il bien hasardé de dire que le manteau d'azur et la tunique de l'Année symbolisent le ciel et la terre, que sa ceinture multicolore est le zodiaque?

Quant au nimbe dont sa tête est entourée, et qui pourrait faire croire que la figure est celle d'un saint, il ne faut pas lui accorder une importance exagérée. Cette auréole lumineuse, dont l'usage nous vient d'Orient, d'abord réservée aux dieux, puis attribuée aux empereurs et aux saints, est devenue de plus en plus commune à partir du règne des fils de Théodose. On en arriva même à la prodiguer à ce point que dans une église d'Allemagne, par exemple, où les vierges sages et les vierges folles sont représentées, vierges folles et vierges sages ont indistinctement la tête entourée d'un nimbe pareil. Faut-il donc s'étonner de le trouver ici, couronnant le personnage destiné à symboliser l'année?

Je crois qu'il serait possible d'avancer beaucoup plus loin dans ce vaste champ des conjectures; mais ne risquerait-on pas de s'égarer en s'efforçant de vouloir toujours donner un sens à des images composées souvent, il est vrai, d'après les enseignements de la tradition, mais bien souvent aussi par la capricieuse imagination des dessinateurs? Je m'arrêterai donc, afin de ne pas m'aventurer davantage sur ce terrain dangereux.

Il est également bien difficile de préciser la date de ces curieux monuments: en présence de la diversité des opinions, je n'aborde cette partie de mon sujet qu'avec une certaine appréhension. Les Italiens et quelques savants français, d'une autorité

1. Il faut bien distinguer le dieu Pan, adoré en Égypte, du dieu grec qui présidait aux jardins. Les Égyptiens le regardaient comme le grand « tout », l'univers entier; ils le plaçaient au nombre des dieux de la première classe, et célébraient ses fêtes avec la plus grande solennité. Ils avaient fondé en son honneur, dans la Thébaidé, la ville de Chemnis, que les Grecs nommèrent Panopolis.

2. On retrouve les fleuves du Paradis dans beaucoup de monuments religieux et dans un grand nombre de manuscrits du moyen âge. Citons ici le pavé de l'église Sainte-Sophie, à Constantinople, où Justinien les avait fait représenter se dirigeant vers les quatre points cardinaux, et accompagnés d'une foule d'animaux venant se désaltérer dans leurs eaux bienfaisantes; citons aussi les dessins et les miniatures de Cosmas, moine du vi^e siècle, de la mappemonde du *Rudimentum* et du *Livre des merveilles*.

très-respectable, pensent que ces mosaïques remontent au vi^e siècle : d'autres archéologues français, que j'ai été à même de consulter, proposent d'attribuer ces intéressants travaux aux artistes du xii^e et même du xiii^e siècle ; j'avoue que je suis très-disposé à partager cette dernière opinion.

D'abord il faut, je le crois, se tenir en garde contre la tendance générale qui porte à donner une date trop reculée aux monuments religieux conçus en dehors des règles ordinaires : on a toujours volontiers vieilli ce qu'on n'était pas accoutumé à voir. D'un autre côté, on a trop souvent perdu de vue la manière dont s'est produit le grand mouvement artistique du moyen âge ; cette renaissance, s'il m'est permis d'employer ce mot, a dû se manifester seulement après l'expiration de l'an 1000, date attendue avec anxiété et terreur pendant tout le x^e siècle. J'ajouterai aussi que pour la Gaule méridionale, et particulièrement pour les vallées des Alpes, il est important de ne pas oublier les invasions réitérées, les guerres civiles sanglantes qui désolèrent ces contrées et s'opposèrent pendant de longs siècles aux grands travaux d'art.

Nous avons vu d'ailleurs que l'antique *Augusta Prætoria* ne sortit véritablement de ses ruines et ne commença à revivre qu'au commencement du xi^e siècle ; à cette époque, les sires de Challand, de la Porte-Saint-Ours, etc., établissaient leurs maisons fortes sur les remparts romains de la cité.

Si les mosaïques ont un caractère antique assez prononcé, nous ne devons pas en être surpris : la cité d'Auguste, si riche aujourd'hui en débris romains, devait, au moyen âge, renfermer un nombre bien plus grand encore de ces admirables modèles. Le mosaïste, dès lors, ne pouvait se soustraire à l'influence des vestiges de la civilisation apportée par les prétoriens de l'empereur. On a remarqué que dans toutes les anciennes cités où il y avait des monuments antiques importants, des emprunts ont été faits à ceux-ci lorsque, dans la suite, on construisit des édifices chrétiens.

J'ai cru reconnaître aussi que la plus grande de nos deux mosaïques n'était pas sans analogie de style avec celles de la basilique de Saint-Marc, à Venise : je veux parler des plus anciennes parmi ces dernières, et leur date appartient peut-être au xi^e siècle, mais sûrement au xii^e siècle ; or on ne doit pas oublier que les vallées des Alpes devaient être singulièrement en retard sur l'Italie. Ce fait ne peut être mis en doute, lorsqu'on est à même de constater que l'architecture du moyen âge en Alsace et en Bretagne, par exemple, est d'un siècle en retard sur celle de la France du nord de la Loire.

Je pense donc ne pas me tromper de beaucoup en attribuant la grande mosaïque à la seconde moitié du xii^e siècle, et la plus petite au commencement du même siècle.

A gauche du maître-autel, on voit un monument en marbre blanc qui offre l'image d'un guerrier couché, les pieds appuyés sur un lion accroupi ; ce lion porte

au cou un collier orné de la devise FERT. C'est là le tombeau de Thomas II, comte de Flandre et de Hainaut, mort à Aoste en 1259. Le prince est représenté couvert d'un vêtement de mailles qui emprisonne étroitement son corps, ses membres et ses pieds. Par-dessus cette enveloppe de fer est une cotte d'armes décorée de l'aigle éployée, armoiries primitives de la Maison de Savoie. Des pièces en fer forgé sont adaptées aux genoux, aux coudes, aux épaules, et des bandes de fer mobiles ceignent les reins; un large bouclier, sur lequel l'aigle de Savoie est aussi sculptée, repose sur les jambes du vaillant comte, dont le flanc est armé d'une longue et pesante épée. Un casque cylindro-conique fort simple, sans autre ornement qu'une maigre ciselure courant sur les bords autour du visage, emboîte assez étroitement la tête.

Pendant longtemps on a cru que ce mausolée était celui du comte Thomas I^{er}; Guichenon l'a affirmé et a donné un dessin assez exact du monument¹; mais le doute n'est plus permis depuis qu'on a retrouvé dans les archives de la cathédrale l'acte de fondation de la chapelle Sainte-Magdeleine. Dans cet acte, le fondateur, Nicolas de Bersatoribus, évêque d'Aoste, fait mention de Thomas, père du comte Amé V alors régnant, et dont le corps reposait dans sa cathédrale. C'est donc bien le tombeau de Thomas II, comte de Flandre, que le voyageur a sous les yeux.

Trois écussons sculptés ornaient autrefois le soubassement du tombeau, mais les armoiries dont ils étaient chargés ont disparu sous les coups du ciseau égalitaire. Le vent de la révolution française a soufflé sur la vallée, et là aussi on a servilement imité les stupides niveleurs qui ont détruit dans notre pays un si grand nombre de monuments curieux. Pauvres esprits que ceux de ces ignorants et sauvages destructeurs! Ne croyaient-ils pas, parce qu'ils avaient brisé des statues et mis des écussons en pièces, avoir du même coup effacé de l'histoire et les noms et les faits!

Le maître-autel, quoique moderne, appelle l'attention; il est en marbre noir entièrement incrusté de charmantes arabesques en marbres de couleur, et orné sur les côtés de l'écusson aux armes du chapitre de la cathédrale, qui sont : d'azur à quatre fleurs de lis d'argent posées, une, deux, et une. Cet autel, bien qu'on puisse lui reprocher ses formes trop contournées, atteste cependant l'habileté des mosaïstes florentins.

Au pourtour du chœur, dans le mur de clôture qui le sépare de la basse nef du sud, deux niches ont été pratiquées : elles contiennent les tombeaux de deux évêques d'Aoste, tombeaux très-simples et ornés seulement de statues couchées représentant les saints prélats dont les ossements reposent sous la pierre. Le premier est celui de saint Boniface de Valpergue, le second, celui d'Eymeric de Quart. Les deux statues sont d'un

1. Guichenon dit aussi que le comte Thomas I^{er} est mort à Aoste, ce qui constitue une double erreur. (Voir l'*Introduction*, page 27.)

beau caractère, la sculpture en est remarquable par une ampleur tout à fait magistrale. Des inscriptions gravées sur la pierre ne peuvent laisser aucun doute sur l'identité des personnages. Non loin de ces deux tombeaux on trouve encadrés dans la même muraille les marbres funéraires de deux autres évêques d'Aoste, Jean-Baptiste Vercellin, qui siégea jusqu'en 1651, et Philibert-Albert Bailly, dont l'épiscopat dura de 1659 à 1691.

Au-dessous du chœur est une crypte ou chapelle souterraine; elle présente tous les caractères de la plus haute antiquité. Quelques colonnes, sans chapiteaux à l'aide desquels on puisse préciser une époque, soutiennent la voûte : leur forme et leurs proportions se rapprochent tellement de celles des colonnes taillées par les Romains, que l'on peut aisément se persuader qu'elles ont été prises au milieu des ruines d'un édifice antique, ou bien qu'elles appartenaient à la basilique primitive élevée, dit-on, à Aoste par Constantin le Grand dans le temps même où il faisait construire l'église cathédrale de Verceil. Le tombeau commun des évêques est creusé dans la muraille méridionale de la crypte, et le tombeau de la famille de Challand dans la muraille occidentale. Au milieu de cette chapelle, on voit un autel en marbre d'un seul morceau, comme il était d'usage de les façonner dans les premiers temps de l'Église.

Impossible d'assigner une date fixe à la fondation d'un édifice que tous les siècles ont évidemment modifié, mais qui remonte certainement au temps où l'évêché d'Aoste fut définitivement constitué. Quant à la tradition qui en attribue l'érection à Constantin, on ne doit pas, ce me semble, y ajouter complètement foi. Il est positif que la cathédrale existait au ^{vi}^e siècle, puisque le roi Gontran l'a fait restaurer et s'est montré pour elle un bienfaiteur généreux. On peut donc admettre que la crypte ou confession date du siècle qui a suivi celui de la fondation du siège épiscopal¹. Le chœur ne fut construit qu'à la fin du ^{xii}^e siècle : il est facile de s'en convaincre en étudiant l'architecture. La croisée et la grande nef furent élevées à la fin du ^{xiv}^e siècle², et, ainsi que le racontent certains chroniqueurs, réparées plus tard par Georges de Challand.

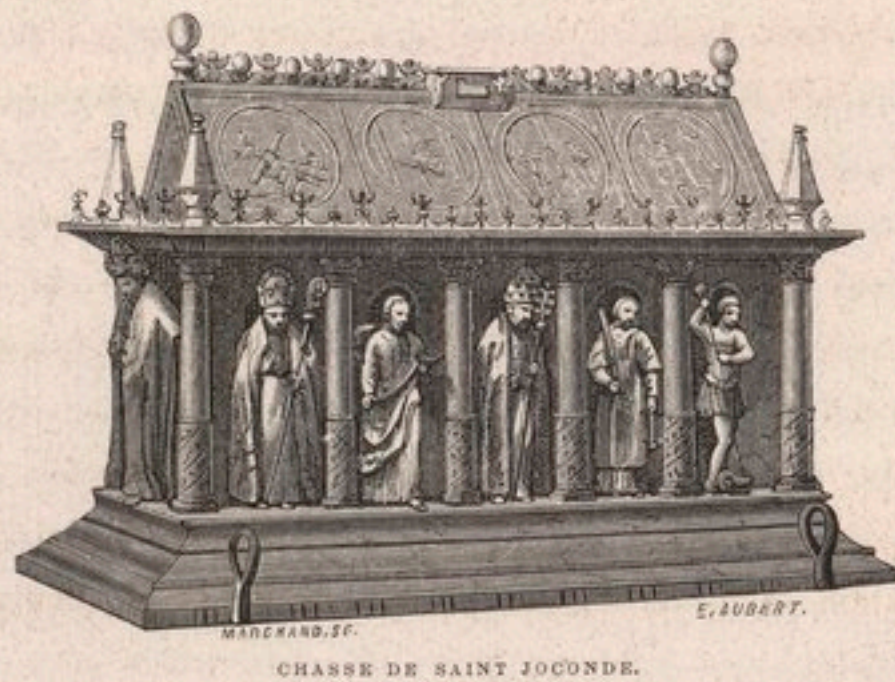
La cathédrale possède aussi quelques vitraux, mais ils ne composent pas un système complet d'ornementation et ne présentent guère que quelques images de saints ou les portraits de plusieurs évêques qu'il est facile de reconnaître aux armoiries de leurs Maisons. Ces vitraux, qui du reste ne sont pas de la meilleure époque, paraîtront bien pauvres à ceux qui ont vu les merveilleuses verrières exposées dans quelques églises de France; néanmoins, ils sont dignes d'attirer les regards du voyageur.

1. La confession était un souterrain dans les églises, placé d'ordinaire sous le grand autel, et où l'on construisait les tombeaux des martyrs ou des confesseurs de la foi.

2. La *Gallia christiana* nous apprend que la croisée de la cathédrale d'Aoste fut consacrée, le 10 août 1397, par l'évêque Jacques Ferrandini. (*Gallia christiana*, tome XII, colonne 816.)

TRÉSOR DE LA CATHÉDRALE.

Il me reste à conduire le lecteur dans le trésor de la cathédrale, où sont conservés des objets d'art d'une valeur inestimable.



On montre d'abord deux châsses en argent, entourées de figures finement ciselées, décorées d'ornements dorés et de pierres précieuses. Ce travail d'orfèvrerie est vraiment magnifique. Les corps de saint Grat et de saint Joconde sont renfermés dans ces reliquaires, dus à des artistes des ^{xiii}^e et ^{xv}^e siècles.

On fait voir avec un légitime orgueil une agrafe de chape formée d'un camée antique du plus rare travail ; c'est une tête d'impératrice romaine, entourée d'une monture du ^{xiii}^e siècle en filigrane d'or, toute parsemée de perles, de rubis et de

saphirs. Un regrettable accident a légèrement entamé le nez de cette figure dont le dessin et le modelé sont si purs : pour réparer la brèche, l'orfèvre a rempli le vide avec une grosse émeraude qui produit l'effet le plus original. Cette agrafe n'en reste pas moins un bijou précieux entre tous les bijoux anciens qu'il m'a été donné de voir.



AGRAFE DE CHAPE.

C'est ensuite un buste d'argent représentant saint Jean-Baptiste, et renfermant la mâchoire du saint apportée à Aoste par l'évêque saint Grat. Une inscription en caractères gothiques ciselés en relief autour du socle nous apprend que ce buste a été donné au chapitre de la cathédrale, en 1421, par le comte François de Challand. Voici cette inscription :

† In nomine · domini · amen ·
 notum sit omnibus quod anno · domini m^o cccc^o xxi^o
 die ultima mensis aprilis que fuit vigilia ascensionis domini ·
 magnificus ac potens · dominus · Franciscus dominus challandi · et montisjoveti · ec ·
 dedit deo et ecclesie beate et gloriose virginis marie ·
 hoc sanctum reliquarium ob reverentia
 gloriosi precursoris $\overline{\gamma}$ beati johannis baptiste ·
 3 c · = s f s y = s t s ·

Pour ne rien omettre, il faudrait parler des livres liturgiques, de ces graduels écrits sur vélin, ornés des plus curieuses miniatures et couverts de reliures chargées d'ornements en cuivre ciselé, de ces missels qui joignent à l'intérêt artistique l'intérêt puissant pour un archéologue d'être rédigés suivant le rit ambrosien; il faudrait décrire un ancien rétable d'autel en bois sculpté, représentant les principaux actes de la vie de N.-S. Jésus-Christ : pour abrégé, je me contente de mentionner ces raretés, et j'arrive à la pièce la plus extraordinaire du trésor.

Cette véritable merveille est un diptyque en ivoire remontant à la plus haute antiquité et que le temps a épargné, car il est dans un état de conservation inouïe. Ses faces extérieures sont polies; elles ont dû servir, selon toute apparence, à inscrire le nom des évêques qui se sont succédé sur le siège épiscopal d'Aoste, mais les traces d'écriture sont devenues presque invisibles. Ses faces intérieures nous montrent la figure de l'empereur Honorius sculptée en pied au milieu d'un portique formé de deux pilastres doriques supportant une voûte dont les moulures sont décorées d'oves et de feuilles. Le visage d'Honorius, ombragé d'une barbe à peine naissante, est empreint de la dignité impériale malgré la grande jeunesse qu'il exprime. En effet, vers l'année 406, époque à laquelle appartient ce monument, Honorius avait à peu près vingt-cinq ans. La couronne qui couvre sa tête est dessinée en forme de diadème; elle est garnie d'un rang de grosses perles et fermée au milieu par une pierre précieuse. De longs pendants d'oreilles composés aussi de perles accompagnent le visage. Le costume est tout militaire : une cuirasse étroite accuse nettement les formes du corps; cette cuirasse, ornée d'une tête de gorgone fixée au milieu de la poitrine, est retenue par un ceinturon en cuir noué sur le devant, et terminée par un feston ciselé d'où part une tunique à franges descendant à la moitié de la cuisse. L'épaule gauche est couverte d'un manteau qui s'enroule autour du bras, et descend en plis larges et bien disposés jusqu'à la hauteur du cothurne. De l'épaule opposée part un baudrier richement brodé qui traverse la poitrine et vient soutenir sur le flanc gauche un large glaive, dont la poignée se termine sur la figure de droite par une tête d'aigle, sur la figure de gauche par un simple pommeau. Les cothurnes sont ornés de têtes de lion; des bandelettes enrichies de pierreries tournent autour de la jambe et rattachent aux pieds cette riche chaussure. La face droite du diptyque représente l'empereur tenant dans sa main gauche une lance et s'appuyant de la droite sur un bouclier. La face gauche nous le montre soutenant de sa main droite le *labarum* où sont gravés ces mots IN NOMINE XPI . VINCAS SEMPER . ; au-dessus de la bannière sacrée est un cercle sur lequel le sculpteur a figuré le monogramme du Christ écrit à la manière grecque. Dans la main gauche d'Honorius repose un globe surmonté d'une petite figure de la Victoire tenant une palme et élevant une couronne qu'elle semble vouloir offrir à l'empereur. La tête d'Honorius est entourée d'un cercle, adalatrice

imitation du nimbe sacré. Au-dessous de la voûte du portique sont gravés ces mots D . N . HONORIO . SEMPER . AVG . Cette inscription, que porte chacune des deux tablettes, ne peut pas, on le voit, permettre de discuter l'identité du personnage représenté.

Au pied des deux images de l'empereur on lit l'inscription suivante :

PROBUS . FAMVLVS . V . C . CONS . ORD .

En réunissant sur chaque face l'inscription gravée au-dessous de la voûte à celle gravée aux pieds d'Honorius, on reconnaît que Probus, serviteur de l'empereur, homme très-illustre, consul ordinaire, dédie le diptyque au maître commun, Honorius, toujours auguste. Le terme de *famulus* n'est pas, comme on pourrait le supposer, le second nom de Probus; c'est une expression de servilité qui s'accorde parfaitement, du reste, avec les usages d'une époque pendant laquelle on donnait aux tyrans les plus détestables les épithètes de très-pieux ou de sauveurs de la république. Probus, homme très-illustre et serviteur, c'est là certainement le comble de l'adulation! Et qui se rendait coupable d'une pareille bassesse? Le descendant de l'une des plus puissantes familles de Rome, un des enfants de cette famille Anicia qui, dès les années florissantes de la république, avait donné de grands citoyens à la patrie! En face de quel prince ce Romain dégénéré abdiquait-il ainsi tout sentiment de dignité? En face de ce triste Honorius dont la faiblesse ne sut apporter aucun obstacle à la scission définitive de l'empire, de cet empereur qui, malgré les efforts de ses généraux, laissa envahir l'Italie par les Goths d'Alaric et mettre deux fois au pillage la ville éternelle; prince inhabile qui, sans être précisément un tyran, ignora le grand art de régner et fut l'esclave de ses ministres.

Parmi les diptyques retrouvés jusqu'ici, celui dont nous nous occupons est le seul où le nom de l'empereur régnant soit gravé conjointement avec le nom du consul qui l'a fait exécuter¹. Anicius Probus était consul en Occident pendant l'année 406, et avait pour collègue Fl. Arcadius Augustus, consul en Orient; la date du diptyque d'Aoste est donc aussi certaine que possible. On sait que les consuls et même quelques-uns des grands officiers de la couronne multipliaient volontiers ces gracieux monuments, quand ils prenaient possession de leurs dignités. Notre diptyque me paraît avoir été destiné à remplir un double but, d'abord celui de se conformer à l'usage établi, ensuite d'être un hommage rendu à la gloire d'Honorius pour la victoire éclatante

1. Le savant Gori, dans son bel ouvrage publié vers le milieu du siècle dernier, signale vingt-cinq diptyques retrouvés sur le sol de l'Europe. Le diptyque d'Aoste était alors inconnu; il ne fut découvert qu'en 1833 dans une vieille sacristie de la cathédrale, que l'on avait abandonnée depuis longtemps. L'abbé Gazzera a le mérite d'en avoir le premier signalé l'existence à l'attention du monde savant, et d'avoir adressé à ce sujet, en 1834, à l'Académie de Turin, un Mémoire plein d'intérêt et d'érudition.

remportée, en 405, par Stilicon sur les Goths de Radagaise aux environs de Florence⁴. La différence des attitudes données à la double image de l'empereur a fait naître ces conjectures dans mon esprit; en effet, sur l'une des deux tablettes, nous le voyons, la lance à la main, prêt à soulever le bouclier pour se rendre au combat; sur l'autre tablette, tous les signes du triomphe sont prodigués; le vainqueur présente le glorieux *labarum*, il porte le monde, et la Victoire lui tend ses couronnes.

Une autre question se présente aussi à l'esprit : comment ce diptyque se trouve-t-il à Aoste? A-t-il été envoyé directement à la cathédrale par le consul Probus? A-t-il été donné à l'un des évêques par un des nombreux bienfaiteurs de l'Église? Nul indice certain, nulle trace de lumière. Il n'y a donc de possible que des hypothèses. Pour ma part, je ne puis croire que Probus ait songé à envoyer un tel présent dans un pays qui tenait une place aussi imperceptible au milieu de l'immensité de l'empire, dans un évêché de si récente fondation. J'incline à penser que le diptyque, ainsi que le superbe camée dont on a fait une agrafe, a été donné à la cathédrale d'Aoste par le roi Gontran, à la suite de ses victoires en Italie.

Malgré la vraisemblance de ces conjectures, je comprends qu'on puisse les considérer comme dénuées de fondement; aussi, je n'insisterai pas pour les faire accepter. Quelle que soit, au surplus, la pensée qui a présidé à la composition de ces intéressantes tablettes, quels que soient les événements qui les ont amenées à Aoste, il n'en demeure pas moins certain que le diptyque de Probus est le plus admirable de tous les monuments de ce genre découverts jusqu'à nos jours.

CLOITRE DE LA CATHÉDRALE.

Il ne faut pas s'éloigner de la cathédrale avant d'avoir visité le cloître contigu à la nef septentrionale. L'architecture en est simple, et malgré le peu d'ampleur des proportions l'ensemble ne manque ni de grandeur, ni d'originalité. Cet édifice fut construit en 1460, pendant l'épiscopat d'Antoine de Prat, ainsi que le constate l'inscription suivante gravée sur le second pilier au nord-est :

Anno. d. m. cc. lxi

C'est dans l'un des angles de ce cloître, auprès de l'une des portes qui donnent

4. On peut y voir également le souvenir de la victoire remportée sur Attila, en 403, à Pollentia (Polenza), par le même général.

accès dans l'église, qu'on a placé l'autel antique consacré à Diane, dont il a été parlé plus haut.

CHAPITRE DE LA CATHÉDRALE.

Il est probable que dans les premiers siècles qui suivirent la fondation du siège d'Aoste, le chapitre de la cathédrale avait embrassé la vie régulière : tout porte à le supposer. En effet, on voit dès le iv^e siècle saint Eusèbe, évêque de Verceil, imposer la règle au clergé de son église; puis, l'existence de plusieurs cloîtres autour de la cathédrale d'Aoste est constatée; nous savons enfin que jusqu'au siècle dernier le chapitre avait conservé l'usage de se réunir tout entier, aux fêtes solennelles, dans un réfectoire antique, pour assister à des repas communs dont les fondations remontent à des époques très-reculées. Les écrivains du xviii^e siècle, qui ont traité ce sujet, ne veulent pas admettre ces preuves; ils prétendent qu'on n'a trouvé de preuves certaines, ni dans les archives de la cathédrale, ni ailleurs. Ils ajoutent que le cloître n'a été élevé qu'en 1460, à une époque où le chapitre était déjà sécularisé. Voici comment on peut combattre de telles objections : si l'on n'a trouvé dans les archives aucun titre authentique pouvant établir victorieusement l'existence de la règle, c'est qu'en 1518 le feu du ciel alluma dans le bâtiment où ces vieux parchemins étaient déposés un incendie qui les dévora tous; d'un autre côté, nulle part on n'a découvert un seul document prouvant le contraire de mon opinion. Quant au cloître, sa fondation remonte, il est vrai, seulement à l'année 1460, mais on peut facilement démontrer que d'autres édifices de ce genre avaient été construits bien longtemps avant cette dernière année. Un grand nombre d'actes publics ont été passés dans les cloîtres de la cathédrale; parmi eux je me contenterai d'en citer deux ayant pour objet la confirmation des privilèges accordés au val d'Aoste : le premier, signé par Amé IV, en 1233; le second, par Thomas, comte de Flandre, en 1253¹.

Nous devons donc croire que le chapitre d'Aoste a pratiqué la vie régulière, à l'exemple de presque tous les chapitres des plus anciennes cathédrales du monde chrétien. Plus tard, les chanoines, afin d'être dispensés de la clôture et de l'obéissance, en un mot, pour jouir d'une liberté plus grande, réclamèrent et obtinrent la sécularisation. Néanmoins, il est bien difficile, je le répète, d'admettre que dans les premiers temps le chapitre d'Aoste ait été soumis à d'autres lois que le clergé desservant les églises des pays environnants.

1. Ces deux actes contiennent la même formule avec la même orthographe : « Actum est hoc Auguste, in « clauastro ecclesie beate Marie... etc. »

Le chapitre était autrefois composé de vingt et un chanoines, y compris l'évêque. En 1721, J.-B. Du Châtelar, prieur de Saint-Laurent de Chambave, institua un vingt-deuxième canonicat, dont la fondation fut autorisée par le chapitre et par la cour de Rome. Le fondateur laissa au chapitre le droit de nommer à ce bénéfice, sous la condition de choisir ce vingt-deuxième chanoine parmi les membres de la famille Sarriod d'Introd, ou, à leur défaut, d'élire un prêtre de La Thuille, ou tout au moins un ecclésiastique de la Valdigne. Les chanoines du chapitre sont bien rarement réunis tous dans les stalles de la cathédrale, car plusieurs d'entre eux remplissent les fonctions de curés dans certaines paroisses de la vallée, entre autres dans les églises de Châtillon et de La Salle⁴.

Autrefois aussi, le clergé de la cathédrale et des églises du diocèse suivait, pour l'office divin et dans les cérémonies du culte, un rit particulier qui datait de la fondation même du siège épiscopal, le rit ambrosien. Plusieurs prélats d'Aoste ont tenté, à différentes époques, de l'abolir et d'y substituer la réforme établie par le concile de Trente; mais le clergé valdôtain ne cessa d'objecter la perte qu'imposerait le remplacement d'une quantité de livres liturgiques devenus inutiles; il mit en avant le trouble qu'apporterait un changement dans l'ordre du rituel, puisque son calendrier ne contenait pas les mêmes saints que le calendrier romain; enfin, il opposa la plus vive résistance à toute innovation, se fondant sur ce que rien dans le bréviaire n'était contraire à la foi catholique. Lorsque les tentatives de réforme devinrent plus sérieuses, le conseil des

4. Il me semble impossible de clore les pages que j'ai consacrées à la cathédrale, sans parler de quelques-uns des hommes éminents sortis du sein du chapitre; je me bornerai pourtant aux noms que voici :

Saint Ours, archidiacre en 523, fondateur de la collégiale qui porte son nom.

Saint Bernard de Menthon, archidiacre en 978, fondateur des hospices du grand et du petit Saint-Bernard.

Rodolphe Grossi Du Châtelar, d'abord prévôt, puis évêque d'Aoste, puis archevêque de Tarentaise, en 1249.

Pierre de Savoie, prévôt, et qui plus tard, en 1263, monta sur le trône et mérita le surnom de Petit Charlemagne.

Aymon de Challand, prévôt, puis évêque d'Aoste en 1274.

Pierre de Challand, frère du précédent, prévôt, archevêque élu de Lyon, mort en 1287.

Pierre d'Aigueblanche, chanoine, devenu évêque d'Hereford vers le milieu du XIII^e siècle.

Aymon de Challand, archidiacre, puis évêque et préfet du Valais en 1308.

Eymeric de Quart, archidiacre, puis évêque d'Aoste en 1362.

Boniface de Challand, chanoine, puis prieur de Saint-Ours, puis nommé évêque d'Aoste et mort en 1376, avant d'avoir été sacré.

Oger Morizetti, archidiacre, puis évêque d'Aoste en 1411, et transféré à l'évêché de Maurienne en 1433.

Guillaume Didier, prévôt, conseiller du duc Louis, évêque de Belley en 1430, transféré à l'évêché de Verceil en 1437.

Mgr Dominique Varesini, prévôt, puis sacré archevêque de Sassari en 1838.

Commis intervint, et, par un arrêt du 11 août 1696, il défendit formellement l'introduction des nouveaux usages, afin de ne pas prêter les mains, par cette sorte de concession, au renversement des anciennes coutumes et des antiques privilèges du duché. Ce respect des traditions du passé dura jusqu'en 1829; à cette époque seulement le rit romain vint remplacer le rit ambroisien dans les cérémonies du culte à la cathédrale et dans tout le diocèse.

Pour se rendre de la cathédrale au bourg de Saint-Ours et y visiter la collégiale, on peut faire une délicieuse promenade. Afin d'atteindre ce but, il est nécessaire de sortir par le cloître et de remonter vers le nord; après avoir parcouru de jolies rues, calmes, fraîches, bien aérées, bordées par les maisons et les jardins des chanoines, on gagnera le rempart. Arrivé à la porte Pertuise, il faudra franchir l'enceinte de la ville et prendre immédiatement la direction de l'est par le chemin qui longe la muraille romaine, en côtoyant le cours d'eau rapide dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre. Le visiteur passera au pied de la tour des prisons : là, ses yeux seront charmés par l'aspect de l'entrée de la vallée du grand Saint-Bernard, à l'extrémité de laquelle il reconnaîtra le Vêlan et le Combin étalant leurs flancs immenses couverts de glaciers éblouissants; bientôt, en suivant la route qui tourne peu à peu vers le sud, guidé d'ailleurs par le gigantesque clocher de la collégiale, il se trouvera sur la petite place où s'ouvre le modeste portail.

PRIEURÉ DE SAINT-OURS.

Occupons-nous d'abord de tous les monuments réunis sur cet espace resserré, et commençons par le clocher construit devant la façade de l'église, dont le sépare une distance de quinze ou vingt mètres. Élevé vers le milieu du XII^e siècle par les soins et aux frais de Gauthier d'Ayme, chanoine de Saint-Ours, cet édifice, le plus remarquable du diocèse, est presque entièrement composé avec les pierres de revêtement des remparts romains; sa masse, ses grandes proportions étonnent le regard; ses larges fenêtres à plein cintre, divisées par des colonnettes à chapiteaux romans, se rapportent parfaitement à la date que l'histoire assigne à sa fondation.

A quelques pas du clocher, l'archéologue trouvera deux fûts de colonnes romaines en marbre gris d'Aymavilles; ils sont placés de chaque côté de la porte d'une chapelle bâtie vis-à-vis de l'église; le savant pourra étudier aussi plusieurs belles dalles, romaines également, recouvrant un ruisseau d'eau vive qui coule vers le milieu de la place, et un immense sarcophage creusé dans un bloc de pierre. Tous ces fragments antiques ont été découverts sur cet emplacement même qu'occupait, au temps de la domination de Rome, un temple de Sévirs augustaux.

Le bâtiment construit sur le côté méridional de cette place irrégulière mérite une attention spéciale ; il se compose de trois corps de logis réunis à angles droits. Rien de plus curieux et d'un style plus élégant que ces trois façades décorées d'ornements



PRIEURÉ DE SAINT-OURS.

en terre cuite. Les fenêtres sont entourées de feuillages, de rinceaux et de figurines d'un goût charmant ; de larges bandeaux couverts de guirlandes entrelacées divisent chaque face en compartiments symétriques et font disparaître l'ennuyeuse uniformité de murailles toutes droites, ne présentant aucune de ces saillies heureuses qui donnent de l'accent à la physionomie d'un monument.

Une tour octogone en briques, entourée de mâchicoulis et surmontée d'un toit pointu s'élève à l'angle sud-ouest du bâtiment.

Cet édifice, d'un très-grand intérêt au point de vue de l'art, a été construit vers la fin du xv^e siècle par Georges de Challand, dont les armoiries sont peintes dans un cartouche, sur la façade orientale. C'est là que, depuis cette époque, habitent les prieurs du chapitre de Saint-Ours; aussi nomme-t-on ce précieux bijou d'architecture le prieuré. La tradition rapporte qu'au temps de la primitive église le baptistère occupait le même emplacement, et on ajoute que c'est en souvenir de ce baptistère que Georges de Challand a fait donner la forme octogone à la tourelle dont je viens de parler¹.

L'intérieur du prieuré présente aussi de nombreux sujets d'étude; au rez-de-chaussée on trouve une salle voûtée, garnie de boiseries sculptées admirablement conservées, et qui sont les dignes rivales des magnificences du château d'Issogne. Une seule chambre est encore entièrement décorée de fresques; il est impossible de rencontrer nulle part des peintures de cette époque offrant un ensemble plus complet. Cette chambre, située au second étage, communique directement avec la tour, dans laquelle l'escalier est pratiqué; elle est de petite dimension; sa double voûte ogivale, encadrée par des nervures délicates, est peinte d'un fond bleu semé d'étoiles d'or. Les murailles sont divisées en trois grands compartiments remplissant deux des côtés de la salle, et en plusieurs autres plus petits occupant les côtés des fenêtres et de la porte d'entrée. Un pinceau habile a transformé tous ces espaces en tableaux magnifiques; ici c'est saint Georges à cheval; là, c'est le fondateur du prieuré, Georges de Challand, revêtu d'un costume rouge et agenouillé devant la sainte Vierge, qui lui apparaît. Dans un des petits compartiments, au-dessus de l'une des fenêtres, j'ai remarqué l'Agneau pascal peint sous un ciel étoilé, entre saint Pierre et saint Ours. Quelques esprits ingénieux ont cherché dans le sujet de cette composition la preuve de l'existence de l'ancien baptistère; mais ne doit-on pas craindre que la conjecture ne soit un peu hardie? Je me contente de noter le fait, laissant aux savants visiteurs le soin de conclure².

Du faite de la tour, la vue est admirable; le regard peut embrasser à la fois tout le bassin d'Aoste, la haute et la basse vallée, puis l'immense chaîne de glaciers, au pied desquels est situé l'hospice du grand Saint-Bernard.

1. Personne n'ignore que tous les anciens baptistères étaient bâtis sur un plan octogone. L'Italie compte un grand nombre d'édifices semblables, et tous les voyageurs connaissent les baptistères de Florence, de Pise, de Novare, etc.

2. Le testament du duc Charles le Bon est daté du prieuré de Saint-Ours. (Voir l'*Introduction*, page 31.)

La comtesse de Challand, veuve du comte Louis, vint habiter aussi le prieuré, œuvre de Georges, son cousin, et tuteur de son fils. Elle y dicta son testament, qui est daté de la salle basse ornée de boiseries sculptées.

COLLÉGIALE.

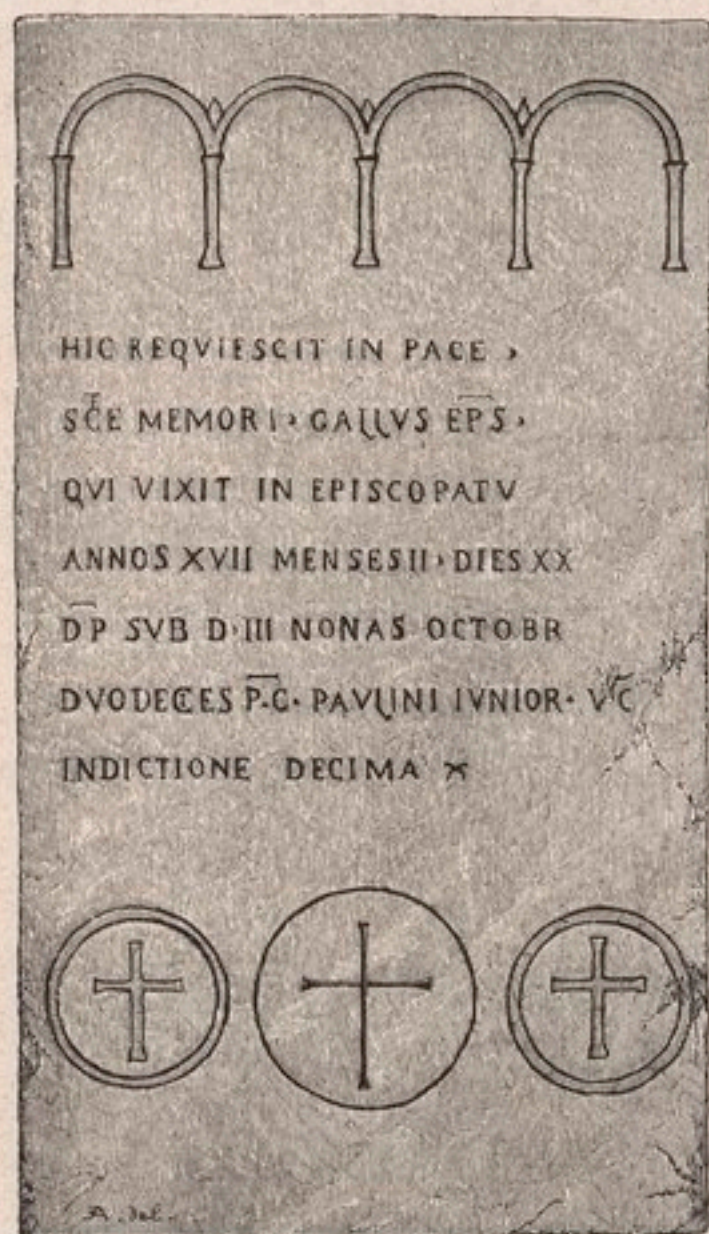
Pénétrons maintenant dans l'intérieur de la collégiale, église à trois nefs, de proportions bien moindres que celles de la cathédrale. Ici tout respire la simplicité ; les



INTÉRIEUR DE LA COLLÉGIALE.

nefs sont séparées par de lourds piliers carrés qui soutiennent l'épaisse muraille sur laquelle vient s'appuyer la voûte principale. Cette voûte ogivale, dont les nervures, décorées d'ornements peints, présentent à chacun de leurs points d'intersection un pendentif aux armes de Challand, a été construite aux frais de Georges de Challand, pour remplacer la voûte antique, plus élevée, et dont on peut, en courant quelques dangers, visiter les restes : on y retrouve des traces de peinture dans le style byzantin. Le chœur

est élevé de quelques degrés; trois arcades en marbre, soutenues par quatre colonnes et surmontées d'une balustrade exécutée dans ce style contourné auquel on a donné le nom de *rococo*, le séparent de la nef. Les stalles des chanoines, dues aussi à l'inépuisable générosité de Georges de Challand, sont un chef-d'œuvre de délicatesse, de goût et de composition. Au-dessus de chaque stalle, le sculpteur a ciselé dans le chêne les images des apôtres, des prophètes et des saints les plus vénérés; des médaillons entourés d'ornements entremêlés de guirlandes de fleurs servent de cadre à ces figures. Les bras qui séparent



les formes sont chargés d'animaux pleins de vie et de mouvement; enfin l'ensemble de la boiserie est couronné par une corniche voûtée, à pendentifs en ogive, et surmontée de légers clochetons découpés à jour. Ce remarquable travail appartient sans aucun doute à la même époque que les boiseries du prieuré et du château d'Issogne : c'est tout à fait le même style, la même abondance de charmants détails, la même harmonie de composition, la même élégance de dessin, la même finesse de ciseau.

Le chœur de la collégiale renferme une pierre tombale du plus haut intérêt : celle de Gallus, évêque d'Aoste, mort en 546, ou, pour s'exprimer ainsi que l'inscription

elle-même, le 3 des ides d'octobre, la douzième année après le consulat de Paulin le Jeune, indiction dixième. Ce précieux monument, découvert en 1300 au milieu des tombeaux de l'ancien cimetière Saint-Laurent, fut transporté alors dans la chapelle souterraine de la collégiale; puis, en 1817, le prieur Linty le fit placer au fond de l'une des grandes niches surbaissées du chœur, celle située au nord.

La crypte ou confession mérite plus qu'une attention superficielle, car les colonnes qui soutiennent la voûte sont romaines, et on en compte un grand nombre. On descend à cette chapelle souterraine par deux escaliers opposés, ainsi qu'il était d'usage de les construire pour parvenir aux catacombes primitives creusées sous les premières basiliques chrétiennes. C'est là que les premiers fidèles de la vallée se sont réunis pour entendre la parole des saints confesseurs de la foi; c'est là que furent ensevelis plusieurs de ces évêques illustres qui ont tour à tour enseigné et dirigé ces peuples pleins de croyance.

La collégiale, dédiée à saint Pierre et à saint Ours, a été élevée sur l'emplacement d'une ancienne chapelle consacrée primitivement au prince des apôtres. Un prêtre écossais, saint Ours, archidiacre de la cathédrale pendant l'épiscopat de Plocéan, se sépara de ce malheureux évêque qui, penchant vers l'arianisme, aurait peut-être entraîné son diocèse, et vint, vers l'an 525, accompagné de six chanoines, fonder la collégiale, afin de combattre l'hérésie. Saint Ours, après avoir édifié les populations par sa piété fervente et ses touchantes vertus, fut enseveli dans l'église qu'il avait élevée. Les nombreux miracles accomplis sur son tombeau le firent placer au nombre des saints, et son nom, réuni à celui de saint Pierre, devint le vocable de l'antique chapelle érigée en collégiale. Les reliques de ce noble défenseur de la foi catholique sont conservées dans une belle châsse en argent ciselé.

CHAPITRE DE SAINT-OURS.

Dans les premiers siècles qui suivirent sa fondation, la collégiale était desservie par des prêtres séculiers vivant en communion évangélique; mais en 1133, sous l'épiscopat d'Herbert, le pape Innocent II y établit la régularité suivant la règle de Saint-Augustin. Arnulphe d'Avise fut le premier prieur claustral de Saint-Ours, et après avoir longtemps rempli ces fonctions difficiles il monta sur le siège épiscopal d'Aoste, vers 1150.

Les richesses de la collégiale s'étaient accrues par les magnifiques donations des marquis de Montferrat de la première race, des princes de la Maison de Savoie et d'une foule de bienfaiteurs particuliers. De tout temps ces biens ont été employés au soulagement des malheureux, au soutien, à l'instruction des pauvres, et, faut-il le dire aussi, à venir en aide à l'État. Ne voyons-nous pas en effet, en 1798, le chapitre de Saint-Ours verser dans les caisses du gouvernement l'énorme somme de cent soixante

et onze mille francs ; conduite patriotique pleine d'abnégation, car en s'imposant ce lourd sacrifice chaque chanoine se trouvait réduit à un modique revenu suffisant à peine aux premiers besoins de la vie.

Vingt prieurs claustraux se sont succédé depuis Arnulphe d'Avise jusqu'à Georges de Challand qui, vers l'année 1470, fit réduire le monastère en commende et devint le premier prieur commendataire. A Georges de Challand succédèrent douze prieurs commendataires, maîtres de tout le revenu de la collégiale et devant se charger de la subsistance du chapitre. Mais bientôt les abus arrivèrent en foule ; les prieurs, absorbant la somme de toutes les rentes et de toutes les redevances, laissaient les chanoines dans une pénurie incompatible avec la dignité de leur rang et leurs pieuses habitudes de charité. Pénétré de ses droits, le chapitre recourut au pape Urbain VIII qui, par une bulle fulminée en octobre 1630, réduisit ce bénéfice en bénéfice séculier et titulaire, avec pouvoir de partager les biens entre le prieur et les chanoines par constitution de prébendes. Une bulle d'Innocent X vint, en 1644, confirmer la sentence d'Urbain VIII.

Sortis du chapitre de la cathédrale, les chanoines de Saint-Ours étaient appelés dans les anciennes chartes *frères utérins* de cette église-mère ; ils possédaient plusieurs propriétés en commun avec le chapitre de la cathédrale, se réunissaient et se réunissent encore à lui dans certaines solennités, pendant les processions ; ils intervenaient dans les élections de l'évêque du diocèse, du prévôt et de l'archidiacre, de même que le chapitre de la cathédrale prenait part à l'élection du prieur, avant que le Saint-Siège se fût réservé ces nominations.

Les armoiries du chapitre de Saint-Ours sont : d'azur à deux colombes d'argent affrontées, membrées et allumées de gueules, portant chacune dans le bec un rameau d'olivier de sinople, et sommées d'une étoile d'or posée en chef.

CLOÎTRE DE LA COLLÉGIALE.

Le cloître de la collégiale est contigu au bas côté de l'église situé au midi. Sa construction remonte au XII^e siècle, mais les voûtes ont été refaites à la fin du XV^e par les soins de Georges de Challand. Rien de plus intéressant à étudier que les chapiteaux des nombreuses colonnes qui soutiennent l'édifice. Tantôt ils sont composés d'ornements capricieux ou d'animaux fantastiques, tantôt décorés de personnages représentant différentes scènes empruntées à l'histoire de l'Ancien Testament ou des sujets concernant la collégiale elle-même. Je noterai parmi ceux qui m'ont le plus frappé le chapiteau où sont figurés Jacob avec Ésaü, leurs familles et leurs serviteurs, celui où l'on voit l'évêque Plocéan entraîné dans les flammes de l'enfer par les démons vengeurs de son

apostasie ; puis enfin, le plus important de tous, celui sur lequel est gravée l'inscription suivante :

ANNO·AB INCARNATIÖE·DNİ ·Ŏ·Ĉ·XXX·III·
IN K. CLĀSTRÖ REGVLĀS VTA INCEPTA EST·

La colonne qui supporte ce chapiteau se trouve la première immédiatement après



CLOÎTRE DE LA COLLÉGIALE.

le pilier de l'angle sud-est dans la galerie méridionale du cloître. Cette inscription est un précieux document historique, car si l'on ne possédait pas la bulle fulminée en date du 19 novembre 1133, par laquelle le pape Innocent II établit la régularité dans le chapitre de Saint-Ours, elle fournirait à elle seule une preuve qu'il serait difficile de révoquer en doute.

Autour du cloître et du prieuré se groupent les maisons canoniales, modestes asiles où vivent des hommes dont l'existence est vouée à la pratique des vertus

chrétiennes, et qui, malgré les devoirs multipliés de leur saint ministère, trouvent encore assez de temps pour cultiver les sciences et les arts¹.

En revenant vers la cité, je remarquai l'inscription suivante scellée dans la muraille d'une maison de la rue principale du bourg Saint-Ours :

LOCVS PORTE
S^{TI} VRSI
VVLGO CHAFFA

Cette inscription, qui paraît être du XII^e siècle, marque la place qu'occupait avant cette époque la porte où se percevait l'impôt prélevé par les évêques sur toutes les marchandises destinées à entrer dans la cité. J'ai déjà parlé de ce droit, dont les anciennes chartes constatent l'existence; à son tour l'inscription constate la place même où l'impôt se payait. Le nom vulgaire de *chaffa* indique que la porte était flanquée d'une tour, car en basse latinité *chaffa* signifie tour en bois². La porte Saint-Ours doit avoir été abattue à peu près vers l'époque où la pierre fut sculptée; peut-être est-ce une inondation du Buthier qui l'a renversée; à cet égard les documents et la tradition ne fournissent aucune donnée positive.

1. Parmi les personnages illustres sortis du chapitre de Saint-Pierre et Saint-Ours, je me contente de citer :

Michel Ghislieri, prieur, devenu pape en 1565 sous le nom de Pie V;

Les cardinaux Marc-Antoine Bobbaz, évêque d'Aoste, Charles-Gaudence de Madrus, François-Adrien Céva : tous trois avaient été prieurs de la collégiale;

Gallus, chanoine, évêque d'Aoste en 529;

Anselme I^{er}, chanoine, évêque d'Aoste en 921;

Amédée, chanoine, évêque de Sion en 936;

Herbert, chanoine, évêque d'Aoste en 1114;

Arnulphe d'Avise, premier prieur claustral, évêque d'Aoste en 1147 ou 1148;

Hugues, chanoine, évêque d'Ivrée en 1149;

Walbert, chanoine, évêque d'Aoste en 1186;

Aymon de Quart, chanoine, évêque d'Aoste en 1170;

Boniface de Valpergue, prieur, évêque d'Aoste en 1220;

Herluin, prieur, archevêque de Tarentaise en 1220;

Pierre II Du Palais, prieur, évêque d'Aoste en 1301;

Boniface de Challand, prieur, évêque d'Aoste en 1375;

Guillaume de Lostan, prieur, puis prieur de Belley et conseiller privé du comte Amé VI le Vert;

Boniface de Challand, chanoine, curé de Saint-Laurent, qui lutta contre Calvin en 1535, et joignit ses efforts à ceux de Pierre de Gazin, de René de Challand et d'Antoine Savioz de *sapientibus*.

2. C'est peut-être de *chaffa* que sont venus nos deux mots échafaud, échafaudage.

ÉPOQUE MODERNE

PALAIS RONCAS.

De tous les monuments modernes que renferme la cité d'Aoste, le plus ancien en date est le palais Roncas. Avant d'aller plus loin, on me permettra de donner quelques explications sur la valeur de ce mot palais; dans notre pays, nous n'appliquons cette qualification qu'aux demeures royales ou tout au moins princières; en Italie, au contraire, toutes les maisons qui contiennent des appartements un peu plus somptueux que ceux des habitations ordinaires, ou dont l'extérieur affecte quelques prétentions architecturales, sont pompeusement décorées du titre de palais. En France, ce serait un hôtel; en Italie, c'est un palais.

Élevé par Pierre-Léonard Roncas, l'édifice qui porte son nom fut achevé en 1605; il est situé sur une place assez vaste, mais irrégulière, qui se trouve dans le prolongement de la rue Croix-de-Ville. Sa façade, bien qu'elle soit extrêmement simple, ne manque pas d'une certaine ampleur. Le grand escalier, décoré de fresques représentant des sujets tirés de la mythologie, est véritablement très-beau; il conduit à de vastes galeries soutenues par des colonnades en marbre gris. Ces galeries règnent autour de la cour et donnent accès dans les appartements. Les fenêtres de la seconde façade exposée au couchant ouvrent sur un grand jardin qui s'étend jusqu'à la muraille romaine.

En 1702, le conseil des Commis fit l'acquisition du palais Roncas, afin d'y installer l'administration générale du duché; depuis cette époque, la destination de ce bâtiment n'a point été changée : aujourd'hui, l'intendant de la province y habite, entouré de tous les bureaux dépendant de son administration.

ÉVÊCHÉ.

Non loin de l'intendance, vis-à-vis du flanc méridional de la cathédrale, se trouve le palais de l'évêché. Il ne reste très-probablement rien de la demeure primitive des évêques d'Aoste; la majeure partie des bâtiments existant aujourd'hui ne remonte pas à un temps plus ancien que l'épiscopat de Philibert-Albert Bailly; ce prélat, qui occupa le siège d'Aoste de 1659 à 1691, apporta de nombreux changements dans les constructions de l'évêché et s'appliqua non-seulement à agrandir le palais, mais encore à l'embellir. Il fit élever un immense salon autour duquel on plaça la collection des portraits de tous les évêques, ses prédécesseurs.

L'évêque Solar de Villeneuve, nommé en 1784, voulut aussi contribuer à l'ornementation de cette salle magnifique : sous sa direction, d'habiles ouvriers réparèrent les tableaux représentant les évêques et ajoutèrent à cette nombreuse série les portraits des ducs de Savoie. La décoration fut complétée par la peinture des panneaux placés au-dessus du lambris : on y figura la carte géographique de tout le duché.

En 1750 environ, l'évêque Pierre-François de Sales avait fait construire l'aile orientale de l'évêché, et on avait donné au nouveau bâtiment le nom d'Appartement des princes.

Le grand salon que j'ai décrit mérite une visite attentive; quant au reste du palais épiscopal, il ne se compose que d'une longue suite de pièces pour la plupart très-vastes, mais sans aucun ornement.

A quelques pas de l'évêché s'élève le grand séminaire bâti aux frais du généreux Pierre-François de Sales. C'est un très-bel établissement, remarquable par la largeur des corridors, par la grandeur des chambres où viennent habiter les jeunes gens voués à la noble mission de guider et de consoler les hommes. On voit que tout a été conçu dans ce grand édifice pour multiplier les conditions de salubrité. Mort en 1783, le fondateur du séminaire fut enseveli dans la chapelle; il n'avait pas voulu se séparer de son fidèle troupeau. Au milieu du modeste sanctuaire, on trouve la pierre tumulaire qui recouvre ses restes mortels; une touchante épitaphe rappelle les vertus et les bonnes œuvres de ce prélat vénéré.

HÔTEL DE VILLE.

Au sud du grand séminaire, sur la place Charles-Albert qui occupe, on le sait déjà, l'emplacement où se trouvait jadis le couvent de Saint-François, l'administration municipale a fait construire un hôtel de ville monumental. Cet édifice remplit presque tout le côté nord de la place; il est élevé au-dessus d'un portique large et bien aéré servant de promenade aux habitants de la cité. La façade, flanquée de deux ailes peu saillantes et surmontée d'un fronton au milieu duquel sont sculptées les armes de la ville¹, présente une ordonnance régulière empreinte d'une certaine grandeur. Les statues de la Doire et du Buthier sont assises au pied des piliers qui marquent le centre du monument. L'intérieur est distribué en salons immenses où se donnent les fêtes officielles. Pourquoi faut-il regretter que le Conseil de la ville n'ait pas eu la pensée d'affecter à la création d'un musée d'antiques quelques-unes des salles d'un

1. Les armoiries de la ville d'Aoste sont de sable au lion d'argent armé et lampassé de gueules, au chef de gueules à la croix d'argent, qui est Savoie.

bâtiment aussi considérable? Dans ce pays, où il suffit de frapper la terre pour en faire sortir des souvenirs romains, en consacrant chaque année quelque faible somme à de pareilles recherches, un musée fondé à Aoste serait en peu de temps pourvu de nombreuses richesses.

Pour terminer cette revue des monuments modernes de la ville je note, mais sans m'y arrêter, l'hôpital général et le collège. Situés près de l'enceinte romaine, ces établissements sont spacieux et répondent largement aux besoins de la population.

ENVIRONS

GRESSAN.

Je commençai mes excursions autour de la ville par une course à Gressan, petit village situé sur la rive droite de la Doire, au sud-ouest de la cité. Sorti, pour arriver à ce hameau, par la porte Béatrix, je gagnai les bords de la rivière que je traversai à l'aide d'un mauvais pont nommé Pont-Sua, seul moyen de communication d'une rive à l'autre. On dit, et si ce projet se réalise ce sera un vrai bienfait pour le pays, qu'un pont solide en pierre ne tardera pas à remplacer cette misérable ruine tortueuse, étroite, inquiétante pour ceux qui s'engagent sur son plancher tremblant. Parvenu, mais non sans peine, sur la rive droite, je suivis la route qui côtoie la Doire en remontant son cours. Je remarquai en passant, presque sur les bords du cours d'eau, quelques gisements d'un poudingue absolument semblable à celui qui a servi aux Romains pour la construction de l'arc de triomphe et de la porte Prétorienne. Peut-être est-ce en ce lieu même que ces grands maîtres dans l'art de bâtir sont venus chercher leurs matériaux. En continuant ma route, j'arrivai peu d'instants après aux premières maisons du village.

Au-dessus de la porte de la maison commune, est enchâssée dans la muraille l'inscription suivante, gravée sur une pierre calcaire :



Cette inscription funéraire, qui du reste se recommande par la beauté des caractères,

présente un intérêt tout particulier en ce qu'elle nous rappelle le nom de l'un des deux fondateurs de l'aqueduc de Pondel.

Un peu plus loin, presque à l'extrémité du village, je me trouvais en face des ruines qui m'avaient attiré. Une tour carrée à demi écroulée, sans aucun caractère,



CHATEAU DE SAINT-ANSELME.

voilà tout ce qui reste. Mais quand le lecteur saura que là, sous la protection de ces antiques murailles aujourd'hui chancelantes, saint Anselme de Cantorbéry a grandi, que l'illustre enfant a foulé de son pied le sol où je marchais, alors il comprendra pourquoi Gressan était le but de ma première promenade, pourquoi j'avais voulu contempler ces débris pleins de souvenirs. Il ne m'est pas permis, après M. de Rémusat¹,

1. *Saint Anselme de Cantorbéry. Tableau de la vie des couvents et de la lutte des deux pouvoirs au XI^e siècle*, par M. Ch. de Rémusat. Paris, 1 vol. in-8°.

de raconter la vie de l'austère prélat, non plus que d'étudier les actes de cette vie énergique employée à lutter contre les abus du pouvoir; je dirai seulement que saint Anselme était issu de la famille de Latour de Gressan¹, qu'il naquit à Aoste, en 1033, dans une maison du bourg Saint-Ours appartenant à ses aïeux, et qu'il mourut en 1109². Ces ruines faisaient partie du château de sa famille. Au-dessus d'une porte basse et voûtée par laquelle on pénètre dans la tour, un artiste inhabile a peint à fresque sur la muraille la figure de saint Anselme en pied, la mitre sur la tête, revêtu des habits pontificaux, et tenant à la main une double croix au lieu de la crosse pastorale. Cette peinture mal dessinée, d'une incroyable naïveté, doit remonter à une époque déjà éloignée de nous. Voici littéralement l'inscription peinte au bas du tableau :

SAINT ANSELME EVÊQUE DE CANTO
BRIE EN ANGLETERE DOCTEUR DE
L'EGLISE PAVE DEVUT DE LA PASSION
DE JÉSUS CHRIST ET FAVORI DE MARIE PROTECTEUR
DU DUCHÉ D'AOSTE. L'ORIGINAIRE DE GRESSAN EST MORT
1109

Pave devut signifie, dit-on, en patois, parfait dévot.

Les environs de Gressan jusqu'au village d'Aymavilles étaient habités et possédés par un nombre assez considérable de seigneurs dont l'histoire n'a même pas conservé les noms, et qui furent dépossédés par les princes de la Maison de Savoie, auxquels ils avaient refusé de rendre hommage. Un seul des manoirs appartenant à cette noblesse hautaine est resté debout : il est situé sur un mamelon, au pied de la montagne, à un kilomètre environ à l'ouest de Gressan.

Cette vieille tour, percée de meurtrières, entourée de mâchicoulis et flanquée de masures pittoresques, est devenue la propriété des hospices; on l'appelle la *Tour des pauvres*.

En revenant à la ville, et avant de m'engager de nouveau dans le périlleux défilé du Pont-Sua, je résolus de gravir la colline de Charvensod, qui étend ses pentes vertes et ombragées au pied du Bec de None. C'est à l'un des tournants du sentier conduisant au plateau sur lequel s'élève une grande maison appartenant à l'évêque d'Aoste

1. Les armoiries des Latour de Gressan étaient de sable au lion d'or, armé et lampassé de gueules, avec la devise *PRECIBVS ET OPERIBVS*.

2. Quelques auteurs prétendent que saint Anselme était de sang royal par sa mère, qui descendait, disent-ils, d'Aldinie, femme de Conrad, roi de Bourgogne; ces mêmes auteurs font descendre la Maison de Savoie de la même source et s'appuient, pour le prouver, sur une lettre de saint Anselme dans laquelle l'archevêque dit que le comte Humbert II lui donnait le titre de cousin.

que je me suis arrêté pour prendre la vue générale de la cité. On ne peut vraiment rien voir de plus beau que cet admirable coup d'œil : la Doire et la ville occupent les premiers plans du tableau ; plus loin, à droite et à gauche, se montrent les collines accidentées de Saint-Christophe et de Bibian ; en face du spectateur, la vallée du grand Saint-Bernard s'enfonce vers le nord, déployant ses vastes forêts de sapins, sombre



TOUR DES PAUVRES A GRESSAN.

parure au milieu de laquelle se détachent quelques blancs clochers ; les glaciers du Vêlan et du Combin semblent clore les horizons les plus éloignés.

SAINT-CHRISTOPHE.

Ma seconde excursion dans les environs de la cité fut dirigée vers l'est ; je sortis de la ville par la porte Prétorienne et, après avoir traversé le Buthier, je gagnai le village de Saint-Christophe en suivant un chemin tracé à mi-côte sur un terrain accidenté d'où l'on jouit des plus séduisantes perspectives. Arrivé au hameau, je me dirigeai vers l'église paroissiale où je pénétrai. Dès l'abord, le visiteur n'est frappé que par l'aspect d'une énorme statue en bois, laide image peinte de couleurs violentes, et qui représente saint Christophe portant sur ses épaules N.-S. Jésus-Christ. Cet épouvantail est cependant

l'objet d'un culte fervent de la part des habitants de la paroisse qui ont un tel attachement pour leur saint patron, qu'à l'époque où M^{sr} Jourdain, évêque d'Aoste, fit remplacer cette statue difforme par une figure de la sainte Vierge exécutée d'une façon satisfaisante, l'émeute fut sur le point d'agiter la paisible commune. Le digne et bon prélat ne voulut point faire acte d'autorité; il ordonna de reprendre la nouvelle statue, et le saint Christophe fut réinstallé dans l'église, au grand contentement de ses fidèles admirateurs¹.

Ce qu'il faut chercher ici, c'est une simple dalle de marbre scellée dans le mur intérieur de l'église, au midi; on y lit l'inscription suivante :



Inclinons nos fronts, car nous sommes devant la modeste pierre qui a longtemps recouvert le corps de saint Grat, de cet illustre évêque, contemporain de Charlemagne, et l'une des plus pures gloires de l'épiscopat dans la vallée d'Aoste. Au moment de sa mort, en 810, le saint prélat reçut la sépulture dans la chapelle souterraine de Saint-Ours; plus tard, on transporta son corps à la cathédrale². La pierre sépulcrale, d'abord portée à l'hospice de la maladrerie situé sur les terres de la commune de Saint-Christophe, fut transférée, à l'époque de la suppression de cet hôpital, dans l'église même du village. Elle

1. On peut voir encore dans l'une des galeries de l'évêché la statue de la sainte Vierge dédaignée par les bons paroissiens de Saint-Christophe.

2. Dans le calendrier qui se trouve en tête d'un missel sur parchemin donné à la cathédrale par l'évêque François de Prat, au xvi^e siècle, on lit, à la date du 27 mars : « vi kal. aprilis, Translac^o sancti Grati epi august. a confessione prioratus sci Vrsi in ecclesiam august. »

y servit d'abord de pierre sacrée pour l'autel de Saint-Antoine, et enfin, quelques années après, on la plaça dans l'endroit où on la voit actuellement ¹.

Avant de quitter Saint-Christophe, il ne faut pas manquer d'aller admirer une inscription romaine enchâssée dans la muraille extérieure de l'église, du côté du midi; la voici :



Cette pierre tumulaire est un monument de la meilleure époque; les lettres, remarquables par leur belle forme, sont gravées sur une dalle de marbre blanc, et entourées de moulures simples mais d'un bon style.

En retournant à la ville par un sentier qui serpente aux flancs de la colline, au-dessous du chemin que j'avais pris pour venir, je m'arrêtai devant un énorme rocher granitique digne de toute l'attention des géologues. Ce rocher est un des plus beaux blocs erratiques qui se puissent voir; ses arêtes vives et nettement découpées reproduisent si fidèlement la forme donnée à la coiffure des évêques que les habitants le désignent généralement sous le nom de la Mitre. En présence d'une telle preuve, il devient bien difficile, ce me semble, de nier l'existence du glacier qui a transporté une masse aussi considérable sans en arrondir les contours.

VALLON DE LA COMBE.

Après ces deux excursions, je me proposai de consacrer une journée à parcourir les hauteurs de Beauregard, dont les pentes ombragées dominent la ville vers l'orient.

1. La *Gallia christiana*, qui fait mention de cette inscription, ajoute que l'abréviation *SVD* signifie *seculo quinto defunctus*. C'est là une erreur grave, car au *v^e* siècle on comptait encore par consulats : l'épithaphe de l'évêque Gallus en est une preuve. L'usage de compter suivant l'ère chrétienne ne fut introduit que dans le *vi^e* siècle par Denis le Petit, et l'usage de compter par siècles ne fut adopté que beaucoup plus tard encore. L'épithaphe de saint Grat est évidemment du *ix^e* siècle.

Dans ce but, je traversai le pont romain au faubourg du Pont-de-Pierre, et je m'acheminai vers le sommet de la colline par une route qui monte doucement, en formant de nombreuses sinuosités. A l'un des tournants, je m'arrêtai, frappé par la beauté du tableau qui s'offrait à mes yeux, et je me décidai à prendre une seconde vue de la ville. De ce côté, j'avais à mes pieds le Buthier; plus loin, c'était la tour des prisons, la tour carrée des seigneurs de la Porte-Saint-Ours, les ruines élevées du



CHALETS DE LA COMBE.

théâtre, les clochers de la cathédrale, de Saint-Étienne et de la collégiale; au fond de la vallée, les châteaux d'Aymavilles et de Sarre gardant les rives de la Doire, et, pour dernier horizon, les glaciers de Valgrisanche. Jamais ce nom de Beauregard ne fut plus justement appliqué qu'à la colline d'où l'on contemple cette scène splendide.

Mon dessin achevé, je me dirigeai vers le nord-ouest, et, passant devant la ferme du prieuré de Saint-Ours où se voient encore quelques vestiges des peintures qui décoraient la façade sur la cour, je pénétrai dans le frais vallon de La Combe. Il faut renoncer à peindre le charme saisissant de ce pli embaumé de la montagne; quelle délicieuse retraite! Un doux tapis de verdure parsemé de fleurs est sous vos pas; de nombreux châtaigniers ombragent votre tête, et un clair ruisseau, qui coule au travers de la prairie, fait entendre son murmure inégal. Lorsqu'on a marché ainsi pendant

quelque temps, on arrive devant une masse de rochers de la forme la plus imposante ; quelques chalets, des berceaux de vigne, des arbres séculaires se groupent autour de ces rocs couverts de mousse et composent un gracieux tableau.

On a retrouvé en cet endroit les restes d'un canal de construction romaine, destiné sans doute à conduire les eaux d'une source lointaine jusqu'à la cité. Cet aqueduc franchissait le Buthier à l'aide d'épais tuyaux de plomb dont on a découvert des débris



POROSSAN.

à différentes époques. Le canal, visible encore dans les caves des maisons de La Combe, est du même temps que tous les travaux de ce genre, dont la ville d'Aoste est sillonnée.

POROSSAN.

En poursuivant ma promenade au delà des chalets, j'arrivai bientôt à Porossan : ce village me parut si heureusement situé, si coquet avec son clocher et ses maisons en bois, si bien détaché sur un fond de montagnes aux formes grandioses, qu'il me fut impossible de résister au désir d'en prendre un croquis.

A une distance très-rapprochée de ce village, je trouvai enfoui dans le creux d'un étroit vallon le monument que je désirais visiter et qui était l'un des buts de ma promenade.

L'aqueduc de Porossan se compose en cet endroit d'une simple arcade construite pour franchir le vallon et n'a de véritablement intéressant que son ancienneté; il fut élevé en 1288, aux frais de Pierre de Quart, prévôt de la cathédrale d'Aoste. Cet homme généreux, voulant fertiliser les campagnes de Saint-Christophe, de Quart, et amener l'eau



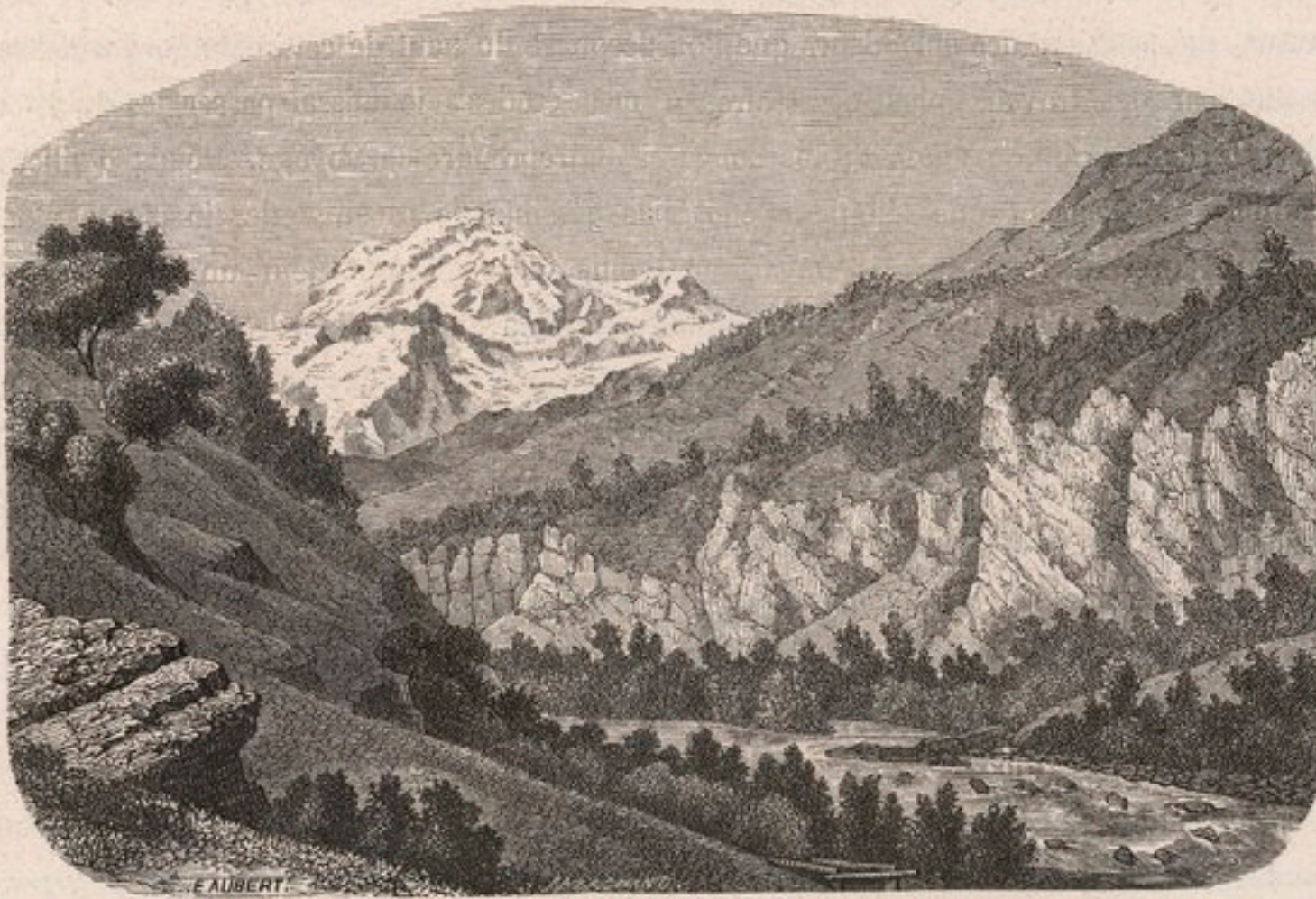
AQUEDUC DE POROSSAN.

jusque dans le château de ses ancêtres, obtint du comte Amé V le Grand l'autorisation de détourner une partie du torrent de Valpelline. L'aqueduc de Porossan parcourt une distance considérable et peut rivaliser avec les travaux romains les plus utiles, car il a rendu la vie à des campagnes autrefois désolées par la sécheresse. La reconnaissance publique a donné le nom du fondateur à cet ouvrage si précieux pour les laboureurs : on l'appelle encore de nos jours le Ru-Prévôt. L'arcade construite au temps de Pierre de Quart subsiste tout entière, mais à une époque plus moderne on en a bâti une seconde à la distance de quelques mètres.

La seconde arcade n'a de prix que pour ceux dont la pensée se reporte aux services qu'elle rend à l'agriculture, car au double point de vue de l'art et de l'archéologie elle n'offre aucun intérêt.

MÈRE DES RIVES.

Le but de ma dernière promenade autour de la ville fut par le Buthier, dont je voulais explorer le cours en le remontant. Je dirigeai donc mes pas vers un endroit nommé



MÈRE DES RIVES.

la Mère des Rives¹, *Mater rivorum*. Là, je m'arrêtai, frappé par l'aspect calme et grandiose de ce lieu solitaire, étonné surtout du contraste qui s'offrait à mon esprit : à quelque distance, la ville que je venais de quitter, la ville toute pleine de vie, de rumeurs et d'agitation, conséquence des habitudes laborieuses ; ici, pas une trace d'habitation, pas un vestige humain, nul autre bruit que le fracas des eaux.

Rien n'égale la beauté sauvage de ce site : des arbres de toute nature descendent des collines les moins élevées et viennent presque baigner leur pied dans les flots

1. Le Ru-Meiran (*rivus meridianus*) commence en cet endroit ; il prend au Buthier une grande quantité d'eau, arrose les plaines d'Aoste, alimente les fontaines de la ville et fait mouvoir un grand nombre de moulins et d'usines.

écumants du torrent; plus loin d'âpres rochers se dressent vers le ciel. Lorsque l'on regarde vers le midi, les fonds du tableau sont occupés par le Bec de None et le Mont-Émilien. Quand on se tourne au contraire vers le nord, on aperçoit, à l'extrémité de la vallée, les sommets glacés du mont Combin.

BEC DE NONE.

Malgré le vif désir d'accomplir à mon tour l'ascension du Bec de None qui s'élève au sud de la cité, malgré les tentations que j'éprouvais toutes les fois que d'autres, plus heureux, me parlaient des splendeurs que l'on découvre du haut de cette cime orgueilleuse; entraîné par des travaux plus nécessaires à mes études, je laissai passer les jours et arriver le temps où il ne fallait plus songer à entreprendre le voyage. J'étais d'ailleurs tranquilisé en pensant que s'il ne m'était pas possible de raconter les incidents d'une excursion aussi intéressante, je pouvais au moins indiquer au lecteur un ouvrage bien supérieur à ce que j'aurais dit moi-même. Le panorama de la chaîne des Alpes, depuis le Mont-Blanc jusqu'au Mont-Rose, a été relevé avec une habile précision par le chanoine G. Carrel et publié à Aoste en 1855. Une notice explicative accompagne ce beau travail et contient d'excellents conseils pour ceux qui voudront escalader ce pic élevé. Bien persuadé que venant après ce savant ecclésiastique, qui appartient au chapitre de Saint-Ours, il ne me restait rien à glaner, j'ai pris plus facilement mon parti de cette course manquée. Néanmoins, pour faire taire tous les scrupules de ma conscience, je crois devoir insérer ici une lettre écrite en 1857 par le docteur C....., au retour d'une promenade au Bec de None¹. Mes lecteurs me sauront gré, je l'espère, de leur avoir fait connaître cette relation vive et spirituelle, qui les engagera à suivre l'exemple de l'aimable écrivain :

« Lorsque, il y a quelques années, j'appris que le Bec de None était devenu
 « accessible aux moins intrépides d'entre les visiteurs de nos montagnes, je me promis
 « de faire, aussitôt que les circonstances me le permettraient, l'ascension du magnifique
 « belvédère si heureusement conquis sur la nature. Cette ascension, j'ai eu le plaisir de
 « la faire le vendredi 28 août, par un temps très-propice et en compagnie de MM. le pro-
 « cureur M... et du notaire D..., auxquels a bien voulu se joindre M^{lle} E. D...,
 « comme pour me faire comprendre que l'ascension projetée était tout simplement une
 « gaie et gracieuse promenade. C'est ce qu'elle a été, en effet.

« Partir d'Aoste à cinq heures du matin, déjeuner deux heures après au Reverrier.
 « *maïen* (chalet) de M. D..., découvrir progressivement la cime du Mont-Rose et

1. Cette lettre a été publiée dans la *Feuille d'Aoste* du jeudi 10 septembre 1857.

« celle du Mont-Cervin; plonger le regard émerveillé dans la profondeur de la vallée
 « qui conduit au grand Saint-Bernard, avec le Vêlan et le Combin pour tableau, et
 « de celle qui conduit au petit Saint-Bernard, avec le Mont-Blanc pour couronnement;
 « avoir toujours devant les yeux notre antique cité, couchée au-dessous des vignes et
 « étendue sur le gazon, la tête à l'est et les pieds à l'ouest; marcher plusieurs centaines
 « de pas au bord d'un large et limpide ruisseau aboutissant à une cascade admirable
 « qui verse avec un grand bruit sa poussière de diamants au fond du petit vallon de
 « Pontaille, près duquel s'accumulent les traces d'un immense incendie de la forêt;
 « atteindre au-dessus de la cascade le Dard, le plateau solitaire de Comboë pour y
 « reprendre haleine tout à son aise; gravir par un chemin parfaitement tracé, et emporté
 « sur l'aile de l'espérance, le pic, objet de mes convoitises; atteindre enfin, accompagné
 « de réconfortantes provisions et d'un hilarant *barillet*, le sommet où l'on trouve le plus
 « beau spectacle que Dieu ait accordé à l'homme après le firmament; n'est-ce pas là,
 « cômme je le disais, une gaie et gracieuse promenade? Telle est la vérité! Grâce à
 « M. le chanoine Carrel, une longue et pénible ascension s'est trouvée, d'un coup de
 « baguette, transformée en courte et rapide excursion. Ni le Righi, ni le Faulhorn,
 « sur lesquels tant de milliers de voyageurs se succèdent chaque année, n'offrent rien
 « de comparable au Bec de None. Il y a entre ces panoramas la différence qui existe
 « entre le groupe circonscrit des cimes de l'Oberland de Berne et le groupe étendu des
 « cimes de l'Oberland d'Aoste. Il est vrai qu'au Righi et au Faulhorn on trouve, après
 « nulle fatigue, des hôtels où, avec l'air des Alpes, on rencontre le confort des
 « villes. Je parie que la plupart des étrangers y montent, à cette seule fin, admirer
 « la belle nature avec un meilleur appétit. Il n'en sera pas probablement ainsi de
 « notre Bec de None, où nous avons pourtant trouvé d'incontestables traces d'un
 « repas que la sainteté du jour nous a malheureusement empêchés d'imiter, tout
 « en arrosant la maigreur du nôtre avec un excellent vin. Un jour viendra, peut-être,
 « où l'étranger, qui aime assurer par un bon lit et un bon dîner le succès de ses
 « contemplations, trouvera au Comboë, si hospitalier déjà, une cantine où il pourra
 « faire et refaire ses forces, comme cela nous est arrivé au Reverrier, où nous
 « soupions à sept heures du soir.

« J'avais espéré faire cette excursion avec M. le chanoine Carrel. Je regrette
 « beaucoup que les circonstances ne l'aient point permis, mais je dois dire à ce
 « savant ami que, s'il ne m'était pas présent en chair et en os, il ne m'était que
 « plus présent en esprit. A chaque pas, à chaque aspect, son image se dressait devant
 « moi vivace et active. Le tracé et l'exécution du chemin, à mesure que nous appro-
 « chions du sommet, excitaient davantage mon admiration et ma reconnaissance, et
 « quand on est au sommet, au centre du vaste cirque de glaciers s'étendant de gauche

« à droite du Nomenon au Mont-Rose, l'exactitude de la carte qui en indique tous
« les points et qui nous devient un guide si précieux transforme notre admiration et
« notre reconnaissance en un véritable enthousiasme, *hosanna in excelsis!* Pour prix
« du plaisir que j'ai éprouvé vendredi dernier, à défaut d'une ode que je suis incapable
« de faire, j'ai résolu là-haut de proposer à mes chers concitoyens d'appeler ce sommet
« enchanté : *le pic Carrel*.

« A l'âge de seize ans, j'avais gravi avec mes amis MM. D..... et M..... une
« cime plus élevée, le pic de dix heures, appelé depuis quelque temps le Mont-
« Émilien. Peut-être mes deux amis et moi avons-nous les premiers fait cette
« ascension. Le souvenir de cette belle équipée de mon adolescence s'est présenté à
« moi lorsque je me trouvais sur le sommet de son humble voisin, le pic de onze
« heures, et ce souvenir avait une telle vivacité que tout l'intervalle écoulé au milieu
« de tant de vicissitudes diverses avait complètement disparu. C'était, après un tiers
« de siècle, le même spectacle, un de ceux que la mémoire ne perd jamais. Pourquoi,
« me suis-je dit, en voyant si près au-dessus de moi la cime du Mont-Émilien,
« avons-nous cherché si haut et si loin, à travers tant de difficultés, ce même
« panorama qui nous est offert ici après un si court et un si facile trajet?..... Ma
« réponse, en quittant le sommet, a été un nouvel hommage à la sagacité et à
« l'intrépide activité de celui qui avait ainsi rapproché de la cité d'Aoste un des plus
« beaux belvédères du monde. »

LA VALLÉE D'AOSTE

LE GRAND SAINT-BERNARD

J'étais arrivé au terme de mes recherches sur les monuments d'Aoste; de nouvelles promenades dans les environs de la cité ne pouvaient plus m'offrir d'autre but que le plaisir sans cesse renaissant causé par la vue de cette nature ravissante : aussi fallait-il songer sérieusement au départ. Bientôt je me remis en route pour regagner la France, en passant par la vallée du grand Saint-Bernard. Il me reste à faire connaître, dans un dernier chapitre, cette partie du val d'Aoste.

Depuis longtemps déjà, la route qui de la cité d'Aoste conduit au col du grand Saint-Bernard est praticable aux voitures jusqu'au village de Saint-Rhémy. Bientôt, grâce à des conventions récentes conclues entre le gouvernement sarde et la Suisse, cette route deviendra une voie de communication importante qui permettra aux deux États voisins d'échanger plus facilement les produits de leur sol et de leur industrie. Des améliorations d'une utilité tellement incontestable profiteront sans nul doute aux habitants du val d'Aoste et du Valais; aussi faut-il remercier les hommes dont les esprits généreux ont pris l'initiative de ces projets, et hâter de nos vœux l'exécution de leurs plans. Mais, pour le touriste qui parcourt les Alpes dans le but d'admirer l'austère grandeur de ce passage renommé, et qui veut à son tour franchir le seuil hospitalier du couvent, ne faut-il pas déplorer un semblable changement? La route nouvelle, en effet, ne doit plus passer par le col du grand Saint-Bernard; elle se séparera de l'ancien chemin à Étroubles, village situé à dix kilomètres environ d'Aoste, et au lieu de suivre au nord-ouest la vallée du Buthier elle se dirigera au nord vers le col de Menouve. Là, un long tunnel sera creusé, et c'est à travers les entrailles

de la terre qu'on franchira la crête de la montagne. La route aboutira dans la vallée d'Entremont en Valais, et ira reprendre à Saint-Pierre le grand chemin actuel.

Il restera, je l'espère du moins, assez de voyageurs amis de la science, curieux des sombres beautés de ces déserts glacés, ou séduits par les souvenirs historiques qui s'y pressent en foule, pour préférer les âpres solitudes sillonnées par l'antique voie consulaire aux prosaïques avantages de la route nouvelle. Du reste, les immenses travaux nécessités par les difficultés que présente le terrain sur les deux versants de la montagne, et par le percement du souterrain, ne devant être achevés que dans quatre ou cinq ans, je n'avais pas à opter entre les deux directions. Dans tous les cas d'ailleurs j'aurais choisi le chemin que nos armées avaient suivi pour descendre dans les plaines de Marengo.

Je quittai la cité d'Aoste le cœur plein de mélancolie. J'abandonnais des amis qui s'étaient efforcés de rendre doux et charmant mon séjour auprès d'eux; je regrettais cette vie active, si bien remplie et par les études que m'avait facilitées la direction habile du prieur Gal et par les travaux accomplis le crayon à la main, en plein air et sous les brûlants rayons du soleil d'Italie. L'espoir de visiter encore ces montagnes venait néanmoins adoucir quelque peu la tristesse qui me dominait à mon départ.

Sorti de la ville par le faubourg Saint-Étienne, je gravis lentement la route qui passe devant les fermes de Bibian. À chaque pas, je me retournais pour donner encore un regard aux remparts, aux tours et aux clochers de l'antique cité. Puis, arrivé à l'endroit où le chemin tourne et s'enfonce dans les défilés de la vallée du Buthier, j'adressai un dernier adieu à tout ce paysage qui allait disparaître.

Ainsi que toutes les routes de la vallée, la route du grand Saint-Bernard est une longue suite de tableaux délicieux. Coupée de la façon la plus pittoresque, elle serpente au milieu d'une végétation puissante, tantôt ombragée par des arbres séculaires, tantôt bordée par des vignes en berceaux; çà et là apparaissent des hameaux perdus dans la verdure ou suspendus aux flancs des collines.

Après une heure de marche sur cette route si délicieusement accidentée, j'aperçus l'église, le clocher de Gignod, les ruines d'une tour ancienne, et les maisons éparpillées de ce bourg, qui n'offre rien de bien remarquable.

GIGNOD.

Gignod, chef-lieu de l'un des mandements de la province, ainsi que son vaste territoire, composait, il y a quelques siècles, une des seigneuries les plus importantes du duché. Les paroisses d'Étroubles, de Saint-Oyen, de Saint-Rhémy, d'Allein et Douves, de Saint-Étienne, dépendaient de ce fief. Gignod et Saint-Étienne étaient placés

sous la juridiction indivise des sires de Gignod et Archieri; Allein, Douves et toute la vallée de Valpelline sous la juridiction, indivise aussi, des mêmes seigneurs de Gignod et de la Maison de Dochan.

Dès l'année 1240, Thomas de Savoie, comte de Flandre, avait enlevé à ces



TOUR DE GIGNOD.

anciennes familles leurs droits de juridiction pour les réunir aux domaines de la couronne, mais celle-ci ne les conserva pas longtemps; elle avait à récompenser de loyaux services: aussi, en 1252, le comte Amé IV donna l'investiture du fief à Jacques de Quart. En 1378, après la mort de Henri de Quart, dernier rejeton de la noble Maison, tous les domaines de Gignod retournèrent à la couronne.

Les paroisses d'Étroubles, de Saint-Oyen et de Saint-Rhémy n'avaient pas de seigneurs particuliers, s'il faut en juger par la déclaration contenue dans la reconnaissance

des franchises du duché; voici les termes mêmes de l'acte signé par Amé IV en 1246 :
 « Nous, Amé, comte de Savoie, déclarons promettre de bonne foi à nos sujets
 « d'Étroubles et de Saint-Rhémy que nous ne les aliénerons de nos mains en aucune
 « façon, à moins qu'il ne nous arrive d'être forcé d'aliéner la vallée d'Aoste tout
 « entière....., etc.... » Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les juridictions qui se
 rattachaient à ces domaines ont appartenu aux souverains, jusqu'au moment où la
 baronnie de Gignod fut créée, ainsi qu'on le verra plus loin.

Depuis bien des siècles, les familles de Gignod, de Dochan et Archieri sont
 éteintes. La première étant la seule qui ait occupé une place marquante parmi la
 noblesse du pays, nous n'aurons point à parler des deux autres.

Le premier membre de cette Maison, dont les archives du duché fassent une
 mention authentique, est Girard de Gignod, chevalier, signataire d'un acte public en
 date du 9 des calendes d'octobre 1095. Les seigneurs de Gignod sont au nombre des
 nobles indépendants et altiers qui, par leur refus de se soumettre aux comtes de
 Savoie, obligèrent ces princes à employer contre eux des mesures répressives. Après
 avoir ainsi sacrifié à leur orgueil tout pouvoir administratif et juridique, toute influence
 légitime dans la conduite des affaires politiques de la vallée, les seigneurs de Gignod
 demeurèrent confinés au fond de leurs châteaux démantelés, ne possédant plus d'autres
 terres que celles dont les comtes de Savoie avaient daigné leur laisser la jouissance.
 La famille ne tarda pas à se disperser, puis elle disparut¹.

En 1543, les terres d'Allein et de Douves ayant été séparées du mandement
 royal de Quart, dont elles faisaient partie depuis l'an 1378, le duc Charles le Bon
 en donna l'investiture à Nicolas de La Creste, gentilhomme du pays.

Vers 1584, le duc Charles-Emmanuel I^{er} pensa que le temps était venu de
 récompenser les services rendus à son père Emmanuel-Philibert et à lui-même par
 François de La Creste, premier secrétaire d'État². Il reconnut que le titre de seigneur
 d'Allein et de Douves était de trop minime importance pour convenir à un homme
 aussi distingué, et résolut de l'élever au niveau des plus anciennes familles du duché.
 Voulant faire à son fidèle conseiller une grande position, il réunit aux terres d'Allein
 et Douves, appartenant depuis quarante ans à la famille de La Creste, les domaines
 de Saint-Martin de Corléans, de Saint-Étienne, de Gignod, d'Étroubles, Saint-Oyen
 et Saint-Rhémy, forma de ces immenses possessions un seul fief, et en donna

1. Les armoiries de la famille de Gignod étaient d'or au portail crénelé et à l'antique, accosté de deux
 tours crénelées, le tout de gueules, maçonné de sable, le fronton du portail sommé d'un corbeau de sable
 allumé et becqué de gueules.

2. Les armoiries de La Creste étaient d'azur au coq d'or, crêté, barbé, allumé, membré et armé de
 gueules, avec la devise : NIL NIMIVM.

l'investiture à François. Non content d'un tel acte de générosité, le duc, par lettres patentes de la même année (1584), érigea en baronnie le nouveau fief et y attacha la qualité de pair du duché. En même temps, ordre était donné au gouverneur, au bailli et aux autres officiers, de faire prendre rang au baron de Gignod, dans les conseils généraux ou particuliers, immédiatement après le dernier baron de la vallée, avant tout seigneur banneret ne portant pas un titre de noblesse.

Cette ordonnance faillit amener le trouble dans l'assemblée générale des États, au mois de décembre suivant. Le baron de Gignod, enhardi par les témoignages de faveur dont il était comblé, voulut prendre rang après les barons de Fénis et de Châtillon; mais tous les seigneurs d'antique origine s'opposèrent avec énergie aux prétentions de François de La Creste. Le gouverneur du duché, comprenant que son autorité n'avait pas assez d'influence pour aplanir de semblables difficultés, se décida à renvoyer les mécontents devant le duc. Les principaux signataires de la protestation étaient : Georges et Claude de Challand, Humbert de Pont-Saint-Martin, Louis et Pierre de Valleise, Philibert de Nus, François de Sarriod d'Introd, Pierre de Sarriod de La Tour, les fils de Claude d'Avise, et bien d'autres encore. On comprend sans peine que l'orgueil de cette noblesse si fière de son passé devait se révolter en présence d'un parvenu réclamant la préséance d'une façon aussi inattendue.

La question resta longtemps indécise; enfin, en 1632, le marquis Pallavicini¹, baron de Gignod par suite du mariage d'Adalbert Pallavicini son père avec Philiberte de La Creste, unique héritière de cette famille, vit son rang définitivement fixé en vertu d'une décision expresse du duc de Savoie. Dans les audiences générales, les barons de Gignod furent désormais appelés à la suite des maisons de Nus et de Quart. En 1694, François Pallavicini, grand écuyer de Victor-Amédée II et chevalier de l'Ordre, essaya de nouveau de prendre rang après les barons de Valleise; mais il dut renoncer à ses desseins et se contenter de la place assignée à sa Maison.

Sans avoir une existence ancienne, la famille de La Creste avait brillé d'un vif éclat; on peut juger de la grande situation qui lui avait été faite par François de La Creste², en considérant les alliances auxquelles ce seigneur eut le droit de prétendre pour ses trois filles. L'aînée avait épousé un Doria, marquis de Dolce Acqua, la seconde le marquis de Voghera, et la troisième le marquis Adalbert Pallavicini, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

1. Les Pallavicini de Gignod portaient : cinq points de gueules équipollés à quatre d'argent, au chef d'or chargé d'une aigle éployée à deux têtes de sable, becquée, membrée et couronnée de gueules.

2. Le testament de François de La Creste ordonnait au gendre qui lui succéderait de prendre son nom et ses armoiries. Les volontés du testateur furent religieusement exécutées, et nous voyons en 1737, parmi les officiers généraux de l'armée piémontaise, un marquis Pallavicini La Creste, baron de Gignod.

Il ne reste aucune trace du château des premiers seigneurs de Gignod : l'église paroissiale a été construite sur l'emplacement autrefois occupé par la forteresse féodale. La tour qui s'élève sur un mamelon, non loin du clocher, est le seul débris d'un fort bâti, dit-on, en cet endroit pour repousser les tentatives d'invasion des protestants suisses; on craignait que, poussés par Calvin, furieux d'avoir été chassé hors de la vallée, les réformés ne voulussent venger leur chef.

Il n'y a donc rien à dire de Gignod, sinon que la construction du clocher fut commencée l'an 1481 d'après les plans et sous la direction de maître Yolli de Gressoney¹. Cette date prouve que depuis longtemps déjà les murailles crénelées des sires de Gignod avaient été rasées par l'ordre des comtes de Savoie, car l'église était bâtie avant que l'on songeât à l'érection du clocher. Il devient alors plus facile de déterminer approximativement l'époque à laquelle cette fière famille refusa d'obéir aux souverains et reçut le châtiment qu'elle s'était attiré. Elle a disparu bien promptement, surtout si l'on compare la durée de son existence à celle des principales Maisons de la vallée restées fidèles à la race d'Humbert aux Blanches Mains.

VALPELLINE.

Gignod est le point où vient aboutir la vallée de Valpelline. Malgré l'attrait d'une pareille excursion, malgré le puissant intérêt que peut inspirer aux minéralogistes l'énumération des richesses qu'elle renferme, mon intention n'est pas de conduire les lecteurs dans les détours de cette vallée. Il me suffira de rappeler les mines d'Ollomont, hameau situé dans la montagne à une certaine hauteur au-dessus du village de Valpelline. Là, dans une belle usine, on traite un minerai de cuivre pyriteux, dont les filons sont exploités à une grande profondeur. L'établissement mérite une visite attentive de la part de tous ceux qui s'occupent de métallurgie. Les étrangers remarqueront surtout une roue d'un diamètre immense; cet appareil sert à faire monter à la surface du sol, et à descendre dans les entrailles de la terre les bennes remplies de minerai ou chargées de travailleurs, lorsque ceux-ci quittent ou reprennent leur rude besogne. Je renonce à donner plus de détails sur cette intéressante partie du val d'Aoste, car, dans un livre comme celui-ci, il ne faut pas s'appesantir sur toutes choses; une telle prétention pourrait conduire bien loin, et plusieurs volumes ne suffiraient pas à l'accomplissement d'une tâche aussi considérable.

1. On trouve dans le recueil intitulé : *Historia patriæ monumenta, scriptorum*, t. III, col. 604, la convention passée entre Yolli, *architectus*, et Boniface d'Avise, conjointement avec quelques paroissiens de Gignod, pour l'érection du clocher. Cet acte porte la date du 6 mars 1481.

ÉTROUBLES. SAINT-OYEN.

De Gignod à Étroubles la distance est d'environ six kilomètres. On franchit lentement cet intervalle par une pente continue; aussi malgré le bon état de la route les voitures avancent-elles assez doucement pour qu'un piéton les suive sans peine. A peu près à moitié chemin la vallée se resserre et devient bientôt un étroit défilé; le chemin, taillé en corniche, semble tellement pressé entre la montagne et le précipice, que souvent on se demande s'il ne va pas disparaître tout d'un coup à l'un des angles du rocher. Cependant la vallée ne tarde pas à s'ouvrir de nouveau; la route suit le flanc d'une montagne couverte de bois, et de ce point on peut jouir d'une admirable perspective, soit en regardant vers les monts opposés, soit en tournant les yeux en arrière. Enfin paraissent les maisons d'Étroubles, grand et beau village traversé par la route.

C'est ici que dans quatre ou cinq ans le voyageur changera de direction pour suivre le nouveau tracé qui le conduira au col de Menouve. Les quelques mots dits sur cette grande entreprise, au commencement de ce chapitre, doivent suffire, selon moi, pour éclairer le lecteur, sans qu'il soit besoin d'insister davantage.

Nous savons tous que la vallée, dont nous parcourons aujourd'hui les sinuosités, a été traversée au mois de mai 1800 par une armée héroïque, enflammée au souffle du plus puissant génie des temps modernes. Les historiens qui ont raconté ce fait d'armes extraordinaire se sont presque tous bornés à retracer les événements au point de vue de l'ensemble de l'entreprise : il me semble alors qu'on ne lira pas sans intérêt la relation d'un modeste curé de campagne, témoin du passage de nos soldats, et exprimant dans un naïf langage son étonnement et ses frayeurs. Voici donc la copie fidèle d'une lettre écrite par l'abbé Vésenda qui se trouvait à Étroubles, dans sa famille, au moment où les premières têtes de colonnes de l'armée française débouchèrent du grand Saint-Bernard.

« Quelques jours avant que les Français fussent descendus du grand Saint-Bernard,
« les Autrichiens avaient placé un canon au midi d'Étroubles, sur une petite éminence.
« Le matin du jour où les Français commencèrent à franchir la montagne, je remarquai
« que le canon avait disparu. Étant allé dire la messe à une chapelle située à un quart
« de lieue d'Étroubles, pendant que j'étais à l'autel, j'entendais au loin, dans la
« direction de la montagne de Menouve, des coups de fusil, sans savoir que les
« arrière-gardes des Autrichiens se repliaient déjà. En revenant à la maison, je trouvai
« les Autrichiens en alerte et se disposant à couper le pont pour n'être pas surpris;
« ce qui pourtant ne fut pas exécuté. Je me suis transporté alors sur une hauteur
« voisine, et j'ai vu quelques Français s'avancant en toute hâte pour éviter les balles

« que leur envoyaient les Autrichiens en retraite. Un quart d'heure après je vis venir
« le gros de l'armée qui avançait drapeaux déployés. Je pris alors le parti de me réfugier
« à ma montagne, à une heure au-dessus du bourg. A peine arrivé et caché dans une
« forêt voisine, je vis deux ou trois Français qui couraient après ma belle-sœur aussi
« réfugiée dans ce bois. Je m'approchai de ces soldats qui ne m'ont point insulté, et
« qui m'ont dit seulement que je ne devais pas avoir peur et que je devais me rendre
« à ma maison. Je suivis ce conseil, je revins, et je trouvai un officier qui me mena
« au général Dupont, lequel, me prenant pour le curé d'Étroubles, me blâma vivement
« de m'être échappé.

« Ma maison était pleine de soldats, si bien que je fus réduit à habiter le galetas
« où je passai trois jours, n'ayant pour tout lit que deux fascines de bois d'aune sur
« lesquelles je me couchais.

« Nous avons eu pendant quinze jours environ trois mille hommes de passage. J'ai
« vu des officiers couverts de boue traîner des canons placés sur des arbres creusés exprès
« pour cela. On faisait bivouaquer les soldats toutes les nuits sur une éminence située
« à un quart de lieue du bourg, et nommée le champ des Crêtes. A la fin du passage,
« on a trouvé là quelques cadavres à peine recouverts de terre.

« Après huit jours continuels de passage de troupes, Napoléon est descendu du
« Saint-Bernard, s'étant fait précéder par le procureur du couvent, M. Ferretaz, qui,
« ne sachant où battre de la tête pour trouver un logis et à manger à Étroubles,
« m'est venu trouver à mon galetas, où je n'avais à lui donner que du pain de seigle
« très-dur, dont je me nourrissais. Ennuyé de cette façon de vivre, je me retirai
« chez mes parents à une demi-heure du bourg, et je perdis ainsi l'occasion de voir
« le Consul, qui, aussitôt arrivé, voulut parler au curé d'Étroubles, lequel était en
« retraite au couvent de Saint-Gilles de Verrès. Il fit appeler aussi le curé de
« Saint-Oyen, mais il n'eut pas avec lui une longue conversation, celui-ci n'étant pas
« en état de répondre catégoriquement à toutes les questions que Napoléon aurait voulu
« lui faire.

« Vers le soir, le Consul s'est fait porter de la paille dans sa chambre avec le
« matelas que j'avais fait préparer la veille de son arrivée. La multitude des officiers
« qui arrivaient chaque jour ne trouvant pas où se coucher s'allaient plaindre à lui.
« Pour toute réponse, Napoléon leur montrait la paille en leur disant : « Voilà où je
« dormirai cette nuit. »

« Un jour, en descendant de mon galetas, je passai devant la porte de la chambre
« où un grand nombre d'officiers étaient assemblés et assis autour d'une table; on tenait
« probablement conseil de guerre. La sentinelle me prit, me conduisit à l'assemblée,
« disant qu'elle m'avait surpris écoutant ce qu'on disait. Heureusement le commandant

« de place, qui m'avait vu le jour précédent, dit que j'étais le maître de la maison,
« et j'en fus quitte pour la peur.

« Aussitôt après le départ du Consul, qui avait oublié une superbe carte géogra-
« phique en soie que le commandant fit enlever de suite, ce commandant me dit
« qu'il ferait débarrasser ma maison, si je voulais lui préparer les repas. Me voilà
« donc établi cuisinier d'un commandant de place, de généraux et d'officiers; j'étais,
« avec cette occupation, obligé de desservir la paroisse qui se trouvait sans prêtre.



SAINT-OYEN.

« J'ai risqué une fois de recevoir un coup de fusil qu'un soldat voulait me décocher,
« pour n'avoir pas voulu le conduire moi-même au logement qu'on lui avait assigné,
« quoique je lui eusse indiqué la maison qui se voyait de la place où nous étions.
« Heureusement il s'est trouvé des personnes derrière lui qui l'ont empêché de lâcher
« son coup. »

Après quelques instants consacrés à la visite des points principaux occupés par les soldats de la France autour d'Étroubles, je me remis en route, la tête si pleine des souvenirs enivrants de cette glorieuse époque qu'il me semblait à tout moment entendre au loin le roulement des tambours ou le cliquetis des armes. Bientôt, je traversai Saint-Oyen, petit mais gracieux village assis sur les bords du chemin, puis ayant

marché une demi-heure encore, j'arrivai à l'endroit où la vallée de Bosses aboutit à la vallée du Buthier. On m'avait appris que dans cette nouvelle direction, non loin de la route de Saint-Rhémy, s'élevait le château de l'une des plus anciennes familles du duché. Il n'y avait pas à hésiter ; je quittai le grand chemin, et au bout de vingt minutes de marche le vieux manoir de Bosses se montrait à mes yeux.

CHATEAU DE BOSSES.

A en juger par les meneaux des fenêtres, seul reste appréciable de l'architecture,



CHATEAU DE BOSSES.

cette construction doit remonter au ^{xii}^e siècle. De la forteresse féodale, un seul corps de logis est demeuré debout ; toute apparence de fortification a disparu ; ainsi, plus de tours, plus de créneaux, plus de donjon. Cependant on est autorisé à penser que l'antique château avait une grande importance, car l'édifice qui a résisté aux ravages du temps dépasse de moitié la hauteur de l'église bâtie à quelques pas de là. Des chalets dispersés sur la montagne, des sapins au noir feuillage encadrent l'église et le castel ; à l'extrémité du vallon s'élèvent des crêtes arides et anguleuses. L'ensemble de ce tableau est à la fois imposant et gracieux.

Au temps où la féodalité s'est établie, la seigneurie de Bosses ne se composait que de la juridiction d'une partie de la vallée de ce nom; elle appartenait alors aux seigneurs de Gignod. A l'époque où ces derniers furent dépossédés, elle passa sous la domination des seigneurs de Quart. La Maison de Gignod avait formé du ressort de Bosses un arrière-fief dépendant de leurs domaines¹ et en avait donné l'investiture à une famille qui prit le nom de cette terre. Lorsqu'ils furent mis en possession du fief de Gignod, les seigneurs de Quart ne voulurent déroger en rien aux obligations que leurs prédécesseurs avaient contractées.

La première inféodation de ce domaine en arrière-fief remonte à une époque bien reculée, car l'histoire de la vallée cite le nom des seigneurs de Bosses dès le XI^e siècle. Gérard de Bosses a signé comme témoin dans un acte passé entre les Maisons de Gignod et d'Avise, à la date du 9 des calendes d'octobre de l'an 1095.

Près de deux siècles plus tard, en 1248, un membre de cette famille, Pierre de Bosses, occupa le siège épiscopal d'Aoste; ce prélat souscrivit aux règlements de justice ajoutés, en 1253, par Thomas II, comte de Flandre, aux statuts de 1191, bienfait du comte de Savoie, Thomas I^{er}. Le vertueux évêque fonda dans la cité un hôpital qu'il dota de biens considérables², et mourut en 1259, après un épiscopat de onze années.

Au XVI^e siècle, nous voyons Léonard de Bosses, chanoine de la cathédrale, se distinguer par une piété exemplaire et les bonnes œuvres qu'il multiplia pendant le cours de sa carrière. Il mourut en 1511, et fut enseveli dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié, édifice dont il-était le fondateur³.

Des lettres patentes de Charles-Emmanuel I^{er}, signées dans le courant de l'année 1610, appelèrent un autre membre de cette famille aux fonctions de vice-bailli du duché et de lieutenant au gouvernement d'Aoste. Michel de Bosses, qui fut aussi

1. La reconnaissance passée à Jacques de Quart par Rollet de Bosses, tant en son nom qu'au nom de ses frères, tous deux fils de Guillaume de Bosses, chevalier, prouve le fait que nous avançons. On trouve dans l'acte ces mots : « ce fief qu'ils tenaient autrefois des seigneurs de Gignod; *quod feudum olim tenebatur ab illis de Gignio.* » L'acte porte la date du 18 des calendes de septembre de l'an 1300.

2. Il est fait mention, dans un livre des anniversaires de la cathédrale d'Aoste, composé par ordre du chapitre en 1554, à la date du 24 juin, de la procession qui devait se faire audit jour dans toute la ville et jusqu'à l'hôpital de Bosses. *Usque ad hospitale de Bocza.* (*Historiæ patriæ monumenta, scriptorum*; t. III, col. 640.)

Édouard, comte de Savoie, dans la sauvegarde qu'il signa à Chambéry, le 26 juillet 1327, en faveur de l'hospice de Colonne-Joux (petit Saint-Bernard), prit sous sa protection d'autres maisons hospitalières, entre autres, *hospitale Moriaco, hospitale de novo constructum per Jaquematum de Bocza, quondam in civitate Augustæ, prope portam de Friours.* On appelait ainsi la porte Décumane, du nom de la famille noble qui avait fixé sa demeure en ce lieu.

3. La preuve de cette fondation se trouve dans le recueil des *Historiæ patriæ monumenta, scriptorum*; t. III, colonne 615.

secrétaire d'État, et que la confiance du souverain chargea en mainte occasion des missions les plus épineuses en Saxe et auprès des différentes cours d'Allemagne, mourut à Bielle, en 1626. Pour se conformer à ses dernières volontés, on transporta ses restes mortels à Aoste et on les déposa dans la sépulture de sa Maison.

En 1378, après la mort de Henri de Quart, dernier survivant de la noble famille, le fief de Quart tout entier rentra, on s'en souvient, dans le domaine de la couronne; à dater de cette époque, les seigneurs de Bosses ont relevé directement de la Maison de Savoie. Jean et Pierre de Bosses sont les premiers qui aient rendu hommage au souverain, par acte du 23 septembre 1406, sous le règne d'Amé VIII. Il est bon de remarquer cependant que cet acte d'hommage contenait une clause destinée à rappeler l'origine du fief. Les seigneurs de Bosses continuèrent ainsi à constater les droits de la couronne, soit dans des reconnaissances particulières, soit dans des reconnaissances publiques lors des audiences générales, jusqu'en 1550, époque à laquelle le duc de Savoie, Charles le Bon, accablé par le malheur des temps, fut obligé d'aliéner les domaines de Quart. Dès lors, les seigneurs de Bosses furent admis à rendre leur hommage simplement et à recevoir l'investiture sans la clause qui rappelait l'origine du fief. Dès lors aussi, ils siégèrent au milieu de la plus ancienne noblesse du duché, toutes les fois que les États généraux furent réunis.

Depuis bien des siècles la branche aînée de cette famille est éteinte, mais des branches collatérales lui ont succédé. En 1827, le roi Charles-Félix, pour reconnaître les bons services de Savin de Bosses, officier dans ses armées, attacha le titre de comte au domaine de Bosses. Aujourd'hui la famille subsiste encore. Un homme de cœur et d'esprit, dont le nom a longtemps figuré au premier rang parmi les officiers supérieurs de l'armée piémontaise, la représente dignement¹.

SAINT-RHÉMY.

De Bosses à Saint-Rhémy la distance est très-rapprochée, aussi ne tardai-je pas à me trouver devant ce dernier village qui se présente de façon à être difficilement oublié. Situé au bord du Buthier, d'immenses forêts de mélèzes, qui couvrent à droite et à gauche les pentes rapides des montagnes, le protègent contre les avalanches; au fond s'élèvent des pics aigus et dépouillés, dont la base est revêtue par place de lichens clairsemés, faible et dernier effort d'une végétation qui devient elle-même impossible quelques mètres plus haut.

Saint-Rhémy, ce pauvre petit village perdu dans une gorge sauvage, remonte

1. Les armoiries de la Maison de Bosses sont d'argent, au chef endenché de gueules à cinq pointes.

cependant à l'antiquité la plus reculée. Au temps des Romains, il y avait là une station bâtie sur la voie consulaire qui passait en cet endroit. Saint-Rhémy alors se nommait *Eudracinum*; à cette époque, comme aujourd'hui, il était nécessaire de trouver au pied de ce passage redoutable un lieu de refuge où il fût possible de se reposer, et



SAINT-RHÉMY.

d'attendre la fin des terribles tempêtes qui éclatent trop souvent dans ces parages et dont le voyageur ne peut braver les coups sans s'exposer à d'incalculables dangers. A chaque instant, en creusant le sol autour du village, on retrouve des briques ou des fragments de tuiles romaines; ces débris portent en général le nom des fabricants que le lecteur connaît déjà.

Saint-Rhémy renferme un poste de carabiniers royaux, un bureau de douane et une excellente auberge. Le soir de mon arrivée, assis devant une table couverte de mets

abondants et recherchés, je ne pus m'empêcher de songer à M. Töpfer et de maudire ces gens d'esprit qui sacrifieraient tout, gens et choses, au plaisir de lancer quelques paroles acérées. Le bon Marcoz, dont l'écrivain genevois a fait un portrait si défavorable, est un honnête et digne homme; sa carte n'est pas chère, dans un pays où tout manque et où il faut apporter de loin les choses nécessaires à la vie.

A partir de Saint-Rhémy, la route n'est plus qu'un sentier rocailleux serpentant au milieu d'un chaos de rochers tombés des flancs de la montagne, et semés confusément dans le creux de ce vallon désolé. A mesure que le chemin s'élève, on voit peu à peu les sapins céder la place à de petits arbustes rabougris et chétifs; à leur tour ces buissons disparaissent, il ne reste plus, pour toute végétation, qu'une herbe rare et courte. Ce dernier symptôme de vie ne tarde pas à s'évanouir, alors on continue de monter sans pouvoir arrêter son regard sur d'autres objets que des blocs de pierre grise ou jaunâtre d'un aspect sévère. Toute cette nature est empreinte d'un caractère de sombre grandeur fait pour impressionner vivement les esprits, même les plus légers.

Après deux heures d'une montée rapide et fatigante, au détour d'un rempart de rochers qui, vus d'un peu plus bas, semblent infranchissables, j'aperçus les bâtiments de l'hospice; un petit lac, d'où s'échappe une des branches du Buthier, me séparait seul du couvent.

HOSPICE DU GRAND SAINT-BERNARD.

Le plateau du grand Saint-Bernard est un bassin triangulaire dominé par le mont Vêlan à l'est, la pointe de Dronaz à l'ouest, et au midi par une haute barrière de pics décharnés. Le lac, entretenu par la fonte des neiges, loin d'apporter dans ce tableau le charme riant que répand d'ordinaire la présence des eaux dans un paysage, semble au contraire l'assombrir encore. Noires au milieu des neiges qui les environnent, sans mouvement, sans vie, ces eaux réveillent l'idée des flots maudits de la mer Morte. C'est là seulement, au milieu de cette solitude profonde, qu'on peut apprécier l'abnégation chrétienne de ces hommes vraiment bons, simples et pieux, qui ont abandonné la maison paternelle, située peut-être dans les vallées délicieuses que nous venons de traverser, pour se placer, sentinelles admirables, sur la route périlleuse et arracher à la mort le voyageur égaré dans ces déserts glacés.

Après avoir suivi les bords du lac, je franchis enfin le seuil de l'hospice. Toutes les langues de l'Europe ont fait l'éloge de l'inépuisable bonté des religieux et de leur accueil touchant; mais en ce moment, où j'étais l'objet de leurs soins, combien tout ce que ma mémoire me rappelait de ces récits me semblait insuffisant et froid! Il faut être entré soi-même dans cette maison bénie, il faut avoir réchauffé ses membres

engourdis à ce foyer accessible à tous, pour vouer aux Pères du Saint-Bernard toute la reconnaissance qu'ils méritent.

Les bâtiments du couvent sont construits à l'extrémité septentrionale du plateau, à quelques pas du lac, sur le territoire du Valais, au point où le chemin commence à descendre pour s'engager dans les premières pentes du val d'Entremont. L'entrée de l'hospice est à deux mètres au-dessus du sol. On y monte, dans la belle saison, par un perron double; mais la belle saison ne dure que deux ou trois mois sur cette cime désolée, et pendant tout le reste de l'année, la terre, ou plutôt le roc est couvert d'une épaisse couche de neige; alors on entre dans la maison par des portes pratiquées dans cette prévision au premier et même au second étage. Quelquefois il arrive que les bâtiments se trouvent ensevelis jusqu'à la hauteur du toit.

Le premier étage contient les pièces destinées à recevoir les voyageurs : d'abord un vaste parloir, puis un salon, nommé le réfectoire, décoré avec goût, meublé d'un bon piano et orné de gravures suspendues à la muraille. A cet étage se trouve aussi un long corridor conduisant à la chapelle : cette église, construite en 1686, est de médiocres dimensions; malgré la simplicité de la décoration, on peut remarquer cependant la fresque qui orne la voûte du chœur, les stalles en bois sculpté d'une exécution satisfaisante, et enfin un tombeau élevé à la mémoire de Desaix, par ordre du Premier Consul. Ce mausolée ne porte que ces mots pour toute inscription :

A DESAIX

MORT A LA BATAILLE DE MARENGO.

L'église possède cinq autels dédiés : le maître-autel, à l'Assomption de la sainte Vierge; le second, à saint Bernard; le troisième, à saint Augustin; le quatrième, à saint Joseph, et le cinquième, à sainte Faustine, dont le couvent possède les reliques.

Au milieu de l'escalier principal, sur une plaque de marbre scellée dans le mur, on lit l'inscription suivante, dédiée en 1804 par la république du Valais à l'empereur Napoléon I^{er}.

NAPOLEONI PRIMO FRANCORVM IMPERATORI
SEMPER AVGVSTO
REIPVBLICÆ VALESIANÆ RESTAVRATORI
SEMPER OPTIMO
EGIPTIACO BIS ITALICO SEMPER INVICTO
IN MONTE IOVIS ET SEMPRONII
SEMPER MEMORANDO
RESPVBLICA VALESIE II DECEMBRIS
ANNO MDCCCIV.

La congrégation du grand Saint-Bernard se compose d'environ quarante chanoines.

La communauté est dirigée par un prévôt et un prieur; après ces deux dignitaires viennent d'autres fonctionnaires, tels que le procureur, le sacristain, le clavendier, l'infirmier, le bibliothécaire et le garde-linge. Le prévôt est élu à vie par les religieux, et ne relève que du Saint-Siège; il est crossé, mitré, porte la croix pectorale, l'anneau et la ceinture violette; il doit résider au couvent lorsque sa santé le lui permet, et n'a qu'une voix au chapitre. Le prieur gouverne le couvent en l'absence du prévôt; ses fonctions sont triennales et électives. Le procureur a l'administration du temporel; c'est lui qui est chargé de rassembler les provisions nécessaires pour l'hiver. Le sacristain doit veiller à ce que rien ne manque au service de l'église; il garde les clefs du trésor où sont enfermées les reliques. Le clavendier reçoit les voyageurs, fait ou organise les quêtes en faveur de l'établissement. L'infirmier soigne les malades, veille sur les approvisionnements de la pharmacie et sur l'entretien des chambres réservées pour les voyageurs. Il est inutile, ce semble, d'indiquer quelles sont les fonctions du bibliothécaire et du garde-linge: leurs titres en disent assez.

Le couvent possède une collection nombreuse d'antiquités romaines; elle se compose principalement de médailles, d'anneaux, de tables en marbre, de lampes sépulcrales, et d'inscriptions votives dédiées à Jupiter Pennin. Il n'est pas nécessaire de parler ici des médailles: tous les musées de l'Europe peuvent en offrir aux savants un plus grand nombre appartenant aux mêmes époques, et d'une conservation plus remarquable. Les inscriptions gravées sur le bronze des tablettes votives ont été déjà bien souvent



transcrites; il est donc inutile de les rapporter de nouveau. Cependant, comme les auteurs qui s'en sont occupés jusqu'ici se sont contentés de relever les inscriptions, sans faire mention de la forme de ces ex-voto, je donne ici le dessin de deux de ces

plaques de métal, dans l'espoir que cette copie présentera un intérêt assez vif pour n'être pas dédaignée.

Le nombre des religieux résidant à l'hospice dépasse rarement dix ou douze. Le climat de ces hautes régions est tellement violent, que les Pères sont forcés de descendre par intervalles pour respirer l'air plus doux de la vallée et lui demander le rétablissement d'une santé détruite par les rudes épreuves de chaque jour. Les plus robustes ne peuvent habiter ces lieux redoutables plus de onze ou douze années de suite.

La montagne, où la charité sublime de l'apôtre des Alpes a élevé le couvent qui porte son nom, était consacrée à Jupiter au temps de la domination romaine. Un temple dédié au maître de l'Olympe avait été érigé non loin de l'hospice, dans un emplacement situé sur le territoire d'Aoste, et qu'on nomme encore aujourd'hui le Plan de Jupiter; les vestiges de la fondation du monument païen sont très-faciles à discerner : la limite qui sépare le Valais de la province sarde est posée entre ces ruines et les bâtiments du monastère.

Les Romains, en agissant ainsi, avaient suivi les traditions des tribus gallo-romaines. Avant l'asservissement de leur patrie, les montagnards rendaient un culte fervent au dieu Penn, protecteur de ces lieux inaccessibles. Les auteurs anciens font mention de la statue élevée à l'idole, et rapportent l'inscription gravée sur la base du monument; la voici :

LVCIVS LVCILIVS
DEO PENINO
OPTIMO
MAXIMO
DONVM DEDIT

Lorsque les vallées pennines furent irrévocablement soumises au joug de Rome, Térentius Varro Muréna renversa les autels consacrés au dieu des vaincus, et fit ériger à leur place la statue de Jupiter, représenté debout sur une colonne, la tête ceinte du diadème et tenant à la main les foudres vengeresses. Le piédestal portait cette inscription :

IOVI O. M.
GENIO LOCI
FORTVNÆ
REDVCI
TERENTIVS
VARRO
DEDIC. ¹

1. Guichenon (édition in-folio, Lyon, 1660) ne se contente pas de transcrire les inscriptions, il offre à ses lecteurs le dessin des deux statues.

L'orthographe du mot pennin a donné naissance à des opinions contradictoires : parmi les auteurs qui ont traité ce sujet, les uns sont d'avis d'écrire de la manière employée ci-dessus ; les autres, au contraire, ne considérant que la diphthongue *oe* adoptée sur toutes les tablettes votives retrouvées au milieu des débris du temple, prétendent qu'il faut écrire poenin. Les premiers font dériver cet adjectif du nom de l'idole gallique ; les seconds croient découvrir l'origine de cette dénomination dans le passage d'Annibal. Mais en suivant les règles d'une critique éclairée, ne semble-t-il pas que l'on doive rapporter cette étymologie au dieu primitif, et rejeter toute idée de rapprochement avec les Carthaginois. Ailleurs¹, j'ai cité quelques-uns des mots celtiques parvenus jusqu'à nous ; ces exemples donnent une grande valeur à la première opinion. Il est donc présumable que les différentes manières d'écrire le mot *penninus* proviennent, et c'était l'opinion aussi de Tite-Live, d'une erreur assez commune à l'époque romaine, erreur qui ne pouvait pas être redressée par de simples ouvriers fabricants de tablettes votives. Ne peut-on pas admettre aussi que l'orthographe, adoptée dans *poeninus* et *phoeninus*, ait été la conséquence de la prononciation plus ouverte ou plus aspirée des habitants primitifs ? N'avons-nous pas vu nous-mêmes, en France, se modifier la manière d'écrire certains mots et les imparfaits de tous les verbes, François se changer en Français et j'étois en j'étais ? Ce sont là des conjectures que j'expose avec une certaine timidité, et sans prétendre à leur infailibilité.

D'un autre côté, est-il bien téméraire de nier l'origine carthaginoise attribuée au mot qui nous occupe ? Je ne le pense pas. D'abord le passage d'Annibal par le col du grand Saint-Bernard est un fait plus que douteux, car les auteurs les plus accrédités supposent que le héros a suivi la route des Alpes Graies. Puis, comment admettre que les Romains aient jamais eu la honteuse pensée d'adorer un dieu nommé d'un nom haï ? Dans le cas où l'on croirait ce peuple fier capable d'une telle lâcheté, comment expliquer qu'ils n'aient pas écrit tout simplement *Jupiter Poenus*, puisque Carthaginois se disait *Pœnus* et non *Pœninus* ? Le lecteur trouvera, je l'espère, ces objections suffisantes pour justifier l'orthographe adoptée depuis les premières pages de cette étude.

Les Romains, selon toute probabilité, avaient établi à côté du temple de Jupiter une mansion pour recevoir les offrandes et donner au voyageur une hospitalité qu'ils regardaient comme un des principaux attributs du plus puissant de leurs dieux. Selon toute apparence aussi, le temple fut abandonné après le règne des fils de Théodose ; ce qui donne du poids à cette hypothèse, c'est qu'à aucune époque on n'a découvert parmi les débris une seule médaille postérieure au règne d'Arcadius et d'Honorius. A

1. Voir l'Introduction, pages 8 et 9.

la chute de l'empire, les Bourguignons, les Goths, les Lombards se ruèrent à l'envi sur ces contrées malheureuses : tous les monuments furent dévastés ; le temple de Jupiter Pennin tomba sous les coups des barbares.

Au moyen âge, la montagne reçut le nom de Mont-Joux, *Mons Jovis*, vieux souvenir du culte païen : c'est ainsi qu'elle est nommée dans toutes les anciennes chartes. Il n'y a pas longtemps encore, la communauté du Saint-Bernard était désignée dans les actes publics sous la dénomination de Prévôté de Mont-Joux.

Plusieurs écrivains affirment que la maison de refuge de Mont-Joux fut reconstruite par ordre de l'empereur Charlemagne, après la défaite de Didier, roi des Lombards. Il n'existe à cet égard aucun document authentique, mais la teneur de la cession octroyée par Lothaire II, roi de Lorraine, à son frère Charles de Provence en 858, rend le fait assez digne de foi. En effet, dans cet acte, parmi les terres et les domaines concédés, il est fait mention particulière de l'hospice de Mont-Joux.

Après la chute de l'empire d'Occident, à partir de l'année 888, des guerres terribles éclatèrent entre les rois de Bourgogne transjurane et les rois d'Italie. La vallée d'Aoste fut à plusieurs reprises ravagée, bouleversée de fond en comble, et sans aucun doute l'hospice de Mont-Joux partagea ses tristes destinées. A ce sujet pourtant rien n'est certain ; on sait seulement que pendant ces temps désastreux, les Alpes Pennines devinrent le théâtre des plus épouvantables violences, que des bandes de brigands envahirent les vallons et les montagnes, portant partout le fer et la flamme, semant les ruines autour d'eux. Dieu permit enfin qu'il parût un homme destiné à panser toutes ces blessures, à remplacer par la charité les passions criminelles, à faire luire au milieu de ces ténèbres la lumière de la foi : saint Bernard allait accomplir sa noble mission !

Saint Bernard naquit en 923, au château de Menthon, situé à deux lieues d'Annecy. Richard de Menthon⁴, son père, avait épousé une fille de la Maison de Duing. L'origine de ces deux familles, qui tenaient le premier rang parmi la noblesse de Savoie, se perd dans la nuit des temps. Doué des plus précieuses qualités du cœur et de l'esprit, le jeune Bernard laissa entrevoir, dès les premières années de son adolescence, l'ardente vocation qui l'appelait à se consacrer au Seigneur. On raconte que Richard, impatient de voir se perpétuer sa lignée, avait conclu pour son fils une alliance avec la Maison de Miolans, que tous les préparatifs étaient achevés et que le mariage allait être célébré, lorsque Bernard, entraîné par la voix irrésistible qui s'élevait dans son âme, abandonna ses parents, sa fiancée, et prit la route des Alpes. Bientôt il arriva dans la cité d'Aoste, où l'archidiacre, Pierre de La Val d'Isère, le reçut

⁴ Les armoiries des comtes de Menthon étaient de gueules, au lion d'argent armé et lampassé d'or, chargé d'une cotice d'azur brochant sur le tout.

avec bonté et devint pour lui un second père. Le chapitre de la cathédrale ne tarda pas à reconnaître le mérite du fugitif : nommé chanoine d'abord, il fut ensuite désigné pour succéder au vénérable Pierre, et obtint la dignité d'archidiacre.

L'évêque d'Aoste, Boson I^{er}, juste appréciateur des vertus et des talents de Bernard, l'associa à ses travaux pour l'administration du diocèse. L'archidiacre fonda des écoles, s'efforça de propager les saintes maximes du christianisme ; il étendit ses voyages apostoliques jusque dans les diocèses de Novare, de Milan, de Sion, de Genève et de Tarentaise. Dans ces courses périlleuses, frappé du déplorable état moral dans lequel vivaient encore les populations des montagnes, affligé des violences qui se commettaient dans ces gorges, où tant de voyageurs périssaient assassinés, plein de compassion pour les nombreuses victimes de la tempête, il conçut la pensée de venir au secours de ses frères et de fonder ces établissements qui, aujourd'hui encore, après dix siècles écoulés, méritent l'admiration et la reconnaissance du monde entier. Il prépara l'exécution de son noble projet en portant d'abord aux montagnards la parole divine ; puis, accompagné d'une suite dévouée, il se rendit sur le grand et sur le petit Saint-Bernard, et jeta les fondements des deux hospices où il établit des chanoines réguliers de Saint-Augustin pour les desservir. Ces faits à jamais mémorables se passaient vers l'année 970.

Après avoir prêché l'Évangile dans les hautes Alpes, après avoir fait disparaître les dernières traces de l'idolâtrie, Bernard reprit le cours de ses voyages. Bientôt sa voix se fit entendre dans toute la Lombardie : là, il adoucit les cœurs les plus endurcis et ramena à Dieu les malheureux pécheurs plongés dans les plus coupables égarements. Enfin il se rendit à Rome pour obtenir du Saint-Père la confirmation des chanoines appartenant à la communauté qu'il avait fondée. A son retour, il mourut à Novare, l'an 1008.

La mort de Bernard fut digne de sa vie : l'église rendit un éclatant hommage à la gloire de ce fils qui l'avait servie avec un zèle si pur, et le plaça au nombre des saints.

Parmi les prévôts qui se sont succédé depuis saint Bernard, et l'on en compte quarante-six, bornons-nous à connaître ceux dont le nom se rattache aux faits les plus intéressants pour la communauté.

En 1146, le prévôt Uldric reçut à l'hospice le pape Eugène III, et obtint de lui une bulle de protection, ainsi que la confirmation des donations faites au couvent par le comte Amé III de Savoie.

En 1186, Pierre de Lesel obtint de l'empereur Henri VI un diplôme de protection et un don de vingt marcs d'argent de rente annuelle exigibles sur les revenus de la chambre impériale. Plus tard, sur sa demande, le pape Innocent III accorda des indulgences à perpétuité pour tous les bienfaiteurs de l'hospice. Dans les dernières années de

ce siècle, Thomas I^{er}, comte de Savoie, donna à la communauté toutes les forêts de Ferrex; Pierre de Lesel était encore prévôt.

Vers l'année 1241, sous la prévôté de Falco, Amé IV passa le Saint-Bernard avec Pierre de Savoie, son frère. Le comte profita de sa présence au couvent pour confirmer toutes les donations faites par ses prédécesseurs.

En 1274, Girod de La Sale reçut de la reine d'Angleterre Éléonore des présents magnifiques en faveur de la communauté.

Édouard, roi d'Angleterre, suivit l'exemple d'Éléonore et se joignit à d'autres princes catholiques pour enrichir la congrégation; c'était dans le courant de l'année 1292, sous la prévôté de Martin. A cette époque la communauté du Saint-Bernard avait atteint l'apogée de sa puissance. Les rois, les princes, les évêques, l'avaient comblée de bienfaits: les revenus de l'hospice étaient immenses, et chaque jour les disciples de Saint-Bernard devenaient plus nombreux. Les domaines du couvent s'étendaient dans les diocèses de Sion, de Lausanne, de Bâle, de Genève, d'Aoste, d'Ivrée, de Turin, de Verceil et de Novare: en France, la Maison possédait des biens dans les diocèses de Besançon, de Langres, d'Autun et de Troyes. Le nombre des bénéfices dont elle jouissait montait à quatre-vingt-huit.

Aymon de Séchel, prévôt en 1374, conquist le titre de patriarche de Jérusalem, par le talent courageux qu'il déploya dans la lutte entreprise pour soutenir les Arméniens contre les Turcs. Il laissa au trésor de Mont-Joux plusieurs reliques précieuses, et quitta le couvent lors de son élévation au siège archiépiscopal de Tarentaise.

Hugues des Arcs, son successeur, obtint du pape Jean XIII la bulle d'exemption qui soustrayait la communauté à la surveillance des évêques. La concession du Saint-Siège amena des troubles que le prévôt ne put conjurer. Il céda sa dignité à Jean des Arcs en 1417. Les évêques, considérant la bulle de Jean XIII comme une atteinte à leur juridiction, et désirant, pour le plus grand bien de l'Église, conserver les religieux sous leur dépendance, élevèrent de vives réclamations contre la décision de Rome. Le pape Martin V abrogea la bulle fulminée par son prédécesseur: cet acte de fermeté ramena la concorde entre les religieux et les évêques. L'État du Valais régla le formulaire du serment que les prévôts devaient prêter entre les mains de l'évêque de Sion, et l'ordre se trouva parfaitement rétabli. Jean des Arcs fut nommé archevêque de Tarentaise, et décoré plus tard de la pourpre romaine.

Désapprouvant le droit de visite et de surveillance que les prévôts du Saint-Bernard avaient concédé aux évêques de Sion, le pape Eugène IV révoqua cette concession, et, pour ranimer la ferveur religieuse, se réserva la nomination exclusive des prévôts. Par suite de cette nouvelle décision, en 1438, il nomma Jean Grolée premier prévôt commendataire.

De 1459 à 1512 trois princes de la Maison de Savoie, François-Philibert, Louis et Philippe furent nommés prévôts commendataires de Mont-Joux.

En 1565 René de Tollen est revêtu de la dignité de prévôt. Il est le dernier des prévôts commendataires.

Norat, élu en 1671, était aumônier et conseiller du duc Charles-Emmanuel II. Doué de sentiments élevés et d'une rare fermeté, il contribua de tout son pouvoir à rétablir la discipline dans toute sa rigueur; il fit restaurer les bâtiments de l'hospice et construire l'église du couvent. N'épargnant rien, ni peines, ni travaux, ni dépenses, Norat améliora l'administration, maintint la règle, entretenait partout l'harmonie, et mourut en emportant les regrets de la communauté tout entière.

De 1724 à 1753, une longue lutte s'établit entre la cour de Turin, le Saint-Siège et la république du Valais. Le pape, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, voulut enlever aux rois de Sardaigne leurs droits sur l'hospice : le sénat de Chambéry répondit aussitôt par une menace de confisquer les biens du couvent situés sur le territoire du royaume, et de prohiber toute contribution destinée à l'entretien de l'hospice. En même temps le Valais refusa de reconnaître les prévôts nommés par la cour de Turin, engagea les religieux à protester, et fit signifier au roi qu'il devait renoncer à nommer les supérieurs de la communauté sans le consentement du souverain territorial. Les cantons suisses avaient embrassé le parti du Valais et la querelle était sur le point de dégénérer en violences, lorsqu'une bulle de Benoît XIV vint calmer toutes les susceptibilités. Dans cet acte de conciliation, le pape confirmait au chapitre le droit d'élire ses prévôts, et cédait au roi de Sardaigne les biens que l'hospice possédait dans ses États, comme dédommagement de la perte de son droit patronal. Cependant Charles-Emmanuel III affligé des pertes imposées à l'hospice par la décision de Rome, accorda aux religieux un subside annuel qui fut régulièrement acquitté par ses successeurs.

Bodmer, premier prévôt valaisan, fut élu en 1753, suivant les lois de la réforme introduite par la bulle de Benoît XIV.

Pendant l'administration du prévôt Luder, le Premier Consul passa le Saint-Bernard à la tête de l'armée qui devait porter si haut la gloire du nom français.

Quelques années plus tard l'empereur Napoléon I^{er} réunit au couvent l'abbaye de Saint-Maurice : par suite de ce décret, le prévôt Rausis fut le supérieur général des deux Maisons¹.

Pour être équitable envers les religieux qui ont exercé la noble et difficile fonction

1. Les armoiries de la prévôté de Mont-Joux sont d'azur, aux deux colonnes d'argent posées chacune sur une montagne de même, et séparées par une fleur de lis d'argent surmontée d'une étoile d'or, qui est elle-même surmontée d'un gland compris dans une masche, le tout d'or.

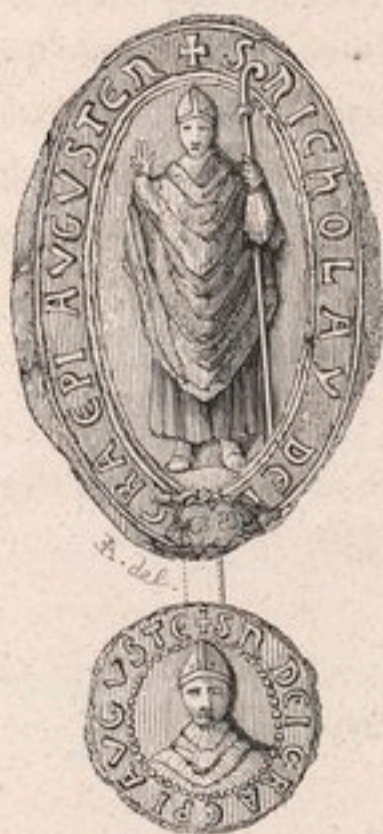
de prévôt, depuis saint Bernard jusqu'à nos jours, il aurait fallu les nommer tous, car tous ont été des hommes éminents, tous ont rendu les plus grands services à la communauté. Mais une pareille tâche dépassait de beaucoup les bornes de ce travail, et j'ai cité seulement ceux des prévôts dont la carrière a été la plus éclatante, au milieu de cette longue suite de personnages remarquables.

Quelques heures après mon arrivée à l'hospice, je repartis et descendis rapidement à Saint-Pierre : là, je visitai, non sans une émotion facile à comprendre, l'emplacement où étaient rangés, en mai 1800, les parcs d'artillerie de l'armée française. C'était sur ce terrain même que les compagnies d'ouvriers démontaient les affûts, afin de les rendre transportables à dos de mulets; c'était là que mille bras creusaient les sapins des montagnes pour envelopper les pièces de canon !

Bientôt, continuant ma route, j'arrivai à Martigny, l'*Octodurum* des Romains ; deux jours plus tard, j'avais revu la France et Paris.

De mon voyage, il ne me restait plus que le souvenir. Je voyais s'ouvrir devant moi une longue perspective de travail et d'études. Sans bien calculer la portée d'une telle entreprise, je me suis mis à l'œuvre, et maintenant, près de tracer le mot fin, je ne sais que répéter, en les modifiant un peu, les paroles que j'écrivais au commencement de ce livre : « Ma plus précieuse récompense sera d'avoir fait connaître la vallée d'Aoste à ceux qui ne l'ont pas visitée, d'en avoir rappelé les beautés à ceux qui l'ont parcourue; mon triomphe sera complet, si j'ai donné à ceux qui me liront le désir de voir à leur tour cette terre riche en merveilles. »

LISTE CHRONOLOGIQUE
DES
ÉVÊQUES D'AOSTE



SCEAU DE NICOLAS.
(Collection du prieur Gal.)

L'histoire du duché d'Aoste serait incomplète, ce me semble, si l'on n'ajoutait pas au récit des faits une liste chronologique des évêques qui ont dirigé le diocèse depuis la fondation du siège épiscopal. Voici ce catalogue, dressé avec l'attention la plus scrupuleuse sous les yeux du prieur de Saint-Ours et d'après les notes que ce savant ecclésiastique a bien voulu me communiquer. Toutes les sources auxquelles il a puisé sont indiquées; des documents authentiques lui ont fourni les moyens de redresser quelques erreurs accréditées jusqu'ici, et je présente au lecteur, c'est du moins ma conviction, un travail exempt de toute lacune importante.

DOMITIEN, en 347 (?)

SAINT EUSTACHE I^{er}, en 366. Ce prélat souscrivit au concile de Milan tenu l'an 390.

SAINT CRISPIEN, en 398. (*Serie cronologica dei romani pontifici, e degli arcivescovi e vescovi del regno di Sardegna*, par le théologien Palémon-Louis Bima; Turin, 1842, pages 204 et suivantes.)

SAINT PROTAIS I^{er}, de 408 à 421.

SAINT EUSTACHE II^e du nom. Il s'est fait représenter au concile de Milan qui eut lieu en 451, ou, selon quelques auteurs, en 452, par le prêtre GRADUS, nommé aussi dans certains écrits GRATUS et GYRADUS.

SAINT GRAT I^{er}, en 452.

SAINT JOCONDE I^{er}. Cet évêque souscrivit aux conciles de Milan tenus en 501 et en 502.

PLOCÉAN monta sur le siège épiscopal vers l'an 523. Infecté d'arianisme, cet homme nuisit beaucoup au diocèse; il fut heureusement combattu par saint Ours, archidiaque de la cathédrale et fondateur de la collégiale.

SAINT GAL fut élu le 17 juillet 529, et mourut le 5 octobre 546, ainsi que le constate l'inscription gravée sur le marbre de son tombeau.

LITIFRED, en 547.

ARNOLPHE, en 561.

BURCARD I^{er}, en 593.

QUIRICUS, en 617. On trouve sa signature sur une charte de 617, puis sur une charte de 639.

VALBERT, en 645.

BURCARD II, en 681.

SAINT PROTAIS II, élu en 710.

ATTON, en 727.

LUPUS, en 755. (*Gallia christiana*.)

SAINT GRAT II. Ce saint prélat était Grec d'origine; en prenant possession du siège d'Aoste, il donna à la cathédrale la mâchoire inférieure de saint Jean-Baptiste, renfermée aujourd'hui dans le reliquaire offert à l'église par le comte François de Challand. Saint Grat mourut vers l'année 810, ainsi que le prouve son épitaphe, dont le style appartient évidemment au ix^e siècle.

SAINT JOCONDE II, disciple et successeur de saint Grat.

OTTON, vers 860.

RATBORNUS OU RATBON, élu vers 870; il assista et souscrivit à l'élection de Charles le Chauve à Pavie, en 876. L'année suivante, il assista au concile de Ravenne. (Muratori, *Rerum Italicarum scriptores*.)

Palémon-Louis Bima
(ouvrage déjà cité),
pages 204 et suivantes.

HUGUES, élu vers l'an 881.

ANSERIC. On trouve le nom de cet évêque sur des chartes de 920, au dire des Frères de Sainte-Marthe, et aussi sur quelques parchemins de 910, d'après un manuscrit valdôtain.

ANSELME I^{er}, en 921. Il figure sur une charte de cette même année et sur une autre de l'an 923. Sorti du chapitre de Saint-Ours, ce prélat fit rebâtir la collégiale, et entourer les maisons canoniales par un mur élevé qui les enfermait toutes. On lit sur le nécrologe de la collégiale : *Obiit Anselmus episcopus Augustensis qui nostram construxit ecclesiam.*

GRIFFON. Il intervint et souscrivit au testament d'Atton I^{er}, évêque de Verceil, l'an 946. Ce testament fut soumis à un concile tenu à Milan, dans la basilique Saint-Ambroise, afin de recevoir la sanction des évêques réunis. (Le Cardinal Ange Maj, tomo 6, *Scriptorum veterum novæ collectionis*; Romæ, typis Vaticanis, 1832.) Cet évêque a toujours été mal placé.

GIZON, vers 960, selon une charte retrouvée et qui a trait à une contestation entre lui et Adalbert, fils de Bérenger roi d'Italie. Cette charte n'est pas datée, mais on est en droit de supposer qu'elle a été passée de 958 à 962.

LUITTEFRED intervint au concile provincial tenu à Milan par l'archevêque Vualpert, en 966. C'est le dernier évêque d'Aoste qui ait assisté aux conciles italiens. (*Italia sacra*, par Ughelli, t. 4, col. 1098; édit. de Venise, Coleti, 1719.)

BOSON I^{er}, élu vers l'an 978¹.

ANSELME II intervint aux conciles d'Anse qui se tinrent par-devant Burcard, archevêque de Lyon, en 990 et en 1025. Anselme II est le premier évêque d'Aoste qui ait assisté à un concile assemblé de l'autre côté des Alpes. Il signa, comme témoin, une donation du roi de Bourgogne Rodolphe à l'abbaye d'Agaune, en date de 1017. (*Gallia christiana, instrumenta ecclesiæ Sedunensis.*) Il figure encore dans une charte de l'an 1001 ou 1002, la neuvième année du règne de Rodolphe. (*Documenti, monete e sigilli*, Torino, 1833, page 100.) Anselme était chancelier du roi de Bourgogne.

BURCARD III fit un contrat d'échange avec un certain Katelmus, le 19 octobre 1024 : Humbert I^{er}, comte de Maurienne, y signa comme témoin. (*Documenti*, etc., comme ci-dessus, même page.) Il fit un autre traité d'échange avec Humbert I^{er},

1. C'est probablement de cet évêque qu'il est question dans un rescrit du pape Alexandre II adressé au prévôt de Saint-Gilles de Verrès, et dans lequel il confirme les donations faites par ce Boson d'heureuse mémoire, *quid quid de dono bone memorie Bosonis quondam Augustensis episcopi.* (*Historiæ patriæ monumenta, edita jussu regis Caroli Alberti*, Augustæ Taurinorum, 1836 et années suivantes. — *Chartarum*, t. 2, col. 157.)

le 16 des calendes de décembre, l'an 33 du règne de Rodolphe. (*Gallia christiana. Recherches sur l'histoire ecclésiastique des diocèses de Genève, Tarentaise, Sion, Aoste et Saint-Jean de Maurienne*, par Dom Besson.) Burcard cessa d'être évêque d'Aoste en 1033 ou 1034. Anselme, coévêque d'Aoste, siégeait en même temps que Burcard¹.

GIZON II, nommé Guigues par Dom Besson, fut nommé évêque d'Aoste vers l'année 1034, après que son prédécesseur eut été chassé de l'archevêché de Lyon. Gizon mourut en 1039.

AUGUSTIN. Cet évêque siégeait en 1040, ainsi que le prouve la donation faite par Humbert I^{er} aux chapitres de la cathédrale et de Saint-Ours. La *Gallia christiana* le mentionne comme ayant siégé de 1040 à 1058; c'est là une erreur qui ressort évidemment de la découverte d'une charte dont nous parlerons au paragraphe suivant.

ANSELME III était évêque d'Aoste en 1051, ainsi que le prouve une charte de cette même année, passée au mois de mai, sous le règne de l'empereur Henri. Cette charte est un contrat de vente. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 2, col. 152.)

ARRUMPTIUS. Ce prélat, placé à cette date par la *Gallia christiana*, est tout à fait incertain. C'est peut-être lui dont saint Pierre Damien fait mention dans sa lettre à la princesse Adélaïde de Suse, lorsqu'il lui reproche d'avoir oublié de comprendre l'évêque d'Aoste au nom des prélats qu'elle avait comblés de ses dons. (Voir l'Introduction.)

BOSON II, de *Porta Sancti-Ursi*, signa comme témoin l'acte de fondation de l'abbaye d'Aulps pour le comte Humbert II, l'an 1094 environ. (*Abbaye d'Aulps*, par L. Ménabréa; Chambéry, 1842. — *Documents*, n° 1, page 57.)

A la même époque, à peu près, cet évêque fit donation de l'église Sainte-Hélène au prieuré de Cluny et de Saint-Victor de Genève. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 2, col. 177 et 178).

L'an 1113, Boson fit donation de l'église de Saint-Nicolas de La Thuille à la communauté de Saint-Gilles de Verrès, entre les mains du prévôt Aupald et des chanoines. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 2, col. 195 et 196.)

HERBERT succéda à Boson vers 1114, et il vivait encore en 1138, ainsi que le prouvent les chartes dans lesquelles il figure. Ces chartes s'opposent à l'existence de l'évêque Humbert, désigné dans la *Gallia christiana* et dans Dom Besson comme le successeur d'Herbert, dont le nom, écrit de différentes façons comme Arbertus, Hebertus, Herbertus, et, quelquefois même, H bertus, a pu facilement être confondu

1. Jusqu'au xi^e siècle, il n'y avait pas de curé pour les cathédrales, et souvent un second évêque ou coévêque en faisait les fonctions, ce qui donnait à son collègue plus de liberté pour les tournées épiscopales.

avec celui d'Humbert; ce dernier doit donc disparaître. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 2, col. 218, charte de 1133 à 1134. — Col. 219, charte sans date; mais comme elle fait mention de la régularité du chapitre de Saint-Ours, elle est postérieure à l'année 1133. — Col. 230, charte de 1138.)

Herbert figure nominativement dans la bulle du pape Innocent II, en date du 19 novembre 1133, par laquelle le souverain pontife établit la régularité dans le chapitre de la collégiale sous la règle de Saint-Augustin. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 1, col. 769.)

On lit au nécrologe de la collégiale : *Decimo tertio kalendas Novembris, obiit Herbertus regularis, episcopus Augustensis.*

ARMANN, successeur d'Herbert, fit donation, l'an 1140 ou 1141, de l'église de Gressan aux chanoines réguliers de Saint-Ours. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 2, col. 240.) La date de cette charte ne peut être mise en doute, car elle est accordée à la demande d'Issaël, archevêque de Tarentaise, qui siégeait encore à cette époque. Dans la colonne 242 du même volume de *Historiæ patriæ monumenta*, on trouve une seconde charte du même évêque.

HUGUES monta sur le siège épiscopal vers l'an 1142. Il fut présent, en 1143, à l'acte de fondation de la chartreuse d'Allion, par le comte Amé III. Cet évêque figure encore dans deux autres chartes, dont l'une est de 1147, et l'autre de la même année à peu près. Dans la première de ces chartes son nom est écrit *hugo*, et dans la dernière *vgo*. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 1, col. 794; t. 2, col. 266.)

ARNULPHE, de la Maison d'Avise, succéda à Hugues. Il avait été le premier prieur régulier de Saint-Ours, et figure encore en cette qualité dans un rescrit du pape Innocent II en faveur des chanoines réguliers de Saint-Ours, de l'an 1142, et dans une bulle du 15 avril 1144, du pape Luce II. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 2, col. 784 et 785.) Arnulphe, vers l'an 1150, figure en qualité d'évêque d'Aoste, dans la cession de l'église Saint-Eusèbe de Quart à Pierre, prieur de Saint-Jean de Genève. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 2, col. 271.) Cet évêque est encore nommé dans la bulle par laquelle le pape Eugène III lui confirme tous les privilèges de l'évêché d'Aoste, et dans une charte de 1158, appartenant aux archives de la cathédrale. Il mourut dans le courant de cette même année 1158. On lit au nécrologe de la collégiale : « *Pridie idus Augusti, obiit Arnulphus primus prior Sancti Ursi et episcopus Augustensis.*

GUILLAUME DE LA PALLUD, successeur d'Arnulphe, figure dans une charte du mois de novembre 1161 (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 1, col. 827), et dans une autre de 1165, citée par la *Gallia christiana*.

AYMON I^{er}, de la Maison de Quart, occupait le siège d'Aoste en 1170, ainsi que

le prouve une charte de 1174, tirée des archives de la cathédrale. Il figure dans une charte de l'an 1171, et dans un rescrit que le pape Alexandre III lui adressait à la date du 20 avril 1176. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 2, col. 1024 et 1048.) C'est probablement de cet évêque que le nécrologe de la collégiale fait mention à la date du 3 des nones de janvier : *Obiit Aymo episcopus et canonicus noster*.

GUIGO est nommé dans une charte de donation de l'an 1180, acte confirmé par le pape Luce III. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 2, col. 1079.) Il figure aussi dans deux autres chartes, l'une du 30 mai 1181, l'autre du 11 août 1182; dans cette dernière, son nom est écrit wigo. (Même ouvrage, chartarum, t. 2, col. 1088 et 1101.)

WALBERT signa, comme témoin, l'acte d'investiture accordé à Aymon, archevêque de Tarentaise, par l'empereur Frédéric, à la date du 6 des ides de mai 1186. (Dom Besson, preuves, n° 38.) Il figure dans trois autres chartes dans l'ordre suivant : la première donnée, à Basle, aux nones de mai 1189 (*Documents du père Sigismond Furrer*, Sion, 1850, page 47); la seconde est une donation du comte Thomas de Savoie à la communauté du grand Saint-Bernard, l'an 1206; la troisième, à la date du 6 mars 1211 (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 2, col. 1249; — t. 1, col. 1176.) On lit au nécrologe de la collégiale : *Septimo kalendas Novembris, obiit Walbertus episcopus Augustensis et canonicus Sancti Ursi*.

JACQUES DE PORTIA succéda à Walbert, ainsi que le prouve une charte du 28 juin 1225, dans laquelle il est fait mention de Walbert et de Jacques comme prédécesseurs de Boniface, alors évêque d'Aoste. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 1, col. 1289.) Selon Dom Besson, cet évêque fut transféré, en 1219, sur le siège d'Asti.

BONIFACE, des comtes de Valpergue, dit le Bienheureux, prieur régulier de Saint-Ours, fut le successeur de Jacques. Son nom figure dans les chartes suivantes : charte du 12 avril 1221; du 28 juin 1225; du mois de mars 1227; du 15 juin 1229; du 10 juin 1233; dans une sentence prononcée contre le sacristain de la cathédrale le 24 décembre 1234; dans une dernière charte du 18 décembre 1242. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 1, col. 1265, 1289, 1294, 1306, 1324, 1329, 1357.) On lit au nécrologe de la collégiale : *Septimo kalendas Maii 1243..... Obiit dominus Bonifacius, beatæ memoriæ, episcopus Augustensis et prior Sancti Ursi*.

RODOLPHE GROSSI DU CHATELAR, d'abord chanoine, puis prévôt de la cathédrale, occupa le siège d'Aoste après la mort de Boniface, et le conserva jusqu'à l'année 1249, époque à laquelle il fut promu à l'archevêché de Tarentaise. (Dom Besson.) La *Gallia christiana* donne la date de 1248, ce qui est la vérité, ainsi qu'on le verra plus loin.

PIERRE I^{er} DE BOSSES lui succéda en 1248; une charte de cette année, mois de

mai, cite son nom et cite en même temps Rodolphe comme archevêque élu de Tarentaise. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 1, col. 1395.) Il mourut en 1259, suivant Dom Besson. On lit au nécrologe de la collégiale : *Decimo kalendas aprilis, obiit dominus Petrus, felicis memoriæ, Augustensis episcopus.*

PIERRE II DU PALAIS, prieur régulier de Saint-Ours, successeur de Pierre de Bosses, occupa le siège épiscopal bien peu de temps, car il mourut en 1263. La date de sa mort est prouvée par les extraits de la cathédrale. (*Historiæ patriæ monumenta*, scriptorum, t. 3, col. 648.) On lit au nécrologe de la collégiale : *Obiit dominus Petrus de Palatio, bonæ memoriæ, augustæ episcopus et prior Sancti Ursi.* La *Gallia christiana* place la date de sa mort en 1266, ce qui est une erreur.

HUMBERT DE CHEVRON-VILETTE figure dans la charte de la donation qu'il fit, en juin 1268, de la montagne de Comboë au chapitre de Saint-Ours. (*Historiæ patriæ monumenta*, chartarum, t. 1, col. 1478.) Cet évêque fit bâtir la maison forte de Cogne et accorda des franchises aux habitants de cette vallée.

AYMON DE CHALLAND, d'abord prévôt de la cathédrale, lui succéda. Il est nommé dans une charte du 5 des ides de janvier de l'an 1274. (Charte originale appartenant au cabinet de M. le prieur Gal.) Ce prélat fut transféré à l'évêché de Verceil.

SIMON DE DUIN figure dans une charte de 1275 et dans une autre de 1278. (*Répertoire des archives de l'évêché.*)

NICOLAS I^{er} DE BERSATORIBUS est nommé dans une charte de 1282, citée par la *Gallia christiana*; il figure dans trois autres chartes : la première de 1280, la seconde de 1293, la troisième de 1298. (Ces trois pièces appartiennent aux *Archives de l'évêché.*) On lit au nécrologe de la collégiale : *Nonis octobris, obiit Nycholaus episcopus Augustensis.* (Voir son scel, page 267.)

EYMERIC I^{er} DE QUART, qui avait été prieur régulier de Saint-Ours, fut sacré à Bielle par Aymon de Challand, évêque de Verceil, dans le courant de l'année 1301. Eymeric I^{er} mourut le 1^{er} septembre 1313, et ses vertus lui firent décerner, après sa mort, les honneurs de la béatification. On lit au nécrologe de la collégiale : *Kalendis septembris, obiit D^{ns} Emericus de Quarto, bonæ memoriæ, episcopus Augustensis.*

ARDUCE DE PONT-SAINT-MARTIN lui succéda. Il est nommé dans une charte du mois de novembre 1315, et dans deux chartes de l'année 1319, l'une du mois de janvier, l'autre du mois de novembre. (*Archives de l'évêché.*) Cet évêque mourut le 4 des ides de mars de l'année 1327, et non pas en 1326 comme l'assure Dom Besson. La preuve de cette date se trouve sur un missel contemporain de l'événement, appartenant à l'église de Courmayeur.

NICOLAS II DE BERSATORIBUS, neveu de celui qui occupait le siège épiscopal à la

fin du XIII^e siècle, succéda à Arduce. Il fut sacré à Aoste même, le 22 septembre 1327, par Bertrand, archevêque de Tarentaise, assisté de Pallade, évêque d'Ivrée, et de Guy, évêque de Turin. Il est cité dans une charte du 26 février 1328 (*Archives de l'évêché*), et mourut en 1361.

EYMERIC II DE QUART, archidiaque de la cathédrale, fut élu évêque d'Aoste le 9 mars 1362. En novembre 1368, il assista aux États généraux tenus par Amé VI, comte de Savoie; il mourut le 10 octobre 1375. Cette date est certaine; elle est prouvée par une pièce authentique appartenant aux archives de l'évêché. Comment expliquer alors l'inscription gravée sur la pierre du tombeau où il est représenté couché? Cette inscription porte la date du 24 juillet 1372; ou l'erreur provient du sculpteur, ou bien l'évêque Eymeric fit préparer lui-même son tombeau et graver la date de l'année pendant laquelle ce monument fut achevé.

BONIFACE DE CHALLAND, nommé à l'évêché d'Aoste à la fin du mois même de la mort d'Eymeric (octobre 1375), mourut le 22 août 1376 avant d'avoir été sacré. On lui donna pour successeur :

JACQUES FERRANDINI DE SAINT-MARCEL qui occupa le siège épiscopal de 1377 à 1399. Cet évêque fit d'importantes donations au chapitre de la cathédrale et contribua pour beaucoup à l'achèvement de l'église; il mourut le 7 juillet 1399. (*Historiæ patriæ monumenta*, scriptorum, tom. 3, col. 598.) On lit au nécrologe de la collégiale : *Nonis julii, obiit D^r Jacobus de Sancto Marcello, episcopus Augustensis*¹.

PIERRE III DE SONNAZ, nommé en 1400, mourut en 1440².

OGER MORISETTI, nommé en 1411, passa à l'évêché de Maurienne le 30 juillet 1434, la troisième année du pontificat d'Eugène IV.

GEORGES DE SALUCES lui succéda en 1434, et fut transféré à l'évêché de Lausanne en 1439.

JEAN DE PRANGIN, évêque de Lausanne, vint prendre la place de Georges de Saluces sur le siège épiscopal d'Aoste; en 1444, il passa à l'évêché de Nice.

ANTOINE DE PRAT, nommé en 1444, mourut en 1463.

FRANÇOIS DE PRAT, son neveu, lui succéda et mourut en 1511, après un épiscopat de quarante-huit ans.

HERCULE D'AZEGLIO, nommé pour succéder au précédent, mourut en 1515.

AMÉDÉE BERRUTIS, appelé à l'évêché d'Aoste en 1515, mourut l'année suivante.

1. Le nécrologe de la collégiale a été publié dans le recueil *Historiæ patriæ monumenta*, scriptorum, t. 3, col. 520 et suivantes.

2. A partir de Pierre de Sonnaz, l'ouvrage de Dom Besson, sauf une erreur de date que je signalerai, est assez exact pour pouvoir sans hésitation y renvoyer le lecteur curieux des détails; en conséquence, j'indiquerai seulement l'époque de la nomination, de la mort ou du changement de chaque évêque.

Après lui, l'évêché d'Aoste resta vacant plusieurs années; Alvarez Rodin, qui avait été nommé, ne prit pas possession.

PIERRE IV DE GAZIN, nommé en 1527, mourut le 22 mai 1557; ici Dom Besson est dans l'erreur, car il donne l'année 1528 comme la date de la nomination, et 1556 comme la date de la mort. (Voir, pour les détails relatifs à la vie de cet illustre prélat, l'*Introduction* de ce volume.)

MARC-ANTOINE BOBBAZ occupa le siège d'Aoste depuis la mort de son prédécesseur jusqu'à l'an 1568, époque à laquelle, ayant été appelé à revêtir la pourpre romaine, il résigna son évêché.

JÉRÔME FERRAGATA, nommé en 1568, mourut en 1572.

CÉSAR GROMIS siégea de 1573 à 1585, époque de sa mort.

JEAN DE GINODI, nommé en 1586, mourut en 1592.

HONORÉ LASCARIS, issu des comtes de Vintimille, ne siégea que peu de temps; nommé en 1594, il mourut l'année suivante.

BARTHÉLEMY FERRERO, qui lui succéda la même année, occupa le siège épiscopal jusqu'en 1607.

LOUIS MARTINI, jurisconsulte habile, protonotaire apostolique, fut choisi par les rois Henri IV de France, et Philippe III d'Espagne, pour rédiger leurs contrats de mariage. Nommé à l'évêché d'Aoste en 1611, il mourut en 1621.

JEAN-BAPTISTE VERCELLIN, nommé après la mort de Louis Martini, mourut en 1651, après avoir donné des preuves d'une charité à toute épreuve, surtout pendant la terrible épidémie qui ravagea le val d'Aoste de 1629 à 1631. La tombe de ce vertueux prélat se voit encore derrière le chœur de la cathédrale.

Après lui, il y eut une vacance de sept ans.

PHILIBERT MILLIET, nommé en 1658, passa, l'année suivante, sur le siège d'Ivrée.

PHILIBERT-ALBERT BAILLY occupa le siège d'Aoste de 1659 à 1691, époque de sa mort. Son tombeau se voit derrière le chœur de la cathédrale, à côté de celui de Jean-Baptiste Vercellin.

ALEXANDRE LAMBERT DE SOIRIÉ, nommé en 1691, fut transféré à l'évêché d'Ivrée en 1698.

FRANÇOIS-AMÉDÉE D'ARVILLARS, son successeur, fut promu à l'archevêché de Tarentaise en 1727.

JACQUES RAMBERT, nommé en 1728, succomba dans le courant de la même année.

JEAN GRILLIET ne siégea également qu'une année, et mourut en 1729¹.

1. Le livre de Dom Besson s'arrête ici; j'espère que le lecteur me saura gré de donner quelques détails sur les successeurs de cet évêque.

Après cet évêque, le siège d'Aoste resta vacant pendant douze ans.

PIERRE - FRANÇOIS DE SALES fut sacré évêque d'Aoste, à Rome, par le pape Benoît XIV, le 23 avril 1741. Ce noble prélat consacra tous ses soins à des œuvres utiles; il fit bâtir à ses frais le grand séminaire, l'un des plus beaux établissements de la cité; on lui doit aussi d'importants embellissements au palais épiscopal. Il mourut le 21 novembre 1783, et fut enseveli au milieu de la chapelle du séminaire qu'il avait fondé.

PAUL-JOSEPH DE SOLAR DE VILLENEUVE lui succéda l'année suivante (1784). Ainsi que son prédécesseur, il s'occupa de la décoration du palais épiscopal, fit réparer les portraits des évêques placés dans le grand salon, y ajouta la série des ducs de Savoie et fit peindre la carte du duché sur les panneaux qui restaient vides. Cet évêque donna sa démission en 1805, et fut plus tard honoré de la pourpre romaine.

Le diocèse d'Aoste passa alors sous l'administration de l'évêque d'Ivrée, Joseph-Marie Grimaldi, et y resta réuni jusqu'en 1817.

ANDRÉ - MARIE DE MAISTRE, vicaire général à Chambéry, fut nommé à l'évêché d'Aoste reconstitué alors, pendant le cours de cette même année (1817). Avant d'être sacré, ce prélat mourut le 18 juillet 1818 à Turin, où il s'était rendu pour traiter des droits de son évêché.

JEAN-BAPTISTE AUBRIOT DE LA PALME, de Chambéry, auteur de plusieurs ouvrages de théologie très-estimés, fut nommé en 1819 et ne siégea que quatre ans environ.

ÉVASE-SECOND-VICTOR AGODINO, chanoine et curé de l'église du Corpus-Domini à Turin, après avoir été pendant dix ans professeur de théologie dogmatique à l'Université de la même ville, fut nommé à l'évêché d'Aoste en 1824, et mourut au mois d'avril 1831.

ANDRÉ JOURDAIN, vicaire général de Saint-Jean de Maurienne, nommé en 1832, occupa pendant vingt-sept ans le siège épiscopal d'Aoste, et mourut le 29 mai 1859.

L'évêché d'Aoste est resté vacant depuis la mort de monseigneur Jourdain. Le souvenir de ce vénérable prélat restera gravé dans le cœur de tous ceux qui, comme moi, ont eu le bonheur de l'approcher et de l'entendre.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

A			
	Pages.		Pages.
Agrafe de chape (gravure sur bois)	213	Châteaux d'Avisé	65
Allée Blanche	51	Château d'Aymavilles	80
Amphithéâtre (gravure sur bois)	180	Château de Bosses (gravure sur bois)	252
Antey-Saint-André	152	Château Du Châtelar (gravure sur bois)	59
Aoste	173	Château de Châtillon	134
Aqueduc de Pondel	83	Château de Cly (gravure sur bois)	158
Arc de triomphe	177	Château de Fénis	161
Arnad	102	Château de Graines (gravure sur bois)	126
Arvier (gravure sur bois)	72	Château d'Introd (gravure sur bois)	73
Avisé	65	Château d'Issogne (gravure sur bois)	110
Aymavilles	80	Château de Larchet (gravure sur bois)	57
B		Château de Latour	77
Bard (deux gravures sur bois)	95	Château de Montmayeur (gravure sur bois)	68
Bec de None	240	Château de Nus	166
Bouquetin	82	Château de Pilate (gravure sur bois)	164
Breil	157	Château de Quart	167
Brenva (glacier)	51	Château de Saint-Pierre	78
Brusson (gravure sur bois)	124	Château de Sarre	85
Buisson	152	Château d'Ussel (gravure sur bois)	148
Buthier (torrent)	2, 173	Château de Verrès	105
C		Châtel-Argent	75
Cathédrale	204	Châtillon	143
Challand-Saint-Victor	127	Chésô	152
Chambave (gravure sur bois)	158	Clôtre de la cathédrale	216
Chapitre de la cathédrale	217	Clôtre de la collégiale	225
Chapitre de la collégiale	224	Col de la Ranzola	129
Châsses de la cathédrale (deux gravures sur bois)	212	Collection de M. le prieur Gal (gravures sur bois)	189 à 195
		Collégiale (gravure sur bois)	222
		Comté de Challand	128
		Comté de Cogne	82
		Courmayeur	48, 55

D

	Pages.
Défilé de Busserailles (gravure sur bois)	454
Derby (gravure sur bois)	62
Diptyque.	244
Doire (les sources de la).	2, 48
Donnas (gravure sur bois).	92

E

Entrèves.	49
Étroubles	249
Évançon (torrent).	424
Évêché	228

F

Famille d'Arvier	72
Famille d'Avise	66
Famille de Bard.	74, 77, 86, 91, 96
Famille de Bosses.	253
Famille de Challand.	80, 403, 410, 415, 427, 446, 459, 462, 499
Famille Du Châtelar.	44, 59
Famille d'Entrèves	445
Famille de Latour de Gressan	232
Famille de Nus.	466
Famille Perron de Saint-Martin	469
Famille de Pont-Saint-Martin	91
Famille de Quart.	468
Famille Roncas.	79
Famille de Saint-Pierre	78
Famille de Sarre	86
Famille Sarriod d'Introd.	74
Famille Sarriod de Latour	77
Famille de Valleise	444
Fierna	452
Fontainemore (gravure sur bois).	439
Forum	482

G

Gignod (gravure sur bois).	244
Giommain	457
Gouffre de l'Hellex (gravure sur bois).	437
Grands Moulins (gravure sur bois)	451
Gressan (deux gravures sur bois).	230
Gressoney-la-Trinité (gravure sur bois)	436
Gressoney-Saint-Jean.	434

H

	Pages.
Hellex (torrent)	90, 132, 137
Hospice du grand Saint-Bernard	256
Hospice du petit Saint-Bernard	38
Hôtel de Ville	229

I

Inscriptions du moyen âge, gravées sur bois, 60, 406, 408, 215, 246, 223, 226, 234	
Inscriptions romaines, gravées sur bois, 76, 444, 445, 485, 486, 487, 488, 230, 235, 258, 259	
Issime	137
Ivrée	89

L

La Balme (gravure sur bois)	43
Lac de Comballes (deux gravures sur bois).	53
Lac du Rutor	44
La Combe (gravure sur bois)	235
La Salle (gravure sur bois)	59
La Thuille	40
Lillianes.	140
Liverogne	67

M

Maison forte des seigneurs de Quart.	201
Marmore (torrent)	443
Mère des rives (gravure sur bois).	239
Miage (glacier).	53
Montagne de Joux.	422
Mont-Blanc	44, 46, 49, 63, 130
Mont-Cervin.	151, 153, 156
Mont-Cramont	44
Mont-Chétif.	46
Mont-Émilien	240
Mont-Jovet (gravure sur bois).	444
Mont-Mars	449
Mont-Rose	429, 435
Mont-Rutor.	40
Mont-Vélan.	174, 256
Morgex	56
Mosaïques de la cathédrale.	205

N

Notre-Dame du Berrié	51
--------------------------------	----

	Pages.
Notre-Dame des Neiges (gravure sur bois) . . .	435
Nus	463

O

Ollomont	248
Organisation municipale.	496

P

Palais Roncas	228
Perloz	440
Pierre-Taillée (deux gravures sur bois). . . .	64
Plaine d'Avuol	456
Pont de l'Équilive.	64
Pont de Pierre (gravure sur bois)	479
Pont de Saint-Vincent (deux gravures sur bois). .	448
Pont-Saint-Martin.	90
Pont Serran.	40
Pont Taillaud	43
Porossan (deux gravures sur bois)	237
Porte Prétorienne.	476
Pré-Saint-Didier (trois gravures sur bois). . .	44
Prévôté de Saint-Gilles de Verrès.	404
Prieuré de Chambave.	460
Prieuré de Sainte-Hélène (gravure sur bois) . .	87
Prieuré de Saint-Ours (gravure sur bois). . .	219

R

Remparts d'Aoste (gravure sur bois)	475
Routes et cols	37

S

Saint-Anselme de Cantorbéry	234
---------------------------------------	-----

	Pages.
Saint-Christophe	233
Saint-Oyen (gravure sur bois).	249
Saint-Pierre	77
Saint-Rhémy (gravure sur bois)	254
Saint-Vincent (gravure sur bois).	420
Seigneurie de Valleise	440
Seigneurs de Gignod.	245 à 247

T

Théâtre	480
Thermes et mosaïques	483
Tombeau de Thomas II.	209
Tour de Bramafam (gravure sur bois)	497
Tour du Lépreux (gravure sur bois).	203
Tour Neuve.	203
Tour des prisons (gravure sur bois).	201

V

Val de Ferrex	55
Val Saint-Barthélemy (gravure sur bois) . . .	465
Vallée de Challand.	424 à 429
Vallée de Cogne	81
Vallée de Gressoney.	434 à 444
Vallée des Rhêmes	73
Vallée de Valgrisanche	68
Vallée de Valpelline	248
Vallée de Valsavaranche.	73
Vallée de Valtournanche.	448
Vallée du grand Saint-Bernard	243 à 265
Valtournanche (gravure sur bois).	454
Vény (gravure sur bois).	52
Verrès	403
Villefranche.	467
Villeneuve	75

TABLE

DES PLANCHES HORS TEXTE

GRAVURES SUR ACIER

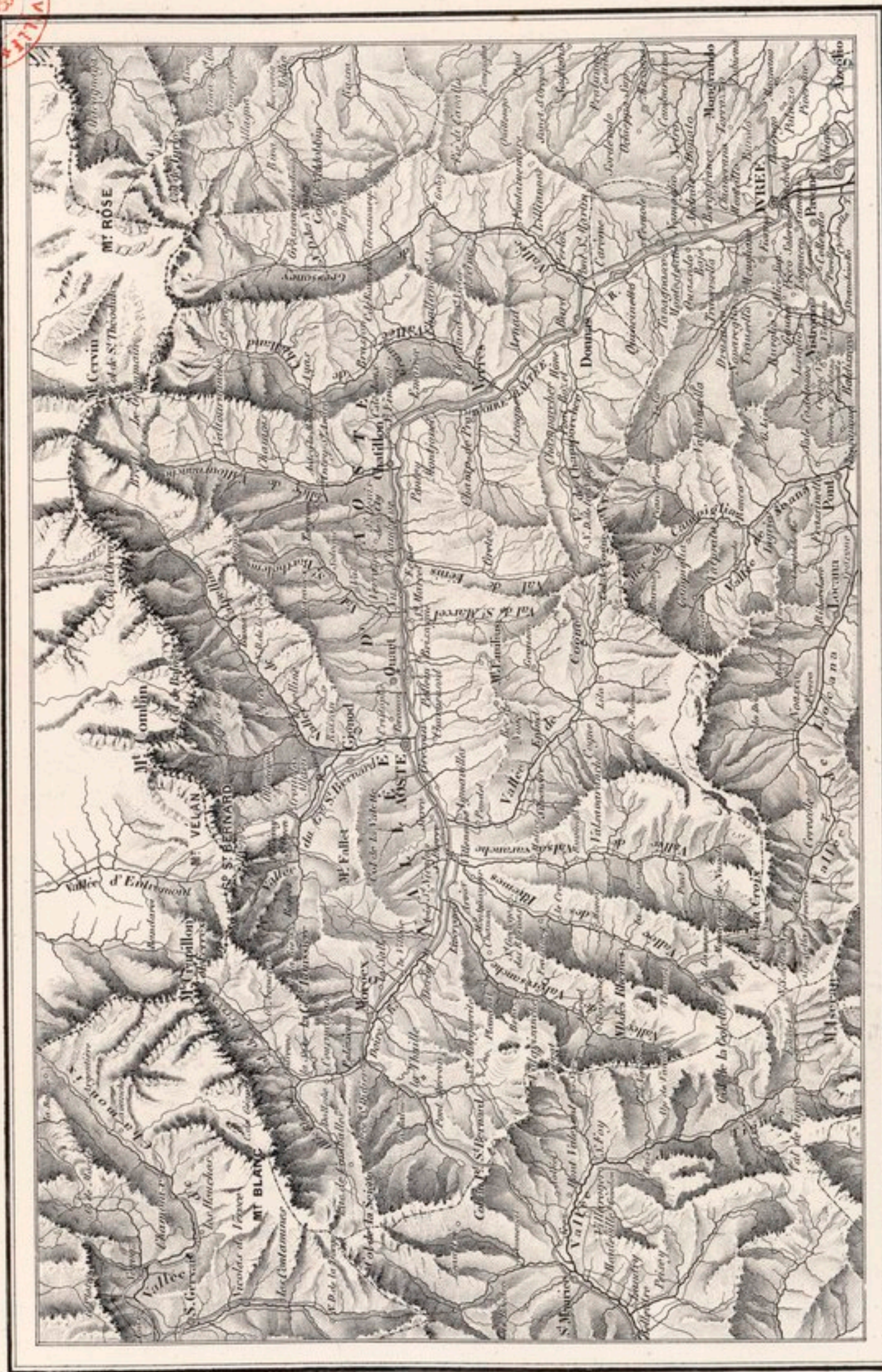
	Vis-à-vis de la page		Vis-à-vis de la page
Carte géographique du duché d'Aoste	2	Ville et château de Verrès	104
Hospice du petit Saint-Bernard	38	Saint-Vincent	120
La Thuille	40	Gressoney-Saint-Jean et le Mont-Rose	132
Pré-Saint-Didier et la chaîne du Mont-Blanc	46	Châtillon	143
Bains neufs à Pré-Saint-Didier	48	Vallée de Valtournanche et le Mont-Cervin	152
Courmayeur	49	Château de Fénis	164
Bains de La Saxe à Courmayeur	50	Château de Nus	166
Morgex	56	Château de Quart	168
Avise	63	Porte Prétorienne	176
Liverogne	68	Arc de triomphe	178
Villeneuve et Châtel-Argent	75	Ruines du théâtre	180
Château de Latour	77	Croix de ville	204
Château de Saint-Pierre	78	Diptyque de Probus	214
Château d'Aymavilles	80	Hôtel de ville (place Charles-Albert)	229
Aqueduc de Pondel	83	Aoste (vue prise du midi)	233
Château de Sarre	86	Aoste (vue prise de l'est)	236
Pont-Saint-Martin	90	Hospice du grand Saint-Bernard	256

CHROMOTYPOGRAPHIES

	Vis-à-vis de la page		Vis-à-vis de la page
1 ^{re} page d'écussons. Armoiries générales; <i>en regard</i> <i>du titre.</i>		4 ^{re} page d'écussons. Famille de Challand	200
2 ^e page id. Armoiries particulières	66	Grande mosaïque de la cathédrale	206
3 ^e page id. id. id.	140	Petite mosaïque id.	208



VALLÉE D'AOSTE.



Gravé par E. Bompard 42.

Echelle de 500,000

Amiot Editeur

Paris. Imp. Lemerle Rue de Seine 57



E. Aubert del.

E. Chavanne sc.

HOSPICE DU PETIT SAINT-BERNARD



E. Aubert del.

E. Chavanne sc.

LA - THUILLE.



E. Aubert del.

E. Chavanne sc.

PRÉ - SAINT - DIDIER ET LA CHAÎNE DU MONT - BLANC.

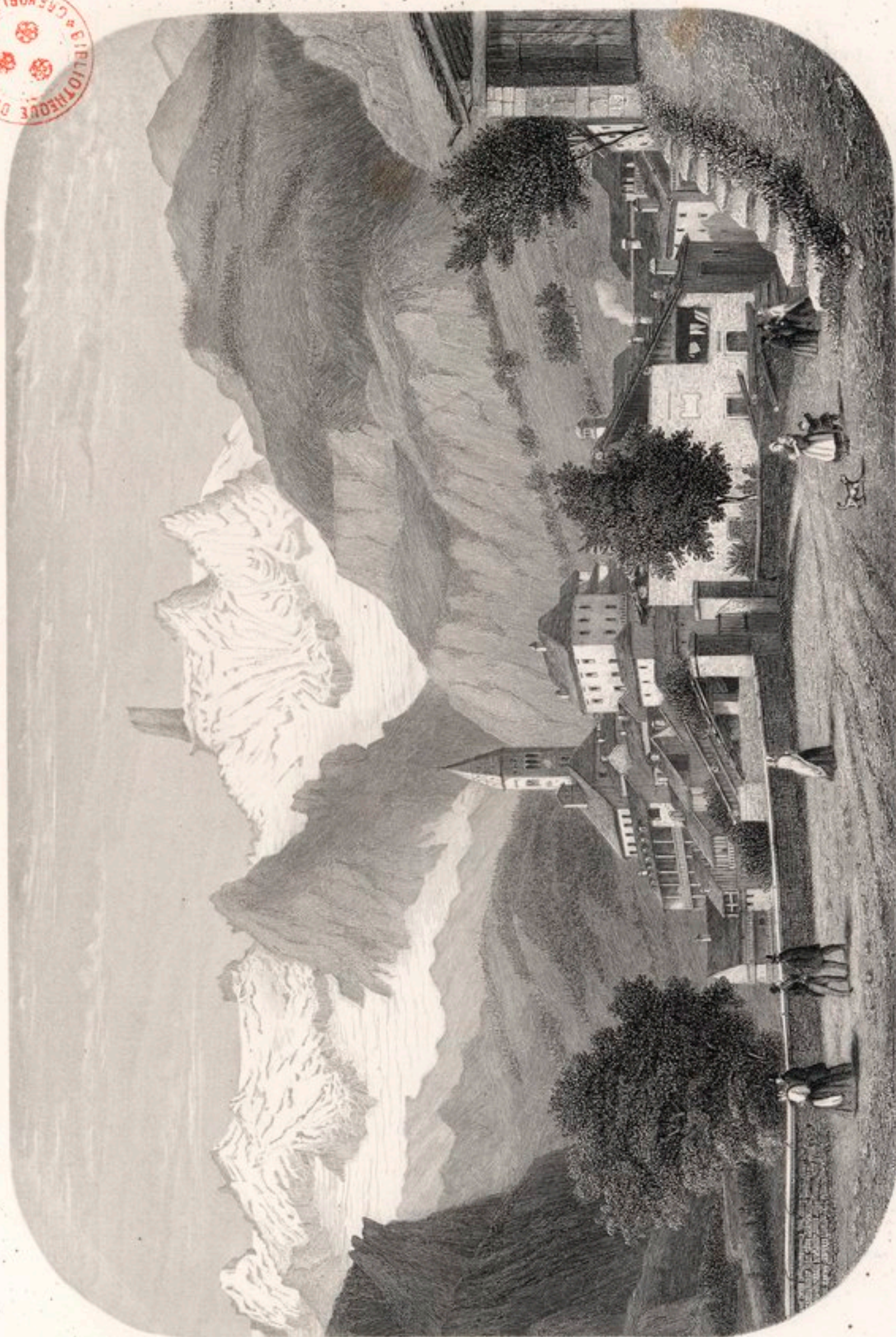
Amyot, Editeur, Paris 1860.



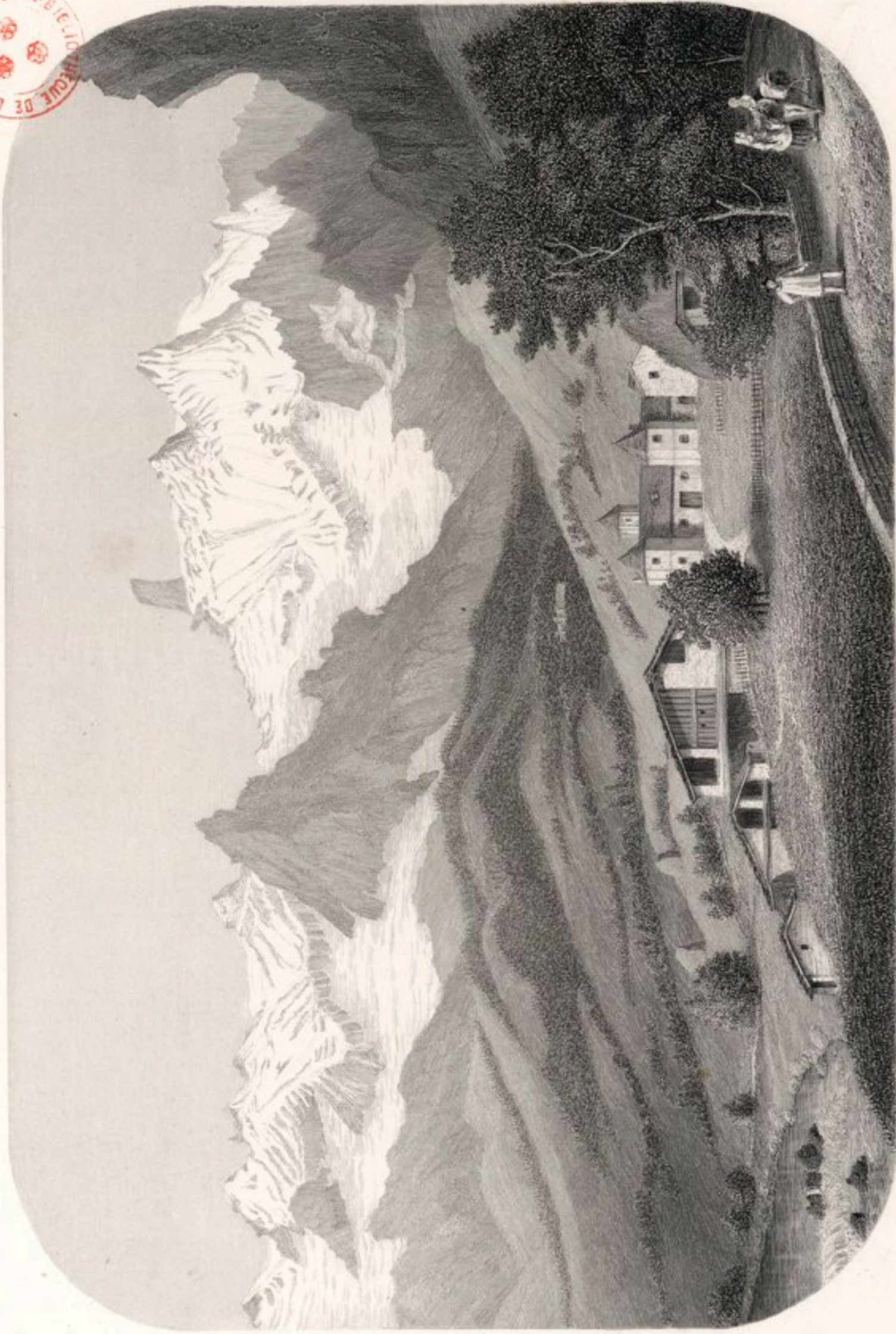
E. Aubert del.

E. Chavanne sc.

BAINS NEUFS À PRÉ - SAINT - DIDIER.



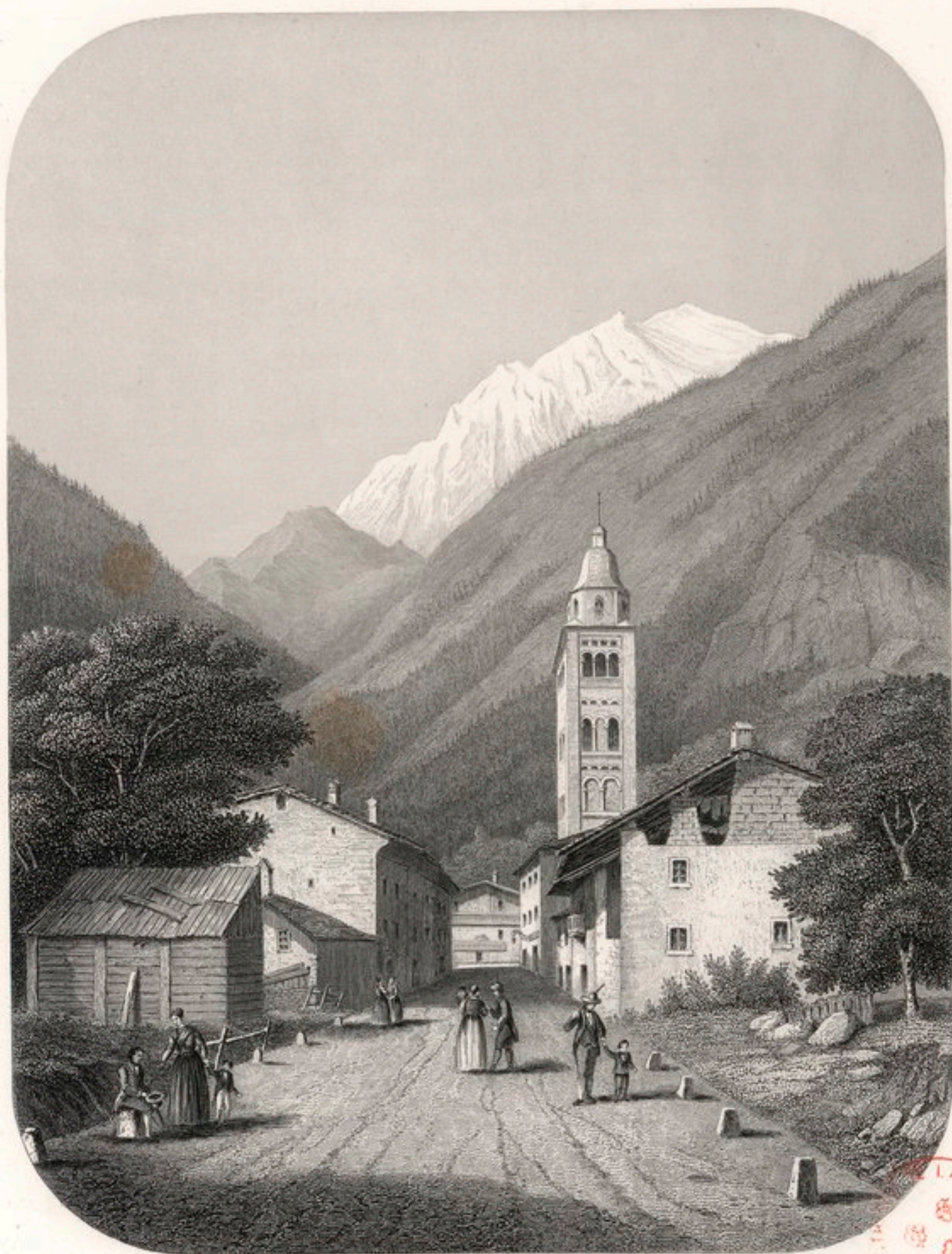
COURMAYEUR



E. Chavanne sc.

E. Aubert del.

BAINS DE LA-SAXE, A COURMAYEUR.



E. Aubert del.

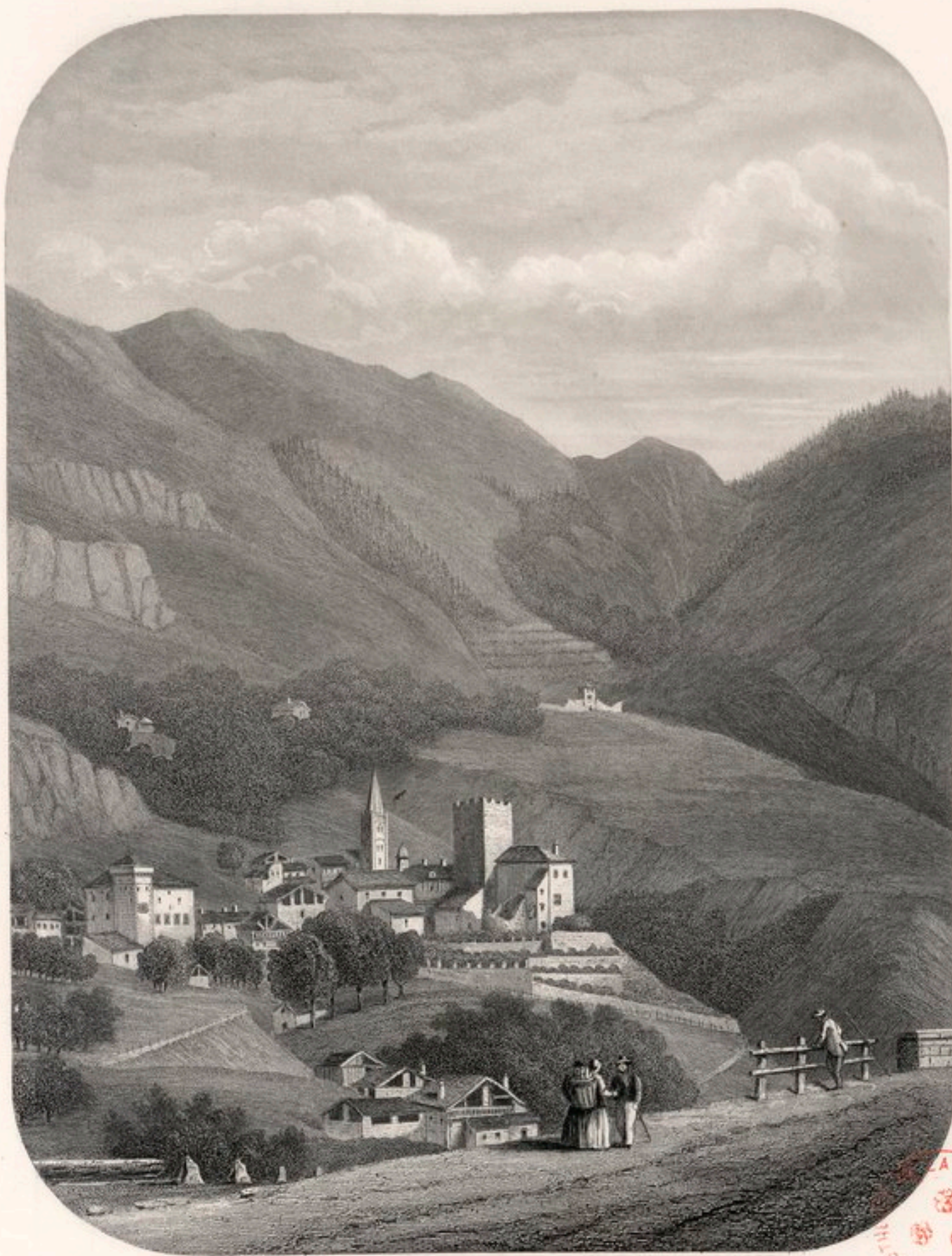
E. Chavanne sc.



MORGEX

Amyot, Editeur — Paris, 1860.

Dep. Hadingue, 63, R. du Four S.G. Paris.



E. Aubert del.

E. Chavanne sc.



AVISE.

Amyot, Editeur — Paris, 1860.

Imp. Hédouque, 63, R. du Four S. G. Paris.



H. Aubert del.

H. Chavanne sc.

LIVEROGNE.

Amyot, Editeur - Paris, 1860.

Imp. Hadingue, 63, r. du Four S.G. Paris.

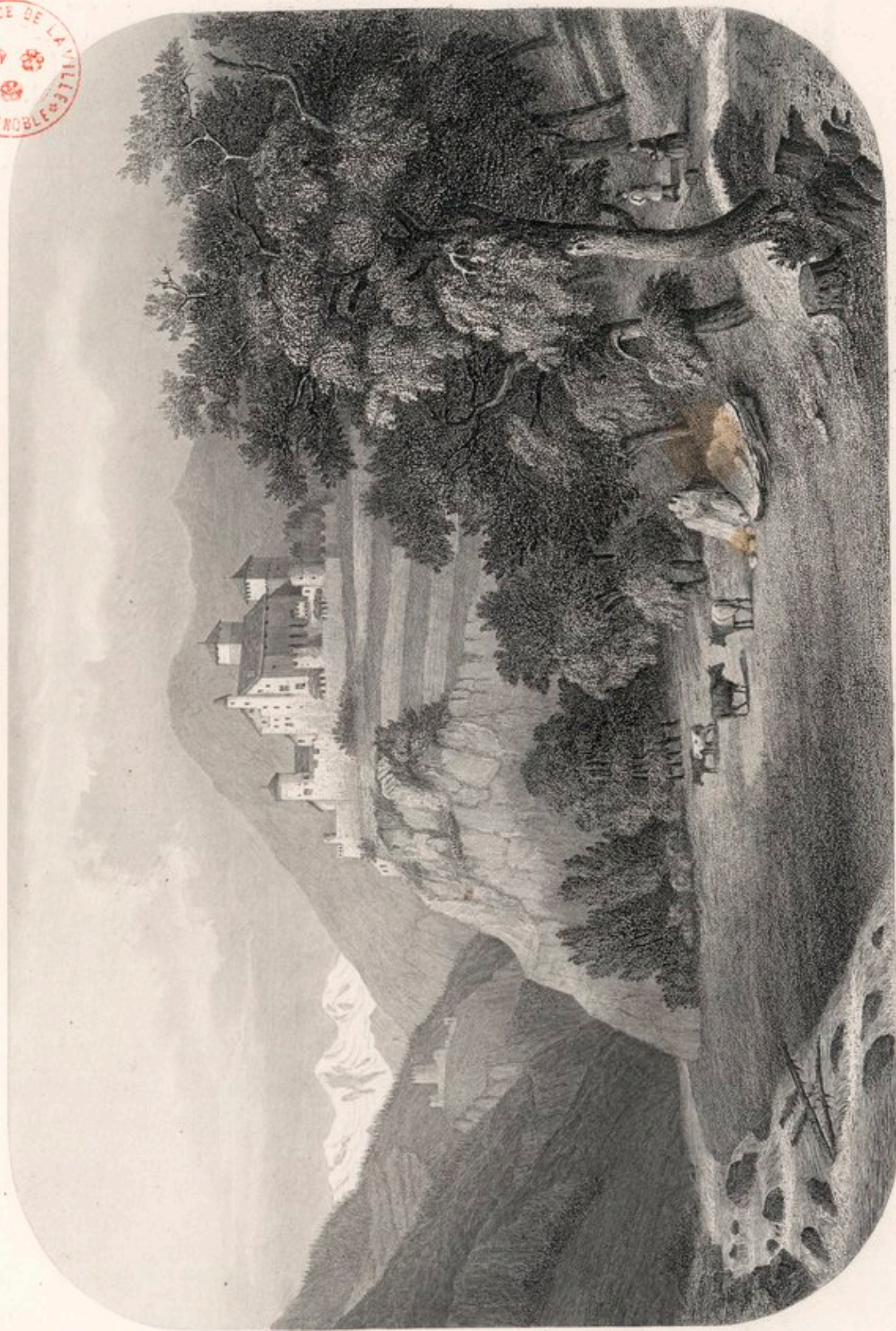




E. Aubert del.

E. Chavaize sc.

VILLENEUVE ET CHÂTEL-ARGENT



E. Chavanne sc.

E. Aubert del.

CHÂTEAU DE LA-TOUR



E. Aubert del.

E. Chavanne sc.



CHÂTEAU DE SAINT-PIERRE.

Amyot, Editeur - Paris, 1860.

Imp. Hadingue, 63, r. du Four S. G. Paris.

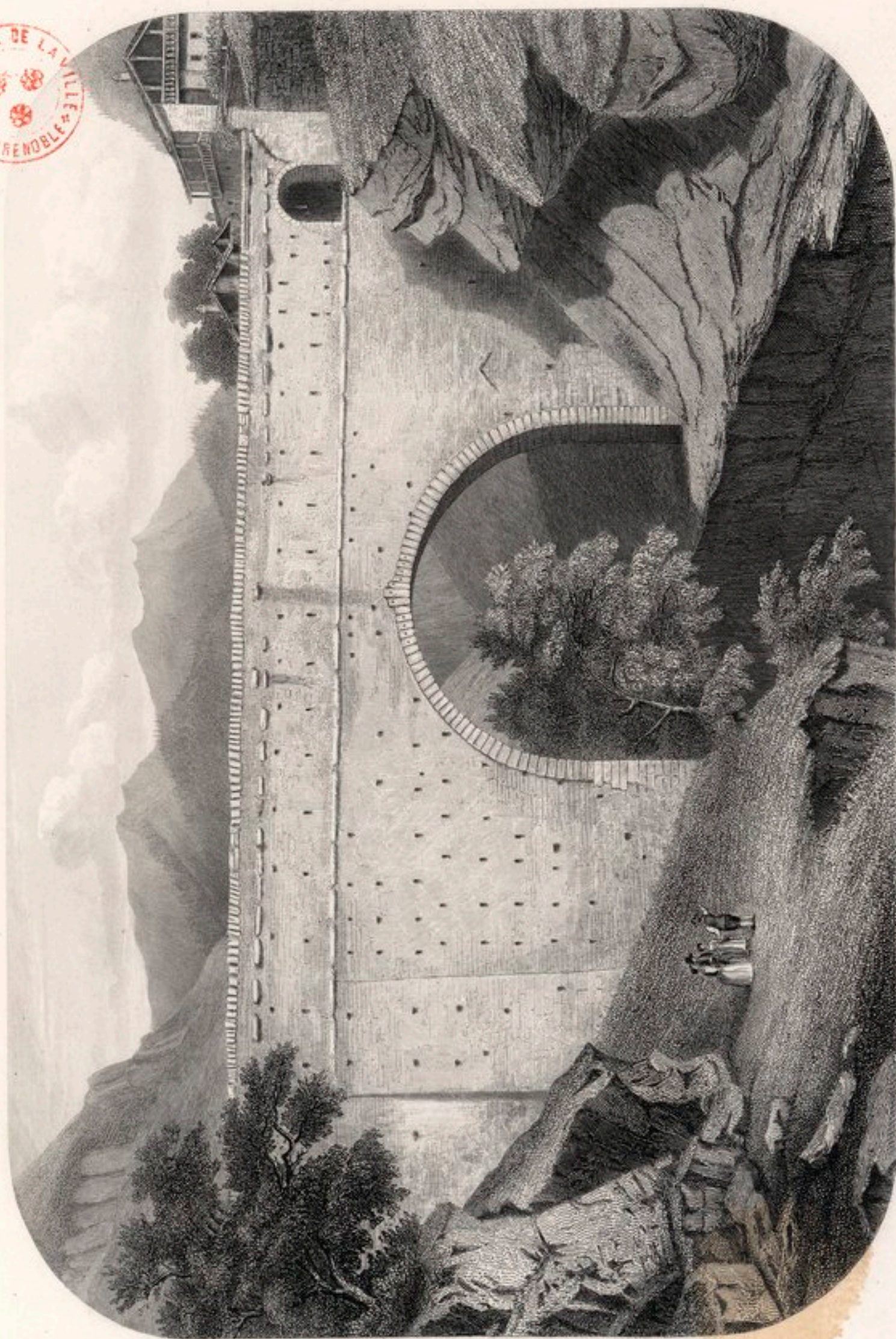


E. Aubert del.

E. Chavanne sc.

CHÂTEAU D'AYMAVILLES

Amyot, Editeur - Paris. 1860.



S. Aubert del

E. Chavanne sc.

AQUEDUC DE PONDEL

Amyot, Editeur, Paris, 1850.



E. Aubert del.

E. Chavanne sc.

CHÂTEAU DE SARRE

Amyot, Éditeur — Paris, 1860.



E. Aubert del.

E. Chavanne sc.



PONT-SAINT-MARTIN

Amyot, Editeur — Paris, 1860.

Imp. Hadingue, 63, R. du Four S.G. Paris.



E. Aubert del.

E. Chavanne sc.



VILLE ET CHÂTEAU DE VERRÈS.

Amyot, Editeur — Paris, 1860.

Imp. Hadingue, 63, R. du Four S. G. Paris.



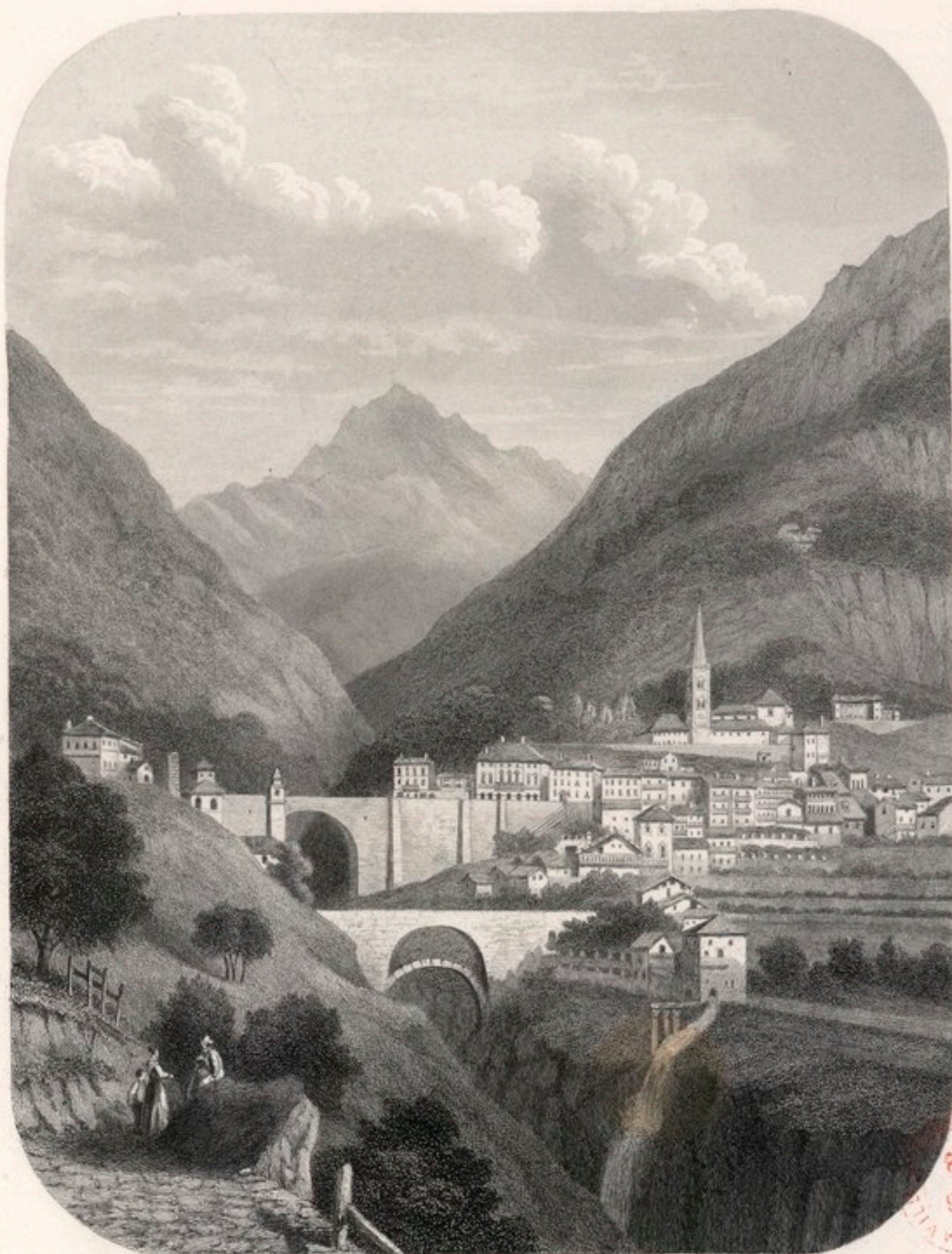
SAINT-VINCENT



E. Aubert del

E. Chevalier sc

GRESSONEY-SAINT-JEAN ET LE MONT-ROSE.



E. Aubert del.

E. Chavasse sc.

CHATILLON

Amyot, Éditeur, Paris, 1860.

Imp. Badingue, 65, r. du Four S. S. Paris.





E. Chavanne sc

E. Aubert del

VALLEE DE VALTOURNANCHE ET LE MONT-CERVIN



E. Aubert del

E. Chavanne sc

CHÂTEAU DE FENIS.

Amyot, Editeur, Paris, 1860



H. Aubert del

E. Chavanne sc

CHÂTEAU DE NUS

Amyot, Editeur - Paris 1860

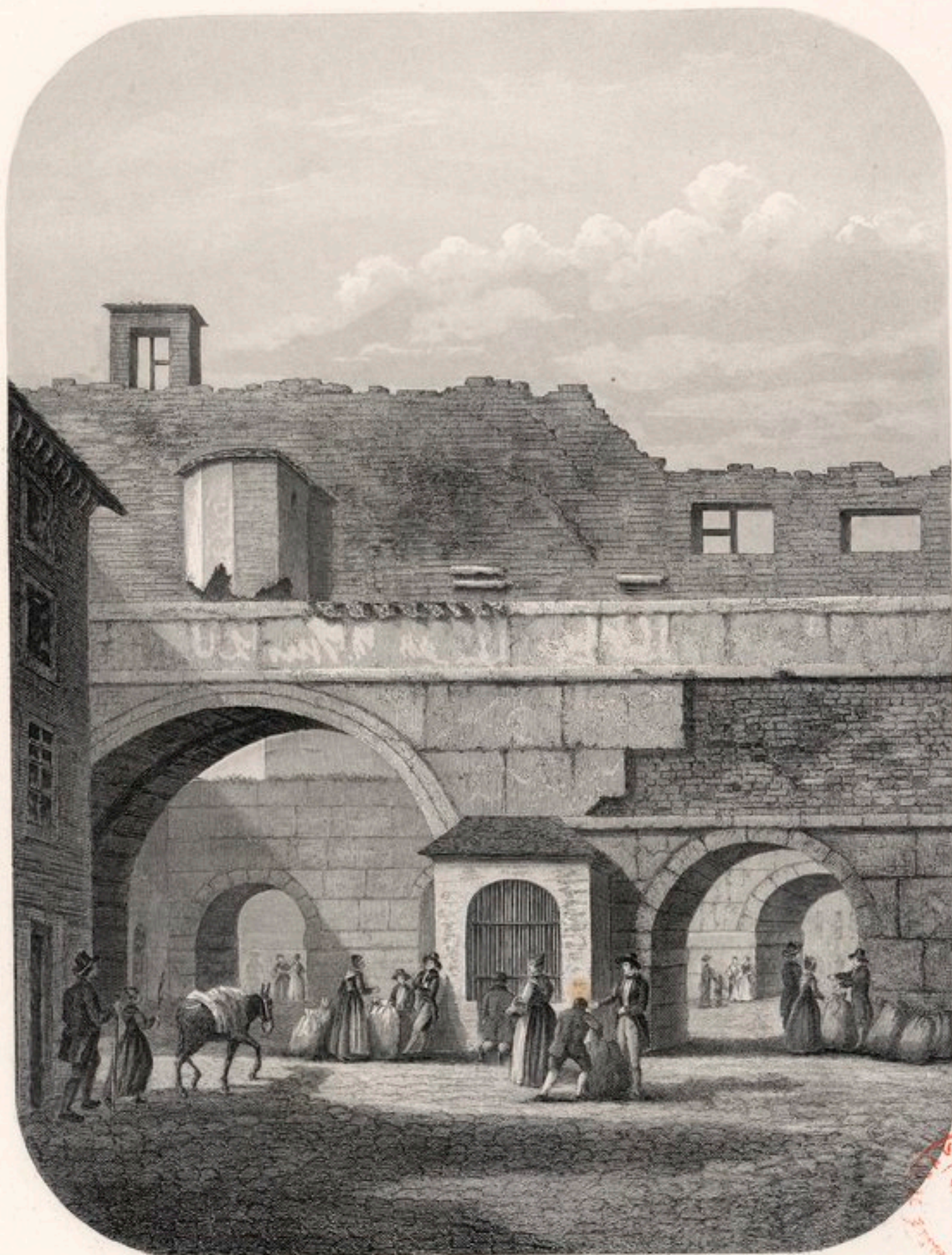


E. Aubert del

E. Chavanne sc

CHÂTEAU DE QUART

Amyot, Editeur - Paris, 1860



E. Aubert del.

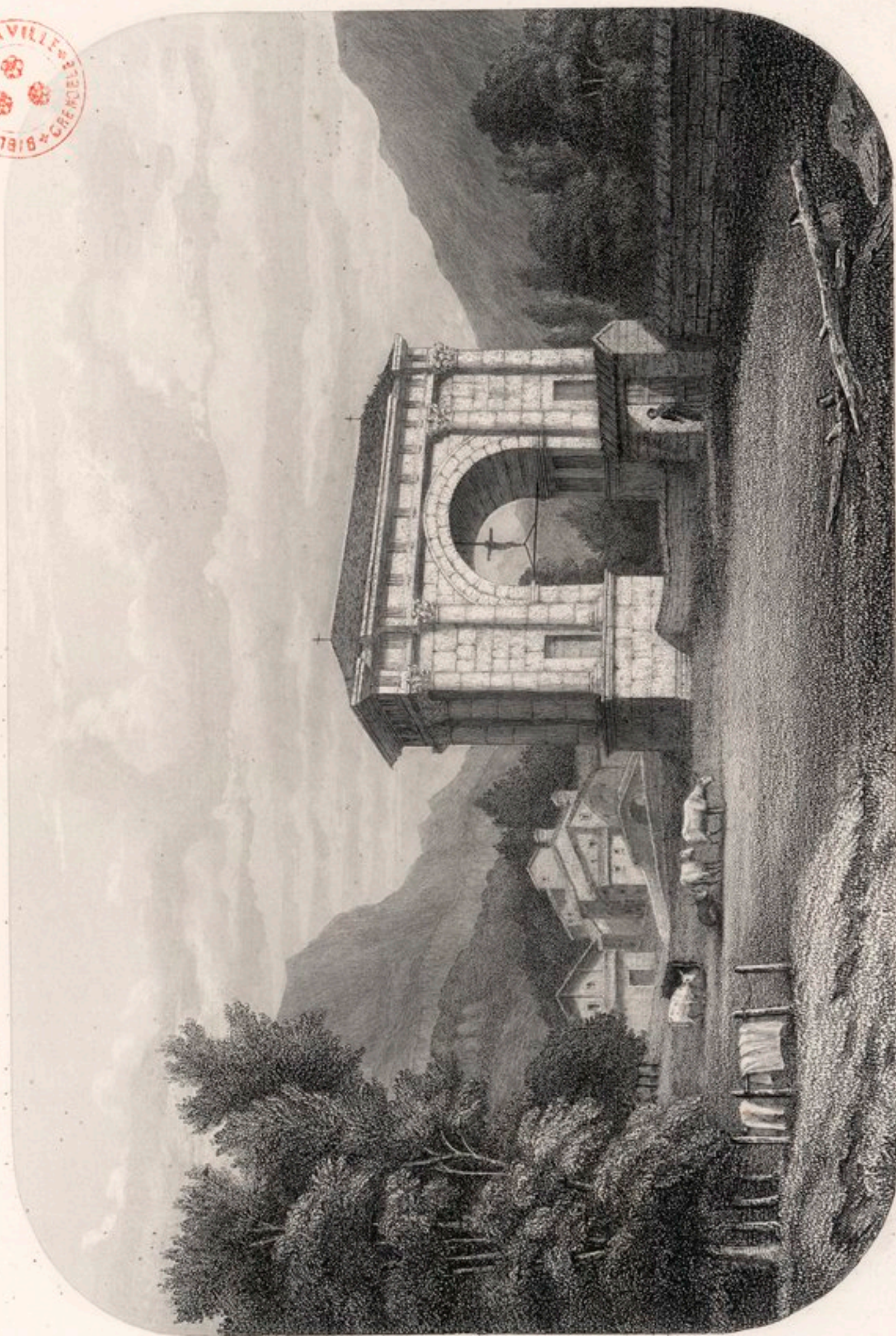
E. Chavanne sc.

PORTE PRÉTORIENNE, A AOSTE

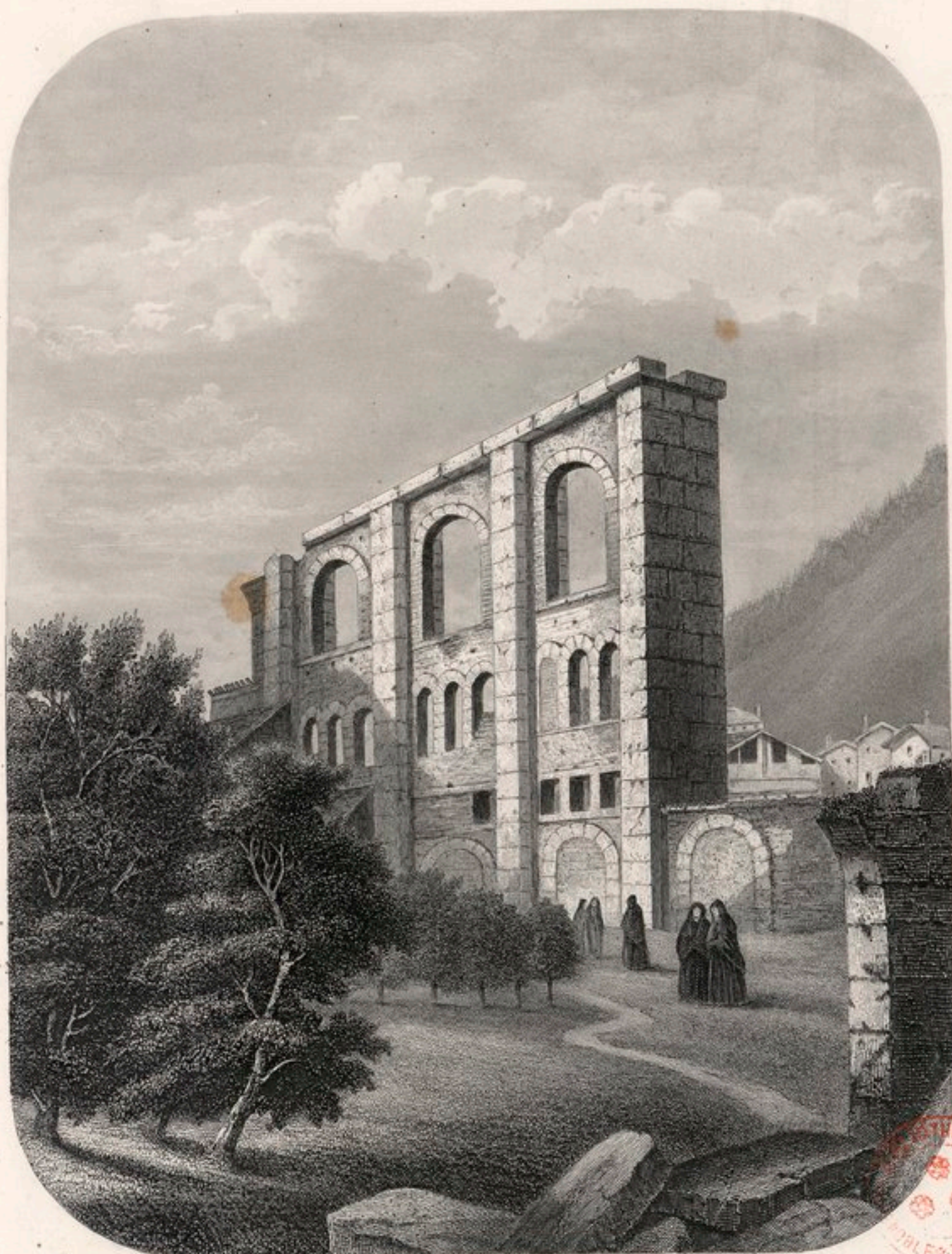
Amvot Editeur — Paris 1860.

Imp. Hadingue, 63, r. du Four S. G. Paris.





ARC DE TRIOMPHE, A AOSTE



E. Aubert del

E. Chavanne sc

RUINES DU THÉÂTRE A AOSTE

Amyot, Editeur — Paris. 1860.

Imp. Hadingue, 63, r. du Four S.G. Paris.





E. Aubert del.

E. Chavanne sc.

CROIX DE VILLE A AOSTE

Amyot, Editeur. Paris, 1860.

Imp. Bédigues, 63, r. du Four 26, Paris.





E. Aubert del.

Padrett sc.

DIPTYQUE DE PROBUS

TRESOR DE LA CATHEDRALE D'AOSTE.

Réduction au quart.

Amyot, éditeur. Paris, 1860.

Imp. Hadingue, 63, rue du Four S.G. Paris.





E. Aubert del.

E. Chavanne sc.

PLACE CHARLES ALBERT A AOSTE

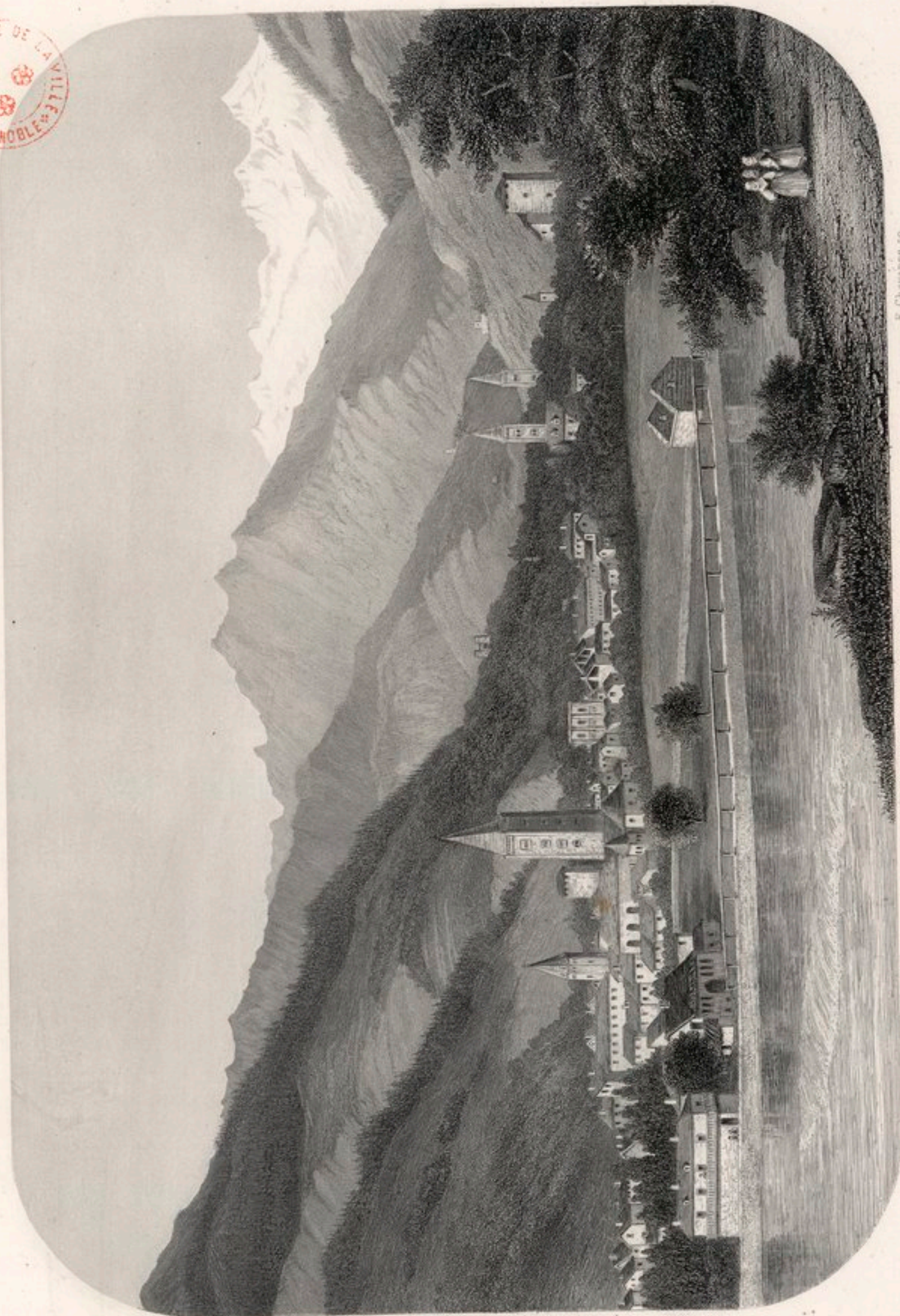


E. Aubert del.

AOSTE

Vue prise du Midi.

E. Chavanne sc.



E. Aubert del

AOSTE
Vue prise de l'Est.

E. Chavanet sc



E. Aubert del.

E. Chavasse sc.

HOSPICE DU GRAND SAINT-BERNARD.



CHAPITRE
DE LA CATHÉDRALE



CHAPITRE
DE LA COLLÉGIALE



PRÉVOTÉ
DU GRAND SAINT-BERNARD



SAVOIE



PRÉVOTÉ
DE ST-GILLES DE VERRÈS



VICOMTÉ D'AOSTE



DUCHÉ D'AOSTE



CITÉ D'AOSTE





DU CHATELAR



AVISE



ARVIER



LA - MOTHE



SARRIOD D'INTROD



SARRIOD DE LATOUR



SAINT PIERRE



VULLIET DE SAINT-PIERRE



SARRE



ST.-BERNARD DE MENTHON



RONCAS



LATOUR DE GRESSAN





VALLEISE



PONT-SAINT-MARTIN



BARD



D'ENTRÈVES



NUS



QUART



BALBIS



PERRON DE ST-MARTIN



GIGNOD



PALLAVICINI DE GIGNOD



LA-CRESTE



DE BOSSES



CHALLAND-FÉNIS



CHALLAND-CLY



CHALLAND-USSEL



CHALLAND-AYMAVILLES



RENÉ DE CHALLAND



CHALLAND-VAREY



CHALLAND-CHATILLON
1^{re} BRANCHE



GHALLAND-CHATILLON
2^e BRANCHE



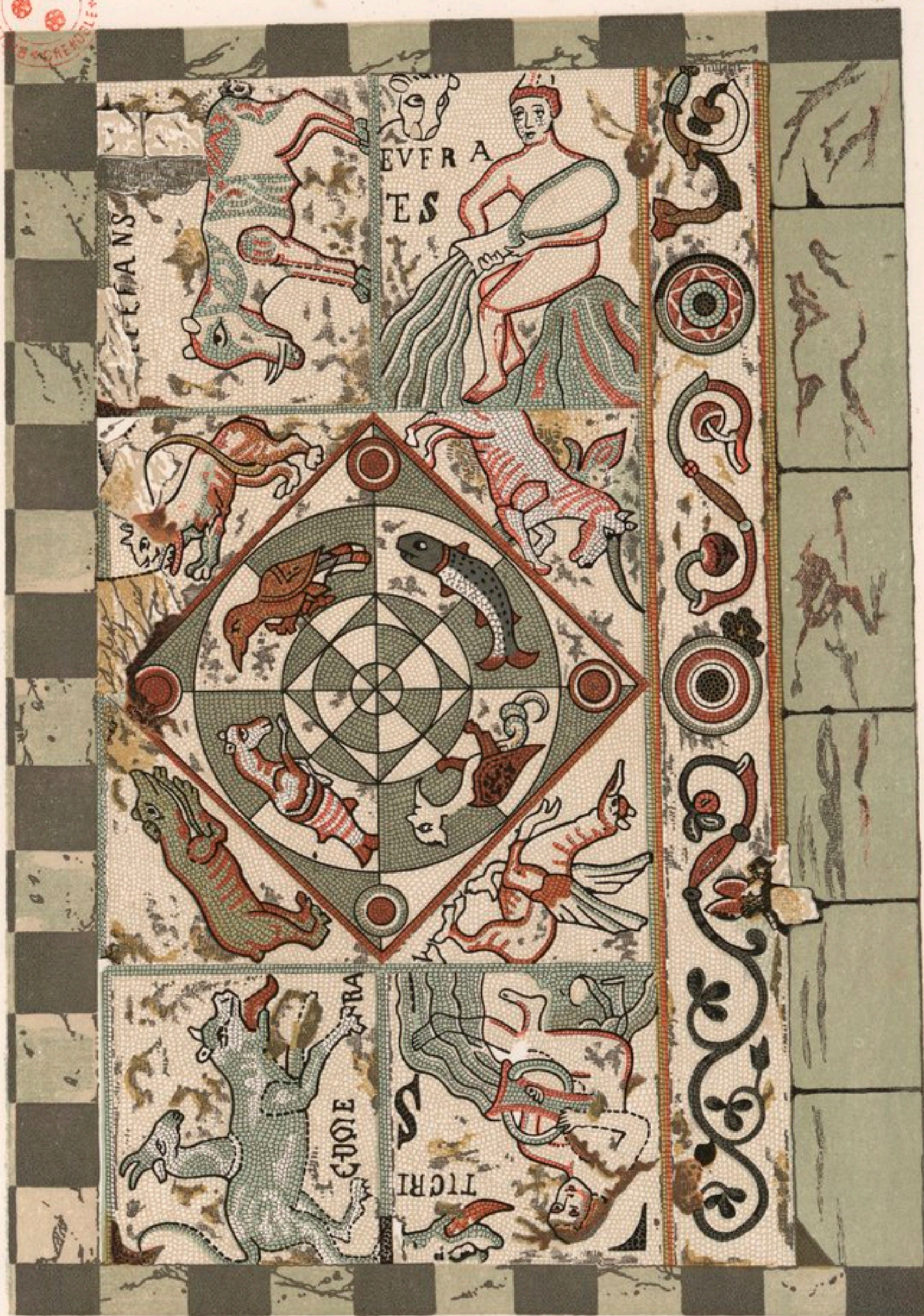


E. Aubert, del.

PAVÉ-MOSAÏQUE DU XII^e SIÈCLE
(CHŒUR DE LA CATHÉDRALE D'AOSTE)

Ernest Meyer, typ. impr.





Ernest Meyer, typ. impr.

PAVÉ-MOSAÏQUE DU XII^e SIÈCLE

(CHŒUR DE LA CATHÉDRALE D'AOSTE)